1086
3601

CHANTS

DU PEUPLE

EN GRÈCE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56.

CHANTS

DU PEUPLE

EN GRÈCE,

PAR

M. DE MARCELLUS,

ANCIEN MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE,

AUTEUR DES SOUVENIRS DE L'ORIENT

ET DES VINGT JOURS EN SICILE.

TOME PREMIER.

PARIS,

JACQUES LECOFFRE ET Cie, ÉDITEURS,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29;

Ci-devant rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, 8.

1851.

PA5285
M28
M4

392154
30

PREFACE.

Οὐδὲ ὁ πρῶτος, οὐδὲ ὁ ὕστερος.
Ni le premier, ni le dernier.

Quel sera le sort de cette feuille qui s'envole et de cette page échappée encore à mes vieux souvenirs ? Mes traductions et mes commentaires ne pouvaient sans doute faire partie de

ces premières réminiscences que j'ai depuis plusieurs années confiées à un public bienveillant. Et néanmoins, si mes précédents écrits ont attiré quelque attention, on aura pu y reconnaître ce goût et ce penchant qui me portaient dès lors vers la littérature grecque moderne, par suite de ma passion pour la littérature grecque antique.

J'ai même déjà, par certains fragments de chants populaires insérés dans mon journal de voyages, esquisses détachées prématurément de leur cadre, préludé en quelque sorte à mon recueil. Or, cette famille poétique, longtemps couvée dans mes archives orientales, pour le seul plaisir de ma mémoire, voici comment elle est éclose, et comment, nourrie et emplumée, elle s'est insensiblement enhardie jusqu'à voler, de ses ailes débiles, loin du nid paternel.

Pendant les loisirs de mon long séjour à Constantinople et de mon voyage dans la Grèce et l'Archipel, j'avais réuni par des soins

assidus, mais sans nulle préméditation de publicité, une collection, non pas complète sans doute (qui oserait le tenter et se flatter de réussir?), mais assez nombreuse, des chants populaires grecs.

Je les rencontrais tantôt chez mes amis et mes jeunes voisins du Bosphore en m'associant à leurs plaisirs et même à leurs études, tantôt chez les hôtes de mon pèlerinage; parfois auprès des dames grecques, qui les répétaient pour témoigner au *Barbare* une bienveillance plus hospitalière, en se prêtant aux manies de sa curiosité. Je les empruntais aux insulaires que Syra et Tine envoient à la capitale pour servir les ménages francs, aux compagnons de mes chasses, aux rameurs qui conduisaient ma barque, aux guides qui dirigeaient mes excursions, aux laboureurs de la plaine, aux bergers de la montagne.....

Je ne sais pourquoi je me persuadais que personne n'avait, avant moi, fait jaillir d'un sol brut et inexploré ces étincelles éparses de

la poésie vulgaire des Hellènes ; et pourtant je ne m'inquiétais nullement alors de les faire briller à d'autres yeux. Je me contentais de noter à la marge de chaque chanson, soit le souvenir qu'elle avait réveillé dans mon esprit, soit la circonstance de mon voyage qui avait signalé ma *trouvaille ;* et je jetais ainsi par avance, et sans intention, les bases de mes commentaires actuels. Chargé de ces dépouilles de l'Orient, je revins en France, n'ayant fait encore qu'assembler mon informe butin, et me réservant de le trier, comme de le classer plus tard.

Ce bagage poétique, augmenté de quelques rencontres fortuites, rares en Occident, me suivit à Londres, mêlé aux notes, *Memorandum* et protocoles qui s'entassaient dans mes portefeuilles, où les articles des *Traités secrets* se heurtaient contre les distiques grecs. Là, pendant que M. de Chateaubriand, à côté de ces prophétiques dépêches qu'il dictait à ma plume émerveillée, traçait les pages moins

sérieuses des *Mémoires d'outre-tombe,* je traduisais tout près de lui quelque inspiration hellénique ; et le poëte ambassadeur ne dédaignait pas de sourire aux accents naïfs de la muse populaire.

Dès lors certains de mes collègues, plus indulgents que des littérateurs de profession, me pressaient de livrer, soit aux Journaux et aux Revues, soit à des brochures détachées, et comme un coup d'essai, plusieurs sections terminées de mon ouvrage.

J'appuyais mon refus sur ma jeunesse, sur ma répugnance à paraître occupé de productions étrangères aux tâches quotidiennes et prosaïques que nous imposaient les chancelleries des quatre parties du monde ; enfin, sur mon respect pour notre commun métier (que je nommais pompeusement une carrière), lequel, à mon sens, faisait une loi de ne rien soumettre à la typographie, si ce n'est des articles anonymes dans les gazettes, et de ne tracer de nos burins officiels rien autre chose

que des mémoires techniques, destinés à mourir manuscrits.

Dans ma susceptibilité, je m'effrayais même de ces chansons innocentes qui, sous leur transparence, pouvaient mettre à nu quelques-uns des mystères de l'Épire ou de la Morée, réservés aux oreilles des ministres, ou qui, tout au moins, ne manqueraient pas de révéler à ces mêmes grands prêtres de la politique la frivolité du néophyte traducteur.

Mes collègues ne comprenaient rien à ma délicatesse, et mon illustre chef me fit l'honneur d'en hausser ses nobles épaules, soulevées par un rire fou; car c'est ainsi qu'il riait dans les rares intervalles de ses tristesses. Moi-même, depuis, gagné par l'indiscrétion du siècle, j'ai pris en pitié ma conscience juvénile; et néanmoins, malgré l'échec qu'elle a fait essuyer en cette occasion à *ma renommée,* je ne puis encore, je le sens, blâmer ma réserve et m'en repentir tout à fait.

Or qu'arriva-t-il pendant mes évolutions

diplomatiques et mes scrupules? Un écrivain d'un vrai mérite, profond investigateur de l'histoire et de la littérature méridionales, épris comme moi des charmes de la muse vulgaire, M. Fauriel, fit paraître, par fragments d'abord, quelques chants historiques des Hellènes, puis, par feuilles détachées, des chansons romanesques; et il accompagna sa publication d'un discours préliminaire sur la poésie grecque moderne, comme sur le caractère et les mœurs qu'elle dévoile, discours qui, dans ses considérations développées, n'a laissé rien à dire après lui.

Oserai-je l'avouer à ma louange? mon premier mouvement fut d'applaudir à ces travaux subversifs des miens; et j'éprouvai plus de joie à voir enfin la poésie romaïque prendre rang en Europe, que de chagrin en apercevant mon bouquet tomber de mes mains, et ses fleurs mourir avant de naître.

Ainsi les cris guerriers de l'immortelle Souli, les chants klephtes qui font la princi-

pale partie de l'ouvrage de M. Fauriel, comme les suppléments de son second volume, semblaient s'être échappés de ma collection pour embellir la sienne. Bien plus, il avait profité des confidences de quelques-uns de mes amis; et M. Ambroise-Firmin Didot, l'aimable et savant compagnon de mon premier voyage aux champs où fut Troie, et sur les flots de la Propontide, avait enrichi le recueil de mon rival des mêmes distiques qu'il m'avait obligeamment envoyés à Constantinople, après son passage dans l'île de Rhodes.

Je ne sentis pas alors, je le répète, tout le dommage que venait de me causer l'excellent livre de M. Fauriel; les agitations diplomatiques laissaient dans mon esprit peu de place pour la muse du Pinde et de l'Archipel.

Toutefois, l'Italie et la Provence, sans combler le vide qui venait de s'ouvrir dans mon album hellénique, apportèrent quelques tributs à ses pages appauvries. Avec le concours de plusieurs Grecs établis à Marseille, à Li-

vourne, à Ancône, à Naples, et de quelques navigateurs arrivant de la mer qui vit tomber Icare, je reconstruisis mon édifice, toujours clandestin, à peu près tel qu'il est aujourd'hui.

Bientôt, la révolution de 1830 m'ayant fait des loisirs, je brisai ma plume officielle, et je repris mon crayon indépendant. C'est alors que je déplorai avec amertume les ravages que le savant M. Fauriel avait commis très-innocemment dans ma propriété littéraire. Dégradée à mes yeux, j'en eus presque honte, et, dans un accès d'humeur, je la vouai à une éternelle obscurité.

Mais quoi! *le loup en vieillissant change de poil, mais non de pensée*, a dit un proverbe athénien. L'amour du grec me reprit avec l'âge mûr, plus ardent que dans ma jeunesse. D'ailleurs, quand on a une fois goûté de la presse, son fiel se fût-il mêlé à ses douceurs, on y revient toujours; un imprimé attire l'autre : et voilà qu'aujourd'hui, m'abandonnant moi-même à ma rechute, je demande à

mon libraire, comme à ses ateliers typographiques, de gémir encore sur mes *capricieux écrits*.

J'ai donc revu fidèlement le texte de ces mêmes manuscrits, en retranchant toutes les pièces auxquelles mon prédécesseur a ravi l'attrait de la nouveauté ; j'en ai recousu les feuilles dispersées, et j'en ai comblé les lacunes. Quant à mes commentaires, je leur ai gardé soigneusement leur caractère primitif. Ce sont les récits d'un voyageur, et non les dissertations d'un philologue.

Mais, je le déclare, dussé-je passer pour un écrivain superficiel, j'ai refusé obstinément à mon opuscule l'ornement d'une de ces longues introductions historiques déjà toutes faites, ainsi que l'accessoire des réflexions sur les constitutions nouvelles, avec accompagnement obligé de prophéties politiques, si souvent démenties. Je n'ai pas essayé de traiter du rhythme harmonique, tout musicien que je croyais être, et bien que j'eusse, tout comme

un autre, noté sur cinq lignes noires les airs de mes chansons au-dessus de leurs paroles ; je ne me flattais pas d'extraire en Grèce, de certains sons insignifiants, les phrases mélodieuses que plus tard l'heureux Félicien David a arrachées à la musique arabe pour les plaisirs de nos oreilles érudites.

J'ai supprimé toute discussion scientifique sur la versification et sur la prosodie imparfaitement transmises à la poésie hellénique par sa sœur aînée, ou par ses voisines de l'Europe. J'ai même retranché les considérations théoriques sur le génie des nations, tel qu'il ressort de leurs chants habituels. J'ai cru devoir laisser cette tâche, importante sans doute, mais presque politique, soit à mon devancier, soit à ces nombreux penseurs allemands qui, surtout depuis l'irruption des Bavarois, ont savamment disséqué le cadavre des villes et des populations grecques, pour parler comme Sulpitius, le célèbre consolateur de Cicéron. Chacun de mes lecteurs fera

en lui-même, s'il en a le goût, cette opération, dont je me suis dispensé pour ne pas alourdir mes récits. Mon seul but, et je ne sais pas bien encore si j'ai eu un but, eût été de produire un échantillon de l'esprit grec, de cette vivacité nationale qui se manifeste par tant de signes, et contraste, en Orient, avec la pesanteur et l'immobilité des populations limitrophes. J'ai donc volontairement conservé à mes notes du chansonnier grec l'empreinte légère, futile même, qui est sa nature, et qui présida à son élucubration.

J'ajoute que, pour me renfermer dans les limites posées par mon titre, et pour en maintenir la simplicité, j'ai écarté, toujours à regret, les compositions perfectionnées et artistiques où la lyre hellénique gagne les hauteurs de l'ode et du dithyrambe. Les œuvres de Riga l'Immortel, de Christopulos, l'Anacréon moderne, du nouvel Archiloque Alexandre Sutzos, et de son frère Panagiotis, le second Tyrtée, multipliées dans l'Orient, depuis que

je l'ai quitté, par une presse désormais affranchie, sont devenues et resteront européennes. Les chants vulgaires auxquels j'ai voué ma plume étaient, bien au contraire, presque tous manuscrits, et exclusivement anonymes.

Il faut le redire, cet écrit serait pour moi un fragment des impressions de ma vie, si elles valaient la peine d'être retracées, ou la suite de mes souvenirs de voyage, bien plutôt qu'une série de commentaires spéciaux. Négligeant les sentiers tracés par les glossateurs primitifs, je m'occupe, de préférence à tout intérêt grammatical, d'y reproduire la situation topographique où le chant populaire m'atteignit; c'est une de mes anciennes jouissances que je cherche à rajeunir et à communiquer. Et la mémoire en est pour moi si puissante, que même aujourd'hui, quand je relis mon Anthologie pièce à pièce, mon imagination passe par-dessus le texte, et s'envole sans cesse vers le temps et les lieux où je le lus pour la première fois.

Ainsi, les chants historiques rassemblés au pied du Pinde et dans le voisinage de Souli firent briller à mes yeux les premières étincelles de ce feu sacré qui, s'allumant en Valachie, où il ne devait pas tarder à s'éteindre, allait embraser les îles et le continent grecs, jusqu'au triomphe de leur indépendance. Les soupirs des enfants d'Argos et des bergers de Sicyone pour la liberté résonnent encore à mon oreille, tels qu'ils étaient prononcés à voix basse en 1820, quand moi-même, prophète politique, j'annonçais aux Caloyers de Jérusalem, épouvantés de ma hardiesse, des jours sanglants, suivis d'une prochaine renaissance.

Les chansons klephtes me représentent encore ces grandes ombres de l'Olympe que j'apercevais se dessinant sur le ciel le plus pur, par delà les plaines de la Livadie; ces roches immenses que je gravissais jusqu'aux sommets des monts Géraniens; ces forêts enchaînant l'une à l'autre leurs vastes abris,

comme un asile ouvert aux Klephtes fièrement rebelles ; enfin, les pics inaccessibles des montagnes de la Locride et de l'Épire, que mes regards contemplaient lorsque, assis au bas de la citadelle de Corinthe, lassé d'admirer les mers d'Épidaure et d'Égine, je voyais, par-dessus les ondes du golfe de Lépante, le soleil se coucher derrière les ruines de Missolonghi.

Le tableau se prolonge, et me rappelle, avec les chants divers que j'y ai rassemblés, les îles de l'Archipel, si variées de formes et de produits : Milo, d'où je n'enlevai pas seulement l'honneur des musées français, la Vénus vraiment *Victorieuse*, mais encore beaucoup de ces chansons éphémères de toutes les rades, que les marins y apportent et y perpétuent ; la fertile Naxos, qui me livra de précieuses légendes ; Chypre, où l'hospitalité opulente ou rustique, à Cythère comme à Idalie, me dota de ces poésies qui peignent le mieux le cœur et les coutumes du peuple ; enfin, Scio,

charme et effroi de ma pensée, dont les jeunes filles, destinées à une si terrible extermination, entourant sur leur plage le jeune étranger avec une si gracieuse et si familière innocence, lui apprirent en riant les vers qu'elles chantaient le soir à l'ombre des orangers.

A l'aide de mes romances, je retrouve à Constantinople ces soirées toujours trop courtes où les princesses grecques déroulaient pour moi les cahiers des stances et des couplets dont elles avaient amusé leur adolescence, entremêlant les sons nationaux du téorbe aux barcaroles et aux *canzonette* de l'Italie, que le piano européen accompagnait; puis, mes chasses dans le désert de Kila, aux sables de Domous-Déré, sous les bois profonds qui entourent les aqueducs de Justinien et Pyrgos, où nos guides comme nos hôtes, pour égayer nos longues marches et nos oisives veillées, repassaient les fredons de leur jeunesse. Je crois toujours les entendre s'arrêter

en me les dictant, et appuyer sur les traits caractéristiques, à leur sens, de la beauté des vers; accolant ainsi à un texte bizarre un commentaire plus bizarre encore.

Il me semble recevoir une fois de plus les confidences de mon ami Yorgos le pilote, quand aucun écueil n'inquiétait sa vigilance, et qu'insouciant des manœuvres du vaisseau en pleine mer, il souriait complaisamment d'avance aux joies de la saison rigoureuse, aux chansons et aux danses de Cimoli (La crayeuse Argentière), chef-lieu de tous ses plaisirs de l'hiver, éternel rendez-vous des pilotes émérites, des pilotes en exercice et des pilotes adeptes, qui attendent gaiement tous ensemble la première hirondelle comme la première voile de l'Occident, pour défier les bas-fonds de la mer Icarienne, les orages de l'Euxin, et les sinuosités de l'Hellespont.

Enfin, les distiques, dont chaque îlot et chaque bourgade, pour ainsi dire, ont accru le nombre, me ramènent vers les îles des Princes,

où je commençai à les réunir, et à la fois vers ces longues promenades maritimes autour des caps asiatiques, pendant le calme et la sérénité des plus belles nuits orientales. J'observe de nouveau la merveilleuse lueur de la lune, particulière à ces contrées, laissant voir, presque aussi distincts qu'à l'aurore, les promontoires et les vagues soulevées encore au rivage par la brise mourante du jour. J'entends ces aspirations lancées vers le ciel, sur des ondes sans écho, par la voix plus énergique que flexible des matelots amoureux, comme le silence des mers interrompu par le cri sauvage du courlis, ou par le bruit sourd et lointain d'une rame pesante. C'est la lente caravelle de la Bithynie se dirigeant, à la faveur des flots apaisés par la nuit, vers la ville de Constantin, tandis que les Minarets illuminés pour les fêtes musulmanes, et réfléchis par la mer resplendissante, montrent au loin, comme un phare, les murs du Sérail. . . . . .

. . . . . .

Ébloui de tant d'images pittoresques, de tant de noms sonores, de tant de réminiscences classiques, j'ai trop oublié sans doute que ce qui était jouissance pour moi pouvait être un déplaisir pour autrui. Que dire pour mon excuse? Peu de chose. Et pourtant j'ai voulu payer mon tribut de reconnaissance aux deux langues qui firent mes délices, apporter à mon tour mon petit caillou à la réédification du temple de la littérature hellénique; et dans cette œuvre réparatrice, pour me conformer à un autre adage de la sagesse grecque et justifier mon épigraphe, j'ai souhaité, si je n'ai pu trouver place au premier rang, de ne pas du moins paraître au dernier :

Οὐδὲ ὁ πρῶτος, οὐδὲ ὁ ὕστερος.

CHANTS DU PEUPLE

EN

GRÈCE.

La poësie populaire et purement naturelle a des naifvetez et graces, par où elle se compare à la principale beauté de la poësie parfaicte, selon l'art; comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aulcune science, ny mesme d'escripture.

MONTAIGNE, liv. I, ch. 54.

INTRODUCTION.

LES SCOLIES

ET

LES CHANTS POPULAIRES

DE LA GRÈCE ANTIQUE.

Pendant que je m'occupais à Constantinople des chants Romaïques, dont je recopiais péniblement et lentement les manuscrits tracés d'une écriture souvent indéchiffrable; pour me distraire des temps

modernes, et pour ramener mes yeux aux caractères imprimés, je remontai vers les siècles antiques, et je me mis à interpréter les Scolies ou plutôt les fragments des anciennes chansons populaires de la Grèce : vers héroïques ou familiers, la plupart chantés à table, et livrés, par conséquent, à la mémoire négligente ou troublée des convives. Si le peu qui nous en reste ne saurait, pour être déjà connu, attirer la curiosité au même degré que les chants populaires modernes et inédits; peut-être, sous le point de vue de la science archéologique, y aurait-il un certain intérêt à examiner en quoi les uns et les autres se rapprochent ou diffèrent.

Ma traduction des Scolies est donc une sorte de prélude aux Chants populaires des Hellènes, et rien de plus : esquisse, courte et bornée, que les savants de l'Allemagne et d'anciens académiciens français ont développée bien plus longuement et bien mieux que je ne le saurais faire.

On ne verra figurer sous ma plume ni les œuvres ni le moindre fragment d'Anacréon, bien que ses chants immortels, à chaque gracieuse image, à chaque inspiration passionnée, viennent au-devant de la pensée de l'écrivain comme du lecteur. Traduites partout, gravées dans toutes les mémoires, j'allais presque dire dans tous les cœurs, les odes du divin vieillard de Téos se classent à part, et sortent tout à fait des limites que j'avais tracées à cet essai préliminaire.

Avant tout, j'explique qu'il y avait trois classes de Scolies, ou plutôt trois manières de les chanter. Les convives chantaient, dans le premier mode, les Scolies tous ensemble et en chœur; dans le second, à la ronde et l'un après l'autre; dans le troisième, on n'entendait que les plus habiles improvisateurs placés, au hasard, autour de la table. Puis, je tiens à réfuter l'assertion aidée d'une faute d'orthographe que j'entendis un jour s'échapper des lèvres d'un célèbre philologue : et, dans cette intention, je crois devoir expliquer d'abord que les *Scholiastes* n'étaient point à leur origine, comme il le soutenait sérieusement, des compositeurs de *Scolies;* ensuite, que le mot *scolie* est un adjectif qui signifie *oblique* ou *tortueux*. Au demeurant, de peur d'imiter la bévue que je cherche à rectifier, je laisse mes lecteurs parfaitement libres de croire, avec Plutarque, que le *tortueux* vient de la difficulté de ce genre de poésie; ou, avec Artémon, que l'*oblique* se rapporte à la situation des chanteurs à table : soit enfin, d'après Aristoxène, auteur des plus anciens traités sur les Éléments Harmoniques, que le tout s'applique au chemin *oblique* et *tortueux* à la fois que faisait, pour aller d'un convive à l'autre, la branche de myrte signal du chant. En tout cas, je me refuse à penser, comme Proclus, que cette double épithète avait une certaine analogie avec la démarche chancelante des chanteurs après le repas.

Cela dit, voici ces chants antiques, dont quelques-uns sont pleins de grâce, d'élégance, et d'une haute expérience des choses humaines, mais dont les titres, pour beaucoup d'autres, *sonnent plus haut que leur valeur*. (Sénèque, épît. XL.)

PREMIÈRE CLASSE.

SCOLIES ÉPIGRAMMATIQUES.

I. LE REMÈDE A L'AMOUR.

(DE CRATÈS.)

« La faim tue l'amour; ou bien le temps s'en charge. Si ni l'un ni l'autre n'éteignent le feu, il reste encore un remède tout prêt : la corde. »

II. LE JOURNAL DES DÉPENSES.

(DE CRATÈS.)

« Mettez :

Pour le cuisinier, dix mines... 900 fr. » c.

Au médecin, une drachme....	»	90
Au flatteur, cinq talents.....	27,000	»
Au conseiller, de la fumée....	000	00
A la courtisane, un talent.....	5,400	»
Pour le philosophe, trois oboles.	»	45 »

On reconnaît à cette verve le disciple de Diogène, Cratès de Thèbes, célèbre par ses saillies et son cynisme. On croirait ces malices nées d'hier; l'antiquité, qui ne nous a laissé rien à dire, nous permet tout au plus de répéter.

« Heureux, s'écriait le poëte Chérile, le disciple « des Muses qui chantait dans les temps où le sol « poétique était vierge encore! Maintenant tout est « essayé : tous les arts ont des sentiers tracés; et « nous, les derniers venus dans la carrière, nous « cherchons en vain une route qui nous soit laissée « pour y diriger nos chars nouveaux. »

Si cela était vrai pour Chérile, qu'en faut-il penser aujourd'hui que le monde est plus vieux de deux mille ans?

DEUXIÈME CLASSE.

SCOLIES ÉROTIQUES.

III. LA LYRE D'IVOIRE.

(ANONYME.)

« Que ne suis-je une belle lyre que de beaux enfants portent aux danses de Bacchus! Que ne suis-je l'or tout neuf que le feu n'a point éprouvé, et dont une belle femme au cœur pur fait son ornement! »

Ainsi disait en langue pastorale dans le manuscrit de Florence, taché presque aussitôt que lu, et immortalisé par P. L. Courier, ainsi disait Chloé, la naïve bergère de Lesbos : « Que ne suis-je la flûte « de Daphnis, pour toucher ses lèvres! Que ne suis-« je son petit chevreau, pour qu'il me prenne dans « ses bras! » (Longus, liv. I.) J'aurai à revenir sur ces souhaits passionnés, à propos de quelques vers

modernes qui les rappellent; tous, jeunes ou vieux, imités de l'ode si renommée d'Anacréon : Ἡ Τάντάλου. (Ode XX.)

IV. LA FAVORITE.

(ANONYME.)

« Buvez avec moi, aimez avec moi; jouissons ensemble de notre jeunesse et des couronnes du festin. Faites des folies quand je suis fou; soyez sage quand je suis sage. »

V. LA TRUIE ET LE GLAND.

(ANONYME.)

« La truie tient un gland, et en veut un autre : ainsi, j'ai une belle amante, et une autre fait tout mon désir. »

VI. LE BAIGNEUR ET LA COURTISANE.

(ANONYME.)

« La courtisane et le baigneur ont des cou-

tumes exactement pareilles, et lavent également dans la même baignoire l'honnête homme et le vaurien. »

Je ne parlerai pas du fragment de Scolie compris sous le chiffre IV, lieu commun du genre bachique, pour me dispenser de commenter les chiffres V et VI, dont je ne veux rien dire : c'est bien assez d'avoir traduit ces deux derniers Scolies, malgré leur allure toute semblable à quelques épigrammes licencieuses de l'Anthologie.

VII. LE COMPAGNON.

(DE SÉLEUCUS.)

« Je m'en tiens à l'amitié, et ne veux pas du mariage. L'ami, par sa présence, est d'une véritable utilité, même à la guerre. »

C'est ainsi que j'ai cru devoir imiter plus que traduire le Scolie de Séleucus. Si le sens y perd, la pudeur y gagne. Sur ce point, j'ai voulu rester en arrière même des bergers du chaste Virgile. Les

plus fanatiques interprètes de l'antiquité ne me regarderont pas de travers (*transversa tuentibus*) pour ma réticence, et me sauront gré d'avoir gazé le Scolie, au lieu de le rapporter dans sa crudité native.

Ce Séleucus, fils de l'historiographe d'Antiochus le Grand, était l'un des poëtes de la *Secte Joyeuse* (Ἱλαρῳδοί), on le voit de reste. Cette secte originaire de l'Asie Mineure avait pour règle et privilége de laisser le convive chanter, à la fin du repas, tout ce qui lui passait par la tête, sans égard au thème primitif donné par le directeur du chant.

TROISIÈME CLASSE.

SCOLIES MYTHOLOGIQUES, HÉROIQUES ET HISTORIQUES.

VIII. LATONE.

(ANONYME.)

« Ce fut à Délos que Latone enfanta jadis l'éclatant Apollon, roi à la chevelure d'or; ainsi que

Diane, qui se plaît à la chasse, perce les cerfs, et étend sur les femmes un empire souverain. »

Un distique de l'Hymne à Apollon Délien fait le fond de ce Scolie, à qui Homère a prêté sinon son rhythme, au moins son sens et ses épithètes. Les improvisateurs ne se bornaient pas à choisir leurs sujets dans les maximes des philosophes, comme nous le verrons plus bas; le vers ou le souvenir d'un poëte y suffisait, et venait ainsi en aide au convive resté court, ou pauvre de son propre fonds. C'est ce que le Scolie suivant démontre mieux encore.

IX. LE TÉLAMON.

(ANONYME.)

« Fils de Télamon, vaillant Ajax, on dit qu'à Troie vous étiez, après Achille, le plus brave des Grecs. Mais on dit aussi que Télamon y vint le premier, et ensuite Ajax, le second des Grecs après Achille. »

Ici se trouvent deux Scolies sous un seul titre. Le premier convive parodie un vers fameux de l'I-

liade, et le second répond en attribuant en partie au père l'honneur qui revient au fils. Mais le sens de la réplique n'est pas clair. La chanson ne peut placer Télamon au-dessus d'Ajax, à moins qu'elle ne soit une parodie des reproches que s'adresse Ajax lui-même dans un accès de fureur :

« Eh quoi! moi dont le père est revenu de la « terre Idéenne dans notre patrie, couvert de gloire « entre tous ses compagnons, et remportant les plus « magnifiques prix du combat; moi, fils d'un tel « père, descendu au même rivage, doué d'autant de « force, après des actions qui n'attestent pas moins « de vaillance, voilà que je meurs déshonoré au « milieu des Grecs! » (Sophocle, *Aj. fur.*, v. 500.)

Le Télamon est un des types du chant alternatif, usité à la fin des repas ; on en a fait en France un jeu d'esprit qui a dégénéré en *Bouts-rimés*. Le premier chanteur trouve une pensée, le second la retourne ou l'altère, l'amplifie ou la réfute.

Hos Corydon, illos referebat in ordine Thyrsis.

X. L'ADMÈTE.

(DE PRAXILLA.)

« O mon ami, profitez de l'histoire d'Admète!

Aimez les braves; mais fuyez surtout les gens faibles et timides, et sachez qu'il n'y a rien à gagner avec eux. »

C'est particulièrement à la classe des Scolies héroïques et historiques que se rapportent les regrets de Cicéron, quand il déplore la perte des vers chantés pendant le repas en l'honneur des grands hommes par chaque convive à son tour; coutume que le rigoureux Caton rappelait sans la louer, et que Valère-Maxime vante comme une source d'émulation et de gloire.

Le Scolie d'Admète, dont Aristophane cite le début, était sans doute une de ces complaintes populaires qu'on avait chantée tristement chez Admète, à la mort de sa femme Alceste : mais telle qu'Athénée nous la transmet, elle n'a rien de lugubre, et contient seulement un sage conseil : elle recommande de se défier des gens indécis et lâches comme le père et la mère d'Admète, qui hésitèrent à donner leur vie pour leur fils; et elle veut qu'on aime les braves semblables à l'intrépide Alceste qui ne craignit pas de descendre aux enfers, et au vaillant Hercule qui l'en retira.

XI. LIPSYDRION.

(ANONYME.)

« Hélas! hélas! Lipsydrion, traître à tes amis, quels hommes tu fis périr! Nobles guerriers, pleins de courage, qui surent montrer alors de quel sang ils étaient nés! »

Ces quelques mots sont une sorte de prélude aux Scolies d'Harmodius qui suivent. Lipsydrion, bourg de l'Attique, dont le nom semble signaler étymologiquement l'aridité, situé sur le mont Parnèse, fut en effet fortifié par les Alcméonides, et ne put les garantir contre les fils de Pisistrate, qui les y poursuivirent et les exterminèrent. Passons à leurs vengeurs.

XII. HARMODIUS ET ARISTOGITON.

(DE CALLISTRATE.)

« Je couvrirai mon épée de feuilles de myrte comme Harmodius et Aristogiton, quand ils

tuèrent le tyran, et donnèrent à Athènes l'égalité et l'indépendance.

« Non, cher Harmodius, vous n'êtes pas mort; vous habitez, dit-on, les îles Fortunées, près d'Achille aux pieds légers, et près du fils de Tydée, le courageux Diomède.

« Je couvrirai mon épée de feuilles de myrte, comme Harmodius et Aristogiton lorsque, au milieu des fêtes d'Athènes, ils immolèrent le tyran Hipparque. »

« Votre gloire vivra toujours sur la terre, ô Harmodius et Aristogiton chéris! car vous avez tué le tyran, et donné à Athènes l'égalité des lois. »

Est-ce là un seul scolie en quatre couplets, ou quatre Scolies placés l'un à côté de l'autre en raison d'un même sujet? Il y a peu d'intérêt à résoudre ce problème, qui a fort agité mes savants prédécesseurs; j'en trouve beaucoup plus à remarquer, à propos de ces deux immortels destructeurs des tyrans, combien les scolies historiques étaient propres à exciter les courages et à enflammer les cœurs. Je fais observer aussi que le plus célèbre des Scolies d'Harmodius, commençant par ces mots, « Non, cher « Harmodius, vous n'êtes point encore mort, » n'est pas parvenu en entier jusqu'à nous, non plus

que celui dont Aristophane nous a conservé le premier vers:

« *Il n'y eut jamais aucun Athénien....* »

Puis je me repose un moment de mes dissertations philologiques, à l'abri des îles *Fortunées*, par penchant et par habitude. Les îles Démonèses, ces îles que j'apercevais de ma fenêtre byzantine en traduisant le chant d'Harmodius, ne m'ont-elles pas bien souvent caché sous leurs ombrages au sein de la Propontide? De ce délicieux asile, j'envoie en hommage, à Aristogiton, de beaux vers de Pindare traduits tant bien que mal :

« C'est l'île bienheureuse que les haleines de la « mer entourent et rafraîchissent, où brillent des « fleurs d'or, que de beaux arbres ou que les eaux « nourrissent sur le rivage, pour s'entrelacer dans « nos mains en couronnes et en guirlandes. » Telles sont encore les *îles des Princes*, honorées jadis du titre de Démonèses.

XIII. PANDROSE.

(ANONYME.)

« Nous avons vaincu, comme nous l'avions

décrété; et les dieux ont donné la victoire à la patrie de Pandrose, leur Athènes chérie. »

Autre version :

« Les dieux nous ont accordé de porter la victoire du Pandroséum dans le temple de notre protectrice Minerve. »

Ou bien :

« Les dieux nous ont donné, en signe de victoire, les oliviers chéris qui croissent auprès de Pandrose. »

C'est au choix, comme la *Belle marquise* du Bourgeois Gentilhomme; car le mot *Athènes* signifie à la fois *la ville*, *Minerve*, et *l'olive*. Les oliviers qui couronnaient de leurs feuilles sacrées les vainqueurs aux jeux panathénaïques ont disparu; mais les ruines des temples de Pandrose et de Pallas se touchent encore. Or, je ne pensais guère à ces amphibologies grammaticales, et au Scolie, dans la soirée de septembre, le plus beau de tous les mois en Attique, où, debout sur les débris du Parthénon, je voyais les derniers rayons du soleil jeter une teinte rose et violette sur les ruines du Pandroséum, et la mer étinceler au loin entre Égine et le Pirée.

QUATRIÈME CLASSE.

INVOCATIONS.

XIV. A PALLAS.

(ANONYME.)

« Reine d'Athènes, Pallas, fille de Jupiter, et vous aussi, son père, préservez cette ville et ses habitants de malheurs, de révolutions, et de morts prématurées! »

XV. A CÉRÈS.

(ANONYME.)

« A l'heure des festins, où les fleurs nous couronnent, je chante Cérès, divine mère de Plutus. Fille de Jupiter, Proserpine, je vous salue aussi. Protégez toutes les deux cette ville! »

Ma plume a frissonné d'indignation en traçant ces mots : *Cérès, mère de Plutus*. Je prie celui qui s'en étonne de négliger un instant l'antiquité, et de sauter, tout d'un trait, au temps où nous vivons. Qu'il me dise alors s'il n'a pas fallu, de la part d'un propriétaire de sillons, ruiné par l'impôt foncier et par le vil prix des céréales, une certaine force d'âme pour écrire de sa propre main, en 1850, et perpétuer cet axiome menteur : *Cérès est la mère de Plutus?*

XVI. A PAN.

(ANONYME.)

« O Pan ! maître de la glorieuse Arcadie, vous qui dansez au bruit du chant, et poursuivez les nymphes folâtres ; ô Pan ! présidez toujours, plein de joie vous-même, à nos joyeuses chansons. »

Ces trois Scolies, qui appartiennent tous à Athènes, comme la plupart des autres (car le centre de la civilisation devint aussi la patrie du chant héroïque), n'offrent aucune obscurité. Ils rappellent quelques odes d'Horace entre autres, le *Car-*

men Seculare; et le troisième a sans doute dicté au poëte latin le début de son ode si chère aux amis des champs : *Faune, Nympharum fugientum amator.* C'est à ce sujet que M. Dacier fait cette remarque naïve : « Ce faune était un dieu fort amou-« reux; les anciens ont voulu marquer par là la « fécondité de la terre. »

XVII. A VÉNUS.

(DE PINDARE.)

« O souveraine de Chypre, là, sous ton bois sacré, Xénophon, heureux de sa victoire, s'est acquitté de son vœu, et t'offre en hommage cent membres de jeunes filles réunies en un troupeau.

« Ces étrangères, amies de l'hospitalité, prêtresses des mystères de la riche Corinthe, ont souvent, les mains chargées des larmes précieuses de l'encens, imploré pour nous la divine mère des Amours; et, attirant vers elle nos cœurs et nos esprits, l'ont fait descendre des cieux pour nous secourir.

« Il est beau, mes enfants, de cueillir à propos

ces tendres fleurs, plus molles que les lits où elles reposent. »

« Je m'effraye d'avance de ce que penseront ces maîtres de l'Isthme au début de ce Scolie efféminé que je commence en célébrant les charmes des courtisanes. Mais déjà nous avons vanté l'or des Corinthiens, si pur à l'épreuve. »

Xénophon de Corinthe avait fait vœu, s'il était vainqueur aux jeux Olympiques, d'offrir à Vénus, dans son temple, un certain nombre de femmes, spécialement consacrées à son service et à son culte. Il remporta le prix des courses du Stade; et Pindare, après avoir immortalisé son triomphe dans une ode, composa ce Scolie dont le texte est fort corrompu (soit dit sans double sens), et qui fut chanté par ces mêmes prêtresses, nommées Hiérodules, à la déesse, pendant que Xénophon sacrifiait dans ce même temple.

Puisque Pindare s'est chargé en personne de critiquer son Scolie, qu'il veut se faire pardonner en faveur de sa louangeuse olympienne, je n'y ajouterai qu'une seule petite observation sur les cent membres de jeunes filles, si exactement numérotés, et dont Casaubon, par une interprétation mot à mot (*ad verbum*), forme un total de vingt-cinq jeunes filles, *chacune ayant*, dit-il, *quatre membres complets*.

Il me semble que jamais le style de temps en temps emphatique de Pindare ne l'avait entraîné si loin de la divine simplicité; et néanmoins il a eu des imitateurs même dans les écarts de son goût.

N'est-ce pas ainsi que, dans le *Moïse sauvé*, Saint Amant, génie précurseur du style romantique, a dit à propos de la princesse du Nil, que ses femmes mettent au bain :

« Sous l'obscure épaisseur de la verte feuillée,
« Cent doigts polis et blancs l'avoient déshabillée. »

Cent doigts, cela fait, si je ne me trompe, vingt mains, et dix suivantes égyptiennes, pour pendant aux cent membres Corinthiens.

Tout cela, c'est peut-être de l'anatomie ou de l'arithmétique, mais ce n'est plus de la poésie.

XVIII. A HYGIE.

(D'ARIPHRON DE SICYONE.)

« O Hygie, la plus vénérable des déesses, sois ma bienveillante compagne, et laisse-moi passer avec toi ce qui me reste de vie! Car si la richesse, la famille, le pouvoir souverain ont des charmes, si les amours que nous surprenons aux lacets mystérieux de Vénus, ou toute autre joie, nous

viennent des dieux pour soulager nos peines, c'est par toi, divine Hygie, que tous ces fruits mûrissent, et que le printemps brille pour nous avec les grâces. Il n'est pas de vrai bonheur sans toi. »

Lucien rapporte le début de ce Scolie, et affirme qu'il est dans la bouche de tout le monde. Maxime de Tyr a dit que ces vers très-anciens renferment une prière; et il demande raison au poëte de ses souhaits tout matériels. Pour moi, je n'en veux qu'à Suidas pour avoir prétendu qu'*Ariphron* (nom de notre auteur) signifie *homme mal pensant :* il est vrai que l'autorité de l'ancien lexicographe est combattue sur ce point par les glossaires modernes, lesquels traduisent *homme bien pensant.* Ici, en raison de cet éloge de la santé, qui me paraît aussi bien pensé que bien écrit, je me range, au rebours de ma coutume, avec les plus jeunes contre les plus vieux.

XIX. CLITAGORA.

(ANONYME.)

« La richesse et la santé pour ma Clitagora et pour moi, sous la protection des Thessaliens! »

Comme on ne sait rien de Clitagora, poëtesse de Thessalie, auteur ou objet de ces trois petits vers légers que nous fait lire Aristophane, ne vaut-il pas mieux dire quelques mots de Praxilla, poëtesse de Sicyone, dont on ne sait pas grand'chose, mais que j'ai négligée à tort à l'article de l'*Admète*, son œuvre prétendue? Elle se rendit célèbre par ses Scolies, et mérite, à ce titre, dans ce commentaire, plus de place que Clitagora.

La maligne postérité, qui n'a pas voulu se souvenir des chefs-d'œuvre de Praxilla, a enregistré ses négligences. Et on parle encore de son Scolie d'Adonis descendu aux enfers, à qui on demande ce qu'il a quitté de plus beau sur la terre? — « Le soleil, les « pommes et les cornichons, » répond hardiment le plus beau des humains; et de là le proverbe : Plus bête que l'Adonis de Praxila.

CINQUIÈME CLASSE.

SCOLIES GUERRIERS.

XX. LA CHANSON D'HYBRIAS.

(HYBRIAS DE CRÈTE.)

« J'ai pour richesse une grande lance, un glaive, et un beau bouclier pour la défense du corps : avec l'une, je laboure ; avec l'autre, je moissonne ; le troisième me sert à fouler le bon vin. C'est ainsi que je suis et m'appelle le souverain d'esclaves nombreux. Ceux qui n'osent avoir ni glaive, ni lance, ni bouclier pour la défense du corps, se prosternent à mes genoux comme devant le Grand Roi, et me proclament seigneur. »

Quelques étudiants grecs de Constantinople, revenant du collége de Cydonie avec le germe de la

fièvre de l'indépendance renforcée par les traditions antiques, m'ont fait entendre ce Scolie d'Hybrias sur un air marqué et résolu, qu'ils disaient renouvelé de son ancienne harmonie. Ils l'accompagnaient de bonds et de gestes militaires, présentant la lance, le bouclier et l'épée, à mesure que ces armes se reproduisaient dans la chanson. Ils pensaient exécuter ainsi la danse Pyrrhique.

Les vanteries d'Hybrias, à la fois guerrier, poëte et cultivateur, s'expliquent et s'excusent par les fumées de la fin du repas; elles rappellent les rodomontades du Pyrgopolynice (*le vainqueur des remparts*) de Plaute. J'y retrouve aussi le sentiment et l'abus de la force, en même temps que la locution grammaticale que Phèdre le fabuliste a empruntée à la langue grecque, dans le *nominor quia Leo* (Δεσπότας κέκλημαι).

« . . . . . La raison,
« C'est que je m'appelle lion. »

XXI. LE GÉNÉRAL.

(D'ARCHILOQUE.)

« Je n'aime pas qu'un général soit grand, aux longues jambes, fier de ses cheveux frisés, et tou-

jours rasé de frais. Donnez-moi un petit homme, crochu, cagneux, mais qui marche droit, et soit plein de cœur. »

Ce Scolie d'Archiloque, mordant comme ses redoutables jambes, devait frapper sur un capitaine efféminé de l'époque : quelque nouveau Pâris sans doute ; mais Archiloque était-il donc un autre Hector, pour reprocher à un nouveau Pâris *sa chevelure et sa bonne grâce?* Que serait-ce s'il s'agissait par hasard ici du général à qui fut confiée l'expédition contre les Saïens, où le poëte ne se montra lui-même ni sans reproche ni sans peur?

On a signalé à mes regards, dans une route vers Énos, près du golfe de Thrace, des rochers que les archéologues nomment, de loin, *le pays des antiques Saïens;* je n'y ai vu que des broussailles, rejets dégénérés du buisson qui a immortalisé la couardise d'Archiloque. Voici l'épigramme qui fut dirigée contre lui, ou qu'il fit lui-même à cette occasion :

« Quelque Saïen va se parer du bouclier tout neuf « que j'ai jeté, malgré moi, dans un buisson. Adieu, « mon bouclier; je vis, et j'en achèterai un autre « qui te vaudra. »

Cependant, dit Bayle après Athénée, *notre fuyard se piquait plus d'être soldat que d'être poëte.*

XXII. LES THERMOPYLES.

(DE SIMONIDE.)

« Glorieuse est la destinée de ceux qui sont morts aux Thermopyles ! Que leur sort est beau ! Leur tombe est un autel ; au lieu de larmes, une éternelle mémoire ; au lieu des gémissements, l'éloge. Un tel monument des braves, ni le temps ni la rouille ne le peuvent atteindre. Un tombeau ne cachera pas cette gloire qui habite encore la Grèce ; témoin Léonidas, le roi de Sparte, qui a laissé son nom et son immortel souvenir comme un hommage à la vertu. »

C'est bien assez pour la gloire de Simonide d'être l'auteur incontesté du célèbre distique sur les Spartiates morts aux Thermopyles : je répugne à mettre sur son compte cette longue paraphrase des deux vers traduits par Cicéron. On la lit, il est vrai, dans le recueil des fragments du poëte de Céos ; mais, en outre de certaines difficultés chronologiques que la critique n'a pas résolues, il y a, dans les antithèses accumulées du Scolie, je ne sais quelle affectation qui me semble s'éloigner du style de Simonide.

SIXIÈME CLASSE.

SCOLIES MORAUX.

XXIII. LE CHOIX D'UN AMI.

(ANONYME.)

« Que n'est-il donné de connaître à fond les hommes en leur ouvrant le cœur! puis, le refermant aussitôt, de choisir ainsi, à coup sûr, un ami sincère et fidèle! »

Ce Scolie a quelque trait de parenté avec le passage d'Euripide dans Hippolyte : *Il faudrait aux hommes une épreuve certaine*, etc., etc. (Euripide, *Hipp.*, v. 938.

Racine fit de cette célèbre sentence ces beaux vers tragiques :

« Faut-il que sur le front d'un profane adultère
« Brille de la vertu le sacré caractère!

« Et ne devrait-on pas à des signes certains
« Reconnaître le cœur des perfides humains! »

Gresset en fit à son tour ces jolis vers comiques, immortels comme Ver-Vert :

« Faut-il, grand Dieu! que sur le front d'un traître
« Brillent ainsi les plus tendres attraits!
« Que ne peut-on distinguer et connaître
« Les cœurs pervers à de difformes traits! »

XXIV. LES BIENS DE LA VIE.

(SIMONIDE.)

« Le premier de tous les biens pour l'homme est la santé; le second, la beauté du corps; le troisième, la richesse honnêtement acquise; et le quatrième, c'est de passer sa jeunesse au sein de ses amis. »

RÉPLIQUE.

(D'ANAXANDRIDE.)

« L'auteur de ce Scolie, quel qu'il soit a bien

raison de placer la santé avant tout le reste. Mais évidemment il est fou de mettre la beauté au second rang, et la richesse au troisième. Après la santé, vient la fortune. Le vilain animal qu'un bel homme mourant de faim! »

Voici l'une de ces maximes, en forme d'oracle, répandues à Delphes, d'où Aristote la rapporta. Phocylide en composa l'un de ses préceptes ; et Simonide, qui passe pour en avoir fait ce Scolie, n'osa se nommer sans doute après la boutade d'Anaxandride que je place ici, bien qu'elle ne soit pas un Scolie; c'est un passage de sa comédie intitulée *le Trésor*. L'auteur de cette réplique (Anaxandride) se vengea du peu de succès de ses pièces de théâtre, dont il ne reste guère que ce fragment, en les brûlant d'abord; puis par des épigrammes qui, malheureusement pour lui, ne s'adressaient pas toujours à des vers à peu près anonymes comme ceux du Scolie. Les Athéniens, dont il avait critiqué le gouvernement, le condamnèrent à mourir de faim. La liberté de la presse ne fut jamais bien comprise dans la république d'Athènes.

XXV. LA DÉFIANCE.

(DE PITTACUS.)

« Il faut s'armer de toutes pièces pour marcher contre le méchant; car on ne se peut fier à ses paroles, et son esprit a toujours une pensée double. »

XXVI. L'HYPOCRISIE.

(DE SOLON.)

« Soyez prudent, et observez chaque homme de près, de peur qu'il ne vous cache la haine de son âme sous un visage limpide : sa langue est double, et son cœur est envenimé. »

Pittacus et Solon, sages parmi les sept sages, se sont montrés dans ces deux Scolies scrutateurs expérimentés du cœur humain; l'un judicieux philosophe, l'autre habile législateur.

XXVII. LA FIDÉLITÉ.

(ANONYME.)

« Celui qui ne trahit jamais un ami mérite, à mon sens, d'être grandement honoré des hommes, et même des dieux. »

Je n'ai rien à dire sur ce Scolie, si ce n'est ce que j'aurais pu remarquer déjà au sujet de quelques autres; il est écrit en prose : la prose se chantait donc alors à table comme les vers. Cette coutume s'est perpétuée dans la Grèce Continentale.

Je me souviens d'avoir vu dans une bourgade de la Thrace, après le plus frugal souper, un jeune Grec, passant comme moi, s'asseoir sur la paille de notre prétendu divan, et accompagner du bruit d'un téorbe, dont il frappait irrégulièrement les cordes toutes ensemble, un récit, en prose fredonnée plus que chantée, des exploits d'un Klephte son ami.

XXVIII. LA PRUDENCE.

(ANONYME.)

« C'est du rivage que l'on doit réfléchir à la

navigation, quand on le peut et qu'on en a l'habileté : une fois en mer, force est d'aller selon le vent. »

Une maxime de Pittacus, l'un des sept sages, dit : « C'est à la prudence à prévenir les malheurs; « quand ils surviennent, c'est au courage à les re- « dresser. » (Diogène Laërce, *Vie de Pittacus.*)

Est-ce la maxime qui a fait le Scolie, ou le Scolie qui dicta la maxime? Question oiseuse sans doute. Chez tous les peuples, les chansons antiques, ou seulement anciennes, tiennent quelque chose des proverbes. N'oublions pas que les légendes chantées de l'Allemagne, et nos romances françaises de la meilleure époque, commencent ou finissent presque toujours, comme les fables, par une moralité.

XXIX. LA FOURBERIE.

(ANONYME.)

« Ami, sous chaque pierre peut se cacher un scorpion. Gardez qu'il ne vous pique! La fourberie se cache dans les ténèbres. »

Ici, c'est un proverbe qui fait le Scolie; et ce

proverbe date de loin; car on le trouve à la fois, en cette qualité, dans les fragments de Sophocle et dans une comédie d'Aristophane.

XXX. L'AMI VÉRITABLE.

(DE CARCINUS.)

« Carcinus a dit :

« Si vous avez pris un serpent, lâchez-le : un véritable ami ne connaît point de détours. »

Cet Apophthegme de l'un des Carcinus (car les annales antiques citent plusieurs poëtes grecs de ce nom) est resté à peu près inintelligible; il faut en torturer le texte pour lui donner un sens; et c'est ce que j'ai fait le moins mal que j'ai pu. Le style énigmatique et entortillé de Carcinus donna naissance à un de ces mots piquants qui demeurent, même quand l'objet de leur critique a disparu. Stratonique le musicien, maître passé en l'art des facéties, et, pour tout dire, le plus ingénieux créateur de calembours que l'antiquité puisse opposer aux *Sauzet* et aux *Dupin*, présidents historiques de nos assemblées monarchiques ou républicaines; ce malin Stratonique, disais-je, entendant chanter de mau-

vais vers, en demanda l'auteur. On nomma Carcinus. Or, comme ce nom propre signifie en grec une écrevisse de mer : « Je voyais bien, dit-il, qu'ils étaient « d'un animal, et non d'un homme. »

XXXI. LA FAVEUR POPULAIRE.

(DE BIAS.)

« Dans la ville où vous demeurez, cherchez à plaire à tous les citoyens. C'est ainsi que se gagne la faveur. Les manières dédaigneuses sont une faute qui éclate et nuit. »

C'est encore un des sept sages qui parle ; aussi le Scolie a-t-il toute l'allure d'une maxime philosophique.

XXXII. LA RICHESSE.

(DE TIMOCRÉON.)

« Plût aux dieux, aveugle Plutus, qu'on ne vous vît ni sur terre ni sur mer dans ce monde, et

que le Tartare et l'Achéron fussent vos seules demeures! car c'est de vous que viennent aux hommes tous leurs malheurs. »

Attribué à Timocréon, poëte comique de Rhodes, ce Scolie servit de formule à Périclès dans son décret prohibitif de tout commerce avec Mégare, et valut à ce dernier le vers épigrammatique où Aristophane se moquait de ses lois, « écrites, dit-il, « comme des chansons. »

Ce même Scolie a trouvé de moins illustres imitateurs dans l'Anthologie, où chaque poëte croit devoir à son tour jeter une injure à la face de Plutus, non plus sans doute parce qu'il était aveugle, mais peut-être parce qu'il était devenu sourd.

Timocréon est moins connu par les fragments de ses œuvres comiques, que par sa voracité proverbiale, et par l'épitaphe satirique où Simonide la rappelle (Anthologie, liv. III, § 6.)

XXXIII. LA VERTU.

(D'ARISTOTE.)

« O vertu, couronne de tant de labeurs, but le plus éclatant de la vie de l'homme, c'est pour

votre beauté, vierge divine, que la Grèce voulut mourir, et supporter, sans fléchir, les plus rudes infortunes : tant vous faites briller aux âmes un fruit immortel, préférable à l'or, à la noblesse et au moelleux sommeil! Pour vous, le fils de Jupiter, Hercule, et les enfants de Léda achetèrent, par tant de pénibles travaux, votre faveur et votre puissance. C'est par amour pour vous qu'Achille et Ajax ont vu les sombres bords. C'est aussi pour vos charmes que le prince d'Atarne, illustre par ses hauts faits, a renoncé lui-même à la lumière du soleil. Les Muses, filles de Mémoire, qui célèbrent le culte de Jupiter hospitalier, et récompensent une fidèle amitié, immortaliseront sa gloire. »

Scolie, Péan, ou Hymne, ces vers d'Aristote sont sublimes, et ne méritaient pas qu'Eurymédon l'Hiérophante, Démophile, et d'autres envieux au nom oublié, cachant une basse jalousie sous le voile d'une conscience alarmée, accusassent l'auteur d'impiété pour les avoir répétés à plusieurs banquets. Cette injuste allégation l'éloigna d'Athènes, et remplit d'amertume, en l'abrégeant, la vie du grand philosophe, trop sensible à la calomnie.

XXXIV. LA MODÉRATION.

(D'ALPHÉE DE MITYLÈNE.)

« Je n'envie ni les champs fertiles, ni le bonheur et les richesses de Gygès. Macrinus, j'aime une vie frugale. Le *Rien de trop* par trop me plaît. »

Ce précepte, aussi vieux que le monde, parut aux anciens d'un tel prix, qu'après l'avoir attribué indirectement d'abord à Homère, puis à tous les sept sages l'un après l'autre, ils finirent par le faire remonter jusqu'à Apollon lui-même. Et pourtant Pindare, cité par Plutarque, prétend que ces paroles ont été louées plus qu'il ne faut par les philosophes.

J'ai préféré le Scolie d'Alphée aux vers d'Archiloque sur le même sujet, parce que ces derniers sont répétés, accrus et embellis dans une ode mêlée aux œuvres d'Anacréon, et que, dès lors, ils ne doivent pas trouver place ici : car si le nom d'Anacréon reparaît sans cesse sous ma plume, ses chansons inimitables sont trop au-dessus de ma traduction et de mes commentaires pour y figurer.

XXXV. LA PUISSANCE.

(D'ARCHILOQUE.)

« Tout nous vient des dieux ; souvent ils relèvent les hommes abattus sous le poids du malheur; souvent aussi ils renversent ceux qui paraissaient le mieux affermis. Alors les maux s'enchaînent, et l'infortuné, inquiet de la vie du corps, souffre aussi toutes les douleurs de l'âme. »

XXXVI. LE MONDE RENVERSÉ.

(D'ARCHILOQUE.)

« Il ne faut ni s'étonner, ni jurer de rien. Rien n'est impossible quand Jupiter, le père des dieux, a caché la lumière brillante du soleil et créé la nuit en plein midi : triste sujet d'épouvante pour les hommes! Après cela, qu'y a-t-il d'incroyable et qu'on ne puisse attendre sur la terre? N'allez pas vous récrier, si vous voyez les dauphins et les bêtes fauves échanger entre eux leur demeure; celles-ci préférer au continent les flots bruyants

de la mer, tandis que les autres aimeront la montagne. »

Les premiers vers contiennent sans doute une allusion à la nuit d'Alcmène, égale en longueur à deux ou trois nuits ; car, au dire de Bayle, on n'est pas bien fixé sur le nombre; ils pouvaient chez les descendants d'Hercule passer pour une impiété. Ne serions-nous pas moins sévères aujourd'hui?

On reconnaît ici l'idée originelle des vers fameux de l'admirable Églogue de Virgile, premier et digne exercice pour la mémoire de tout bon écolier :

Ante leves ergo pascentur, etc.

XXXVII. LA CONSTANCE.

(D'ARCHILOQUE.)

« O mon cœur, mon cœur, dans les inévitables chagrins qui t'oppressent, avance courageusement; présente de près la poitrine à tes ennemis ; reste ferme et fort sous leurs traits. Si tu es vainqueur, n'en montre pas ta joie ; si tu es vaincu, ne pleure pas ta défaite. Ne te réjouis pas du bien,

ne t'afflige pas du mal outre mesure; mais reconnais quelle destinée se joue des humains. »

J'ai quelquefois lutté, dans ces trois fragments d'Archiloque, contre le sens que leur donne Ilgen ou Ilgenius, rude athlète prussien, grand redresseur de torts Philologiques; et la plupart du temps je ne sais trop lequel de nous deux a raison. Mais s'il parvient à m'écraser sous le poids de son érudition allemande, toujours est-il qu'un avantage me reste incontestablement acquis; et c'est que, pour prendre mon rang de savant en *us*, je n'ai pas eu besoin, comme lui, de surcharger mon nom d'une ou de deux syllabes latines, la chose s'étant trouvée toute faite de mon côté.

Cette terminaison érudite, je l'avoue, me donne fort à penser quand je relis le Temple du Goût; je tremble toujours de me trouver dans quelque édition nouvelle, intercalé parmi les *Scioppius*, *Lexicocrassus*, *Scriblerius*, et dans cette nuée de commentateurs qui compilaient de gros volumes, à propos d'un mot.

« Là, j'aperçus les Daciers, les Saumaises,
« Gens hérissés de savantes fadaises,
« Le teint jauni, les yeux rouges et secs,
« Le dos courbé sous un tas d'auteurs grecs. »

XXXVIII. LA BRIÈVETÉ DE LA VIE.

(DE SIMONIDE.)

« L'homme a peu de force, et beaucoup d'invincibles soucis. Sa vie est courte; la peine y succède à la peine; et une mort inévitable l'attend. C'est la destinée commune suspendue sur la tête du méchant et du bon. »

XXXIX. L'AVENIR.

(DE SIMONIDE.)

« Puisque vous n'êtes qu'un faible mortel, ne parlez jamais de l'avenir, et ne dites pas d'un homme quel temps il a à vivre. Entre la vie et la mort, il y a moins que le vol d'une mouche à l'aile rapide. »

Les Grecs avaient des images aussi variées qu'énergiques pour exprimer le néant de la vie humaine; ici, c'est le vol d'une mouche. Pindare dit, le rêve d'une ombre; Homère, la feuille d'un arbre; Sophocle, une ombre de fumée; et Lucien, une bulle d'eau.

XL. LE TEMPLE DE LA VERTU.

(DE SIMONIDE.)

« On dit que la vertu habite au milieu des roches escarpées. C'est là qu'elle se montre sur ces saintes hauteurs, éclatante aux yeux des mortels. Celui dont les sueurs et les fatigues n'ont pas lassé le courage parvient seul à ce sommet de la gloire. »

Simonide raccourcit dans ce Scolie les beaux vers d'Hésiode : « Les dieux ont mis la sueur sur la « route de la vertu, etc. » (Hés. *Trav.*, v. 287.)

XLI. L'INSENSIBILITÉ.

(DE BACCHYLIDE.)

« Il y a une seule voie pour les hommes qui tendent au bonheur : c'est de se faire une âme insensible, et de passer ainsi la vie; mais celui dont mille soucis rongent le cœur, et qui s'alarme

nuit et jour de l'avenir ; celui-là prend une peine inutile, et n'arrivera jamais au but. »

Puis-je mieux clore la série des Scolies moraux que par ce fragment où Ménandre, en style de haute comédie, s'est approprié le Scolie de Bacchylide?

« O Trophime, si vous êtes le seul parmi les « hommes que sa mère ait doté en naissant de l'art « de réussir en tout et toujours; si quelque Dieu « vous a garanti ce privilége, vous avez raison de « vous plaindre; il vous a fait tort, et vous a trompé. « Mais si vous avez vu le jour aux mêmes condi- « tions que nous tous, parlons en termes plus sé- « rieux, je dis alors que vous devez mieux com- « prendre vos maux, et les mieux supporter. Tout « mon raisonnement est ceci : Vous êtes homme; « aucun être vivant ne ressent autant que l'homme « la rapidité du passage entre le plus haut point et « le plus bas; et c'est justice. La nature l'ayant « créé si faible, comme il vise aux plus grandes « choses, quand il tombe, tout lui manque à la fois. « Mais vous, Trophime, vous n'êtes pas privé de tous « les biens de la vie; vos pertes jusqu'ici sont en- « core médiocres. Portez donc avec modération vos « chagrins de ce moment. »

Je serais tenté de croire Ménandre bien plus grand philosophe et poëte qu'Archiloque, Simonide,

et même Bacchylide, cause ou prétexte de cette longue citation.

SEPTIÈME CLASSE.

LES JEUX.

XLII. LE COTTABE.

(DE PINDARE.)

« Pendant la tempête, je m'enivre en buvant aux Grâces, et aux amours de Vénus; et je joue au Cottabe en l'honneur d'Agathon. »

Le Cottabe était un jeu passablement niais, bien qu'il vînt de Sicile, où l'esprit, dit le proverbe, courait les rues. On ne s'y livrait qu'à la fin du repas, quand les têtes étaient le plus échauffées, les coupes encore à demi pleines, et les cœurs ouverts aux bachiques influences. Le Cottabe était un soliveau de-

bout, supportant deux bassins suspendus de chaque côté en guise de balance. Sous chaque bassin était un grand vase, et au milieu une statuette de bronze ; il fallait lancer, à la distance fixée, l'eau ou le vin de sa coupe dans l'un des bassins de manière à ce que, abaissé par le poids, il vînt frapper la tête de la statuette. Celui qui, dans cet exercice, laissait tomber à terre le moins de liquide, et faisait descendre avec plus de force le bassin sur la poupée retentissante, était proclamé vainqueur, et maître unique et souverain des affections de son amie; car ce passe-temps était une preuve d'amour.

La manie du Cottabe, dont ceci n'était qu'une variété, fut poussée si loin, que l'on construisit les plus élégantes rotondes pour placer à intervalles plus égaux les joueurs, et pour en multiplier le nombre. Il y eut des artistes spéciaux pour perfectionner et enrichir les instruments du Cottabe, ainsi que des professeurs pour en enseigner les gestes, qui tous avaient un nom distinct, comme les phases des plus nobles jeux.

XLIII. LA TORTUE.

(ANONYME.)

« — Torti-Tortue, que fais-tu là au milieu? —

« — Je file la laine et les écheveaux de Milet. –

« — Qu'a donc fait ton fils pour mourir? —

« — Du haut de son cheval blanc il a sauté dans la mer. —

« De jeunes filles se réunissent sur le bord de « la mer; l'une d'elles se place au milieu des au- « tres, et s'y assoit : on l'appelle *Tortue*. Ses com- « pagnes courent autour d'elles en chantant. » (Pollux, *Onom.*)

C'est ainsi que, sur la plage de Scio, au bruit des vagues adoucies par une faible brise du soir, j'ai vu les jeunes Grecques, se tenant par la main, se balancer autour de l'une d'entre elles placée au centre, et ne rompre la chaîne pour dégager la prisonnière que lorsque celle-ci avait répondu par un distique au distique sentimental entonné par le chœur joyeux. Ainsi, sous l'ombre des grands platanes d'Unkiar-Skelessi, sur la rive asiatique du Bosphore, j'ai vu des femmes turques, le visage voilé, s'accroupir en rond, tournant le dos au spectateur curieux et presque toujours injurié; puis toutes ensemble répliquer par des fredons monotones et tremblés aux cris que leurs beaux enfants, chargés de fleurs et de pièces d'or, jetaient en courant autour d'elles. C'était l'antique jeu de

la Tortue, modifié par les siècles, et par le caractère propre à chaque nation.

XLIV. LE COMOS.

(D'ALCÉE.)

« — Oh! reçois-moi, reçois-moi quand je chante et chancelle à ta porte, je t'en prie, je t'en supplie! » —

Ces instances poétiques d'Alcée, adressées sans doute à Sapho, appartiennent au genre des Comos, effusion de tendresse avinée, que les débauchés, à la suite du festin, chantaient dans la rue, en pleine nuit, avec ou sans accompagnement de flûte, près de la porte de leurs amies.

« Vous savez, dit Hermésianax, tout ce que l'amour « de Sapho inspirait, après le repas, à Alcée de Les- « bos. » (Athénée, liv. 9, p. 487.)

XLV. LE COMOS LOCRIEN.

(ANONYME.)

« Ne nous trahis pas, je t'en conjure, avant que je n'aille le réveiller moi-même. Tu ferais un grand mal à ta pauvre amie. Il est jour; déjà la lumière entre par la fenêtre, ne le vois-tu pas? »

Ce Comos, dont je me dispense d'expliquer la portée, l'action et la scène, dépasse de beaucoup les bienséances de la comédie, qui pourtant en dérive étymologiquement. Les anciens avaient des chants, même pour les libertins et les ivrognes : et ce n'est pas cette page antique que nos chansonniers modernes ont négligé de feuilleter. Je place à regret, en tête de leurs nombreux imitateurs en ce genre, notre célèbre Béranger, bien plus attentif à limer son style qu'à choisir ses sujets.

HUITIÈME CLASSE.

CHANSONS A BOIRE.

XLVI. COTHONIS.

(ANONYME.)

« Versez, Cothonis, servez-moi, et n'oubliez pas qu'il faut donner largement à boire aux braves gens. »

Après bien des siècles de controverse, on ne sait pas encore si Cothonis est le nom d'une femme, quelque Hébé des tavernes attiques, d'un enfant, quelque Ganymède des cabarets anciens, ou simplement le nom generique d'une grande coupe qu'on présentait aux meilleurs buveurs.

Je penche pour ce dernier sens, et je m'appuie sur ce couplet d'une chanson en deux langues que

je tiens d'un érudit bon vivant du dix-huitième siècle :

La grand'pitié qu'un petit verre !
Sit semper plenum poculum !
J'en ai trois dans ma gibecière,
Magnum, majus, et maximum.

XLVII. L'IVRESSE.

(DE BACCHYLIDE.)

« La douce violence que nous versent nos coupes nous consume des feux de Vénus, et enflamme notre espoir. Oui, c'est l'Espérance qui se mêle aux dons de Bacchus, et chasse au loin les soucis. Celui qui boit brise les remparts des cités, et croit commander seul à tous les hommes. Les maisons brillent d'or et d'ivoire; les vaisseaux fendent la mer étincelante pour rapporter d'Égypte la farine, le premier des trésors. Oh ! comme le cœur des buveurs bondit ! »

En lisant ces vers charmants de Bacchylide, je me suis toujours par la pensée, sans avoir moi-même

recours aux dons de Bacchus pour cet effet, remis en présence du premier Grec que je rencontrai à Ténédos, dès mes premiers pas hors du vaisseau qui m'avait amené de France. Sur un balcon de bois, recouvert de chaume, au-dessus du khan où la garnison turque buvait le café, ce Grec chantait au milieu d'un jour brûlant, à l'aide de son téorbe. Ses yeux ainsi que les miens erraient sur le bras de mer qui sépare Ténédos des rivages de Troie; il était de Cos comme Bacchylide, et, comme Bacchylide aussi, il voyait passer les navires des îles chargés des richesses de l'Égypte.

XLVIII. LA MÉDIOCRITÉ.

(DE BACCHYLIDE.)

« Je n'ai ni de l'or, ni des tapis de pourpre, ni de nombreux troupeaux de bœufs; mais mon esprit est bienveillant, ma muse est douce, et mon vin, que je sers dans les larges coupes de Béotie, est agréable. »

Je ne puis savoir si le poëte de Cos, en accumulant l'or et l'ivoire dans son Scolie précédent, et

l'or et la pourpre dans celui-ci, a eu en vue ces vers de l'Odyssée :

« Voyez, fils de Nestor, comme l'or, l'ivoire, « l'ambre et l'argent brillent dans ce palais sonore. » (Homère, *Odyss.*, liv. 4, v. 71.)

Mais j'affirme, sans crainte de me tromper, qu'Horace pensait à Bacchylide quand il a dit : *Lene tormentum*, dans l'ode qu'il dédie à son amphore, *Spes donare novas largus*, dans une de celles qu'il a adressées à Virgile, et surtout dans l'ode *Non ebur neque aureum*, qui semble inspirée tout entière par le poëte grec.

XLIX. L'HIVER.

(D'ALCÉE.)

« Jupiter envoie la pluie; la tempête est dans le ciel; la glace arrête le cours des eaux. Chassez le froid par un grand feu, et surtout en couronnant votre coupe toujours pleine d'un vin foncé, savoureux, et dont les fumées ne portent que doucement au cerveau. »

L. L'ÉTE.

(D'ALCÉE.)

« Humectez de bon vin vos poumons; l'astre brûlant se lève; la saison est rude, et tout a soif sous la chaleur. La cigale résonne dans le feuillage... le chardon lui-même fleurit. C'est maintenant que les femmes sont le plus provoquantes, et les hommes le plus maigres, car la Canicule affaiblit la tête et les genoux. »

LI. LE PRINTEMPS.

(D'ALCÉE.)

« Quand le printemps ramène les fleurs, vite qu'on m'apporte une coupe pleine de ce jus délicieux! »

LII. LE CHAGRIN.

(D'ALCÉE.)

« Ne laissons pas le chagrin s'emparer de notre âme, ô Bacchus! Qu'y gagnerions-nous? Le meilleur remède, c'est de le noyer dans le vin pris jusqu'à l'ivresse. »

LIII. LA JOIE.

(D'ALCÉE.)

« Buvons de gré ou de force; c'est maintenant qu'il faut s'enivrer, puisque Myrsile est mort. »

Pour Myrsile, qui se trouve sous la lyre et la main d'Alcée afin d'y être flétri en passant, tout ce qu'on en peut dire, c'est que ce n'est point le dernier des Héraclides, le célèbre Candaule, roi de Lydie, fils de Myrsus, nommé Myrsile aussi, en raison de son père; mais c'est sans doute un tout petit tyran de Mitylène que la colère d'Alcée aura sauvé de l'oubli.

LIV. LA VIGNE.

(D'ALCÉE.)

« Ne multipliez aucun arbuste plus que la vigne. »

LV. LE DÉLIRE.

(D'ALCÉE.)

« Buvons : pourquoi attendre les flambeaux?

Le jour est court comme un doigt. Verse dans des coupes larges et variées; le fils de Jupiter et de Sémélé a donné aux hommes le vin pour aider à l'oubli des peines; verse donc, qu'un coup chasse l'autre et dégage nos cerveaux! »

Ici nous rentrons dans la classe des vraies chansons de table, telles qu'on les comprend et qu'on les pratique encore de temps en temps de nos jours, où n'apparaissent plus les héros et les grands hommes, mais bien quelques disciples de Bacchus clair-semés. C'est ce genre de Scolies que nos ancêtres nommaient *chansons à boire*, dans les siècles où l'on buvait; maintenant, c'est à peine si l'on boit, même à Londres après dîner. Et pourtant cette coutume, dont j'ai pris ma modeste part dans la vieille Angleterre, était au moins respectable par son antiquité : « Les Perses, dit Élien, quand ils sont rassa-« siés de nourriture, passent leur temps à boire et « à porter des santés, se jetant sur le vin comme sur « un adversaire dont il faut venir à bout. » (Élien, *Var. hist.*, liv. 12.) Les fumées du cigare, feuille infecte sucée en rouleau par nos bouches les plus élégantes, remplacent presque partout les fumées du vin : triste époque de décadence!

Horace a imité la plupart de ces passages d'Alcée, soit en les traduisant mot à mot, comme *Nullam*,

Vare, sacra (livre I^er^, ode 18), ou *Vides ut alta* (livre I^er^, ode 9); soit en les paraphrasant, comme *Nunc est bibendum* (livre I^er^, ode 37). Euripide avait déjà dans un style élevé, et mélancolique malgré son sujet, célébré les bienfaits de Bacchus. « Le fils de Sémélé, dit-il, inventa le délicieux « breuvage du raisin, et l'offrit aux mortels, dont il « calme les douleurs. Quand ils se sont rassasiés du « jus de la vigne, le sommeil arrive avec l'oubli de « leurs maux; et il n'est pas d'autre remède aux « chagrins. » (Euripide, *Bacchantes*, v. 280.) Enfin, Molière a résumé en quelques vers immortels toutes ces inspirations antiques, et sa chanson à boire est un véritable chef-d'œuvre. La voici :

« Buvons, chers amis, buvons,
« Le temps qui fuit nous y convie :
« Profitons de la vie
« Autant que nous pouvons.

« Quand on a passé l'onde noire,
« Adieu le bon vin, nos amours.
« Dépêchons-nous de boire :
« On ne boit pas toujours. »

C'est bien le cas pour moi, habitant des deux grandes provinces vinicoles de France, de chercher noise à ces gourmets contemporains d'Alcée qui font cas d'un vin foncé et mieilleux. Les vins grecs ac-

tuels réunissent rarement ces deux prétendues qualités antiques, et n'en sont probablement pas plus mauvais. Au reste, il n'y a dans la Grèce continentale aucun vin qui mérite d'être bu ou cité. L'Archipel de l'Asie Mineure, au contraire, donne de meilleurs produits; chaque île vante son nectar; mais les vignes de Samos et de Santorin rivalisent seules avec celles de Chypre.

Ce vin d'Alcée, foncé et doux, devait ressembler aux potions noires et sucrées dont l'ermite du Vésuve abreuve les voyageurs avant et après l'ascension du volcan, sous le nom plus célèbre que mérité de Lacryma-Christi. Pour ce qui regarde le Formianum, que l'on croit boire aujourd'hui dans les auberges pittoresques de Mola di Gaetta, fille de Formiæ; le Cécube, que l'on offre dans l'horrible bourgade d'Itri, adossée au vieux mont Cécube; et même le Falerne, dont on n'a pas encore déterminé la position antique, mais que l'on présente à Naples sous ce titre ambitieux, je les mets tous fort au-dessous des vins des îles du Levant.

J'interromps ma dissertation œnologique pour insister sur la merveilleuse concision de ces deux mots grecs Δάκτυλος ἡμέρα, « Le jour est un doigt, » qu'Horace lui-même n'a pu atteindre dans son ode à Torquatus, si philosophiquement mélancolique : *Almum quæ rapit Hora diem.*

Je ne veux pas prêter l'oreille à ce compilateur

d'anciens proverbes (Mich. Apostolius, *Proverbes*, cent. VI, n° 77), qui fait de Dactylus, un Athénien honoré et riche, le type des gens heureux de son temps. Un jour de Dactylus serait ainsi l'équivalent d'un jour de bonheur..... Qu'importe, après tout? Puisque les jours tristes ou gais sont si courts, je conclus en conseillant de ne pas les perdre à consommer les vins médiocres des contrées étrangères, quand notre soleil de France mûrit pour nous les fruits les plus variés, et les dons les plus exquis de l'arbuste cher à Bacchus.

LVI. L'AMPHORE.

(ANONYME.)

« Cette terre Pallas, ou cette Amphore cuite à un feu vigoureux, renferme le sang généreux et noir de Bacchus; en même temps qu'elle tient à sa bouche les rameaux isthmiques. »

Il y a ici une double obscurité. La terre Pallas d'abord, que j'abandonne à ses ténèbres; et les rameaux isthmiques, dont je vais tenter d'éclaircir le sens.

Les couronnes des vainqueurs aux jeux de Co-

rinthe étaient tressées avec des touffes de Sélinos (Ache) ou avec des branches de pin. Ici, je penche pour le pin ; car le mot grec (κλῶνας) me paraît s'appliquer bien mieux à un arbre qu'à une herbe. Je découvre ainsi une nouvelle analogie entre les pins et la vigne, et je me trouve insensiblement amené à une dissertation scientifique qui me paraît se rattacher assez directement à ce Scolie.

En 1828, je suivais à Rome M. de Chateaubriand dans une de ses promenades à la Villa-Pamphili, lorsqu'une pomme détachée d'un de ces grands pins d'Italie à pignons (*Pinus pinea*), qui dominent de si haut les allées, tomba à ses pieds, et resta enfoncée dans le sol au creux qu'elle avait fait en tombant.

« Voilà, sans doute, toute la ressemblance que j'aurai jamais avec Homère, » me dit, en souriant, l'auteur du *Génie*. « J'ai lu, je ne sais où, qu'une pomme de pin faillit à le tuer, endormi sous un arbre, et qu'il s'en vengea par une épigramme. Si j'étais vindicatif ou poëte, j'aurais beaucoup à versifier contre ces pommes de pin ensorcelées qui m'ont porté malheur.

« A mon retour de l'Orient, certains membres de l'Institut, dont je n'étais pas encore le collègue, accoutumés à diriger, sans contradiction de ma part, de vives critiques contre Atala, attaquèrent aussi l'Itinéraire. Je m'étais permis de dire fort timidement que la coutume actuellement en vigueur dans

certaines parties de la Grèce, de faire infuser des pommes de pin dans les tonneaux, si elle descend de l'antiquité, expliquerait pourquoi le pin était consacré à Bacchus.

« Mon innocente conjecture fut prise au sérieux et alluma la controverse. On nia l'infusion antique se perpétuant dans la moderne. On fit défiler devant moi tous les vins catalogués dans Athénée, pour démontrer que j'avais rêvé l'infusion ; et je serais demeuré solennellement bafoué en ma qualité d'érudit, si, la chose me piquant plus que de raison, je n'avais essayé à mon tour de justifier mon assertion malencontreuse.

« Je déchaînai contre Athénée Plutarque, et je fis voir, fort de cette dernière autorité, d'abord que si tous les anciens Grecs sans exception enduisaient de poix leurs vaisseaux vinaires, beaucoup aussi mêlaient la résine au vin lui-même; et ensuite, que le pin était consacré à Bacchus, parce qu'il donnait au vin *un certain moelleux*, selon l'expression de Plutarque. Grâce à lui, vainqueur sur toute la ligne, j'ajoutai que je me reconnaissais néanmoins coupable sur un chef, et c'était d'avoir trouvé au vin classique d'Athènes un goût désagréable et amer : or, la faute en était plus à lui qu'à moi. »

Après ce récit, où l'ambassadeur, en déployant ses riches facultés de sarcasme et d'ironie, avait souri maintes fois, et montré les belles dents dont il était

fier, il reprit plus gravement : « La leçon, bien que peu méritée, a porté son fruit. Je sais aujourd'hui que, dans un siècle plus enclin à douter qu'à croire, l'écrivain ne doit jamais, même en matière futile, rien affirmer au hasard. »

Je ne sais trop comment, si ce n'est à titre de Bordelais, je me sentis de force à corroborer les arguments de l'ambassadeur. Plutarque disait aussi que le meilleur vin provient des endroits où les pins se plaisent le mieux; et j'en pris à témoin nos vignes rouges et blanches de Bordeaux, entourées d'une ceinture indestructible des pins les plus robustes.

M. de Chateaubriand applaudit à mon raisonnement. Il était partisan du *Claret*, dont il avait inondé les Anglais *fashionables* pendant son séjour à Londres, et je le savais assez bon gourmet, malgré ses hymnes à l'éternelle mélancolie de l'homme.

Ce sont ces mêmes cônes de pin dont on fait à Rome, durant l'hiver, un véritable commerce ; on en mange les pepins grillés, et leur enveloppe, qui s'ouvre au feu, sert aussi à l'alimenter. On les voit figurer dans l'histoire ancienne en qualité de projectiles : Vatinius, flétri par l'éloquence et les bons mots de Cicéron, avait acquis une telle impopularité (l'*odio Vatiniano* de Catulle), que, dans le cours d'un consulat de peu de jours, on lui jeta des pierres pendant les jeux publics. Il obtint alors des édiles une ordonnance qui défendait de lancer au théâtre tout

autre chose que des fruits. — « Les pommes de pin sont-elles des fruits ? » demandait-on au jurisconsulte Cascellius. — « Oui, quand il s'agit de Vatinius, » répondit-il. Le privilége de recueillir ces fruits résineux des beaux arbres de Castel-Fusano, grande ferme appartenant, auprès d'Ostie, aux héritiers du pape Alexandre VII, fut cédé en 1840, pour une somme de 150 écus romains (800 fr. environ). L'opération n'est pas sans danger. Les cônes si lourds et si durs, tombant de si haut, peuvent blesser et même tuer sur place. Aussi, les bergers de Théocrite, plus avisés qu'Homère et M. de Chateaubriand, redoutaient le voisinage des pins.

. . . Βάλλει δὲ καὶ ἁ πίτυς ὑψόθε κώνως.

(Théoc., idyl. V, v. 49.)

NEUVIÈME CLASSE.

CHANTS POPULAIRES DES MÉTIERS.

LVII. L'ÉLINE, chanson des Fileuses ou des Tisserands.

Quelques savants de premier ordre l'ont confondue, sans doute par amphibologie, avec la chanson de Linus, toutes les deux étant d'antique origine. En effet, si Homère, d'après la version de Pausanias, nous montre, sur le bouclier d'Achille, un enfant chantant dans l'Iliade le Linus pour animer les danses des vendangeurs, il nous fait voir aussi, dans l'Odyssée, Circé accompagnant de sa voix ses mains qui tissent une toile *divine;* et Polités, le plus cher comme le plus digne des compagnons d'Ulysse, reconnaît à ce chant quelle est l'occupation de la déesse ou de la femme qu'il n'aperçoit pas encore.

Me serait-il permis, avant d'aller plus loin, de prendre à partie Pausanias, tout judicieux qu'il est, et de lui demander comment il en est venu à croire que, dans le tableau le plus riant des vendanges les plus gaies, le poëte, ami scrupuleux des convenances, a pu introduire un chant sur la mort de Linus, et soutenir des danses folâtres par des paroles lugubres? Quant à moi, pour faire entrer décemment le texte de l'Iliade dans le cadre qui entoure ce charmant paysage, je n'y ajoute qu'une imperceptible voyelle; je puis même prétendre qu'elle y était d'avance cachée tout entière sous l'apostrophe, et j'en fais ainsi la chanson *de la vigne,* fort appropriée à la circonstance; car Élinos signifie vigne aussi, et rappelle la mandoline et le musicien traditionnels qui président encore chaque année aux tra-

vaux et aux délassements des précieuses vendanges de Santorin. Or, cette interprétation, pour être neuve et pour venir de moi, n'est pas plus ridicule que beaucoup d'autres.

LVIII. LE PTISME des Éplucheuses de grain.

LIX. LES JOULES des Ouvriers en laine.

LX. L'HIMÉE des Tireurs d'eau.

LXI. LES POEMÉNIQUES des Pasteurs.

LXII. LE BUCOLIASME des Bouviers.

LXIII. LES SYBOTIQUES des Gardiens de porcs.

LXIV. LE BORKOS des Laboureurs grecs, célébrant le beau, jeune et riche Borkos disparu, comme Hylas, en allant puiser à la fontaine pour les moissonneurs dont il dirigeait les travaux. Et le MARÉNOS des Égyptiens.

LXV. LES ÉRÉTICA des Marins, pour lever en mesure l'ancre ou la rame : sons monotones mais cadencés, qui retentissent aujourd'hui en terminaisons

grecques dans l'Archipel, et en désinences arabes sur le Nil. Aristophane, dans sa comédie de la Paix, reproduit les cris réguliers des matelots pour tirer ensemble le câble qui retient l'ancre, et pour mieux unir leurs efforts: « eia, eia, eia, oh, eia, mola, etc. » Ces interjections antiques retentissent encore dans les ports de la Méditerranée, au départ des navires. Le fifre qui appelle autour du cabestan les a remplacées sur les gros vaisseaux.

LXVI. L'ÉPILÈNE, chanson du Pressoir, dont la seconde ode à Bacchus, d'Anacréon, est le type.

LXVII. Enfin, les CHANTS DES BAIGNEURS n'ont rien laissé d'eux, pas même leur titre. J'aime néanmoins à retrouver ces coutumes se prolongeant jusqu'à nous dans le ranz des vaches en Suisse, dans les légendes, chantées en plein air, des Vendangeurs partant chaque année de la Saintonge pour recueillir le nectar du Médoc; dans les (Baylères) Chants des Moissonneurs (Ségaïres) de la Gascogne, dans les Oliveuses de la Provence, et surtout dans les chansons à écho que les Béarnais des Pyrénées font entendre, en dehors des cellules bienfaisantes, aux baigneurs oisifs. Car c'est ainsi qu'il faut expliquer les Chants antiques des Baigneurs. Chanter dans le bain, selon Théophraste (Théoph., Caractères, ch. 4),

était un signe de rusticité ; et cette règle de la rusticité ou de la pudeur attiques est devenue française.

Voici le début de l'Épimylie des Meuniers, le Lityerse des Moissonneurs, et les Catabaucalèses des Nourrices.

—

LXVIII. ÉPIMYLIE.

(ANONYME.)

« Moulez, meule, moulez. Pittacus mout bien lui-même, le roi de la grande Mitylène! »

Je n'ai rien à dire des Meuniers, mais je m'arrête un moment au Lityerse, pour finir par les Nourrices.

—

LXIX. LITYERSE.

(DE THÉOCRITE.)

« Féconde Cérès, déesse des épis, fais que nos moissons soient bien coupées et abondent.

« Vous qui liez les gerbes, serrez-les bien, et que le passant ne dise pas : « Hommes sans vi-« gueur, vous ne gagnez pas votre salaire. »

« Présentez le côté coupé des gerbes dans les piles au Borée ou au Zéphyre; ainsi s'engraisse l'épi.

« Batteurs de blé, ne vous endormez pas à midi; c'est l'heure où le grain sort le mieux de la paille.

« Moissonneurs, commencez au réveil de l'alouette, et finissez quand elle s'endort. Reposez-vous pendant la grande chaleur.

« Enfants, heureuse la vie de la grenouille! elle ne s'inquiète pas si on lui verse à boire; il y a toujours assez d'eau pour elle.

« O avare intendant, fais-nous donc cuire des lentilles, et ne va pas te blesser les doigts à partager un grain de cumin ! »

Ce nom d'un homme est resté aux chants des Moissonneurs. Lityerse, bâtard de Midas, roi de Phrygie, forçait ses hôtes à moissonner avec lui, et leur coupait ensuite la tête. Hercule fit justice de la sienne, et en enrichit les flots du Méandre, qui arrosait ces sanglantes campagnes. Le formidable

laboureur, si cruel envers les étrangers, fut pourtant pieux envers la mémoire de son père, et composa ou fit composer en l'honneur de Midas des hymnes agricoles contenant les préceptes de l'art. Rien, sans doute, ne le réhabiliterait mieux que le Lityerse et l'épithète de Divin que lui donna Théocrite, si le poëte de Sicile ne pouvait pour lui-même revendiquer à bon droit le tout. Les maximes de ce code rural et poétique à la fois, devraient être placées en tête de tout manuel d'agriculture ; mais nos cultivateurs, plus enclins à maudire l'intendant, comme fait le Lityerse de Théocrite, qu'à profiter de ses conseils, se contentent de suivre la routine plutôt que les avis de l'expérience, et méritent encore les reproches que leur adressait si justement Homère : « Agriculteurs insensés qui vivez au jour le « jour. » (Homère, *Odyss.*, liv. XXI, v. 66.)

Le chant pendant la moisson est encore une coutume de nos contrées méridionales. Quand un soleil ardent mûrit l'épi et brunit le teint des glaneuses, on entend s'élever, de la campagne dépouillée, des chants plus sonores que mélodieux, entrecoupés de cris lointains. Lorsque la fin du couplet amoureux tombe à la fin du sillon, il n'est pas rare que le hardi moissonneur ne surprenne la plus jeune de ses voisines, en lui arrachant une récompense de la lente complainte, ou un signe d'allégresse pour le travail fini. J'ai vu les mêmes jeux se renouveler en toute

innocence, aux applaudissements de la troupe, quand le bouquet de roses signale au haut du char la dernière meule de foin enlevée à la prairie : quelques stances des chansons des Ségaïres sont restées dans ma mémoire, sous leur idiome gascon. Les voix se répondent et alternent tantôt d'un champ à l'autre, tantôt de la plaine à la colline, où elles font écho. C'est sauvage et retentissant; et puisque Horace a parlé des entrailles des moissonneurs pour admirer ou envier leur rudesse, je puis bien dire à mon tour que leurs gosiers sont durs aussi, et se plient difficilement aux modulations de l'harmonie.

—

Les CATABAUCALÈSES, invocations des nourrices au sommeil.

LXX. CHANSON DES NOURRICES.

(DE THÉOCRITE.)

« Dormez, mes nourrissons; dormez d'un sommeil tranquille jusqu'au réveil. Dormez, mes délices, les deux frères, enfants pleins de vie. Endormez-vous heureux; et atteignez, heureux aussi, l'aurore! »

Ces prières intéressées des nourrices (car je ne puis pas plus qu'elles oublier l'adage, Quand les enfants dorment, etc.) ont passé des siècles antiques à la société moderne sous le nom plus harmonieux de *Nannarisme*. Ce mot peint l'ondulation du berceau quand la tendre mère l'agite, « en éloignant les mou-« ches du lit de son enfant endormi d'un doux som-« meil; » et cette image si gracieuse et si naturelle, Homère, par un effet de son art merveilleux, a su la jeter au milieu des scènes sanglantes de l'Iliade, comme pour les faire un moment oublier. (Liv. IV, v. 33.) Or, puisque je suis en veine de réminiscences patriotiques, je pousse la passion pour les imitations grecques jusqu'à vouloir retrouver la belle apostrophe de Sophocle au dieu des songes, « Sommeil, « sommeil, qui ne connais pas la douleur » (Soph., *Philoct.*, v. 606), dans le refrain dont ma nourrice gasconne m'endormait, en me berçant sur ses genoux; refrain qui fait battre mon cœur, et me rappelle un pays, des jours si éloignés, et tant d'objets que j'aimais, pour toujours disparus :

Soun, Soun,
Bène, Bène, Bène,
Soun, Soun,
Bène, Bène doun.

DIXIÈME CLASSE.

CHANTS POPULAIRES DIVERS.

Les chants divers comprennent :

LXXI. La CALYCÉ et l'HARPALYCE. Calycé, éprise d'Évathle qui la dédaignait, se précipita du haut d'un rocher près de Leucade. Stésichore célébra sa vertu dans une chanson qui devint populaire. Harpalyce mourut aussi pour l'insensible Iphiclus. Il n'est rien resté de ces deux chants, non plus que de

LXXII. L'ALÉTÈS ou la Vagabonde, chanson d'Érigone, fille d'Icare, qui, après avoir erré longtemps pour découvrir la tombe de son père, se pendit à un arbre, et donna naissance à l'Escarpolète. On la chantait pendant les balancements de ce jeu de funeste origine, dont la gymnastique moderne n'a pas encore éloigné tous les dangers.

LXXIII. La CARIENNE, que les Phéniciens nommaient Guingrie, mélodie lugubre inventée d'abord pour pleurer la mort d'Adonis. Les Athéniens la perfectionnèrent, et la mirent au nombre des chants les plus usités et les plus agréables de leurs festins.

LXXIV. Les HYPORCHÈMES, ballades si communes dans les fêtes de nos campagnes, où les voix, et bien souvent une seule voix, font tous les frais de l'orchestre. Nous avons encore un soi-disant hyporchème de Pratinas ; et si je me dispense de l'insérer ici, c'est que, malgré son titre, il a bien plus l'apparence d'une satire contre un certain genre de ballades, que d'une véritable chanson de danse.

LXXV. Voici l'ANTHÉMA, ballade des fleurs, dont on ne connaît que le début :

« Où trouverai-je des roses, des violettes,
et le beau persil ? »

Et si je traduis prosaïquement par persil le mot *sélinum*, s'appliquant à un grand nombre de plantes variées que personne ne reconnaîtrait sous ce nom grécisé, c'est que la chanson de danse des fleurs ou des roses (car c'est tout un, suivant Suidas, « la rose « étant la fleur par excellence »), l'Anthéma, était extrêmement populaire, nous dit Athénée, qui la rap-

porte, et que le persil, selon Pline, « jouit de la faveur générale » (*apio gratia in vulgo est*). On voit que, dans mes interprétations triviales, je ne marche pas sans l'appui de graves autorités.

LXXVI. Les OLOPHYRMES, complaintes disparues également, dont le modèle est, dit-on, dans les Lamentations apocryphes d'Homère, chassé de Cume pour sa cécité.

(*Voir* la Vie d'Homère, par Hérodote.)

LXXVII. La NOMIE, chanson d'Ériphanis, inspiration amoureuse et montagnarde, qui attendrissait les sauvages habitants des forêts. On n'en connaît que ces trois mots :

« Les chênes élevés, ô Ménalque... »

LXXVIII. Les PHILÉLIES d'Apollon :

« Levez-vous, levez-vous, soleil chéri... »

LXXIX. Les IULES de Cérès :

« Envoyez-nous des gerbes abondantes... »

LXXX. L'UPINGE de Diane :

« O Diane, reine aux beaux yeux... »

Ces trois dernières sections prennent leurs noms de leur début, et ces premières paroles sont tout ce qui nous en a été conservé.

LXXXI. La chanson de DATIS n'est pas beaucoup plus longue. La voici :

« Que suis aise, ravi et transporté!!! »

Les trois mots grecs la composent à eux seuls, et justifient une courte réflexion pour expliquer que le dernier verbe, devenu locution régulière dans la langue moderne, n'était pas connu dans l'ancienne. Datis, général perse, ce qui équivaut à barbare, avant de se faire battre à Marathon, avait coutume, quand il parlait grec, de dire, comme sa chanson, χαιρόμαι, au lieu de χαιρῶ, etc. Cette façon de s'exprimer s'appela datisme avant de prendre le nom consacré de barbarisme, qui remonte peut-être à la même origine.

LXXXII. Les JALÈMES et les THRÈNES, chants funèbres remplacés par les Myriologues modernes.

LXXXIII. Les ÉPITHALAMES et les HYMÉNÉES, qui sont les chansons de noces de tous les pays.

LXXXIV. Enfin, le CHÉLIDONISME, le CORONISME et l'IRÉSIONE, dont il sera longuement parlé dans la septième section des chants du peuple hellène.

Là finissent les Scolies, dans toutes leurs variétés; j'y ai réuni, pour ne rien négliger des chants populaires de l'ancienne Grèce, les chansons propres à certains métiers ou emplois, et quelques refrains dont les lambeaux informes ne méritent plus de nom.

Faut-il admirer ou plaindre mon respect de glossateur pour ces parcelles d'or antique qui se révèlent en monosyllabes, et échappent parfois au sens comme à la traduction?

INDICATION DU TEXTE GREC

DES SCOLIES ET CHANTS POPULAIRES ANTIQUES.

PREMIÈRE CLASSE.

SCOLIES ÉPIGRAMMATIQUES.

I. Le Remède à l'amour, Diogène La., Cratès.
II. Le Journal des dépenses, id., ibid.

DEUXIÈME CLASSE.

SCOLIES ÉROTIQUES.

III. La Lyre d'ivoire, Athénée, liv. XV, ch. 15.
IV. La Favorite, id., ibid.
V. La Truie et le Gland, id., ibid.
VI. Le Baigneur et la Courtisane, id., ibid.
VII. Le Compagnon, id., ibid., c. 16.

TROISIÈME CLASSE.

SCOLIES HÉROÏQUES.

VIII. Latone, Athénée, l. XV, c. 14.
IX. Le Télamon, id., ibid.
X. L'Admète, id., ibid.
XI. Lypsidrion, id., ibid., c. 15.
XII. Harmodius et Aristogiton, id., ibid.
XIII. Pandrose, id., ibid.

QUATRIÈME CLASSE.

INVOCATIONS.

XIV. A Pallas, Athénée, l. XV, c. 14.
XV. A Cérès, id., ibid.
XVI. A Pan, id., ibid.
XVII. A Vénus, id., l. XIII, c. 4.
XVIII. A Hygie, id., l. XV, c. 20.
XIX. Clitagora, Schol. d'Aristophane, Guêpes, vers 1231.

CINQUIÈME CLASSE.

SCOLIES GUERRIERS.

XX. La chanson d'Hybrias, Athénée, l. XV, c. 15.

XXI. Le Général, Dion Chrys., p. 399.
XXII. Les Thermopyles, Diod. de Sic., l. II, c. 11.

SIXIÈME CLASSE.

SCOLIES MORAUX.

XXIII. Le Choix d'un ami, Athénée, l. XV, c. 14.
XXIV. Les Biens de la vie, id., ibid.
XXV. La Défiance, Diogène L., l. I.
XXVI. L'Hypocrisie, id., ibid.
XXVII. La Fidélité, Athénée, l. XV, c. 15.
XXVIII. La Prudence, id., ibid.
XXIX. La Fourberie, id., ibid.
XXX. L'Ami véritable, id., ibid., c. 14.
XXXI. La Faveur populaire, Diog. L., Bias.
XXXII. La Richesse, Athénée, l. X, c. 9.
XXXIII. La Vertu, Diog. L., Aristote.
XXXIV. La Modération, Anthologie de *Jacobs*, § IX, ép. 110.
XXXV. La Puissance divine, Stobée, § *De ira*.
XXXVI. Le Monde renversé, id. § *De prosperitate*.
XXXVII. La Constance, Stobée, § *De spe*.
XXXVIII. La Brièveté de la vie, Plutarque, Cons.
XXXIX. L'Avenir, Stobée, § *De prosp*.

XL. Le Temple de la Vertu, S. Clément d'Al., Strom., liv. IV, p. 494.
XLI. L'Insensibilité, Stobée, § *Fort. fer.*

SEPTIÈME CLASSE.

LES JEUX.

XLII. Le Cottabe, Athénée, liv. X, ch. 7.
XLIII. La Tortue, Pollux, Onom., liv. IX, c. 7.
XLIV. Le Comos, Hephæstion, p. 16.
XLV. Le Comos locrien, Athénée, liv. XV, c. 16.

HUITIÈME CLASSE.

CHANSONS A BOIRE.

XLVI. Cothonis, Athénée, liv. XV, ch. 15.
XLVII. L'Ivresse, id., liv. II, ch. 3.
XLVIII. La Médiocrité, id., liv. IX, ch. 14.
XLIX. L'Hiver,
L. L'Été,
LI. Le Printemps,
LII. Le Chagrin,
LIII. La Joie,
LIV. La Vigne,
LV. Le Délire,
} Alcæi fragmenta, Anthologia lyrica Fréd. Mehlhorn, Lond., 1827.
LVI. L'Amphore, Plutarque, Banq., l. V, c. 3.

NEUVIÈME CLASSE.

CHANTS POPULAIRES DES MÉTIERS.

LVII. L'Éline, Athénée, liv. XV, ch. 15.
LVIII. Le Ptisme, id., ibid.
LIX. Les Joules, id., ibid.
LX. L'Himée, id., ibid.
LXI. Les Pœméniques, id., ibid.
LXII. Le Bucoliasme, id., ibid.
LXIII. Les Sybotiques, id., ibid.
LXIV. Le Borkos et le Manéros, Athén., l. XV, c. 15.
LXV. Les Érétika, id., ibid.
LXVI. L'Épilène, id., ibid.
LXVII. Les Chants des baigneurs, id., ibid.
LXVIII. L'Épimylie, Élien, liv. VII, ch. 4.
LXIX. Le Lityerse, Théocrite, idyl. X.
LXX. Les Catabaucalèses, id., idyl. XXIV.

DIXIÈME CLASSE.

LXXI. La Calycé et l'Harpalyce, Ath., l. XIV, c. 3.
LXXII. L'Alétès, id., ibid.
LXXIII. La Carienne, id., ibid.
LXXIV. Les Hyporchèmes, id., ibid.
LXXV. L'Anthéma, id., ibid.

LXXVI. Les Olophyrmes, Ath., liv. XIV, c. 3.
LXXVII. La Nomie, id., ibid.
LXXVIII. Les Philélies, id., ibid.
LXXIX. Les Iüles, Palæphatus, liv. II.
LXXX. L'Upinge, Ath., liv. XIV, ch. 3.
LXXXI. Le Datisme, Aristophane, *Pax,* v. 320.
LXXXII. Les Ialèmes, Ath., l. XIV, ch. 6.
LXXXIII. Les Hyménées, id., ibid., ch. 3.
LXXXIV. Le Chélidonisme, etc. id., l. VIII, p. 360.

AVIS.

Je n'ai pas voulu grossir du texte grec des scolies, et des fragments des chants antiques, l'Introduction aux chants du peuple en Grèce : ces textes, cent fois corrigés et imprimés, n'ont rien acquis, en passant par ma traduction et mes commentaires, qui puisse leur valoir une édition nouvelle.

Il n'en est pas ainsi de la poésie des chants modernes. Manuscrite ou éparse dans des feuilles fugitives peu connues en Europe, elle mérite, sous plus d'un rapport, de figurer ici. Quand la langue populaire, dédaignée par un grand nombre d'esprits impatients de revenir au grec littéral, tend insensiblement à disparaître et à se fondre

dans un idiome plus relevé, il ne peut être sans utilité de réunir et de conserver quelques anciens vestiges de sa simplicité primitive, ne dussent-ils servir qu'à fixer le point d'où elle est partie pour tenter ou pour opérer sa transformation.

CHANTS DU PEUPLE

EN GRÈCE.

SECTION PREMIÈRE.

CHANTS HISTORIQUES.

Α'.

ΤΗΣ ΑΔΡΙΑΝΟΥΠΟΛΕΩΣ ΚΡΟΥΣΕΥΜΕΝΗΣ.

Κλαίγουν τἀηδόνια τῆς Βλακιᾶς καὶ τὰ πουλιὰ 'ς τὴν δύσιν.
Κλαίγουν ἀργὰ, κλαίγουν ταχυὰ, κλαίγουν τὸ μεσημέρι,
Κλαίγουν τὴν Ἀδριανούπολιν, τὴν βαρεὰ κρουσευμένην,
Ἀποῦ τὴν ἐκρουσέψανε τζὴ τρεῖς ἑορταῖς τοῦ χρόνου,
Τοῦ Χριστογέννου 'γιὰ κηρὶ καὶ τοῦ βαΐου 'γιὰ βάϊα,
Καὶ τῆς λαμπρῆς τὴν κυριακὴν 'γιὰ τὸ Χριστὸς ἀνέστη.

I.

CHATIMENT D'ANDRINOPLE
(EN 1361).

Les rossignols de la Valachie et les oiseaux de l'Occident pleurent. Ils pleurent le soir, ils pleurent le matin, ils pleurent à midi. — Ils pleurent Andrinople, si cruellement dévastée.

On lui a retranché les trois fêtes de l'année : le feu sacré de Noël, les saintes palmes du jour des Rameaux, et l'éclat du Dimanche où le Christ est ressuscité.

DESTRUCTION D'ANDRINOPLE.

COMMENTAIRE.

Voici le plus ancien fragment de chanson populaire qui nous ait été conservé en langage grec moderne. Il remonte à la prise et au sac d'Andrinople, emportée du premier assaut, en 1361, par le vizir d'Amurat I, Etabéki-Schahyn-Lala. Disons en passant que ce surnom Lala (tuteur ou père), donné alors pour la première fois par le maître souverain à son esclave, devint pendant plusieurs siècles une sorte de titre et d'apanage honorifique des vizirs. Faible compensation de toutes les disgrâces, y compris l'exil et le fatal cordon, que ces grands dignitaires ont eu depuis à affronter!

L'histoire de la ville d'Andrinople est assez obscure. On prétend qu'après s'être appelée Uscudama, elle n'était encore qu'un village du temps d'Oreste fils d'Agamemnon, qui lui laissa son nom et y avait promené ses fureurs. Quand l'empereur

Adrien fit la guerre aux Scythes, il prit goût au séjour d'Oresta, surtout, comme les sultans ses lointains successeurs, à cause des chasses qu'elle lui offrait. Il l'accrut, l'embellit, et lui permit comme à tant d'autres de s'appeler Adrianople, par mortification philosophique sans doute, ou par bizarrerie de caractère; car il n'aimait pas (impérial caprice!) que l'œuvre portât le nom de l'ouvrier (1). Peut-être aussi la nomma-t-il seulement Adrianothera (chasse d'Adrien), pour y avoir chassé heureusement, et tué une ourse.

Faut-il dire ici que j'ai toujours eu un grand penchant pour le César Adrien, en raison même de deux petites faiblesses qu'on lui reproche, et que j'ai bien envie de transformer en vertus : son goût pour la chasse d'abord (2), et son affection pour la langue grecque ensuite, tellement prononcée « qu'il « fut exposé par là aux atteintes des railleurs » (3).

L'archevêque Mélétius affirme qu'Adrien se baignant dans le fleuve qui arrose la ville (l'Hèbre), y guérit de la folie; d'autres assurent que cette folie était une hydropisie se tournant en fureur sanglante, et qu'elle fut momentanément adoucie par le soin que prit l'empereur, conformément aux oracles, de

(1) Ælius Spartianus, *Had. Cæs.*

(2) *Venandi usque ad reprehensionem studiosus*, Spartianus, l. c.

(3) Bayle, *Dict.*, *Hadrien.*

se substituer au nom et à la demeure d'un furieux (Oreste).

Quoi qu'il en soit, Oresta devint Élia et Adrianople, empruntant ses deux nouveaux noms à son impérial ami ; elle les garda cette fois jusqu'à ce que les Turcs en eussent fait, par corruption, Éderné.

Je mets de côté la désignation mythologique d'Ismaros que lui donne toujours notre archevêque géographe, retournant ainsi à Homère et à Ulysse. Éderné partagerait cet honneur avec bien des villes de l'antique Thrace plus rapprochées de la mer et du soleil, auxquelles, par conséquent, il s'applique mieux sous le double rapport de la vraisemblance et des produits : « le vin noir d'Ismaros, vin doux, « non frelaté, divin breuvage (1) » que donna à Ulysse le prêtre d'Apollon, après l'avoir conservé chez lui, « à l'insu de ses serviteurs et de ses servantes, » n'eût jamais mûri sur les collines d'Andrinople, trop voisines des frimas du mont Hémus.

Je finis, car bientôt je ne saurais plus excuser auprès des autres, et justifier à mes propres yeux, cette digression sinueuse qui m'amène des malheurs d'Andrinople aux bienfaits de Bacchus.

(1) Homère, *Odyss.*, l. IX, v. 205.

NOTA.

Parmi les nombreux dialectes, altérés à chaque écueil de l'archipel, à chaque vallée du continent, que Dansse de Villoison a scrupuleusement numérotés, ne figure point le patois de Trébizonde dont le chant suivant donne un premier échantillon. Faut-il attribuer à la rouille du temps, au frottement des idiomes étrangers ou à l'insuffisance de la tradition, les barbarismes et les erreurs d'orthographe qu'on y rencontre ? C'est ce que je ne saurais dire tout en les maintenant par respect pour mon manuscrit originel.

Β'.

ΤΡΑΠΕΖΟΥΝΤΙΑ.

Τὴν πόλιν ὅταν ἔκτιζεν ὁ Ζάπι Κωνσταντίνων,
Εἶχεν πορτάρους δίκλοπους κι' ἀφέντας φοβετσάρους,
Εἶχεν καὶ σκύλον μάρμαρον, 'π' ἐδοῦνεν τὰ κλειδία.

. . . . . .

Κ' ἕναν πουλὶν, καλὸν πουλὶν κι' ἀπὲ τὴν πόλιν ἔρται,
Καὶ τ' ἕναν τὸ φτεροῦλν' αθε στ' αἷμαν ἔτον βαμμένον,
Καὶ στ' ἄλλο τὸ φτεροῦλν' αθε χαρτὶν περιγραμμένον,
Κι' οὐδὲ στὴν ἄμπελον κόνευ', μηδὲ στὸ περιβόλι,
Ἐπῆγεν καὶ ἐκόνεψεν στοῦ κυπαρέσσ' τὴν ρίζαν.
Ἔρχονται χίλιοι Πατριάρχ' καὶ μύροι Δεσποτάδες,
Κανεὶς ἀτὸ πάλ' 'κὶ ἀναγνώθ', κανεὶς ξὰν 'κὶ ἀναγνώθει.
Χέρας υἱὸς Γιαννίκας ἔν', ἀτὸς ἀτ' ἀναγνώθει.
Σίτ' ἀναγνώθ', σίτ' ἀνακλαίγ', σίτ' ἀνακρούγ' τὴν κάρδιαν·
Ν' ἀοιλλοῖ ἐμᾶς! νὰ βάοι ἐμᾶς! ἡ Ῥωμανία 'πάρθεν,
Ἐπάρθαν τὰ προπύλαια καὶ τὰ βασιλοσκάμνια,
Ἐπάρθαν καὶ αἱ ἐκκλησιαῖς κι' ὅλα τὰ μοναστήρια,
Ἐπάρθεν καὶ Ἁγεσοφιὰ, τὸ μέγαν μοναστῆριν·

II.

CHANT DE TRÉBIZONDE
(EN 1453).

La grande ville, que l'empereur Constantin a fondée, a eu des portiers traîtres, des gouverneurs peureux, et un chien blanc qui a livré ses clefs.

— Alors un oiseau, un bel oiseau s'échappa de la ville.

— Et il avait une aile tachée de sang; sous l'autre il portait un papier écrit.

— Et il ne s'arrêta ni dans la vigne, ni dans le jardin; mais il alla se poser au pied d'un cyprès.

— Mille patriarches avec dix mille évêques sont venus; aucun d'eux ne peut lire le papier, aucun ne peut le lire.

— C'est Jannikas, le fils de la veuve, qui l'a lu : dès qu'il l'a lu, il a pleuré, et il a frappé sa poitrine.

Εἶχεν σαράντα καλογέρ 'ς κ' ἑξηνταπέντε διάκους·
Εἶχεν δώδεκα σήμαντρα, δεκαοχτὼ καμπάνας·
Εἶχεν καὶ τὴν ἐγάπην μου, στ' ἕναν καφὲς κρυμμένην.
Τὸν κόσμον ἐδιαπάτεσα, τὴν γὴν τροχὸν ἐποῖκα,
Κι' ἀμὸν ἐσὲν τὸ κόρασιον στὴν οἰκουμένην 'κ εὗρα·
Τ' ὀμμάτια σ' κόφνε τὸν Πασᾶν, τ' ὀφρύδια σ' τὸν Βεζύρην,
Κι' ἀτὸ τὸ 'ματοχόσιαμαν σκοτόν' ἐμὲν κι' ἄλλ' ἕναν.

— Malheur à nous ! malheur à nous ! Il n'y a plus de Romanie ! il n'y a plus de remparts ; il n'y a plus de trône ; il n'y a plus d'église, ni de couvents.

— Ils ont pris Sainte-Sophie et son grand monastère, qui avait quarante caloyers et soixante-cinq diacres-servants, douze crécelles et dix-huit cloches.

— Il y avait aussi mon amour caché derrière ses jalousies. — J'ai parcouru le monde, j'ai fait le tour de la terre, et je n'ai pu trouver une jeune fille qui valût celle-là. — Ses yeux tuaient le pacha, ses sourcils le vizir, et ses regards m'avaient assassiné, moi comme bien d'autres.

CHANT DE TRÉBIZONDE.

COMMENTAIRE.

Le chant de Trébizonde n'est autre chose qu'une des nombreuses complaintes qui coururent en Grèce après la victoire de Mahomet II. Il a quelque ressemblance avec le fragment d'un chant populaire donné par M. Fauriel sous le titre de *La prise de Constantinople*. Néanmoins, on remarquera que ce fragment, où il est question des trois cents clochettes et des soixante cloches du grand monastère de Sainte-Sophie, sonne moins haut dans mon recueil et dans la version de Trébizonde, où figurent humblement douze crécelles, dix-huit cloches, et rien de plus. Ici, je voudrais faire observer à mon devancier que le mot *simantra* (σήμαντρα) ne signifie pas clochettes, mais bien les plaques ou les planches sur lesquelles les Grecs frappent avec un marteau de fer ou de bois pour appeler à l'église. C'est l'instrument que j'ai osé métamorphoser en crécelle, dont je veux faire un dérivé de *Kiryx* (κήρυξ), crieur public; j'y suis encouragé d'ailleurs par le vers de Boileau.

« Prenons du Saint-Jeudi la bruyante crécelle. »

Or, si le mot crécelle dérive de *Kyrix*, il traduit parfaitement le *simantra*, qui vient du verbe *simaino* (σημαίνω), j'indique. Il est vrai que l'exagération grecque, et l'effroi inspiré par le terrible conquérant, reparaissent dans ces milliers de patriarches et ces myriades d'archevêques que le poëte a groupés autour du malheureux Jannikas. Celui-ci n'est qu'un homme du peuple exhalant dans l'idiome de Trébizonde, l'un des plus altérés de la langue hellénique, ses pieux regrets et ses soupirs amoureux, entremêlés et confondus.

La date de cette chanson se place entre l'année 1453, qui vit tomber la capitale du dernier des Constantins, et l'année 1460, où Trébizonde succomba sous le même vainqueur; si tant est qu'il y ait dans ce chant populaire un souvenir de l'empire des Comnènes autre que son titre et son patois négligé. L'anthologiste qui l'écrivit le premier l'avait peut-être recueilli à Trébizonde; et c'est sans doute sous ce seul point de vue que ces vers, chantés autrefois par toute la Grèce comme une espèce de lamentation politique, pourraient appartenir à la colonie impériale de l'Euxin frappée comme sa métropole du Bosphore, et presque du même coup.

Γ'.

ΕΠΑΡΜΑ ΤΟΥ ΑΝΑΠΛΙΟΥ.

Τρεῖς Τουρκοπούλαις κάθουνται εἰς τ' Ἀναπλιοῦ τὴν πόρτα,
Μυρολογοῦσαν κ' ἔλεγαν, μυρολογοῦν καὶ λέγουν,
Τί εἶν' τὸ κακὸ ποῦ γίνεται τὸν φετινὸν τὸν χρόνον,
Ποῦ κίνησε μιὰ κλεφτουριὰ μ' αὐτούνους τοὺς Σπαρτιάνους,
Κ' ἔκαμαν ὅλην τὴν Τουρκιὰ κ' ἐκλείσθη μέσ' 'ς τὰ κάστρα,
Τὸ κρίμα νί 'χ' ὁ βασιλιᾶς καὶ τ' ἄδικ' ὁ βεζύρης,
Ποῦ δὲν μᾶς πέμπουν ζαχερὲ νὰ πολεμοῦν τὰ κάστρα·
Βρ' Ἀνάπλι γιὰ δὲν χαίρεσαι; γιὰ δὲν βαρεῖς παιγνίδια;
Καὶ τί καλό 'χω νὰ χαρῶ καὶ νὰ βαρῶ παιγνίδια;
Στεριᾶς μὲ δέρν' ὁ πρίγγιπας πελάγ' ἡ Μπουμπουλίνα,
Πεύτουν κανόνια σὰν βροχὴ καὶ βόμβες σὰν χαλάζι,
Πεύτουν τὰ λιανοτούφεκα σὰν ἄμμος τῆς θαλάσσης.
Ἀνάπλι δόστα τὰ κλειδιὰ, Ἀνάπλι παραδόσου.

III.

PRISE DE NAUPLIA
(EN 1822).

Trois femmes turques sont assises à la porte d'Anapli; elles se lamentaient et disaient; elles se lamentent et disent : — Quel grand malheur nous est arrivé cette année, quand nous sont venus ces mauvais Klephtes et ces gens de Sparte, qui ont obligé toute la Turquie à se renfermer dans les châteaux forts! La faute en est au sultan et à son méchant vizir, qui ne nous envoie pas d'armée pour délivrer la citadelle. — « Quoi donc! Anapli, tu ne te réjouis pas? tu ne prends pas les joyeux instruments? — Pourquoi donc me réjouir? pourquoi prendre les instruments joyeux? — Le prince me bloque par terre, la Boumboulina par mer. Les boulets tombent comme la pluie, les bombes comme la grêle, les balles

Πῶς νὰ τὰ δόσω τὰ κλειδιὰ καὶ πῶς νὰ παραδόσω;
Ποῦ 'μὲν μιντάτι πλάκωσε στεριᾶς καὶ τοῦ πελάγου.
Φρεγάδες δεκατέσσαρες μαζή μ' ὀκτὼ ντελίνια
Στεριᾶς ἀσκέρι δυνατὸν, 'ϐδομῆντα χιλιάδες,
Ἑπτὰ πασάδες ἔρχονται γιὰ νά μ' ἐλευθερώσουν.
Νὰ κάψουν χώραις καὶ χωριὰ, νὰ κλάψουνε μανάδες,
Νὰ ἐρημάξουν τὸν Μωριὰ, νὰ σφάξουνε τοὺς Κλέφταις
Νὰ διώξουν τὴν Μανιατουριὰ κ' οἱ Τοῦρκοι νὰ γλυτώσουν,
Ἀνάπλι δόσε τὰ κλειδιὰ, Ἀνάπλι παραδόσου.
Καὶ νὰ ποῦ ἀπελπίσθηκες καὶ ἀπὸ τὸ μιντάτι.
Πῶς νὰ τὰ δόσω τὰ κλειδιὰ, καὶ πῶς νὰ παραδόσω;
Ποῦ 'γὼ μ' Ἀνάπλι ξακουστὸ, κι' Ἀνάπλι 'παινεμένο,
'ς τὴν Πόλι καὶ 'ς τὴν Βενετιὰ μ' ἔχουν ζωγράφισμένο.
'ς τὰς τριάντα νοεμϐρίου τοῦ Ἀνδρέος τοῦ Ἁγίου·
Χριστιανοὶ τί καρτερεῖτε; 'ς τὸ Ἀνάπλι νὰ ἐμϐῆτε,
Στάϊκος μὲ τὰ παλληκάρια 'μϐήκανε ὡσὰν λιοντάρια·
Σήμερα τὸ Παλαμήδι 'ς Ἕλληνας εἶναι παιγνίδι,
Παλαμήδι καὶ τὸ κάστρο, ἔγινε ῥωμαιϊκάτο.

comme le sable du rivage. — Anapli, donne tes clefs; rends-toi, Anapli. — Pourquoi donner mes clefs? pourquoi me rendre? Les secours m'arrivent par terre et par mer. Quatorze frégates, huit vaisseaux de ligne, une puissante armée de soixante et dix mille hommes avec sept pachas, viennent me délivrer. Ils brûleront les champs et les villages : les mères pleureront; ils dévasteront la Morée, anéantiront les Klephtes, chasseront tous ces mauvais Maïnotes, et délivreront les Turcs. — « Anapli, donne tes clefs; « rends-toi, Anapli. Tu peux bien désespérer « du secours que tu attends. » — Pourquoi donner mes clefs? pourquoi me rendre? Ne suis-je plus la célèbre Anapli? Anapli la fameuse? On a mon portrait à Constantinople et à Venise. — Il est le 30 novembre, fête de Saint-André. Chrétiens, qu'attendez-vous pour entrer à Anapli? — Staïkos et ses palikares s'y précipitèrent comme des lions. — Maintenant Palamidi est un jouet pour les Hellènes. Palamidi et sa citadelle sont devenues propriété grecque.

ΑΛΛΟ ΤΡΑΓΟΥΔΙ.

Ποτὲ δὲν ἐθυμώμουνε τὸν μάη νὰ χιονίζει,
Τὸν μάη καὶ τὸν θεριστὴ κι' ὅλον τὸν ἀλωνάρη·
Σημάδι' ἀπὸ τὸν οὐρανόν· μιὰ βοῦλα 'π' τὸν βεζίρη.
Τουρκομανιὰ μαξώνεται 'στ' Ἀνάπλι γιὰ νὰ πάγῃ.
Βρ' Ἀνάπλι γιὰ δὲν χαίρεσαι; γιὰ δὲν βαρεῖς παιγνίδια;
Κ. τ. λ.

VARIANTE.

Je ne me souvenais pas d'avoir vu neiger dans le mois de mai; pas plus en mai qu'en juin, et dans tout le mois de juillet. C'est donc un avertissement du ciel.

Un décret du vizir arrive. La Turcomanie se rassemble pour marcher contre Anapli.

— Pourquoi donc, chère Anapli, ne pas te réjouir? Pourquoi ne pas prendre les instruments joyeux? Etc., etc.

LE SIÈGE DE NAUPLIA.

COMMENTAIRE.

La Boumboulina. — La fameuse Spezziote Bubélina, comme la reine Artémise au combat de Salamine, bloquait et bombardait Napoli de Romanie avec quatre vaisseaux qu'elle avait équipés à ses frais, et qu'elle commandait en personne.

Quatorze frégates. — La flotte du capitan-pacha Cara-Méhémet, nouvellement élevé à la dignité de grand amiral pour cette expédition, et que la flottille des îles d'Hydra et de Spezzia tint constamment éloignée de Napoli par la crainte des brûlots.

Soixante et dix mille hommes avec sept pachas. — L'armée du séraskier Kourchid, vainqueur d'Ali-Pacha, sous les ordres de Tschar-Hadji-

Ali, de Mahmoud, gouverneur de Drama, d'Ali-Bey, etc., etc. Après avoir fait lever momentanément le siége de Napoli conduit par Nikitas, cette armée fut en quelques mois chassée de la Morée, et presque exterminée par cet habile capitaine.

Ces mauvais Maïnotes, les Klephtes, le Prince. — Pietro-Bey Mavro-Micali, chef de Maïna; Nikitas, surnommé le Turcophage, et Colocotroni, chefs des Klephtes de la Morée, dirigeaient, en 1822, le siége de Napoli avec Démétrius Ypsilanti, désigné dans la chanson sous le nom de *Prince*.

Staïkos. — Staïcos, l'un des meilleurs lieutenants de Colocotroni, s'offrit avec la troupe qu'il commandait pour tenter l'assaut de la forteresse Palamidi, et s'en rendit maître le 30 novembre (12 décembre) 1822, fête de Saint-André.

Palamidi. — C'est le nom moderne de la citadelle de Nauplia; ses hautes murailles crénelées se dessinent sur l'azur du ciel de la Grèce, et forment la pointe septentrionale du magnifique golfe d'Argos.

VARIANTE.

Ce début de rechange de la chanson d'Anapli m'a paru si original, que je me suis décidé à le traduire à côté de l'autre.

La Turcomanie. — La Turcomanie ottomane

proprement dite comprend la Grande Arménie ou le Kourdistan. Sa capitale est Erzeroum.

La langue romaïque n'est nullement dépourvue de cette harmonie imitative qui est une des grandes beautés de son aînée. Si l'on entend l'eau tomber goutte à goutte d'une fontaine dans le κατειβόμενον κελαρύζει d'Homère, les cris des oiseaux de nuit dans ὁλολυσμός; enfin si « le pin gémissant, « compagnon de croissance d'un mélèze du même « âge, » ne frémit pas dans les massifs de nos jardins mieux que dans ce vers de Nonnus :

Καὶ πίτυς αἰάζουσα συνέμπορος ἥλικι πεύκῃ
Λεπταλέον ψιθύριζε.....

Nonnus *Dionys,* liv. XII.

le grec moderne peut vanter aussi sa poésie retentissante, et faire résonner, dans ce siége d'Anapli, le tonnerre de ses bombes, et la grêle de ses balles :

Πεύτουν κανόνια σὰν βροχὴ, καὶ βόμβες σὰν χαλάζι.

NOTA.

Marcos Botzaris, le saint, le martyr, le héros des chants guerriers de Souli, n'a pas inspiré seulement la cause populaire; son nom retentit dans les hymnes, les odes et dithyrambes des poëtes athéniens; et une tragédie intitulée *Marcos Botzaris*, écrite par une jeune femme grecque, fut jouée à Syra en 1827.

Δ'.

Ο ΘΑΝΑΤΟΣ ΤΟΥ ΜΑΡΚΟΥ ΒΟΤΖΑΡΗ.

Τρία πουλάκια κάθονταν πέρα 'ς τὰ λιβαδάκια,
Ἀπὸ βραδὺ μυρολογοῦν καὶ τὴν αὐγὴν φωνάζουν·
« Παιδιά μου, Σκόνδρας πλάκωσέ μὲ δύναμιν μεγάλην·
Φέρει τὸν Τζελαδίνμπεην, φέρει τὸν Νιαγιάφα,
Τὸν Νικοθέα, τὸ σκυλὶ, τὸν χριστιανομάχον. »
Αὐτὸς δὲ πέμπει γράμματα πρὸς τοὺς καπιτανέους·
« Τώρα νὰ προσκυνήσετε, διὰ νὰ σᾶς συμπαθήσω.
Θέλω τὸν Μάρκον Βότζαρην δεμένον νὰ τὸν φέρτε,
Διὰ νὰ τὸν στείλω ζωντανὸν 'ς τὸν βασιλεᾶ 'ς τὴν πόλιν. »
Ὁ Μάρκος, ὅτε τ' ἄκουσε, τὸ μούστακό του στρέφει,
Τὸν Λάμπρον Βέκκον ὁμιλεῖ, κρυφὰ τὸν συμβουλεύει·
« Λάμπρε, μάζευσε τὰ παιδιὰ, τὰ πρῶτα παλληκάρια,
Τὸ βράδυ θὲ νὰ φύγωμεν, 'ς τὸ Καρπενῆσ' νὰ πάμεν. »

IV.

LA MORT DE MARKOS BOTZARIS.

(EN 1823).

Trois oiseaux se sont reposés là-bas vers les prairies. Ils commencent à se lamenter le soir, et ils s'écrient au point du jour :

« Enfants, Scondras arrive sur vous avec de grandes forces; il amène avec lui Tzéladim-Bey, Niagiapha et Nicothée, le renégat, l'ennemi des chrétiens. »

En effet, Scondras écrit ainsi aux capitaines : « Soumettez-vous aussitôt, pour que je vous par-« donne. Je veux Markos Botzaris; livrez-le-moi « enchaîné, afin que je l'envoie vivant à l'empe-« reur, à Constantinople. »

Markos, à cette nouvelle, roule sa moustache sous ses doigts, et parle ainsi en secret à Lampros

'ς τὸ Καρπενῆσι πέζευσεν ἄνω 'ς τὰ λιβαδάκια,
Τὰ παλληκάρι' ἑρμήνευε, στέκει καὶ τὰ διατάσσει·
« Παιδιὰ, νὰ πολεμήσωμεν τὸν Σκόνδρα δὲν μποροῦμεν·
Μόνον ὁρμὴν ἂς κάμωμεν, κ' ἂς εἴμεθα κ' ὀλίγοι. »
Διακόσιοι διαλέχθησαν μὲ τὰ σπαθιὰ 'ς τὸ χέρι·
Πικρὴν ὁρμὴν κατέφεραν 'ς τοῦ Σκόνδρα τὸ τζαδήρι,
Χίλιους διακόσιους ἔκοψαν, χωρὶς τοὺς λαβωμένους.
Ἕνας Λατίνος, τὸ σκυλὶ, τὸ χέρ' εἴθε τοῦ πέσῃ!
Πικρὸν τουφέκι ἔῤῥιψεν 'ς τοῦ Μάρκου τὸ κεφάλι.
Ψηλὴν φωνὴν ἀνέδωκεν, ὅσον κ' ἂν ἐδυνήθη·
« Ποῦ 'σαι, βρὲ Κώστα μ' ἀδελφέ; Τὸν πόλεμον μὴ παύσῃς!
Σουλιῶται, μὴ μὲ κλαύσετε, μὴ μαυροφορεθῆτε,
Ὅτι μὲ κλαίει ὅλ' Ἑλλὰς, κλαίει ὅλον τὸ γένος.
Γράψετε 'ς τὴν γυναῖκά μου, τὴν δυστυχῆ γυναῖκα,
Ὁποῦ 'ναι μέσα 'ς τὴν Φραγκιὰν, Ἀγκώνα εἰς τὴν πόλιν,
Νὰ μ' ἔχῃ ἔννοιαν τὸ παιδὶ, γράμματα νὰ τὸ μάθῃ. »

Bekkos : — « Lampros, réunis les enfants, nos meilleurs palikares; nous partirons ce soir pour Carpénissi. »

Lui-même se rend à pied à Carpénissi, dans les prairies d'en haut. Là, il range les palikares en bataille, et leur dit : « Enfants, nous ne pouvons combattre ouvertement Scondras; surprenons-le, et tombons sur lui malgré notre petit nombre. »

Il choisit deux cents hommes : le sabre au poing, ils fondent rudement sur le camp de Scondras, et lui tuent douze cents soldats, sans compter les blessés. — Un Latin (le chien! que la main lui tombe du bras!) frappe d'un coup de feu mortel la tête de Marcos; et Marcos, d'une voix aussi haute qu'il peut, s'écrie : « Où es-tu, Constantin, mon frère? N'arrête pas le combat... Et vous, Souliotes, ne me pleurez point; ne portez pas mon deuil. C'est toute la Grèce, c'est la nation entière qui me pleureront... Écrivez à ma femme, à ma femme si malheureuse, qui est dans la terre des Francs, à Ancône, qu'elle ne pense qu'à l'enfant, et lui fasse apprendre à lire. »

LA MORT DE MARCOS BOTZARIS.

COMMENTAIRE.

Je ne puis rien ajouter à ce récit si exact et si touchant de la mort de Marcos Botzaris, surnommé par lord Byron « le moderne Léonidas. »

La bataille de Carpénissi, gagnée par Marcos Botzaris à la tête d'une poignée de Grecs, mit en fuite l'armée ottomane, et retarda les malheurs de Missolonghi; quatre mille Turcs y périrent, avec le vainqueur enseveli dans son triomphe.

Scondras. — Mustaï-Pacha, gouverneur de Scodra, Iscodar, ou Scutari, capitale de la haute Albanie dans la Turquie Européenne. Ce pacha marchait contre Missolonghi avec quatorze mille hommes de ses meilleures troupes, recrutées parmi les Guègues, la plus sauvage et la plus belliqueuse tribu des Schypétars (Albanais-Mahométans).

Tzéladim-Bey. — Dzélalouddin-Bey, pacha de Larisse, commandait une seconde colonne de la même armée, presque égale en forces à la première.

La femme de Marcos Botzaris se nommait Chryséis, comme la fille du prêtre d'Apollon qui ouvre la scène de l'Iliade par la sanglante querelle d'Agamemnon et d'Achille.

Les trois oiseaux qui se reposent sur Souli, les trois Turques assises à la porte de Nauplia, rappellent l'allure des anciennes chansons allemandes : « Trois « étoiles volent au-dessus du Rhin, trois sei- « gneurs sortent de Munich à cheval, » et Uhland a imité ces débuts naïfs des chants populaires dans sa ballade des Trois nobles filles.

Drei Fraulein sahn vom Schlosse
Hinab in's tiefe thal, etc.

Et ces trois nobles filles elles-mêmes retracent, à leur tour, à ma mémoire les trois princesses Morusi, filles du célèbre Démétrius, immolé à Constantinople dix ans avant la révolution grecque, en haine de sa bienfaisante influence sur sa nation, et de son zèle pour la renaissance des lettres helléniques. Toutes trois pouvaient disputer l'une à l'autre le prix de la beauté. Dans nos entretiens avec les boyards, leurs voisins, nous aimions à disserter sur leur prééminence. Sébastitza et sa démarche majestueuse; Smaragditza, et le long re-

gard de ses yeux bleus ; le teint merveilleux de Lucika, la plus jeune. Étoiles étincelantes, disions-nous en style oriental, qui brillaient sur notre horizon vers le crépuscule du soir, et à longs intervalles, car leur mère faisait rarement trêve à la retraite et au deuil de son veuvage. On supposait que Christopoulo, l'Anacréontique, avait eu en vue ces trois belles princesses dans sa chanson commençant ainsi :

Νέαι τρεῖς φιλονικοῦσαν.

Hélas ! quelques mois après nos discussions passionnées, les trois sœurs pauvres et esclaves ne luttaient plus entre elles que d'infortune ; et l'admiration avait dû faire place à la pitié.

IV.

SUITE DES CHANTS

CONSACRÉS

A

MARCOS BOTZARIS.

Ο ΑΔΕΛΦΟΣ ΤΟΥ ΜΑΡΚΟΥ ΒΟΤΖΑΡΗ.

Ὦ Κώστα Βότζαρη εἰς τὶ βραδύνεις,
Καὶ δάκρυα χύνεις ἀνωφελῶς;
Σάλπηγξ φωνάζει
Τὸν Ἕλληνα κράζει,
Τὸ αἷμα τοῦ Μάρκου Βοᾷ εἰς τὴν γῆν.

Ποῦ εἶν' ὁ Μάρκος μου, ποῦ εἶν' ἀδελφός μου,
Ποῦ εἶν' τὰ μάτιά μου, ποῦ εἶναι τὸ φῶς μου.;
Σάλπηγξ φωνάζει
Τὸν Ἕλληνα κράζει,
Τὸ αἷμα τοῦ Μάρκου Βοᾷ εἰς τὴν γῆν.

Συστρατιῶταί μου εἰς τ' ἅρματά σας,
Καὶ εἰς τὰς θέσεις σας μὲ τὰ σπαθιά σας
Σάλπηγξ φωνάζει
Τὸν Ἕλληνα κράζει,
Τὸ αἷμα τοῦ Μάρκου Βοᾷ εἰς τὴν γῆν.

LE FRÈRE DE MARCOS BOTZARIS.

O Costa Botzaris, que tardes-tu? Pourquoi pleurer inutilement? La trompette sonne, et appelle les Hellènes. Le sang de Marcos crie.

— « Où est mon Marcos? où est mon frère? où est ma lumière, où sont mes yeux? — La trompette sonne, et appelle les Hellènes. Le sang de Marcos crie.

— « Allons, camarades, aux armes! Chacun à son poste, le sabre à la main! — La trompette sonne, et appelle les Hellènes. Le sang de Marcos crie. »

Ὦ ἀρχηγέ μου νὰ οἱ 'δικοί σου,
Εἶν' ἕτοιμ.' ὅλοι στὸ ὅρδινό σου,
Καὶ οὔτε θάνατος οὐδὲ κάθ' ἄλλο
Τοὺς στρέφ' ὀπίσω ἀπ' τὸν σκοπόν σου.
Ἄρης φωνάζει
Τὸν Ἕλληνα κράζει,
Τὸ αἷμα τοῦ Μάρκου Βοᾷ εἰς τὴν γῆν.

— Oh ! mon capitaine, voyez tous vos enfants prêts à vous obéir ; et rien, ni la mort même, ne peut les détourner de votre entreprise. — Mars s'écrie, et appelle les Hellènes. Le sang de Marcos retentit.

ΕΙΣ ΤΟΝ ΜΑΡΚΟΝ ΒΟΤΖΑΡΗΝ.

Ἕλληνες, κλαύσωμεν ἄνδρα γενναῖον,
Τὸν Μάρκον Βότζαρην Ἥρωα νέον.
Οὗτος ἀπέθανεν ἡρωϊκῶς.
Τοῦτον τὸν Ἥρωα ἂς μιμηθῶμεν,
Ἂν τὴν Ἐλευθερίαν μας ὄντως ποθῶμεν,
Καὶ θέλει θραύσωμεν ἐχθροὺς ἡμῶν,
Ἄνδρες ὁμόνοια 'ς ἡμᾶς ἀνήκει,
Καὶ ὁ ὑπέρτατος μᾶς τάζει νίκην,
Νίκην βεβαίαν τε καὶ ἀσφαλῆ.

Τοῦρκοι σκληρότατοι, ἂν ἐφονεύθη
Ὁ Μάρκος Βότζαρης, δὲν 'λιγοστεύθη
Ἡ ἐναντίον σας Ἑλλήνων ὁρμή.

A MARKOS BOTZARIS.

Pleurons, ô Hellènes, Marcos Botzaris, le brave, le héros de notre temps, et sa mort sublime. Sachons l'imiter : si nous désirons sincèrement notre indépendance, nous anéantirons nos ennemis. Guerriers, la concorde s'apprête à nous unir ; et Dieu nous envoie la victoire, une victoire solide et durable.

Barbares Turcs, si Marcos Botzaris est mort, l'élan des Grecs contre vous n'en est pas affaibli.

Ἥρωα Βότζαρην, Ἠπείρου θαῦμα,
Σ' ὅλους τοὺς Ἕλληνας ἄφισες τραῦμα,
Σῶμα σου 'χάσαμεν οὐκ' ἀρετάς.
Ὕπαγε ἀθάνατε 'ς τὰς οὐρανίους
Σκηνὰς τοῦ πλάστου μας μὲ ὕμνους θείους
Καὶ δέου πάντοτε διὰ ἡμᾶς.

O Botzaris, notre héros, merveille de l'Épire! vous avez laissé une blessure dans chaque cœur grec. Nous avons perdu votre personne, mais non pas vos vertus. — Montez, ô immortel, vers les sphères célestes, accompagné de nos hymnes divins, et priez toujours pour nous!

LE FRÈRE DE MARCOS BOTZARIS.

COMMENTAIRE.

Constantin Botzaris, à la suite de son frère, fondit sur l'armée de Mustaï pacha, avec huit cents palicares et ne put arriver auprès de Marcos à temps pour recevoir son dernier soupir. Constantin se jeta sur son frère mort, le serra dans ses bras, l'appela par trois fois, et versa d'abondantes larmes sur son cadavre.

C'est ce trait de la bataille de Carpénissi que rappelle la chanson de guerre de Costa Botzaris.

A MARCOS BOTZARIS.

COMMENTAIRE.

Cet hymne en l'honneur de Marcos Botzaris fut chanté devant l'église de Missolonghi, où est son tombeau, en présence de lord Byron. Le poëte anglais, à son arrivée en Grèce, se hâta de porter son hommage à la tombe du héros, et prononça en grec moderne quelques paroles enthousiastes adressées à son ombre.

« Les noms d'Odysséus, de Marc, de Kanaris
« Auprès du nom des Dieux sur les autels inscrits
« Régneront. Maintenant il suffit qu'on les nomme.»

LAMARTINE, *Harold.*

Ε'.

ΑΣΜΑ ΕΙΣ ΤΟΥΣ ΕΝ ΧΙΩ ΠΥΡΠΟΛΙΣΤΑΣ ΗΡΩΑΣ.

Ἄλλος ἥρωας ἐφάνη ὡς ὁ μέγας Ἡρακλῆς,
Ναύαρχος ὁ θαυμαστός μας καὶ δεινὸς Θεμιστοκλῆς.
Τώρα εἰς αὐτοὺς τοὺς χρόνους, εἰς αὐτὴν τὴν ἐποχὴν,
Καὶ εἰς τὴν ἐλευθερίαν τῶν Γραικῶν τὴν γενικήν.
Ζηλωτὴς ὢν τῆς πατρίδος κ' ἐξ ἀγάπης κινηθεὶς,
Ἀπεφάσισε νὰ γείνῃ ἕνας ἐξολοθρευτὴς,
Τοῦ τυραννικοῦ τοῦ στόλου καὶ τοῦ Ὀθωμανικοῦ,
Τοῦ ἀχρείου Μουσουλμάνου, ὄντως καὶ βαρβαρικοῦ.
Διὰ τοῦτο καὶ ἐμβαίνει εἰς τὸν στόλον ἀρχηγὸς,
Ψηφισθεὶς ὑπὸ τοῦ γένους ὡς εἰδήμων ὁδηγός.
Δίδει τάξιν εἰς τὰ πλοῖα, 'ς ὅλην του τὴν ναυτικὴν,
Ἥτις ὑπερέβη ὄντως καὶ τὴν Εὐρωπαϊκήν.

V.

AUX HÉROS BRULOTIERS DEVANT SCIO. (EN 1823).

Un autre héros s'élève, pareil au grand Hercule : c'est notre admirable amiral, le formidable Thémistocle de notre époque, né dans nos temps pour l'indépendance de la nation grecque.

Plein d'amour et de zèle pour sa patrie, il a résolu d'exterminer la tyrannique flotte des méchants et barbares Musulmans. Pour cet effet, la nation le place comme un expérimenté directeur à la tête de l'escadre qu'il vient commander. Il organise les vaisseaux et toute la marine qu'il rend supérieure aux marines d'Europe. Les An-

Οἱ Ἐγγλέζοι κ' οἱ Φραντσέζοι ἔμειναν ἐκστατικοὶ,
Εἰς τὰ κατορθώματά του 'ς ὅλην του τὴν ναυτικήν :
Ἀλλ' ἀληθινὰ ὁ ἥρως 'ς ὅλας του τὰς μηχανὰς,
Εἶν' ἀμίμητος τῷ ὄντι καὶ εἰς τὰς κατασκευάς.
Βεβαία τῆς Σαλαμῖνος τρόπαια τὰ παλαιὰ,
Μὲ αὐτὰ ἂν συγκριθῶσιν ὅλα μένουσι νεκρά.

Τέλος πάντων ἑτοιμάζει δύο πλοῖα καυστικὰ,
Ὡς πεπυρωμένα βέλη καὶ τῷ ὄντι τεχνικά.
Βάλλει εἰς αὐτὰ γενναίους ἥρωας πυρπολιστὰς,
Τέκνα ὄντως τῆς πατρίδος καὶ τοῦ γένους λυτρωτάς.
Σὺν Θεῷ λοιπὸν κινοῦνται 'πάγουν τόσον τεχνικὰ,
Ὥστ' ἐνόμισαν οἱ Τοῦρκοι, ὅτι ἦσαν φιλικά.
Πρὸς δυσμὰς γὲ τοῦ ἡλίου μὲ τὸ σκότος τῆς νυκτὸς,
Κίνησαν κατὰ τοῦ στόλου εὐτυχῶς καὶ τακτικῶς.

Νὺξ ἀσέληνος ὑπῆρχε, καὶ ἀὴρ κινητικὸς,
Αἴσιος διὰ τὰ πλοῖα ἥσυχος καὶ τακτικός.
Ἔρχονται οἱ ἥρωές μας πλησιάζουσι καλὰ,
Καὶ προσβάλλουσι τὸ πλοῖον, ὅπερ εἶχε τὸν πασᾶ.
Βάλλουσι πῦρ εἰς τὴν ὕλην, γίνεται ὁ ἐμπρισμὸς,
Κάμνουν θόρυβον οἱ Τοῦρκοι, γίνεται ἀλαλαγμός.
Τὸ Ἀλλὰχ, Ἀλλάχ! φωνάζουν τὸν προφήτην καὶ Ἀλῆ,
Μωαμέτην καὶ τοὺς ἄλλους, καὶ κανεὶς δὲν βοηθεῖ.

glais et les Français restent tout ébahis du succès de ses opérations ; car, notre héros est réellement inimitable dans ses dispositions et ses réglements. Les anciens trophées de Salamine ne sont rien auprès des siens.

Enfin, il prépare ingénieusement deux brûlots, véritables flèches de feu. Il y place d'intrépides héros incendiaires, vrais fils de la patrie, et vengeurs de la nation. Ils partent avec la grâce de Dieu, et s'avancent si habilement que les Turcs les prennent pour des amis. Après le coucher du soleil, au crépuscule, ils se glissent à travers la flotte avec prudence et bonheur...

La nuit était sans lune, et l'air favorable à la marche paisible des navires. Nos héros s'approchent, et s'attachent au vaisseau que monte le Pacha. Ils lancent le feu dans sa membrure, et le feu prend. Les Turcs se troublent, et jettent le cri d'alarme. Ils crient : Allah ! Allah ! Ils invoquent le prophète Ali, Mohammed, et tous les autres ; aucun ne les secourt.

Μέρα ἦτον τελευταία ἀριφὲ τοῦ Ῥαμαζᾶν,
Τὸ κατηραμένον Πάσχα τὸ λεγόμενον Μπαϊράμ.
Ὅπου ἦσαν συναγμένοι οἱ ἀξιωματικοὶ,
'ς τὴν τριήρη τὴν μεγάλην, ἔμπειρον καὶ ναυτικὴ,
Εἰς τὸ πλοῖον τὸ μεγάλον ὅπερ ἦτον ὡς νησί.
Ἐν τῷ μέσῳ τῆς ἁρμάδας, τοῦ πασᾶ τὸ γκεμισί.
Διὰ νὰ συνεορτάσουν μὲ τὸν καπετᾶν πασᾶ,
Κ' ἔπειτα νὰ κατακαύσουν τόπους, χώρας καὶ νησιά.

Ἀλλ' ἡ θεία δίκη φθάνει εἰς τὸ μέσον τῆς νυκτὸς,
Καὶ τοὺς κάμνει πυρικαύστους διὰ μέσου τοῦ πυρός.
Τ' ἄλλα πλοῖα καθὼς βλέπουν τοῦτο τὸ ἐξαφνικὸν,
Θέαμα τὸ τραγικόν των καὶ ἀνέλπιστον κακὸν,
Κόπτουν σίδηρα σχοινία, κρούοντες εἰς τὴν φυγὴν,
Φεύγουν ἓν μετὰ τὸ ἄλλο ὡς νὰ φθάσουν τὴν αὐγήν.
Βέβαια καὶ τοῦτο ἦτον μία θεία δωρεὰ,
Καὶ ἀλλοίωσις τῷ ὄντι τοῦ Ὑψίστου δεξιά.
Ἵνα μάθωσι τὰ ἔθνη πῶς Θεὸς εἶν' μεθ' ἡμῶν,
Τῶν ἀληθινῶν του δούλων ὀρθοδόξων καὶ πιστῶν.

'ς ταῦτα ὅλα θριαμβεύει ὁ Κανάρης Ὀδυσσεὺς,
Καὶ ὁ καπετᾶν Ἀνδρέας, ὁ γενναῖος Ἀχιλλεύς.
Ζῆτε φίλοι μου Ὑδραῖοι, καὶ Πετσιῶται, Ψαριανοὶ,
Καὶ λοιποὶ καπεταναῖοι, καὶ μεγάλοι, καὶ μικροί.

C'était la dernière nuit du Ramazan, leurs maudites Pâques, qu'ils appellent Baïram ; aussi, les chefs étaient réunis sur le plus beau vaisseau, modèle de leur marine, grand comme une île, vaisseau amiral du Pacha, au centre de la flotte. Tous étaient venus célébrer la fête avec le Capitan-Pacha, pour aller ensuite dévaster les villages, les campagnes et les îles.

Mais la vengeance divine les surprend pendant la nuit, et les consume au milieu des flammes. Les autres vaisseaux, en voyant cet accident subit, spectacle tragique pour eux, et malheur inattendu, coupent leurs ancres, et se mettent à fuir, l'un après l'autre, jusqu'à la pointe du jour. Ce fut réellement un bienfait du Ciel et une révolution véritablement due à la main du Tout-Puissant, pour apprendre aux nations que Dieu est avec nous, ses vrais serviteurs orthodoxes et fidèles.

C'est Canaris l'Ulysse qui a triomphé, ainsi que le capitaine André l'Achille. Vivent mes amis les Hydriotes, Spezziotes, Ipsariotes et tous les autres capitaines grands et petits! avec notre chef

Μετὰ τοῦ ἀρχιναυάρχου, τοῦ Μιαούλη τοῦ κλεινοῦ,
Τοῦ γενναίου 'ς τοὺς πολέμους, καὶ τοῦ ἀνορθωτικοῦ.

Ἡ πατρὶς μὲ τοὺς στεφάνους εἰς τὰ χέρια προσκαλεῖ,
Ἵνα στέψῃ κεφαλάς σας τὰς ἡρωϊκὰς ποθεῖ.
Εὔχεται λοιπὸν, καὶ λέγει εἰς τὰ τέκνα της θερμῶς,
Εἴθε παρ' ὑμῶν νὰ γείνῃ ὅλος ὁ ἀφανισμός.
Τὰ κλεινὰ ὀνόματά σας πρέπει νὰ σημειωθοῦν.
Εἰς ἀγάλματα καὶ στήλας πανταχοῦ νὰ ὑψωθοῦν.
Ζῆτε, λέγει, εἰς τὰ τέκνα γνήσιά μου τὰ καλὰ,
Τῶν ὁποίων ἡ ἀνδρία πᾶσαν ἄλλην ἀπερνᾷ.
Ζήτωσαν οἱ ἀετοί μου, τῆς Ἑλλάδος τὰ πουλιὰ,
Οὓς κανεὶς δὲν τοὺς προφθάνει, ὡς ἀνοίξουν τὰ πανιά.
Μήτε Ἄγγλοι, μήτε Γάλλοι, μήτ' οἱ Ἀμερικανοὶ,
Ὅταν πλέουν μὲ τὰ πλοῖα οἱ ἀνδρεῖοι Ψαριανοί.
Ζεὺς, τῷ ὄντι θέλει νἆσθε οἱ τοῦ γένους λυτρωταὶ,
Τοῦ τυραννικοῦ τοῦ στόλου ὄντως ἐξολοθρευταί.

amiral, l'illustre Miaoulis, si courageux dans les combats et restaurateur de notre marine!

La patrie vous appelle avec des couronnes à la main, et veut en orner vos têtes héroïques. Elle prie, et demande ardemment à ses fils d'accomplir la destruction entière de l'ennemi. Il faut que vos noms éclatants soient gravés partout, et s'élèvent sur les colonnes et les statues. Vivez, dit-elle, mes vrais et patriotiques enfants ; vous dont la bravoure est sans égale! Vivent mes aigles, les oiseaux de la Grèce, que personne ne peut atteindre quand ils ouvrent leurs grandes ailes! ni les Anglais, ni les Français, ni les Américains, quand les Ipsariotes naviguent avec leurs vaisseaux! Dieu a voulu faire de vous les exterminateurs de la flotte barbare, et les sauveurs de la nation.

AUX HÉROS BRULOTIERS DEVANT SCIO.

COMMENTAIRE.

Ce récit enthousiaste d'un officier de la marine grecque n'a pas besoin d'explications; il rend compte d'un fait d'armes historique. Les vaillants Hellènes qui y ont pris part, sont assez connus pour que je puisse me dispenser de répéter incomplétement ici leur biographie.

Le Pacha. — Ali-Pacha, grand amiral, le féroce destructeur de Scio, mort sur le rivage, en face de son vaisseau incendié et de l'île ensanglantée.

Ramazan. — « Le vaisseau amiral de 80 ca-« nons, mouillé en tête de la ligne, avait à bord « plus de deux mille personnes; car, selon l'usage « religieux observé chez les Turcs pendant le jeûne

« du Ramazan, le Capitan-Pacha donnait ses au-
« diences à bord, et après avoir vaqué aux affaires
« une partie de la nuit, tous les états-majors des
« vaisseaux s'y étaient présentés afin de recevoir des
« ordres pour le lendemain, et de faire leur cour à
« l'amiral. »

(Rizo, *Histoire de l'insurrection grecque*, p. 421.)

Γ'.

ΠΕΡΙ ΤΟΥ ΕΛΛΗΝΙΚΟΥ ΣΤΟΛΟΥ.

Εἰς τοῦ Γέροντα τὸν κάβο
Καραντὶ κάνει μεγάλο.
Μιὰ Φεργάδα βόλτα βόλτα,
Φοβερίζει τὰ μπουρλότα.
Μπουρλότο τῆς 'μολίσανε,
'ς τὴν πρύμνη, πλὴν τὸ 'σβύσανε.
Ἄλλο ἕνα τῆς μολάρουν,
Καὶ 'ς τὴν μπάντα τὴν τρακάρουν
Ἐπῆρ' ὁ τζεπχανὲς φωτιὰ,
Καὶ φοβηθῆκαν τὰ σκυλιά.
Μπρ' ἀπόψε θὰ μᾶς κάψουνε,
Καὶ σκλάβους θὰ μᾶς πιάσουνε.
Χάϊντε γιάσου μωρ' ναβέτα,
Πούκαμες ταῖς μπάλες νέτα.
Νάταν δυὸ σὰν τὸν Μιαούλη,
'καίγαν τὴν ἁρμάδα οὖλη.
Νάταν ἄλλη μιὰ ναβέτα,
Κάναν τὴν ἁρμάδα νέτα.

VI.

LA FLOTTE GRECQUE
(EN 1823).

Au cap Géronte, il y a bien du bruit. Une frégate lève l'ancre en toute hâte; elle a peur du brûlot. — Le brûlot s'attache à sa poupe, mais ils l'éteignent. Un second brûlot s'approche et attaque par le travers. Les sabords prennent feu; les chiens s'épouvantent et crient : — « Ils vont « nous brûler ce soir et nous faire esclaves. Ana- « thème sur toi, méchant navire amiral qui nous « perds! »

S'il y avait eu deux hommes comme Miaoulis, la flotte entière était anéantie. S'il y avait eu un second navire comme le sien, la flotte turque disparaissait.

Z'.

ΟΙ ΠΥΡΠΟΛΙΣΤΑΙ.

Ὦ φίλοι, αὐγῆς ἰδοὺ ἡ ὥρα
Μᾶς κράζει στὴν ἀκρογιαλιά.
'ς τὴν βάρκαν σας ἐμβᾶτε τώρα,
Μὲ φρόνησιν καὶ μὲ χαράν.
Τὸ κῦμα θέλει προσοχὴν,
Ὦ φίλοι, σιγὴ,
Περνᾶτε χωρὶς ταραχὴν,
Ὦ φίλοι, σιγὴ,
Τὸ τέλος τοῦ σκοποῦ μας δὲν ἀργεῖ.
Ὑπομονὴ κ' ἡ ὥρα φθάνει,
Μὲ τὸν καιρὸν καὶ ὠφελεῖ,
Τὸ θάῤῥος πρῶτον ἀρχὴν κάμνει.
Ἡ φρόνησις πλὴν ἐκτελεῖ.
Τὸ κῦμα θέλει προσοχὴν,
Ὦ φίλοι, σιγὴ,
Περνᾶτε χωρὶς ταραχὴν,
Ὦ φίλοι, σιγὴ,
Τὸ τέλος τοῦ σκοποῦ μας δὲν ἀργεῖ.

VII.

LES BRULOTIERS
(EN 1823).

Amis, voici l'aurore; elle nous appelle au rivage. Entrez dans vos barques avec joie et précaution; le flot mérite attention. Silence, amis; ramez sans bruit. Amis, silence. La fin de notre entreprise ne peut tarder.

Patience, il suffit d'un moment. L'occasion nous favorise. Le courage commence, et la prudence achève; le flot mérite attention. Silence, amis; ramez sans bruit. Amis, silence. La fin de notre entreprise ne peut tarder.

LA FLOTTE GRECQUE.

COMMENTAIRE.

Ces vers, mélange de mots français, italiens, et turcs trahissent leur auteur; c'est le langage et la naïve simplicité des matelots grecs, habitants éphémères de Marseille, de Livourne et de Constantinople.

L'engagement qui eut lieu au cap Géronte entre les escadres turque et égyptienne combinées, et les bricks de Miaoulis, porte la date du 9 septembre 1824. Cette frégate qui a peur du brûlot serait-elle une allusion à la frégate de 54 canons, revêtue de cuivre, surnommée par les Turcs *Bourlot-Korkmas* (qui ne craint pas les brûlots)? Elle avait été incendiée par Canaris le 17 du mois précédent, à la pointe méridionale de Samos.

LES BRULOTIERS.

COMMENTAIRE.

Les deux couplets du chant des brûlotiers, terminés par le même refrain, d'un style relevé, ne sont pas l'œuvre d'un matelot; ils n'ont pas été composés sur mer, comme les légendes historiques qui précèdent; et ils appartiennent à la classe que les Grecs eux-mêmes appellent *chansons d'art*.

Η'.

ΤΡΑΓΩΔΙΟΝ ΤΟΥ ΚΟΛΟΚΟΤΡΟΝΗ.

Παιδία Ἑλλήνων, τί καρτερεῖτε;
Τ' ἅρματα πιᾶστε! ἦλθ' ὁ καιρός.
'ς τοὺς ξένους τόπους ὡς πότ' ἀργεῖτε;
Τρέξατ', ἐλᾶτε, ὅλ' ἑνωθῆτε,
Καὶ ὁ ἀγῶνας εἶν' ἱερός.
Ἡ μὲν ἐλπίδα κ' ἡ σωτηρία
Εἶν' τὸ τουφέκι καὶ τὸ σπαθί!
Μ' αὐτὰ θὰ ἔλθ' ἡ ἐλευθερία,
Κ' ἡ εὐνομία θὰ στηριχθῇ.

VIII.

CHANT DE COLOCOTRONI
(EN 1823).

Enfants des Grecs, qu'attendez-vous? Aux armes; voici le jour. Jusques à quand vous arrêterez-vous chez l'étranger? Courez, arrivez, unissez-vous. La guerre est sainte. Notre espérance, votre salut sont le fusil et le sabre. Avec eux viendra la liberté; avec eux l'ordre s'affermira.

Ὁ πόλεμός μας δὲν ὁμοιάζει
Μὲ βασιλέων δοξομανῶν.
Θεὸς καὶ φύσις μᾶς τὸν προστάζει,
Τὸ Εὐαγγέλιον μᾶς φωνάζει
Κατὰ βαρβάρων Ἀγαρηνῶν·
Νόμους καὶ ἤθη καὶ τὴν τιμήν μας,
Ζωὴν καὶ πίστιν καὶ ἀρετὴν
Μᾶς τὰ ἅρπαξαν οἱ τύραννοί μας,
Οἱ αἱμοβόροι! οἱ μισητοί!

Γραικοὶ γενναῖοι! τὰ βλέμματά σας
Τί τὰ γυρνᾶτε πρὸς τὸν βορηᾶ;
Εἰς τὴν ὁμόπιστιν γειτονείαν σας
Ἀναισθησία διὰ τὰ δεινά σας·
Κοιμᾶτ' ὁ θρόνος πολλὰ βαρέα.
Ἐκεῖν' οἱ ἄσπλαγχνοι Ἰνδιάρχαις,
'ποῦ τὴν Εὐρώπην καταπατοῦν,
Ὅλους ἐμάγευσαν τοὺς μονάρχαις,
Καὶ 'ς τὰ δεινά μας ἀναισθητοῦν.

Notre guerre ne ressemble pas aux guerres des rois épris de la gloire : Dieu et la nature nous la commandent. L'Évangile nous appelle contre les barbares musulmans. Nos tyrans nous ont ravi lois, coutumes, honneur, vie, foi et vertu; les odieux bourreaux!

Généreux Grecs! pourquoi tourner vos yeux vers le Nord? Dans ce voisinage et dans cette foi commune, il n'y a qu'indifférence pour vos malheurs. Le Trône dort d'un profond sommeil. Ces impitoyables souverains des Indes, foulant aux pieds l'Europe, ont ensorcelé tous les monarques qui restent insensibles à nos maux.

Ἂν, ὅσοι χώραν 'ς τοὺς θρόνους ἔχουν,
Ὡς λυσσασμένοι Τουρκομανεῖς
Τὸ μισοφέγγαρον τὸ συντρέχουν,
Καὶ τοὺς ἐχθρούς μας ἂν συμβουλεύουν,
Μὴ φοβηθῆτε ποσῶς κανεῖς!
Ἡ νίκη εἶναι 'ς τὴν θέλησίν μας!
Θὲ νὰ συντρίψωμεν τὸν ζυγὸν,
Ἂν βάλωμ' ὅλοι τὴν δύναμίν μας
Καὶ τὴν ὁμόνοιαν ὁδηγόν.

Γραικοὶ, σηκῶτε! οἱ Τοῦρκοι σφάζουν,
Μᾶς ἀλυσόνουν καὶ μᾶς πωλοῦν!
Λυσσοῦν, μουγγρίζουν, θάνατον βράζουν,
Ξεσχίζουν, καίουν, τὸ πᾶν 'ρημάζουν,
'ς τὰ αἵματά μας παντοῦ κυλοῦν!
Ἀδέλφια! ὅποιος μέσ' 'ς τὴν καρδίαν του
Αἰσθάνετ' αἷμα Ἑλληνικὸν,
Ἂς ἔλθ', ἂς τρέξῃ μὲ τ' ἅρματά του,
Νὰ χύσῃ αἷμα Ὀσμανικόν!

Quand tous ceux qui occupent les trônes, comme des *Turcomanes* furibonds, soutiendraient le Croissant, et conseilleraient nos ennemis, ne craignez rien, la victoire est en vos mains. Nous briserons le joug, si nous mettons en commun nos forces, et que l'union soit notre guide.

Grecs, levez-vous !... Les Turcs égorgent ! ils nous enchaînent et nous vendent. Pleins de rage, ils rugissent. La mort bouillonne. Ils brûlent, ravagent, pillent partout, et se vautrent dans notre sang. Frères, que celui qui sent dans son cœur la fibre hellénique, accoure avec ses armes ! et que le sang des Osmanlis coule !

Αἷμα τυράννων τῶν ἀφρισμένων,
Χριστιανομάχων τῶν φονικῶν,
Θεοῦ καὶ νόμων ἀγριωμένων
Ἐχθρῶν, ἀσπόνδων καὶ λυσσασμένων!
Αἷμα θηρίων, αἷμα Τούρκων
Χύσατ', ἀδέλφια, ἐκδικηθῆτε!
Ἐκδικηθῆτε! ἦλθ' ὁ καιρός.
Εἰς τὴν πατρίδα ὅλ' ἑνωθῆτε,
Καὶ ὁ ἀγών μας εἶν' ἱερός!

C'est le sang des tyrans énergumènes, des ennemis mortels du Christ, des sauvages adversaires de Dieu et des lois, de ces perfides enragés. Frères, versez le sang des Turcs, des bêtes fauves. Vengez-vous, vengez-vous; voici l'heure. Réunissez-vous tous dans la patrie : le champ du combat est un sol sacré.

CHANT DE COLOCOTRONI.

COMMENTAIRE.

Colocotroni n'est que l'auteur supposé de ce chant de guerre. Le généralissime du Péloponnèse maniait le sabre mieux que la lyre : et, dans l'histoire moderne c'est bien plutôt un second Philopœmen qu'un autre Tyrtée. Je ne sais même si le surnom de Philopœmen que lui donnaient certains de ses lieutenants, convient à ce sauvage héros, vrai type du klephte civilisé à demi : tantôt déposant ses rancunes aux pieds du gouvernement hellénique avec ses armes, et se déclarant lui-même indigne de les porter pour avoir résisté aux lois de son pays; tantôt condamné à mort par l'autorité de ses concitoyens pour s'être révolté contre une contribution impopulaire.

« Il avait les défauts de ses vertus, » me disait récemment un de ses compatriotes; et l'Hellène, en

répétant ainsi une phrase toute faite, consacrée par les salons de Paris, ne se doutait pas qu'elle est originaire des *Pensées* de M. de Bonald quant à l'enveloppe, et que, pour le fond, elle vient en droite ligne de Tite-Live.

Affingens vicina virtutibus vitia.

L'art comme le patriotisme, se montre tout entier dans ce dithyrambe dont quelques vers rétrospectifs semblent empreints des secrets de la diplomatie Européenne, et reflétés du congrès de Vérone. C'est à ce dernier titre, qu'ils me furent communiqués à Londres, d'où je suivais d'un œil inquiet les progrès de la Grèce ressuscitée. Je les soumis alors à Paris, comme une sorte de révélation, à M. de Châteaubriand, grand partisan de l'anthologie antique, et de la poésie vulgaire chez toutes les nations. Mon chef politique admira l'expression vigoureuse du chant tyrtéen, et adressa toute brûlante à M. Canning, Helléniste de cœur, sinon Philhellène, l'épigramme dirigée contre « les impitoyables souverains des Indes, conseillers des Turcs. »

Ainsi, ma traduction eut à la fois le mérite de valoir à ces nobles pensées revêtues d'un beau langage les suffrages des deux illustres littérateurs, et le tort d'aigrir le débat, et d'attiser entre les deux ministres la rivalité qui se prolongea jusqu'à la fin de leur commune carrière.

Θ'.

ΚΑΤΑΔΡΟΜΗ ΤΟΥ ΤΟΠΑΛ-ΠΑΣΑ ΚΑΤΑ ΤΩΝ ΨΑΡΩΝ

Τοπὰλ-Πασᾶς ὑψώθη εἰς τὸ Ντοβλέτι του
Ναΰγη νὰ πολεμήσῃ μὲ τὸ νομπέτι του.
Καὶ τοῦ Σουλτὰν Μαχμούτη τοῦ λέγει μὲ χαρὰ,
Ναΰγη νὰ πολεμήσῃ τὴν Σάμον καὶ Ψαρά.
Ὁ ντονανμᾶς σηκώθη κ' εὐγῆκε 'ς τὰ πανιὰ,
Καὶ εἰς τὴν Μιτυλήνην προφθάνει μιὰ βραδιά.
Φραντσέζικη φεργάδα στέλνει 'ς τὰ Ψαρὰ,
Διὰ νὰ τὸν προσμένουν τὸν Τοπὰλ-Πασᾶ.
Φερμάνοι τοὺς ἐστέλνει ν' ἀδιάσουν τὰ Ψαρὰ,
Νἄμβουν μέσ' τὰ καράβια γυναῖκες καὶ παιδιά.
Οἱ Ψαριανοὶ θελήσαν νὰ πολεμήσουνε.
Τοῦ Τούρκου τὴν ἁρμάδα νὰ τὴν νικήσουνε,

IX.

EXPÉDITION DE TOPAL-PACHA CONTRE IPSARA (EN 1824).

Topal-Pacha a été élevé en dignité dans le conseil des ministres, afin qu'il sorte et combatte à son tour. Le sultan Mahmoud lui dit avec joie d'aller prendre Samos et Ipsara.

L'escadre, sortant du port, met aussitôt à la voile, et arrive un soir à Mitylène. Elle envoie une frégate française à Ipsara pour y annoncer Topal-Pacha. Celui-ci expédie des fermans pour qu'on ait à vider Ipsara, et à embarquer les enfants et les femmes. — Les Ipsariotes voulurent combattre et résister à la flotte des Turcs. Topal-

Τοπὰλ-Πασᾶς προστάζει νὰ εὔγῃ 'ς τὰ πανιὰ,
Ὁ ντονανμᾶς τ' ἀσκέρια νὰ ρίξῃ 'ς τὰ Ψαρά.
Κι' ἀπὸ τὴν Μιτυλήνην μισεύει μιὰ βραδιὰ,
Πάγει καὶ ξημερόνει ἀπ' ἐξ' ἀπ' τὰ Ψαρά.
Οἱ Ψαριανοὶ τὸν εἶδαν, καὶ τὸ χαρήκανε,
Καὶ ὅλοι εἰς ταῖς ντάπιαις ἐσυναχθήκανε.
Τὴν πρώτ' ἡμέρα πῆγε, ἐπολεμήσανε,
Σταθήκανε ἀνδρεῖοι, τὸν ἐνικήσανε.
Τὴν δεύτερην ἡμέραν πάγει μὲ ἀπιστιὰ,
Τοὺς δυστυχεῖς Ψαραίους τοὺς ἔβαλ' ἐμπροστά.
Ἀπὸ τὴν ἀπιστίαν τοῦ Κόττα μασκαρᾶ,
Ἐπάτησ' ὁ Τοπάλης τὰ δυστυχῆ Ψαρά.
Αὐτὸς ὁ σκύλο Κόττας ἔκαμεν ἀπιστιὰ,
Κ' ἐσκλάβωσε κορίτζια, γυναῖκες καὶ παιδιά.
Κ' ἐκεῖνοι ποῦ 'γλυτῶσαν ἐκατεβήκανε,
'ς τὴν Σύρα καὶ 'ς τὰς Πέτσας κατασταθήκανε,
Καὶ ἡ Βουλὴ προστάζει νὰ τοὺς βοηθήσουνε,
Νὰ 'πᾶν 'ς τὴν Μονεμβάσια νὰ κατοικήσουνε.
Ἄρτζι εὐθὺς 'ς τὴν Πόλι τοῦ Τοπὰλ-Πασᾶ,
Εἰς τὸν σουλτὰν Μαχμούτη πῶς 'πῆρε τὰ Ψαρά.
Φερμάν' ἀπ' τὸν σουλτάνον εἰς τὸν Τοπὰλ-Πασᾶ,
Νὰ πάρῃ καὶ τὴν Σάμον ὡς πῆρε τὰ Ψαρά.
Φερμάν' ἀπὸ τὸν ἴδιο εἰς τὴν Ἀνατολὴ,

Pacha ordonne à l'escadre de mettre à la voile, et de jeter dans Ipsara des troupes. Il part un soir de Mitylène, et arrive devant Ipsara avec le jour. Les Ipsariotes le voient arriver avec joie, et s'assemblent sur les remparts. Toute la première journée, ils combattirent vaillamment, et furent vainqueurs; la seconde journée se passe en trahison contre les malheureux Ipsariotes. Aidé de la trahison de Cotta le fourbe, Topal a trompé Ipsara l'infortunée. Ce chien de Cotta fut un traître qui réduisit en esclavage les femmes, les jeunes filles et les enfants. — Ceux qui échappèrent descendirent vers Syra, et Spezzia, où ils s'établirent. Le Congrès ordonna qu'on les secourût et qu'ils se rendissent à Monembasie pour y séjourner.

Topal-Pacha écrit aussitôt à Constantinople au sultan Mahmoud qu'il est maître d'Ipsara. Nouveau ferman du sultan à Topal-Pacha : Comme il a pris Ipsara, qu'il prenne Samos. — D'autres fermans vont en Anatolie pour vous, Beys de

Σὲ σᾶς Ντερεμπεῆδες νὰ κάμετε ὀρδί.
Βδομῆντα χιλιάδες ἐμαζωχθήκανε,
Καὶ μέσ' τὸ Νταρμπογάζι ἐκατεβήκανε.
Μενζὴλ ἀπὸ τὴν Σάμον ὑπάγει 'ς τὴν Βουλή,
Τὸν στόλον προσκαλοῦνε ἡ Σάμος μὴν χαθῇ.
Διαταγὴν ἐκδίδει ἀμέσως ἡ Βουλή,
'ς τὴν Ὕδρα καὶ τὰς Πέτζας, ἡ Σάμος μὴν χαθῇ.
Ἑλληνικὸς ὁ στόλος ἐβγῆκε 'ς τὰ πανιὰ,
Τὸν Τουρκικὸν προφθάνει, ἔξ' ἀπ' τὴν Ἰκαριά.

l'empire, afin que vous rassembliez une armée ; et soixante-et-dix mille hommes réunis sont descendus vers le Dar-Bogas.

Un courrier des Samiens arrive au congrès : ils demandent qu'on leur envoie la flotte pour sauver Samos. Le congrès donne aussitôt des ordres à Hydra et à Spezzia pour délivrer Samos.

La flotte hellénique met à la voile, et chasse la flotte turque de la mer Icarienne.

EXPÉDITION DE TOPAL-PACHA CONTRE IPSARA.

COMMENTAIRE.

Topal-Pacha. — Mehemet-Gazi fut délégué pour commander la flotte turque dirigée contre Ipsara, par Chosrew-Pacha, élevé une seconde fois à la dignité de grand amiral : le vice-amiral Topal-Pacha perdit dans la campagne maritime de 1824, ce surnom de Gazi (Victorieux) qui passa sur la tête de Miaoulis.

Les enfants et les femmes. — Le Capitan-Pacha essaya par trois messages différents d'amener la soumission d'Ipsara que les intrépides insulaires refusèrent toujours. Et, en dernière tentative, il leur fit dire qu'il n'était pas venu pour guerroyer contre des femmes, des enfants, et des vieillards, leur offrant

de les laisser librement sortir. Les Ipsariotes ne virent qu'un piége dans cette proposition, et se préparèrent à une vigoureuse défense.

Cotta ou *Goda*, d'origine Illyrienne, commandait une batterie séparée qu'il livra. Il y périt, tué, disent les uns par les Ipsariotes qu'il trahissait; massacré, suivant les autres, par les Turcs qui lui reprochaient de ne les avoir pas prévenus des mines pratiquées sous les forts.

Le Congrès. — Le Conseil exécutif des Hellènes réuni à Hydra.

Dar-Bogaz. — Nom turc du détroit de Samos, qui s'allonge entre cette île, et le promontoire de Mycale déjà célèbre par la déroute des Perses (le 22 septembre, an 479 avant Jésus-Christ).

Ι΄.

ΝΑΥΜΑΧΙΑ ΕΙΣ ΤΟ ΣΤΕΝΟΝ ΤΗΣ ΣΑΜΟΥ.

'ς τὰ χίλια ὀκτακόσια καὶ 'ς τὰ εἰκοσιτρία
Τοπὰλ-Πασᾶ τοῦ κάμανε ὅ,τι τοῦ κάνει χρεία.
'ς τὴν κάτζα τὸν ἐβάλανε τὰ ἑλληνικὰ καράβια,
Καὶ τρεῖς φεργάδες τοὔκαψαν μέσα 'ς τὰ ντερπογάζια.

Πέντε φεργάδες ἔβαλε 'ς τὴν κάτζα ἡ ναβέτα,
Κι' ὁ καπετάνος ἔστεκε 'πάνω 'ς τὰ φυλαρέτα.
Ἀνάργυρος ἐφώναξε μὲ τὴν τρόμπα μαρίνα.
Καρδιὰ νὰ κάμετε παιδιά, θὰ 'μβοῦμε εἰς τὴν λίνια.
Οἱ Τοῦρκοι 'σὰν τοὺς εἴδανε πῶς πᾶν μὲ τὴν καρδιά των,
Ἀρχίνισαν καὶ ἔχαναν ὅλοι τὰ λογικά των.
Τὸν Μωχαμέτ' ἐφώναζαν γιὰ νὰ τοὺς βοηθήσῃ,
Ὁ ντουνανμᾶς νὰ μὴν χαθῇ εἰς τὸ Γαϊδουρονήσι.

X.

COMBAT NAVAL DANS LE DÉTROIT DE SAMOS (EN 1824).

L'an mil huit cent vingt-trois, Topal-Pacha fut traité comme il le méritait. Les Grecs lui donnèrent la chasse, et lui brûlèrent trois frégates au milieu du Bogaz.

Notre vaisseau, à lui seul, poursuit cinq frégates. Le capitaine se tient sur la dunette, et crie avec la trompette marine : Courage, enfants! forçons la ligne. — Les Turcs, en voyant cette ardeur, commencent à perdre la tête. Ils implorent le secours de Mahomet, pour que leur escadre ne se perde pas sur les Gaïdaronèses.

Τοπὰλ-Πασᾶς ἐτράβιξε τὰ φοβερὰ σιαρέτια,

Τὸν στόλον του ἐφώναξε νὰ κάμουνε κουβέντα.

Τὸν ῥιάλα ἐκιαμάρισε γιὰ νὰ τὸν συμβουλεύσῃ,

Τ' ἀσκέρι 'πῦχει 'ς τὴν ξηρὰν νὰ μὴ τὸ ῥεμπελέψῃ.

Τ' ἀσκέρι του ἐσκόρπισε πλέον δὲν τὸ μαζόνει.

Ὁ ντουνανμᾶς πάγει 'ς τὴν Κῶ, πάγει καὶ ξαρματόνει.

Topal-Pacha tire de terribles canonnades, et il réunit sa flotte pour délibérer. Il envoie vers le contre-amiral pour l'avertir, afin qu'il n'aille pas licencier la troupe qui est à terre. Mais cette troupe est dispersée et ne peut plus se réunir.

Alors, la flotte ottomane se rend à Cos, et désarme.

COMBAT NAVAL DANS LE DÉTROIT DE SAMOS.

COMMENTAIRE.

L'an mil huit cent vingt-trois. — La chanson grecque du combat naval, dans sa naïveté chronologique aurait-elle donné la première idée du billet qui ouvre la tragédie française de Cromwell?

« Demain, vingt-cinq juin mil six cent cinquant'-sept,
« Quelqu'un que lord Broghil autrefois chérissait. »

En tout cas, ce premier vers, qui consacre une date inexacte, figure sans doute pour le besoin de la rime, au grand détriment de la chronologie. C'est le 17 août 1824, et non en 1823, qu'eut lieu l'engagement dans lequel Miaoulis et Canaris, avec leur flotille et leurs brûlots, triomphèrent de l'armée de terre, et de l'escadre turque commandée par Topal-Pacha, vice-amiral, lieutenant de Chosrew.

Gaïdaronèses. — Iles des Anes, ainsi nommées par ce qu'elles ne produisent que des chardons. Ce

sont des écueils du détroit de Samos qui portent cette désignation moderne en commun avec un îlot rapproché de la Crète, et un autre écueil des côtes de l'Acarnanie situé sous le promontoire Anactorium.

Riala-Bey. — A propos de toute cette poésie nautique, et pour éclaircir la hiérarchie, j'explique ici.

I° Que le Capitan-Pacha, grand amiral, est le second grand-officier de l'empire ottoman. Son vaisseau porte le nom de *Pacha-Guémissi.*

2° Le Tersana-Emini, chef de l'Arsenal, ou ministre de la marine, lieutenant administratif du Capitan-Pacha, réside toujours à Constantinople.

3° Le Capoudan-Bey, amiral, est le lieutenant exécutif du grand amiral. Son vaisseau prend le titre de Kapoudana-Humaïoum. (la Capitane-Sublime.)

4° Le Patrona-Bey, vice-amiral monte un vaisseau qui se nomme encore la Sublime-Patrone. (Patrona-Humaïoum).

5° Enfin, le Reala-Bey, contre-amiral, communique aussi à son vaisseau le nom de Réala-Humaïoum. (La Réale toujours sublime).

Grades et titres pompeux d'une marine évanouie qui ont survécu aux désastres de Lépante, des deux Tschesmé et de Samos!

ΙΑ.

ΤΟ ΑΣΜΑ ΤΟΥ ΠΟΛΕΜΟΥ.

Παιδιὰ τοῦ Ἡρακλέους, δράμετε, καὶ σπαθιὰ
Κρατεῖτε μ' ἕνα χέρι, μὲ τ' ἄλλο τὴν φωτιά.
Ὁρμήσατε γενναίως, ἔλθετ' ὅλοι μαζῆ,
Δείξατε τῶν Ἑλλήνων τὸ γένος ὅτι ζῇ.

Εἰς φάλαγγας ταχθῆτε μὲ ὄμμα φοβερὸν,
Προβαίνετε εὐτάκτως μὲ πόδα σταθερόν.
Ὁ κρότος τῶν ποδῶν σας, καὶ οἱ κονιορτοὶ
Νὰ καταστρέψουν Τούρκους, γίνονται ἀρκετοί.

Ὑδραῖοι καὶ Σπετζιῶται, κι' ἀδέλφια Ψαριανοὶ,
Εἰς τ' ἀρχιπέλαγός σας Τοῦρκος ἂς μὴ φανῇ.
Καὶ ἄν τινας τολμήσῃ καὶ παῤῥησιασθῇ,
'ς τὰ βάθη τῆς θαλάσσης νὰ καταποντισθῇ.

XI.

LE CRI DE GUERRE
(EN 1824).

Enfants d'Hercule, accourez; prenez d'une main le sabre, de l'autre le mousquet. Élancez-vous courageusement, tous ensemble, et prouvez qu'il est encore une race de Grecs.

Formez-vous en phalanges à l'œil terrible; avancez en ordre d'un pied ferme; le bruit et la poussière de vos pas suffisent pour mettre en fuite les Turcs.

Hydriotes, Spezziotes, et vous, nos frères d'Ipsara, fermez l'Archipel à l'Ottoman; et s'il osait y reparaître, plongez-le dans les abîmes de la mer.

Διψᾷ καὶ ὁ σουλτάνος αἷμα Ἑλληνικὸν,
Λυσσᾷ νὰ πιῇ, γυρεύει μὲ τρόπον μανικόν.
Τύραννε αἱμοβόρε, ἀθώους τυραννεῖς,
Ἀθώων αἷμα χύνεις, 'ς τὸ αἷμα νὰ πνιγῇς.

Τὸ αἷμα ὅπερ χύνεις, νὰ ῥεύσῃ ἐπὶ σὲ,
Τὸν θρόνον σου νὰ πνίξῃ, τὸ γένος σου καὶ σέ.

Le sultan a soif du sang hellénique; il s'irrite, il entre en furie.

— Tyran sanguinaire, tu ne règnes que sur des victimes; tu verses le sang innocent. Puisses-tu te noyer dans le sang aussi!

Que le sang que tu répands reflue sur toi; et que ton trône y reste submergé, avec ta nation et toi-même!

LE CRI DE GUERRE.

COMMENTAIRE.

Le cri de guerre reproduit la vigueur de style et la verve patriotique de Tyrtée, quand le poëte antique, suivant l'expression d'Horace, « aiguisait de « ses vers les courages guerriers ».

On retrouve ici les mêmes conseils, et, pour ainsi dire, les mêmes mots passant d'une langue à l'autre presque sans altération.

« Vous êtes vraiment la race invincible d'Her-« cule (1).

« O jeunes guerriers, serrez vos rangs, et com-« battez ensemble (2). »

Si ce chant martial, à son début, rappelle les ac-

(1) *Tyrtée*, ch. III, v. 1.
(2) *Ibid.*, ch. IV, v. 15.

cents de Tyrtée, il répète aussi dans ses dernières lignes, les mémorables paroles que prononça mon malheureux ami, le prince Costaki Morusi, grand-interprète de la Sublime-Porte.

En 1821, amené par les satellites du vizir sous les jalousies grillées d'un kiosque du sérail où se trouvait Mahmoud, invisible et présent; il s'écria en langue turque avant de recevoir le coup fatal : « Sultan sanguinaire, sultan injuste, tyran misérable, « la dernière heure de ton règne a sonné. Dieu s'ap- « prête à venger ma nation. »

Le sultan s'irrite, et entre en furie. — A la nouvelle de l'entrée du prince Alexandre Ypsilanti en Moldavie, Mahmoud exaspéré, tira son kandgiar, s'élança de son trône, et s'écria d'une voix tonnante: « Dgiaourlara Kilitz : « *Le glaive aux impies!* »

ΙΒ'.

ΤΟΥ ΤΣΑΜΑΔΟΥ.

Ν' ἤμουν πουλὶ, νὰ πέταγα, νὰ πάω 'ς τὸ Μισολόγγι,
Νὰ ἰδῶ, πῶς παίζουν τὸ σπαθὶ, πῶς ρίχνουν τὸ τουφέκι,
Πῶς πολεμοῦν τῆς Ρούμελης τ' ἀνίκητα ξεφτέρια. —
Μ' ἕνα πουλὶ χρυσόφτερο κελαϊδιστὰ μοῦ λέγει·
« Στάσου, Γεωργάκη, κι' ἂν διψᾷς τ' ἀραπικὸ τὸ αἷμα,
Εἶναι κ' ἐδῶ Ἀγαρηνοὶ, νὰ σφάξῃς, ὅσους θέλεις.
Βλέπεις ἐκεῖ 'ς τὰ μακρινὰ τὰ τούρκικα καράβια;
Ὁ Χάρος στέκει 'πάνω τους, καὶ θὰ γενοῦνε στάχτη! »
Πουλάκι μου, πῶς ἔμαθες ἐτοῦτα, ποῦ μοῦ λέγεις;
« Ἐγὼ πουλὶ σοῦ φαίνομαι, ἀλλὰ πουλὶ δὲν εἶμαι·
Εἰς τὸ νησὶ, ποῦ ἀγνάντια εἶναι τῶν Ναβαρίνων,
Ἐκεῖ τὴν ὕστερην πνοὴν ἄφησα πολεμῶντας.

XII.

TSAMADOS
(EN 1825).

Si j'étais oiseau, je volerais et j'irais à Missolonghi, voir comment on joue du sabre, comme on décharge le fusil, et comment se battent ces vautours invincibles de la Romélie.

Mais voilà qu'un oiseau, aux ailes d'or, me dit d'une voix sonore : « Arrête-toi, Georgeaki ; si tu « as soif du sang arabe, il y a ici des Turcs à tuer, « tant que tu en voudras. Ne vois-tu pas, dans le « lointain, ces vaisseaux ottomans? La mort plane « sur eux, et bientôt ils ne seront plus que pous- « sière. »

— Mon petit oiseau, d'où sais-tu donc ce que tu me racontes?

« Je te parais oiseau ; mais je ne le suis pas. « Dans l'île qui est vis-à-vis Navarin, j'ai rendu le

Ὁ Τσάμαδος εἶμαι ἐγὼ, καὶ ἦλθα εἰς τὸν κόσμον·
'ς τοὺς οὐρανοὺς, ποῦ κάθομαι, καθάρια σᾶς ξανοίγω,
Μὰ νὰ σᾶς διῶ ἀπὸ κοντὰ, εἶν' ἡ ἐπιθυμιά μου. »
Καὶ τὶ νὰ διῇς τώρα 'ς ἡμᾶς, 'ς τὸν δυστυχό μας τόπον;
Δὲν ἔμαθες, τὶ γίνηκε καὶ τὶ 'ναι 'ς τὸν Μωρέαν;
« Γεωργάκη μου, μὴ χάνεσαι, μὴ θέλῃς ν' ἀπελπιέσαι.
Ἂν ὁ Μωρεᾶς δὲν πολεμᾷ, καιρὸς πάλιν θὰ ν' ἔλθῃ,
Νὰ πολεμήσουν σὰν θεριὰ καὶ τὸν ἐχθρὸν νὰ διώξουν.
Κόκκαλα μαῦρα θὰ σπαρθοῦν ἐμπρὸς 'ς τὸ Μισολόγγι,
Καὶ τὰ λεοντάρια τοῦ Σουλιοῦ ἐκεῖ θὲ νὰ χαροῦνε. » —
Καὶ τὸ πουλὶ ἐπέταξεν, 'ς τοὺς οὐρανοὺς ἀνέβη.

« dernier soupir en combattant. Je suis Tsama-
« dos; et des cieux où j'habite je suis revenu en
« ce monde, pour vous dévoiler l'avenir. Mais,
« que je vous voie donc de près; car c'est tout
« ce que je désire. »

— Eh! que veux-tu voir maintenant chez nous, dans notre malheureuse patrie? N'as-tu donc pas appris ce qui est arrivé, et ce qui se passe en Morée?

« Mon cher Georgeaki, tout n'est pas perdu;
« ne va pas désespérer. Si la Morée ne se bat pas
« en ce moment, son temps reviendra. Elle com-
« battra plus tard, comme une bête fauve, pour
« chasser l'ennemi. C'est alors qu'autour de Mis-
« solonghi les noirs ossements feront germer des
« guerriers, et que les lions de Souli y trouveront
« leur joie... »

— Et l'oiseau, déployant ses ailes, s'envola vers les cieux.

TSAMADOS.

COMMENTAIRE.

Anastase Tsamados, l'un des plus vaillants lieutenants de Miaoulis, défendit en 1825 l'île de Sphactérie contre Ibrahim-Pacha et le général Sève. Toute résistance devenant inutile, comme les marins qui l'entouraient pressaient l'amiral hydriote de se retirer avec eux à bord de leurs vaisseaux : « Anas-« tase Tsamados, leur répondit-il, a promis de ver-« ser son sang pour défendre Sphactérie ; retournez « à Hydra, et dites qu'il est mort pour son pays. » Resté le dernier sur le rivage, après le départ de la flotille grecque, Tsamados blessé combattait encore ; et, brandissant son yatagan contre les ennemis qui approchaient, il tomba sous une grêle de balles.

Les Vautours. — Ce sont les vaillants montagnards, les Klephtes de la Romélie. Ainsi, plus bas les Souliotes sont nommés lions de Souli; on désigne aussi les Hydriotes sous le nom d'Oiseaux de la mer.

ΙΓ'.

'ΔΥΣΣΕΟΣ.

Ποιὸς θέλ' ν' ἀκούσῃ κλάμματα, δάκρυα καὶ μυρολόγια,
Διαβῆτ' ἀπὸ τὴν Λεβαδιὰ καὶ σύρτε στὴ Βιλίτσα,
Ἐκεῖ ν' ἀκοῦστε κλάμματα, δάκρυα καὶ μυρολόγια,
Ν' ἀκοῦστε τὴν 'Δυσσέαινα, τὴ μάννα τοῦ 'Δυσσέου,
Πῶς κλαίει, πῶς μυριολογᾷ καὶ σὰν τρυγόνι κλαίγει,
Σὰμ περδικοῦλα θλίβεται, ὡσὰμ παπιὰ μαδιέται,
Σὰν τοῦ κοράκου τὰ φτερὰ μαυρίζ' ἡ φορεσιά της.
« Δὲν τό εἶπα 'γὼ, 'Δυσσέο μου, δὲν τό εἶπα 'γὼ παιδί μου,
Μὲ τὴν βουλὴν μὴμ πιάνεσαι, μὲ τοὺς καλαμαράδες!
Κάμνουν τὸν Γοῦραν κεχαγιὰν καὶ τὸν Νικόλαν πρῶτον. »

XIII.

ODYSSÉE
(EN 1825).

Qui veut entendre des sanglots, des cris et des lamentations? Descendez de Livadie pour monter à Vilitza. C'est là que vous entendrez des lamentations, des sanglots et des cris : vous entendrez la pauvre Odysséane, la mère d'Odyssée ; vous verrez comment elle pleure, se désole et gémit comme une tourterelle. Elle se tourmente comme une perdrix prisonnière ; elle arrache ses cheveux, comme une jeune cane ses plumes ; elle porte des vêtements aussi noirs que les ailes du corbeau.

« Ne te l'avais-je pas dit, mon Odyssée? ne te « l'avais-je pas dit, ô mon fils, de ne point te fier « au congrès et à tous ces écrivailleurs? N'ont-ils « pas fait de Gouras un gouverneur, et de Nicolas « un capitaine? »

ODYSSÉE.

COMMENTAIRE.

La chanson, ou plutôt la complainte d'Odyssée, ressemble à celle de son père Androutsos, que M. Fauriel a donnée sous le titre d'Andrikos, et qu'il a fait précéder d'une notice biographique sur ce chef des Klephtes, mort de la peste en 1798 au bagne de Constantinople, et si redouté depuis la révolte de 1770, jusqu'à son dernier soupir.

Odyssée, communément nommé le capitaine Dysséa, est plus célèbre encore que son père, et n'eut

pas une fin si glorieuse. Après avoir servi Ali pacha d'Ianina à l'époque de sa dernière lutte, et s'être retiré momentanément à Ithaque, il reparaît bientôt sur la scène des combats helléniques; et, couronnant quatre années des plus éclatants succès par la défaite des Turcs aux Thermopyles, il s'établit et se maintient indépendant dans la contrée orientale du mont Olympe, sa patrie. Là, attaqué par les Grecs, qui le soupçonnaient de trahison, en 1825, il fut pris, et enfermé dans la citadelle d'Athènes. On assure que, se fiant trop à son agilité (car il était, comme son homonyme le sage Ulysse, renommé pour la légèreté de la course), il avait, pour recouvrer sa liberté, sauté du haut de sa prison, et qu'il n'a pas survécu à cette chute. Sa prétendue trahison, comme sa mort, sont enveloppées de ténèbres historiques que les regards européens n'ont pas encore percées.

Vilitza est un hameau inconnu de la science géographique, et révélé par cette chanson; il domine la ville de Livadie, sur le revers des montagnes entourant le lac Copaïs, et ce n'est pas sans de longs détours que je viens d'y arriver.

J'ai traversé d'abord, pour cet effet, Véitza, bourg considérable de la Perrhébie sur la seconde chaîne du Pinde.

Je suis venu ensuite à Vélitza, sur le mont Parnasse en Phocide, au pied des pics les plus neigeux,

près du Tithorée d'Hérodote, d'où le torrent du même nom s'élance pour se jeter dans le Céphise.

De là, passant à vol d'oiseau en Morée, j'y ai rencontré une Vilitza ou Vizitza fort insignifiante dans le district de Caritène.

Enfin, dans le canton Calaryte en Épire, j'ai découvert une quatrième Vilitza, et je m'en sers comme d'un prétexte, pour citer le dicton moderne qui peint sa détresse : « Autrefois Vilitza était la ci-« tadelle, Matzyki la ville, Akalaryte le faubourg, et « Syraco avait cinq maisons. » Ce dicton, comme on le voit, laisse à la charge du commentateur d'expliquer qu'aujourd'hui Syraco et Akalaryte ont les maisons, et que Matzyki n'est plus la ville, ni Vilitza la citadelle. Mais comme aucune de ces désignations topographiques ne pouvait convenir à mon texte, le voisinage de Livadie m'a fait trancher la question en faveur de la Vélitza de Béotie, et je m'y tiens.

Gouras, ancien lieutenant d'Odyssée, puis son rival, et enfin son vainqueur et son successeur dans le district de Livadie; gouverneur d'Athènes en 1825.

Nicolas. — Serait-il question ici du célèbre Nicolas Nikitas, surnommé le Turcophage?

L'Odysséane arrache ses cheveux, comme une jeune cane ses plumes. — L'image du canard, empruntée à nos basses-cours, n'est pas en Grèce aussi ignoble ou du moins aussi triviale que l'ont faite nos préjugés européens.

« Voyez, » dit Anacréon dans une de ses odes les plus relevées et les plus délicieuses, « voyez comme « la cane plonge sous les eaux (1). »

(1) Ἴδε πῶς νῆσσα κολυμβᾷ.
Anacréon, *Od.* 36.

ΙΔ'.

Ο ΨΩΜΟΖΗΤΗΣ ΣΤΡΑΤΙΩΤΗΣ.

Ἕνας γέρος στρατιώτης μὲ τοῦ ζήτουλα τὸν δίσκο,
Στὸ ῥαβδὶ ἀκουμβισμένος καὶ μὲ τὸ σακκὶ στὸν ὦμο,
Ἔλεγε σ' ἕνα παιδάκι ποῦ τοῦ ἔδειχνε τὸν δρόμο·
Μὴ παιδάκι μου, μὴν τρέχῃς καὶ πολὺ ὀπίσω μνήσκω·
Ἐσὺ εἶσ' εὐτυχισμένο... τὰ ματάκια σου τὰ ἔχεις,
Γερὰ ἔχεις ποδαράκια, κ' ἐλαφρὸ σὰν λάφι τρέχεις...
Ἐγὼ ἔχασα τὸ φῶς μου στοῦ Μισολογγιοῦ τὴν πόλι,
Καὶ τὸ ἕνα μου ποδάρι μὲ τὸ ἅρπαξε τὸ βόλι.

XIV.

LE SOLDAT MENDIANT.

(EN 1831).

Un vieux soldat, avec une écuelle de mendiant, courbé sur un bâton et la besace sur l'épaule, disait au petit enfant qui lui montrait le chemin : — « Pas si vite, mon fils; pas si vite! Je reste trop en arrière. Tu es heureux, toi; tu as des yeux jeunes, des pieds robustes, et tu cours comme un cerf. Mais moi, j'ai perdu la vue à Missolonghi, et une balle m'a privé d'une jambe.

Ποῦ νὰ εἴμασθε παιδί μου ;... Εἶναι νύκτα ;... Εἶναι μέρα ;...

—Νύκτα εἶναι... Στὸ Ἀνάπλι ἐζυγώσαμε, πατέρα.

—Στὸ Ἀνάπλι!—Κλαίεις, γέρο;—Τὰ παλιά μου ἐνθυμοῦμαι...

Τ' ἤμουν πρῶτα, τ' εἶμαι τώρα στέκουμαι καὶ συλλογοῦμαι...

Στὸ Ἀνάπλι!!! Ἐγὼ πρῶτος καὶ μὲ τὸ σπαθὶ στὸ στόμα

Πήδησα στὸ Παλαμίδι·

Ἀπὸ ἕνα σ' ἄλλον βράχο πρῶτα ρίπτουμουν σὰν φίδι,

Καὶ σηκώνω μόλις τώρα τὸ βαρύνεκρό μου σῶμα.

Ἐτυφλάθηκα... Δὲν βλέπω τῆς Ἑλλάδος τὰ βουνά,

Κι' ὁ ἐλεύθερός της ἥλιος στὰ ματάκιά μου δὲν λάμπει...

Δενδροσκέπαστοι, ὡραῖοι κ' αἱματοβρεμένοι κάμποι,

Σ' ἐσᾶς τώρα κόσμος ἄλλος ζωὴν ἥσυχη περνᾷ·

Ἐγὼ μόνος, γιὰ νὰ ζήσω, τρέχω καὶ ψωμοζητῶ·

Στὰ ἐρημοκλήσια μέσα καὶ στοὺς δρόμους ξενυκτῶ.

Παντοῦ εἶμ' ἀποβριμμένος·

Ξένος εἶμαι στὴν Ἑλλάδα, καὶ στὸ σπήτι μ' εἶμαι ξένος.

« Où sommes-nous, mon enfant ? Fait-il nuit, ou fait-il jour ? » — Il fait nuit, mon père, et nous approchons d'Anapli. — « D'Anapli ? » —Vous pleurez, vieillard ? — « Je me souviens d'autrefois. Je pense et réfléchis à ce que je fus un jour et à ce que je suis maintenant... D'Anapli ?... C'est moi qui le premier, le sabre aux dents, sautai dans Palamidi. Je glissais alors d'un ravin à l'autre comme un serpent. Aujourd'hui, j'ai bien de la peine à traîner mon corps mort à demi.

« Je suis aveugle... Je ne vois plus les montagnes de la Grèce... Son soleil, enfin libre, ne brille plus à mes yeux. Beaux champs couverts d'ombrages et arrosés de sang, une autre génération mène parmi vous une vie tranquille ! Moi seul, pour vivre, je demande mon pain, et je couche sur les chemins et dans les églises abandonnées. On me rejette partout. Je suis étranger en Grèce, étranger chez moi !

Ὅλος ἄλλαξε ὁ κόσμος, καὶ τὴν σήμερον ἡμέρα
Τὰ παιδιὰ εἰς τὴν Ἑλλάδα δὲν γνωρίζουν τὸν πατέρα·
Ταῖς θυσίαις, τοὺς ἀγῶνας ξέχασαν τῶν παλαιῶν,
Καὶ τὸν Πλοῦτον ἔχουν ὅλοι διὰ μόνον τους θεόν.
Προσπαθῶ τοῦ κάκου ναΰρω ἕναν φίλο τοῦ παλιοῦ μας,
Τοῦ ἡρωϊκοῦ καιροῦ μας.
Ἄλλοι πέθαναν, καὶ ἄλλοι ζοῦν ἀπ' ὅλους ξεχασμένοι·
Ὅπου κι' ἂν σταθῶ, μὲ σπρώχνουν, μὲ περιγελοῦν οἱ ξένοι.

Ξένοι, μὴν περιγελᾶτε τὰ χυμένα μου τὰ μάτια,
Τὸ σπασμένο μου ποδάρι.
Τοῦ μεγάλου Μπότζαρή μας ἤμουν πρῶτο παλλικάρι.
Ἡ παλιά μου φουστανέλα, ὁποῦ βλέπετε κομμάτια,
Χάρισμα τοῦ Καραΐσκου, ἀπὸ δόξα μὲ σκεπάζει·
Τὸ σπαθὶ αὐτὸ ποῦ φέρνω στὸ πλευρό μου κρεμαστὸ,
Ἂν δὲν ἦναι μὲ χρυσάφι καὶ κοράλια σκεπαστὸ,
Εἶν' ἐνθύμησις φιλίας τοῦ Ναυάρχου μας Τομπάζη.

« Le monde a bien changé : aujourd'hui, les enfants en Grèce ne connaissent plus leur père. On a oublié les sacrifices et les combats des anciens ; on n'a plus d'autre dieu que Plutus. Je m'efforce en vain de trouver un ami de notre vieux temps héroïque. Les uns sont morts ; les autres vivent oubliés. Là, où je m'arrête, des étrangers me repoussent, et rient de moi.

« O étrangers ! ne riez pas de mes yeux fermés et de ma jambe perdue. J'étais le Protopallikare du grand Botzaris. Ma vieille foustanelle, que vous voyez en lambeaux, me couvre avec honneur, car ce fut un don de Karaïskos. Ce sabre, que je porte à ma ceinture, n'est orné ni de corail ni de clous d'or ; mais c'est le souvenir d'amitié de l'amiral Tombazis. »

Ἥρωες ἐξακουσμένοι!

Καὶ ἂν ἤσθε πεθαμένοι,

Στὴν ἐνθύμησιν τοῦ κόσμου, στὴν ἐνθύμησίν μας ζῆτε·

Πέθαναν, κι' ἂν ζοῦν ἀκόμα, ὅσοι ἄτιμοι πολῖται

Εἰς τοὺς τάφους σας πατοῦν,

Νὰ κληρονομήσουν ὅλας τὰς θυσίας σας ζητοῦν,

Καὶ ἀφίνουν τῆς πατρίδος τοὺς πατέρας, τοὺς προμάχους,

Νὰ ψωμοζητοῦν στὰς πόλεις καὶ νὰ ξενυκτοῦν στοὺς βράχους.

Illustres héros ! vivez, tout morts que vous êtes, vivez dans la mémoire du monde et dans notre mémoire ! Combien est-il mort aussi ou vit-il encore de ces citoyens déshonorés qui foulent aux pieds vos tombeaux, veulent hériter de vos sacrifices, et laissent les pères, les défenseurs de la patrie, mendier leur pain dans les villes et passer la nuit dans les ravins ? »

LE SOLDAT MENDIANT.

COMMENTAIRE.

Ce début rappelle la célèbre romance de *Bélisaire*, qui eut en France sous le consulat et l'empire une grande vogue, et une certaine portée politique :

Un jeune enfant, un casque en main,
Allait quêtant pour l'indigence
D'un vieillard aveugle et sans pain,
Fameux dans Rome et dans Byzance.

C'est encore ici une *chanson d'Art;* elle révèle la main d'un très-habile artiste; et, bien qu'elle me soit parvenue anonyme, je crois y reconnaître le style et la verve d'Alexandre Soutzo, l'un des plus brillants poëtes de la moderne Athènes : ne s'est-il pas lui-même inspiré de Sophocle, dans la sublime scène d'exposition d'OEdipe à Colone ? « Enfant du vieillard aveugle, etc. »

Palamidi. — Voir plus haut l'heureux assaut donné par Stoïkos et ses braves en 1822.

Karaïskos, ou Caraïskaki, capitaine du mont Agrapha, défendit les abords de Missolonghi, avec huit cent palikares, contre l'armée de Mustaï-Pacha, et contribua à la déroute de Carpénissi : je me tais sur tous les autres exploits de l'illustre guerrier, pour ne pas devancer imparfaitement ses biographes ou ses panégyristes.

Tombazis. — Emanuel Tombazis d'Hydra, amiral de la flotte grecque, rival de gloire de Miaoulis.

La foustanelle. — La foustanelle est la désignation moderne de ces jupons albanais dont la forme remonte aux vêtements d'Achille, de Thémistocle, et même d'Alcibiade. Quelques pachas ayant voulu contraindre les palikares à quitter cet habit héroïque et traditionnel, ceux-ci jurèrent de mourir avant de le céder. La futaine française est-elle, comme le *fustagno* italien, un emprunt à la langue grecque? Je ne saurais l'affirmer. Mais le mot Phoustani est ancien en Orient ; et Démétrius de Byzance, écrivain du 13e siècle, a dit : « J'ai pris pour mon habit le « Phoustani blanc. »

Mendier leur pain. — « Quitter son pays et des « champs fertiles pour mendier, c'est ce qu'il y a pour « l'homme de plus douloureux. »

Τὴν δὲ αὐτοῦ προλιπόντα πόλιν καὶ πίονας ἄγρας
Πτωχεύειν, πάντων ἔστ' ἀνιηταρότατον. Tyrtée, ch. IV, v. 3.

ΙΕ'.

ΣΑΜΟΣ.

Τί ἀστραπαί! — Στὴν δύσιν καὶ βρονταὶ,
Τί τρομεραί!
Ἀντιλαλοῦν Ἀσίας τὰ πλευρά!
Καρδία μου! τί τρέχ' ἐλεεινή;
Καὶ ὡς τριταῖος σὲ βαστᾷ,
Καὶ ἅμα ἔνθους ἡδονή.
Λάμπ' ὁ Οὐρανὸς, φωνὴν ἀκούω τότε
Ζέφυρος τερπνὸς, νεφέλη, πατριῶται,
Φέρει λευκὴ, στὰ ὑψηλὰ πετᾷ·
Ὡς ἄγγελος πτερώτης
Μὲ τὰ πτερὰ ἀνοικτά.

XV.

SAMOS
(EN 1833).

Quels éclairs ! quel sombre orage au couchant! Les côtes de l'Asie en retentissent. O mon âme! y a-t-il de nouveaux malheurs? Quelle fièvre te saisit! mais en même temps quelle joie et quel enthousiasme ! Le ciel brille, une voix se fait entendre. Un zéphyr favorable dissipe les blanches nuées, et s'envole, avec elles, vers les montagnes, comme un messager aîlé.

Ὦ Οὐρανέ! — Φωνάζω, καὶ πηδῶ
Ἀπ' τὴν στρωμνήν.
Καὶ παρευθὺς, κινῶ πρὸς τὴν φωνήν·
Στὸ ἁλωνάκι τρέχω μὲ χαράν·
Ὁ Ζέφυρος ἐδρόσιζε περιοχὴν πολλὰ λαμπράν.
Πέριξ ὁ λαὸς, μ' ἀλλαλαγμὸν θωροῦσαν,
Μέγας ὁ Θεὸς, τὰ ὄρ' ἀντιλαλοῦσαν·
Ἐφώναξα, δακρύων πρὸς δυσμὰς,
Θεέ! τί τὸ σημεῖον
Αὐτὸ δηλοῖ σ' ἡμᾶς;

Ὦ ἱερὰ — Ἐλευθερία, σὲ, ἐσὲ θορῶ,
Κι' ὡς οὐρανοῦ σὲ δῶρον, λακταρῶ.
Ἐλευθερία! μ' ἀγκάλας ἀνοικτὰς,
Ἡ Σάμος σου σὲ καρτερεῖ
Εἰς τὰς κλεινὰς αὐτὰς ἀκτάς.
Διὰ νὰ σωθῇ ἀφ' ὅσους πάσχει πόνους,
Ν' ἀξιωθῇ τοὺς δέκα τώρα χρόνους.
Φθάνουν, θεὰ, τῆς Σάμου τὰ δεινά!
Ἔλα νὰ τῆς δροσίσῃς
Τοὺς κάμπους καὶ βουνά.

Ἕως ἐδῶ, — Ἀκούεται φωνὴ τοῦ ὁρισμοῦ,
Εἶν' ἡ γραμμὴ, πικροῦ μας χωρισμοῦ.
« Ὦ Σάμιοι! Σᾶς ἀποχαιρετῶ!
« Ὑπὲρ τὰ ὅρια αὐτὰ,
« Δὲν συγχωροῦμαι νὰ πετῶ.

O ciel ! m'écriai-je ; et aussitôt je m'élance de ma couche, et me dirige vers la voix. Je cours, tout joyeux, sur l'aire où je bats le grain. Le zéphyr humectait de son souffle toute la contrée, qui étincelait de rosée. Le peuple courait en foule au bruit des chants de joie. Les montagnes répétaient : *Dieu est grand !* Et moi-même, tourné vers l'Occident, je criai, tout en larmes : Mon Dieu ! quel prodige vous montrez à nos yeux !

O sainte Liberté ! c'est toi, toi que je vois ; et je t'invoque comme un don du ciel. O Liberté ! ta Samos sur ses illustres promontoires t'attend, et t'ouvre ses bras comme à la délivrance. Les souffrances de Samos pendant dix ans ne suffisent-elles pas pour te mériter ? O Déesse ! viens féconder nos champs et nos collines.

Jusqu'ici, on n'entend que la voix du décret qui ordonne notre triste séparation.

La Liberté.

— « O Samiens, je vous fais mes adieux ; il ne « m'est pas permis de planer sur ces contrées. O « mes fidèles amis ! ne cessez pas de manifester

« Φίλοι μου πιστοὶ, θαρσεῖτε πλὴν γενναῖοι!
« Ἄνδρες θαυμαστοὶ, καὶ γέροντες καὶ νέοι.
« Ὅσοι λαοὶ, δικαίως μὲ ζητοῦν,
« Μ' εὑρίσκουν ἕως τέλους, καὶ δόξαν ἀποκτοῦν. »

Στρέφεις λοιπὸν, — Θεά! καὶ παραιτεῖς
Ἕνα λαὸν
Πολυπαθῆ, βοῶ δακρυῤῥοῶν.
Δὲν σὲ μαλάττει, κλαυθμηρὰ ἠχὼ,
Φωνάζουσα κατόπιν σου,
Φωνὰς Σαμίων δυστυχῶν.
« Κλαύσατε βουνὰ, θρηνήσατε κοιλάδες,
Κάλλη θερινὰ, ὡραῖαι πεδιάδες,
Τύχην κακὴν, τῆς γῆς σας τῆς λαμπρᾶς.
Ὦ ἐποχὴ δακρύων! Κι' ἡμέρα ἀποφρᾶς. »

Εἰπέτε σεῖς, — Ἂν ἄνθρῶποι σιγοῦν
Κίρκη, Φτεργιὰ,
Ὦ Ἄμπελε, Καρβούνι καὶ Μπουρνιὰ,
Παράλια πυρφόρα, καὶ ἐσὺ
Πολύπειρε πορθμὲ τῆς Σάμου,
Καὶ Μυκάλη θαυμαστή.
Τὰ ἑπταετῆ φρικτὰ τῆς Σάμου πάθη,
Πῶς καὶ διατί! στὰ ὅπλ' ἀνδρεῖα στάθη.
Ἐλευθερία! σὺ εἶσαι καὶ ἡ ἀρχὴ,
Καὶ ὁ σκοπὸς εἰς ὅλα,
Ἡ τῶν ἐθνῶν ψυχή.

« votre courage. O vous, jeunes ou vieux, guer-
« riers immortels! les peuples qui me désirent à
« bon droit finissent par m'obtenir, ainsi que la
« gloire. »

Eh quoi, Déesse! m'écriai-je en sanglotant, tu retournes sur tes pas, et tu abandonnes un peuple si malheureux? L'écho désolé qui te renvoie les cris des infortunés Samiens ne peut t'attendrir?

« Pleurez, montagnes; gémissez, vallées. Riches campagnes, plaines superbes, pleurez la cruelle destinée de votre brillant pays. O jours de calamités, ô époque de larmes! »

Dites-le quand les hommes se taisent, vous Kerki, Phtéria, Ampelos, Karbouni, Vournia; et vous, éclatants rivages, détroit de Samos tant éprouvé, merveilleux Mycale. Dites les terribles souffrances de Samos pendant sept ans; dites comment et pourquoi elle a pris vaillamment les armes. O Liberté! âme des nations, c'est toi qui es le principe et le but de tous nos efforts.

Λοιπὸν θεὰ, — ἢ πρέπει νὰ χαθῇ ἀπὸ τὸ πᾶν,
Ἢ εὐκλεὴς Σάμος μίαν φοράν.
Ἢ πρέπει σὺ, μὲ δόξαν εἰς αὐτὴν,
Ν' ἀνοίξῃς τέλος τῆς μητρὸς
Ἑλλάδος θύραν τὴν κλειστήν.
Πρώτη εἶν' αὐτὴ καὶ ἡ ἀπόφασίς της,
Σὲ θ' ἀναζητεῖ μέχρι καὶ τῆς θανῆς της,
Ἀλλ', ὦ Θεὰ, τὸ τέλος μὴν ἀργῇ,
Τὴν κρίσιν της ἂς κρίνουν
Ὁ οὐρανὸς κι' ἡ γῆ.

Ainsi donc, ô Déesse! la glorieuse Samos sera anéantie à jamais, ou ta main et celle de la gloire lui ouvriront enfin les portes fermées jusqu'ici de la Grèce, notre mère commune. C'est sa première et dernière résolution; c'est toi qu'elle désire, ou la mort. Mais plus de retard, ô Déesse! que le ciel et la terre prononcent son arrêt!

SAMOS.

COMMENTAIRE.

Samos après ses longues luttes, comme Scio après ses sanglantes infortunes, ne fait point partie du royaume de Grèce tel qu'il a été constitué en 1833, dans ses divisions territoriales. Et ce dithyrambe rustique, ou plutôt ce dialogue, entre un habitant de Samos, et la Liberté, déplore la séparation, sans doute provisoire, qui retranche ce pays de la patrie hellénique.

Kerki. — *Cercis*, la montagne la plus élevée de Samos, porte les ruines de l'ancienne ville. De son sommet qu'il est très-difficile d'atteindre, même quand il n'a pas de neige, le regard s'étend sur l'île entière, sur les plaines lointaines d'Éphèse et

du Méandre, sur les îlots et le grand canal plus rapprochés de Nicarie, comme sur le petit détroit « qui a vu tant de choses, » suivant l'expression de notre poëte, et qui sépare Samos du continent asiatique.

Ampelos. — Le mont Ampelos, qui traverse l'île dans toute sa longueur, tire son nom des vignes dont ses penchants sont couverts. Le produit en est justement renommé, malgré Strabon qui en fait peu de cas, et lui préfère bien des vignobles voisins. Le nectar de Santorin peut seul rivaliser avec le muscat de Samos, dont je certifie l'excellence. Or, si j'ai tant de fois soumis mes informations topographiques à l'expérience du savant géographe, je prétends, Bordelais et Bourguignon à la fois, ne lui céder aucunement en appréciation du liquide cher à Bacchus.

Vournia. — Est-ce Furni, petite ville célèbre par sa poterie fort estimée dans l'antiquité, et dont les fours destinés à la cuisson des terres argileuses ont fait l'appellation moderne? Ou Vourlia, village montagnard, colonie des habitants de Vourla, l'antique Clazomènes, chargée de livrer aux ports de Samos les sapins et la résine nécessaires à leur modeste flotte?

Éclatants rivages. — Cette épithète, porte-feu, (Pyrphora) dans la bouche du paysan samien est peut-être une allusion à la croyance qui se perpétue dans l'île, et qui me fut révélée par le pilote Yorgos?

Il prétendait qu'on apercevait de temps en temps sur les cimes du mont Ampelos, par-dessus les collines qui donnent naissance au fleuve Imbrasus, des flammes visibles pour les vaisseaux qui passent, mais invisibles aux indigènes. (Ne seraient-ce pas des feux allumés par les bûcherons de Vourlia?) Il ajoutait que les Pappas appellent ces apparitions irrégulières le grand miracle, et veulent qu'on redouble de prières à cette occasion.

NOTA.

Le chant historique qu'on va lire est le seul auquel il m'ait été impossible d'assigner une date précise. Il appartient sans doute à l'ère des luttes qui ont signalé la régénération hellénique; et pourtant c'est bien longtemps après la paix établie, qu'il m'a été révélé : de sorte que je serais tenté d'y voir l'œuvre d'une imagination rétrospective, plutôt que l'inspiration soudaine du combat.

ΙΣ'.

Ο ΑΠΟΧΑΙΡΕΤΙΣΜΟΣ ΤΟΥ ΕΛΛΗΝΟΣ.

Α'.

Ἔλα, μητέρα μου γλυκειὰ, γλυκειὰ μου μάνα, ἔλα·
Φέρ' νὰ φορέσω τὴν κοντὴ τῆς μάχης φουστανέλλα,
Καὶ τὸ 'στερνό σου δόσε μου φιλί σου εἰς τὰ χείλη,
Ξεκρέμασέ μου τὸ σπαθὶ τὸ μαῦρο καριοφύλλι,
Καὶ φέρ' νὰ τὰ φορέσω·
Κ' εὐχήσου, μάνα, νικητὴς νὰ ἔλθω, ἢ νὰ πέσω.

Β'.

Βουρκώνεις, μάνα, ποῦ μ' ἀκοῦς; λυπᾶσαι ποῦσ' ἀφίνω;
Ἕνα παιδὶ σ' ἀπέμεινε, σὲ παραιτεῖ κ' ἐκεῖνο·
Γιὰ σκύψε, μάνα, κάτω διὲ, γιὰ κύττα καὶ παρέκη.
Τρακόσοι νέοι εἴμεθα, τρακόσοι στὸ γελέκε.
Ὦ! φέρ' νὰ τὰ φορέσω
Κ' εὐχήσου, μάνα, νικητὴς νὰ ἔλθω, ἢ νὰ πέσω.

XVI.

LES ADIEUX DE L'HELLÈNE.

1.

Venez, ma bonne mère, ma bonne mère, venez; portez-moi la courte foustanelle du combat. Donnez-moi un dernier baiser sur vos lèvres. Détachez du mur mon sabre et ma noire carabine. Donnez, que je m'habille; et priez, mère, que je meure, ou que je revienne vainqueur.

2.

Mère, vous vous désespérez, en m'écoutant; vous vous désolez de ce que je vous quitte. Un enfant vous était resté, et voilà qu'il vous abandonne. Mais regardez en haut et en bas, mère, ici et là, autour de vous. Nous sommes trois cents: trois cents vêtus pour le combat. Donnez, donnez que je m'habille, et priez, mère, que je meure, ou que je revienne vainqueur.

Γ'.

Εἶν' ὅλοι νέοι Βότσαροι, Νικῆται καὶ Κεφάλαι,
Εἰς τοῦ πολέμου τὴν φωτιὰ γιὰ νὰ ριφθοῦμε πάλε.
Ἔχουν μητέρες καὶ αὐτοὶ, ταῖς ἄφησαν καὶ τοῦτοι·
Ἡ ἴδιαις τοὺς ἁρμάτωσαν, τοὺς ἔδωκαν μπαροῦτι.
Καὶ σὺ, μητέρα φέρε,
Κατέβασέ μου τὸ σπαθὶ, κ' ἀντὶ νὰ κλαίῃς, χαῖρε!

Δ'.

Ὁπόταν εἴμουνα μικρὸς ὀκτὼ χρονῶν, μητέρα,
Καὶ σ' ἐρωτοῦσα· πῶς καὶ 'γὼ δὲν ἔχω πλιὰ πατέρα;
Δὲν ἐπετοῦσε εἰς τὴν γῆν, τὴν ῥόκα ποῦ κρατοῦσες,
Δὲν μ' ἁρπάζες στὴν ἀγκαλιὰ καὶ μὲ θερμοφιλοῦσες
Καὶ μ' ἔλεγες νὰ ζήσω,
Νὰ ζήσω τὸν πατέρα μου ἐγὼ νὰ ἐκδικήσω;

Ε'.

Καὶ τοὺς φρικτοὺς πολέμους σας μὲ ἱστοροῦσες ὅλους,
Τὰ 'λίγα σας στρατεύματα καὶ τοῦ ἐχθροῦ τοὺς στόλους·
Καὶ τὰ ἀνδραγαθήματα τὰ τόσα τοῦ πατρός μου·
Κ' ὅταν τὸν εἶδες νὰ σφαγῇ ἐμπρός σου καὶ ἐμπρός μου,
Δὲν ἠὔχεσο νὰ ζήσω,
Νὰ ζήσω τὸν πατέρα μου ἐγὼ νὰ ἐκδικήσω;

3.

Ce sont tous de nouveaux Botzaris, Nikitas et Képhalas. Nous allons nous lancer ensemble dans le feu de la guerre. Ils ont des mères, eux aussi, et ils les ont quittées. Elles les ont armés, et leur ont donné la poudre. Et vous aussi, mère, donnez ; détachez mon sabre, et réjouissez-vous au lieu de pleurer.

4.

Mère, quand j'avais huit ans, et que, tout petit, je vous demandais pourquoi je n'avais plus de père, n'avez-vous pas laissé tomber votre quenouille? et, me pressant dans vos bras, me baisant ardemment, ne m'avez-vous pas dit : Vis, mon cher fils, vis pour venger ton père?

5.

Et vous me racontiez vos nombreux combats, vos petites armées, les grandes flottes de l'ennemi, tous les exploits de mon père. Et quand vous l'avez vu tomber sous vos yeux et sous les miens, n'avez-vous pas demandé à Dieu que je vive, et que je vive pour le venger?

Γ'.

Καὶ μ' ἔλεγες ποῦ μ' ἔφερνες σφιχτὰ στὴν ἀγκαλιά σου,
Κ' ἀπὸ φυσέκια, μάνα μου, γεμάτη τὴν ποδιά σου·
Καὶ μ' ἔδειχνες τὰ στήθη σου τὰ μπαρουτοκαμένα,
Τὰ πληγωμένα χέρια σου, τὰ πόδια σου πρισμένα
Καὶ ἤυχεσο νὰ ζήσω,
Νὰ ζήσω τὸν πατέρα μου ἐγὼ νὰ ἐκδικήσω;

Ζ'.

Καὶ ἔλεγες ἂς μὲ ἰδῇς κ' ἐγὼ νὰ μεγαλώσω,
Σπαθὶ σὰν τὸν πατέρα μου στὴν μέσην μου νὰ ζώσω,
Καὶ σὰν αὐτὸν ἡρωϊκὰ κ' ἐγὼ νὰ πολεμήσω,
Νὰ πέσω μέσα στὴν Τουρκιὰν νὰ κάψω, νὰ θερίσω,
Καὶ νικητὴν ὀπίσω
Νὰ μὲ ἰδῇς δὲν ἠύχεσο, μητέρα, νὰ γυρίσω;

Η'.

Ἰδοὺ ἐκείνη ἔφθασεν ἡ ποθουμένη ὥρα·
Ὦ φέρ' τα, φέρ' τα, μάνα μου, νὰ τὰ φορέσω τώρα,
Δὲν θὰ τὰ ῥίψω παρ' ἀφοῦ μὲ κάμουνε κομμάτια.
Ὦ ἔλα ξαναφίλει με στὰ χείλη καὶ στὰ μάτια
Καὶ σοβαρὰ εἰπέ μου,
Λάβε τὰ ὅπλα καὶ ἢ τὰν ἢ ἐπὶ τὰν, υἱέ μου.

6.

Et vous me disiez que vous m'avez emporté, serré dans vos bras, sur les cartouches dont votre tablier était plein. Vous m'avez montré votre sein noir de poudre, vos mains meurtries, vos pieds enflés, et vous avez demandé à Dieu que je vive, que je vive pour venger mon père.

7.

Et vous m'avez dit que, quand je serais grand, je porterais, comme mon père, un sabre à la ceinture, pour combattre vaillamment comme lui, pour tomber sur la Turquie, la brûler, la dévaster. Et maintenant vous ne demandez pas à Dieu, mère, de me voir revenir vainqueur?

8.

Voilà que l'heure tant désirée est venue. Donnez, mère, donnez mes vêtements de guerre! Je ne les quitterai plus que je ne sois coupé en morceaux. Donnez-moi encore un baiser sur les lèvres et sur les yeux; et dites-moi fièrement: Prends tes armes, mon fils; rapporte-les, ou meurs.

Θ'.

« Ποῦ φεύγεις στάσου μιὰ στιγμὴ ἀκόμ', υἱέ μου, στάσου,
Κ' αὐτὰ τὰ βόλια ἄνοιξε νὰ ῥίψω στὴν ποδιάν σου,
Καὶ πέτε· κ' ὅταν σοῦ σωθοῦν, χωρὶς νὰ στρέψῃς 'πίσω,
Φυσέκια, μάνα, φώναζε, φυσέκια νὰ γεμίσω.
Καὶ ὅταν, μάνα, πέσω...
Ἐγὼ, ἐγὼ τὴν σπάθην σου θ' ἁρπάζω νὰ φορέσω.

Ι'.

« Μὴ φεύγῃς, στάσου μιὰ στιγμὴ νὰ σὲ ἠπῶ, υἱέ μου,
Γυναῖκες εἰς τὸν πόλεμον δὲν ἔρχονται; εἰπέ μου; »
Ὦ ἥσυχη μὲ ταῖς λοιπαῖς μητέραις, μάνα, μεῖνε,
Ἐμπρὸς εἰς τὸ εἰκόνισμα τὰ γόνατά σου κλίνε,
Κ' εἰς τὸν Θεὸν δεήσου
Νὰ ἴδῃς, μάνα, νικητὴς νὰ ἔλθῃ τὸ παιδί σου.

ΙΑ'.

Κ' ἂν μάθῃς, ὅτι ἔπεσε στὸν πόλεμον, μητέρα,
Μὴν κλάψῃς, ἀλλ' ἑόρτασε ἐκείνην τὴν ἡμέρα...
« Φθάνει καὶ δῆξέ μου, παιδὶ, τὸν δρόμον τῆς Ἠπείρου,
Καὶ θέλω πάλιν νὰ ἰδῶ ἁρματωλοὺς τριγύρου,
Φωτιὰ σ' ὅλα τὰ μέρη,
Καὶ νὰ ῥιφθῶ κ' ἐγὼ ἐκεῖ μὲ τὸ σπαθὶ στὸ χέρι.

9.

« Où vas-tu, mon fils? Arrête encore un instant, arrête, que je mette ces balles dans ton tablier. Cours; et quand il t'en faudra d'autres, au lieu de revenir sur tes pas, crie : Des cartouches, mère, des cartouches! Je le remplirai encore; et si tu dis, Mère, je tombe; c'est moi, moi-même qui prendrai ton sabre à ta place.

10.

« Ne pars pas; une minute encore! Réponds, mon fils, réponds : est-ce que les femmes ne vont pas à la guerre? » — O mère, restez tranquillement avec les autres mères! Inclinez vos genoux devant les saintes images; et priez Dieu qu'il vous fasse voir votre enfant vainqueur.

11.

Et si vous apprenez, mère, qu'il est mort en combattant, ne pleurez pas, mais fêtez cette journée... — « C'est assez, mon fils, c'est assez. Montre-moi le chemin de l'Épire; je veux encore voir autour de moi les Armatoles, le feu partout. Et puissé-je m'élancer moi-même, le sabre à la main !

ΙΒ'.

« Ἐκεῖ, ἐκεῖ ἐκδίκησιν κ' ἐγὼ διὰ νὰ δώσω,
Αὐτὸ τὸ ξίφος στοῦ ἐχθροῦ τὸ στῆθος νὰ τὸ χώσω,
Εἰς βράχους καὶ τραχεῖς κρημνοὺς νὰ ἀνεβῶ καὶ πάλι,
Νὰ 'δῶ νὰ καίῃ τὴν Τουρκιὰν πυρκεϊὰ μεγάλη,
Κ' ἂν πέσω, κ' ἂν 'ποθάνω
Νὰ πέσω κἂν εἰς αἵματα καὶ πτώματα ἐπάνω. »

ΙΓ'.

Εἶπε· καὶ 'πέταξεν εὐθὺς μαζὶ μὲ τὸ παιδίτης,
Κ' ἡ ἄλλαις μάναις τῶμαθαν κ' ἐπέταξαν μαζί της,
Κ' εἶδες νὰ τρέξουν μὲ χαρὰν γυναῖκες, νέοι, γέροι,
Μὲ γυμνωμένα τὰ σπαθιὰ, ὡς νὰ τρέχαν στὰ θέρη.
Ἐμπρὸς στὴν Θεσσαλίαν!
Ἐμπρὸς, παιδιὰ, φωνάζοντες, φωτιὰ εἰς τὴν Τουρκίαν!

ΙΔ'.

Καὶ εἶδες κ' ἀραδιάστικεν μὲ καριοφύλλια ὅλοι·
Καὶ μὲ θυμὸν τηλύγοντες εἰς τὸ χαρτὶ τὸ βόλι,
Βράχους πηδῶντες καὶ βουνὰ καὶ βάλθους σὰν ξεφτέρια,
Στὴν Θράκην ἐπετάχθησαν μὲ τὰ σπαθιὰ στὰ χέρια,
Καὶ εἶδες ... ὦ Θεέ μου!
Εἶδες ἀνεμοστρόβιλον καὶ ταραχὴν ἀνέμου!

12.

« C'est là, c'est là que je veux aussi exercer ma vengeance; plonger cette épée dans la poitrine de l'ennemi. Je veux gravir encore les précipices et les ravins, voir la Turquie devenue un incendie immense, et si je tombe et meurs, tomber au milieu de la lutte sanglante. »

13.

Elle dit, et court aussitôt rejoindre son fils. En l'apprenant, d'autres mères s'unirent à elle; et voilà que les femmes, les enfants, les vieillards, saisis d'enthousiasme, s'élancent comme sur des bêtes fauves, le sabre à la main, et s'écrient : En avant! en Thessalie, enfants! En avant! feu sur les Turcs!

14.

Et voilà que tous ils se rangent en bataille avec leurs carabines, enveloppant les balles dans les cartouches; ils franchissent courageusement les pics, les collines, les vallées, comme des vautours, et tombent sur la Thrace, le sabre au poing... Et puis... O mon Dieu! voici le tourbillon, l'orage et la tempête!

ΙΕ'.

Κ' εἶδες τὴν Θράκην στάρματα, κ' εἶδες φωτιαῖς καὶ λαύραις,
Κ' εἶδες τὰ ὄρη πανταχοῦ νὰ ζώνουν φλόγαις μαύραις!
Κ' ἤκουες βρόντους τουφεκιῶν καὶ ἤκουες ἀντάραις!
Μητέρες νὰ ξεσχίζωνται, λαχτάραις καὶ τρομάραις,
Ἐδῶ κατακομμένους
Ἐκεῖ δαγκάνοντας τὴν γῆν, κ' ἐκεῖ ἀποθαμμένους.

ΙϚ'.

Κ' ὁλόκληρα 'μερόνυκτα τὸ φῶς δὲν ξεχωρίζουν,
Κ' ὁλόκληρα 'μερόνυκτα οἱ Ἕλληνες θερίζουν.
Καὶ 'πίσω εἰς τὴν θηκήν του δὲν βάζουν τὸ σπαθίτους
Ἂν δὲν ἰδοῦν νὰ πέσουνε ἐν σκόνη οἱ ἐχθροί τους,
Σφαγμένοι, πληγωμένοι,
Ἠλαφιασμένοι φεύγουνε εἰς ἄλλην χώραν ξένοι.

15.

Voici la Thrace en armes. Voici l'incendie et ses ravages. Voici que de tous côtés les montagnes sont entourées de fumées noires : on entend gronder les mousquets, et le tonnerre retentir. Les mères tremblantes frémissent et se dispersent. Ici des mutilés, là des mourants qui mordent la terre.

16.

Et pendant un jour et une nuit les Hellènes n'interrompent pas le feu; pendant un jour et une nuit ils massacrent. Et ils n'ont remis le sabre au fourreau que quand ils ont vu leurs ennemis tomber sur la poussière, blessés, expirants, et les étrangers s'enfuir épouvantés vers d'autres pays.

LES ADIEUX DE L'HELLÈNE.

COMMENTAIRE.

Ce chant populaire m'est arrivé tout récemment de Marseille, où il venait d'aborder. J'étais, en premier lieu, tenté d'y reconnaître ces trois cents Palicares de l'Épire (toujours trois cents! chiffre immortalisé par les héros des Thermopyles) qui, sous les ordres de l'intrépide Georgeaki, combattirent dans les provinces danubiennes à l'arrivée d'Alexandre Ypsilanti. Mais presque tous y périrent, comme leur vaillant capitaine : et ces faits d'armes ont précédé les exploits des Nikitas et des Botzaris rappelés dans le texte.

C'est donc à une de ces vigoureuses attaques ignorées de l'histoire et dirigées par les Armatoles contre les Turcs de la Thessalie et de la Thrace, pendant la guerre de l'Indépendance, que l'on doit rapporter ce touchant dialogue entre l'Hellène et sa mère. On l'intitule aussi, quand on le chante dans les ré-

gions helléniques, de ces mots spartiates *Avec ton bouclier, ou dessus* (1), qui se trouvent répétés dans la huitième stance. Paroles célèbres conservées par Plutarque, qui en fait honneur à la mère d'un guerrier de Lacédémone. « Fuir est honteux et domma-« geable à Sparte, » disait Callicratidas; « il faut, en « restant, mourir ou vaincre : voilà ce qui est « beau (2). »

Ces souvenirs d'anciens combats, répétés par les chants modernes, peuvent passer encore pour un encouragement et une espérance. Les Grecs du mont Olympe, du haut de leurs sommets indépendants, jettent sans cesse des regards d'une noble convoitise sur les plaines asservies de la Thessalie limitrophe, et vers les rivages voisins de la Thrace qui, tôt ou tard, doivent leur appartenir.....

Le baiser sur les yeux et sur les lèvres est, en Grèce, le salut respectueux et tendre des plus proches parents et des plus chers amis : la salutation officielle consiste à porter la main aux lèvres; geste d'obéissance et de supplication réservé pour les dieux dans l'antiquité. Cette coutume passa en France et en Italie, comme le célèbre Muret en témoigne : maintenant elle est confinée dans l'Orient, où je l'ai vue constamment en honneur.

(1) Ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ τάν.
(2) Plutarque, *Apopht. Lacon.*

ΙΖ'.

ΑΣΜΑ ΕΙΣ ΤΗΝ Γ' ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΥ.

Ἡ τῆς τρίτης Σεπτεμβρίου 'μέρ' ἀνέτειλε λαμπρα,
Κ' αἱ καρδίαι τῶν Ἑλλήνων ἔπαλλον ἀπὸ χαρά·
Ὁ Καλλέργης, Μακρυγιάννης, κι' ἄλλοι μὲ αὐτοὺς πολλοὶ
Τὄνομά των εἰς αἰῶνας θέλει ἀκτινοβολεῖ.
Ἐν νυκτὶ εἰς τὸ παλάτι τρέχουν, τὸ πολιορκοῦν,
Καὶ τὸ Σύνταγμα ζητοῦσι εἴτε ἄλλως πῦρ θὰ 'ποῦν·
Ἀΐφνης δὲ ὁ βασιλεύς μας βλέπει πολιορκισμὸν,
Στὸ παράθυρόν του βγαίνει καὶ μὲ τρόμον φοβερὸν,
« Ἕλληνες ἠγαπητοί μου! » εἶπε, καὶ ἐξεστηκὸς
Ἔβλεπε πῶς λαοῦ πλῆθος ἔτρεχεν εἰρηνικῶς.
Λέγει, » ποῦν' οἱ ὑπουργοί μου μὲ ἐμὲ νὰ συσκεφθοῦν,
« Πλὴν αἱ συναθροίσεις αὗται πρέπει νὰ διαλυθοῦν. »

XVII.

LE TROIS SEPTEMBRE (EN 1843).

Le jour du trois septembre s'est levé brillant; et les cœurs des Hellènes ont palpité de joie.

Kallergis, Macryiannis et beaucoup d'autres avec eux : Leur nom rayonnera dans les siècles futurs.

Ils courent la nuit au palais, l'assiégent, et demandent la Constitution; sans quoi, ils mettront le feu.

Aussitôt que notre Roi a vu ce siége, il se met à sa fenêtre tout tremblant. « O mes Hellènes chéris! » s'écrie-t-il ; et il est tout surpris de voir le peuple accourir en foule pacifiquement.

Il dit : « Où sont mes ministres pour délibérer « avec moi? Il faut d'abord que ces rassemble- « ments se dissipent. »

Εἰς αὐτὰς τὰς περιστάσεις δὲν χρειάζοντ' ὑπουργοὶ,

Ἐπειδὴ ὁ λαὸς θέλει Σύνταγμα διὰ νὰ γενῇ.

« Ἕλληνες ὅσα ζητεῖτε εἶν' ὡραῖα καὶ λαμπρὰ,

« Καὶ ἐγὼ τὰ ὑπογράφω μὲ μεγάλην μου χαρὰ,

« Διορίαν ὅμως θέλω ἐξ ὀλίγων ἡμερῶν,

« Νὰ σκεφθῶ, ν' ἀποφασίσω καὶ μετὰ τῶν ὑπουργῶν· »

Ὄχι Βασιλέα! τώρα πρέπει ἡ ὑπογραφὴ,

Ὁ λαὸς νὰ ἡσυχάσῃ καὶ νὰ ἐπαναπαυθῇ.

Αἴφνης καὶ τοὺς πρέσβεις βλέπουν διὰ νὰ παρευρεθοῦν,

Στολισμένοι καὶ ζητοῦντες στὸ παλάτι νὰ ἐμβοῦν.

Ἐμποδίζονται ἀμέσως στέκονται καὶ ἀποροῦν

Τὴν σοφίαν τῶν Ἑλλήνων, καὶ εὐθὺς ἀναχωροῦν·

Ἡ βασίλισσα τῷ λέγει, « πρέπει, Ὄθων μου, νὰ ζῇς

« Τὴν ὑπογραφὴν νὰ δώσῃς καὶ νὰ μὴν ἀργοπορῇς.

« Πρῶτος Ἄναξ ὢν Ἑλλάδος, σ' ἀγαπᾷ καὶ ὁ λαὸς,

« Ἄρα πρέπει νὰ καυχᾶσαι νᾶσαι Συνταγματικός.

« Στὴν Ἑλλάδα, ὡς γνωρίζω, μολονότι καὶ γυνὴ,

« Τὸ πᾶν ἄνω κάτω νἄλθῃ, Σύνταγμα θέλει γενῇ.

Dans de telles circonstances, les ministres ne servent à rien; car c'est le peuple qui exige une Constitution.

— « Hellènes, ce que vous demandez me paraît « bon et juste, et je le signerai avec grand plai- « sir; mais je demande un ajournement de quel- « ques jours pour réfléchir et me décider avec « mes ministres. » —

Non, Sire; il faut signer tout de suite, pour calmer et satisfaire le peuple.

Voici les ambassadeurs qui veulent arranger la chose, arrivent en uniforme, et sollicitent l'entrée du palais. On les refuse; ils s'arrêtent. Ils hésitent devant la sagesse des Hellènes, et ils s'en vont.

La Reine lui dit : « Mon cher Othon, je t'en « prie, donne, sans plus tarder, ta signature.

« Tu es le premier roi de la Grèce, et le peuple « t'aime. Eh bien! fais-toi honneur aussi d'être « constitutionnel.

« Bien que je ne sois qu'une femme, je le sais, « quand tout devrait aller en Grèce sens-dessus- « dessous, il faudra toujours finir par une Consti- « tution. »

Παρευθὺς ὁ βασιλεύς μας χωρὶς νὰ χάσῃ καιρὸν,

Τὴν ὑπογραφήν του δίδει κ' ἡσυχάζει τὸν λαόν.

Ζήτω! ὅθεν κράζουν πάντες μετὰ ζωηρᾶς κραυγῆς,

Εἴθ' καὶ τῶν λοιπῶν Ἑλλήνων νᾶσαι σὺ ὁ λυτρωτής.

Τοῦ νὰ ἐλευθερωθῶσι τοῦ τυραννικοῦ ζυγοῦ.

Τοῦ ἀχρείου Μουσουλμάνου καὶ βαρβάρ' Ὀθωμανοῦ·

Τιμὴ πρέπει εἰς τὸ Στέμμα κ' εἰς τὸν Ἑλλήνων λαὸν,

Π' ἔλαβον τὸ Σύνταγμά των μὲ τρόπον εἰρηνικόν.

Ζήτω Ἕλληνες πολῖται, καὶ στρατὸς καὶ στρατηγοί!

Ἡ Ἑλλὰς ἐλευθερώθη, ἐξωρία οἱ Βαυαροί!

Ἕλληνες, ἀδελφοσύνη καὶ ὁμόνοια πολλὴ

Πρέπει νὰ ὑπάρξῃ τώρα, καθὸ Συνταγματικοί.

Ἔπεσεν ἡ Δεσποτεία καὶ ὁ ἀπολυτισμὸς,

Κι' ἀνηγέρθη εἰς τὸ Ἔθνος Θρόνος Συνταγματικός.

Βουλή τε καὶ Γερουσία, Νόμοι Συνταγματικοὶ,

Θ' ἀντηχήσουν εἰς τὸ βῆμα οἱ δεινοὶ ῥητορικοί.

Εἶν' ἐλευθεροτυπία· ὑπεύθυνοι οἱ ὑπουργοὶ,

Δίδοντες ἕκαστος λόγον τῶν πράξεών του τῇ Βουλῇ.

Aussitôt notre roi, sans perdre de temps, donne sa signature, et le peuple s'apaise. —

Bravo ! bravo ! crie la foule à grand bruit. Dieu veuille que vous soyez aussi le sauveur des autres Hellènes ! Qu'ils soient délivrés du joug tyrannique des barbares Ottomans !

Honneur à la Couronne et au peuple grec ! il a eu sa Constitution par des voies pacifiques.

Vivent les Hellènes patriotes, et l'armée et ses chefs !

La Grèce est devenue libre ; chassons les Bavarois !

Hellènes, la fraternité et l'union montreront que vous êtes de vrais constitutionnels.

Le despotisme et l'absolutisme sont tombés ; le trône constitutionnel s'est élevé sur la nation.

Un parlement, un sénat ; des lois constitutionnelles.

De bons orateurs feront retentir la tribune. La presse est libre ; les ministres sont responsables, et rendent chacun leurs comptes au parlement.

Ὅθεν δεῖ νὰ μιμηθῶμεν τοὺς προπάτορας ἡμῶν,
Ἴσως καὶ εἰς ἡμᾶς ἔλθῃ ὁ ποτὲ χρυσοῦς αἰών.
Ὅθεν οἱ ἀγωνισθέντες κατὰ τοῦ τυραννικοῦ ζυγοῦ,
Ἅπαντες θ' ἀνταμειφθῶσιν ὑπ' ἔθνους τοῦ Ἑλληνικοῦ
Ζήτω Ὄθων, Ἀμαλία! ζεῦγος Συνταγματικόν!
Ἐν εἰρήνῃ κυβερνᾶτε τὸν Ἑλληνικὸν λαόν.

Ainsi donc, imitons nos ancêtres ; peut-être aurons-nous, comme eux, un âge d'or !

Enfin, après avoir combattu contre le joug tyrannique, écrions-nous avec toute la nation :

Vive Othon ! vive Amélie, couple constitutionnel ! Gouvernez en paix le peuple grec !

LE TROIS SEPTEMBRE.

COMMENTAIRE.

Je termine la section historique par le chant populaire le plus récent, comme aussi sans doute le plus digne de curiosité, en raison de son caractère politique; et, supprimant tant d'autres réflexions, rapprochements, comparaisons, repentirs et regrets qui surgissent de ce récit naïf, pour nous Français, récemment républicains, je ferai observer seulement que, tandis qu'on nous accuse de mettre en chansons toute chose, nous n'avons pas encore osé rimer, en France, la catastrophe de 1830, cause originelle de nos misères actuelles, ni la révolution de 1848, qui en est la triste et logique conséquence.

Nota. — Peut-être est-il à propos d'avertir, une fois pour toutes, que j'ai retranché du texte grec ces

petits arcs hétérogènes placés sous quelques notes, et destinés à fondre deux syllabes en une seule : orthographe née, dit-on, du rhythme moderne. Cette méthode a le tort, si je ne me trompe, de n'être pas uniformément adoptée par la calligraphie et la typographie helléniques, d'attirer en bas, au dessous de la ligne à lire, les yeux déjà trop occupés en haut et au dessus ; le tout sans beaucoup de profit pour la prononciation ; enfin, elle rend plus épaisse cette forêt d'*esprits* et d'*accents* qui ombrage les lettres romaïques, et où le regard se perd. J'ai bien envie de dire comme Brunck, l'un de mes plus célèbres modèles en l'art de déchiffrer les manuscrits grecs : « Quant à toute cette doctrine des accents, je ne « m'en soucie pas plus que de cela... » *Universam de accentibus doctrinam non assis facio.*

(Brunck, *Anal.* III, p. 13.)

CHANTS DU PEUPLE

EN GRÈCE.

SECTION DEUXIÈME.

CHANTS KLEPHTES.

Α'.

ΤΟΥ ΚΟΥΤΖΟΧΡΗΣΤΟΥ.

Ἐβούρκωσεν ὁ οὐρανὸς, ὁ ἄνεμος μουγκρίζει,
Καὶ τὰ λαγκάδια ἀντηχοῦν, οἱ πιστικοὶ θαυμάζουν,
Τί τὸ κακὸ ποῦ γίνεται, καὶ σκούζουν τὰ κοράκια.
Ὁ Κουτζοχρῆστος πολεμάει μὲ τὸν Ταχὶρ ἀμπάζη·
Πέφτουν τουφέκια σὰν βροχὴ, κουρσιούμια σὰν χαλάζι,
Θερίζουν τούρκικα κορμιὰ, κονιάρικα κουφάρια.
Κ' ὁ Κουτζοχρῆστος σὰν ἀετὸς παντοῦ τοὺς τριγυρίζει,
Καὶ σὰν λιοντάρι φοβερὸ μὲ τὸ σπαθὶ 'ς τὸ χέρι,
Χωρὶς τουφέκι νὰ κρατῇ, σὰν πρόβατα τοὺς σφάζει,
Καὶ σὰν λαγοὺς τοὺς κυνηγάει· 'ς τὰ παλληκάρια λέγει·
« Χτυπᾶτε τὰ σκυλοκορμιὰ, καὶ μὴ τοὺς ἀψυχᾶτε,
Νὰ μάθουν, μὲ ποιὸν πολεμοῦν, μὲ ποιὸν ἔχουν νὰ κάμουν.
Χτυπᾶτε τ' ἄπιστα σκυλιὰ, νὰ μὴ κρυφθῇ ὁ ἥλιος,
Νὰ μὴ νυχτώσ' ὁ οὐρανὸς, κ' εὑροῦν τὸν γλυτωμόν τους. »
Κ'οἱ Τοῦρκοι κράζ'ν· ἀλλάχ, ἀλλάχ! καὶ φεύγουν τρομαγμένοι·
Ἀλλάχ, ἀλλάχ, μεντέτ ἀλλάχ, μεγάλο κιαμέτι.

I.

KOUTSOCHRISTOS.

Le ciel s'est assombri; le vent mugit; les vallées retentissent. Les fidèles s'effrayent des malheurs qui s'annoncent; et les corbeaux croassent.

C'est Koutsochristos qui se bat contre Tahir-Pacha; les coups de feu se pressent comme la pluie, et les balles comme la grêle. Les Turcs sont moissonnés; les cadavres de ces mauvais Iconiates tombent en poussière.

Koutsochristos, ainsi qu'un aigle, plane sur eux et les entoure comme un formidable lion. Le sabre à la main, il veut vaincre sans fusil; il les égorge comme des brebis, ou les fait fuir comme des lièvres... Puis, il dit à ses braves :

« Frappez sans pitié ces chiens; qu'ils sachent « à qui ils ont affaire. Frappez ces chiens d'infi- « dèles avant que le soleil se cache et que la nuit « vienne, de peur qu'alors ils ne puissent s'échap- « per. »

Et les Turcs s'écrient : Allah! Allah! et ils s'enfuient pleins d'épouvante, en s'écriant : Allah! Allah! miséricorde! Quelle terrible déroute!

KOUTSOCHRISTOS.

COMMENTAIRE.

Koutzochristos, ou Christos fils de Kitzos, était, comme son père, un intrépide capitaine de Klephtes dans les cantons qui couvrent les penchants thessaliens du mont Olympe, vraie patrie des Klephtes *pur-sang*, si j'ose ainsi dire, et non dans le mont Æta de la Phocide, comme l'a conjecturé M. Fauriel.

On rencontre dans le texte de cette chanson plusieurs paroles turques; et c'est un motif de plus pour la croire originaire de l'antique Macédoine, qu'habitent quelques colonies d'Ottomans : *Koursoumia* qui signifie *balles; Tahir-Pacha*, un gouverneur de Salonique inconnu, *Koniarica*, Turc d'Iconium, etc.

Après leur conquête de la Thessalie, les Osman-

lis jetèrent dans les plaines du Pénée des peuplades musulmanes qu'ils tirèrent de l'Asie-Mineure, et particulièrement de la province d'Iconium. Ces nouveaux colons furent bientôt redoutés autant que méprisés des habitants de l'Albanie ; et l'épithète *Koniarika* devint une injure.

Le dernier vers, qui répète les cris de désespoir et les plaintes ordinaires des Musulmans, est presque tout entier écrit en langue turque.

Les chants et les légendes klephtes sont généralement le produit des veillées villageoises. Pendant la belle saison, la population des montagnes habite les hautes vallées, pour y cultiver quelques champs épars, et pour y paître de nombreux troupeaux. Elle revient à la première neige vers ses cabanes groupées les unes auprès des autres aux flancs des collines.

Alors, les réjouissances des fêtes religieuses qui signalent la fin et le commencement de l'année ; les danses, qu'animent rarement la cornemuse et la flûte à bec, mais presque toujours des voix alternatives ; enfin, les loisirs de l'hiver, multiplient ces improvisations, aussi variées dans leur nature que monotones dans leur harmonie. C'est un fait héroïque comme ici, une anecdote pastorale, une mésaventure amoureuse, une idée naïve, ou un mot plaisant.

Ces fiers habitants des montagnes, qui n'ont rien appris que d'eux-mêmes, sont les descendants, et, sans trop s'en douter, les imitateurs du chanteur Phémius. Celui-ci quand, déposant sa lyre, il se jette aux genoux d'Ulysse pour lui demander la vie, lui dit :

Αὐτοδίδακτος δ' εἰμί· θεὸς δέ μοι ἐν φρεσὶν οἴμας
Παντοίας ἐνέφυσεν·

HOMÈRE, *Odyss.*, ch. XXII, v. 348.

« Je ne fais rien que je n'aie appris tout seul. « C'est Dieu qui souffle dans mon esprit des chan- « sons de toutes sortes. »

Et Homère, sous ces paroles modestes et si naïves d'un poëte primitif, n'a-t-il pas voulu retracer sa propre image?

Parfois une seconde inspiration s'ajoute à la première; et ces compositions, successivement corrigées et toujours anonymes, finissent par devenir l'œuvre de tout un village. Ainsi perfectionnée, quand elle a excité la joie bruyante des danseurs, l'admiration des vieillards, ou les larmes d'un auditoire silencieux, la chanson s'étend de mémoire en mémoire.

Le Palicare la redit dans ses accès d'indépendance; la jeune Albanaise, dans ses fredons du matin, en allant puiser à la fontaine voisine; le pâtre, pen-

dant les longues heures de sa vigilance solitaire; le mendiant la récite de porte en porte : elle devient insensiblement nationale, populaire; et, altérée par des variantes successives, elle passe de génération en génération, jusqu'à ce qu'un voyageur indiscret ou un helléniste passionné dompte sous le frein de l'écriture la pensée sauvage, l'arrête dans ses bonds capricieux, et en fasse retentir les accents, fixes désormais, bien loin de l'écho natal qui l'avait jusqu'alors seul répétée.

Β'.

ΤΟΥ ΦΩΤΗ.

Λαλοῦν τ' ἀηδόνια 'ς τὰ βουνὰ κ' οἱ πέρδικες 'ς τὰ πλάγια,
Λαλεῖ κ' ἕνα καλὸν πουλὶ 'ς τοῦ Φώτη τὸ κιβούρι.
« Δὲν τ' εἶπ' ὁ Σύρος μιὰν φορὰν, δὲν τ' εἶπε τρεῖς καὶ πέντε ;
Φώτη μου, μὴ στολίζεσαι, μὴ βάλλῃς τόσ' ἀσήμια,
Χαμήλωσε τὸ πόσι σου καὶ σκέπασ' τ' ἀσήμια,
Τὶ σὲ τὰ βλέπ' Ἀρβανιτιὰ καὶ στρίφει μαῦρα δόντια. »
« Οὐδὲ τ' ἀσήμια μ' ἔφαγαν, οὐδ' ἡ 'περηφανεία·
Μὸν μ' ἔφαγαν οἱ γέροντες, γέροντες Λιβαδῖται.
Τοὺς εἶχα ἅσπρα δανεικὰ, σακκούλας ἑβδομῆντα,
Κ' ὅσον 'μουν κλέφτης 'ς τὰ βουνὰ, μὲ λὲν, πῶς μὲ τὰ δίνουν,
Σαν 'βγῆκα καὶ προσκύνησα μέσα 'ς τὴν Ἐλασσῶνα,
'πὸ δυὸ 'πὸ δυὸ κοβέντιασαν, 'πὸ δυὸ τὸ κοβεντιάζουν·

II.

PHOTIS.

Les rossignols chantent sur les collines, et les perdrix sur les côtes de la mer. Un bel oiseau chante aussi sur la tombe de Photis.

« Le sorcier ne te l'a-t-il pas dit une, trois et « cinq fois? Cher Photis, ne te pare pas ainsi ; « ne porte pas tant d'ornements d'argent ; abaisse « les franges qui couvrent ton front, et cache tes « bijoux. Les Albanais te regardent, et grincent des « dents. »

— Ce ne sont ni mes parures qui m'ont perdu, ni mon ostentation ; ce sont les Primats qui m'ont ruiné, les Primats de Livadie. Je leur avais prêté de l'argent, soixante et dix bourses. Ils m'ont promis de me le rendre, tant que je suis resté Klephte dans nos montagnes ; mais lorsque j'en suis descendu, et que j'ai fait ma soumission au milieu d'Élassona, ils se sont réunis deux à

Τὸν Φώτην νὰ βαρέσωμεν, τὸν Φώτην τὸ Ζηδρούλι. —
Γράφουν γραφὴν καὶ προβοδοῦν μέσα 'ς τὴν Ἐλασσῶνα·
« 'ς ἐσέν', Ἀχμὲτ, μπουλουκμπασὴ, 'ς ὅλα τὰ παλληκάρια.
Ψωμὶ κ' ἁλάτι φάγαμεν καὶ πάλιν θὲ νὰ φάμεν·
Τὸν Φώτην νὰ βαρέσετε, τὸν Φώτην τὸ Ζηδρούλι,
Θὰ μᾶς χαλάσει τὰ χωριὰ κ' ὅλον τὸ βιλαέτι. »

deux, et l'un a dit à l'autre : « Il faut nous défaire « de Photis, le fils de Zidros. » Puis, ils ont écrit et envoyé la lettre suivante à Élassona :

« A toi, Achmet le bouloukbachi, et à tous tes « braves. Nous avons mangé jadis ensemble le « pain et le sel ; nous le mangerons encore. Frap- « pez Photis, le fils de Zidros ; car il nous gâtera « nos hameaux et tout le district. »

PHOTIS.

COMMENTAIRE.

Le sorcier. — Le Syrien (ὁ Σύρος). L'art de la divination sérieuse et de la magie est exercé, en Grèce, par les Syriens et les Arabes. Les Tziganes (Bohémiens) ne sont, en quelque sorte, que des sorciers pour rire.

Le Posi (τὸ πόσι) n'est ni le turban grec de mousseline blanche enroulé deux fois autour de la calotte de coton; ni le kalpack, bonnet de fourrure des Hellènes élégants et civilisés : c'est une sorte de *couvre-chef* orné de franges, que portaient autrefois les capitaines et les palikares; il n'est plus usité.

La Bourse. — La bourse turque est de cinq cents piastres, valant plus de 500 francs à l'époque où Photis prêtait aux Livadiens.

Ma soumission. — Photis, comme son père Zidros, la terreur des pachas, après avoir fait partie des Klephtes *amers* ou *sauvages* (ἄγριος) du mont Olympe, devint, pour son malheur, dans la plaine, Klephte *doux* ou *apprivoisé* (ἥμερος). La révolution de 1821 a mis fin à cette classification naïve des Klephtes, empruntée aux fruits ou aux oiseaux de leurs montagnes.

Elassona. — C'est Oloosson *la Blanche*, ainsi nommée par Homère (Hom., *Iliade*, ch. II, v. 739). pour son sol argileux. Chef-lieu de district (*Voïvodilik*), métropole d'un archevêché grec, et capitainerie d'Armatoles.

Le Bouloukbachi.—Boulouk-bachi, général de brigade. Le nom de *Boulouk* s'appliquait dans l'armée ottomane aux *Ortas* (régiments de janissaires, infanterie), premiers en chiffre à commencer par le n° 1 jusqu'au n° 62 inclusivement; et à la cavalerie régulière (*Yédikli-Zaïm*), corps de 6000 hommes divisés en quatre *Boulouks*.

Le pain et le sel. — Manger ensemble le pain et

le sel, c'est contracter alliance et amitié. Tradition de l'hospitalité arabe, qui, partant du désert asiatique, et maintenue chez les Turcs, est parvenue chez les Grecs, et même, comme on le voit, aux Klephtes. Cette coutume vient de plus loin; on la rencontre dans les livres historiques de la Bible, dans les préceptes de Pythagore, dans les tragédies d'Euripide, dans les harangues de Démosthène, enfin parmi les Macédoniens ancêtres directs des Primats de Livadie. Aujourd'hui l'Allemagne, conservant cet honorable usage, l'a modifié à sa façon, en substituant le vin au pain et au sel. « Ceux qui se « transmettent en Germanie la coupe du repas, dit « Érasme, renoncent à tout droit de se faire tort « l'un à l'autre. » Cette loi fraternelle, si souvent enfreinte pendant les sanglantes horreurs de notre première république, mériterait une place dans les tentatives de fraternité qui vont présider en France à la seconde.

Il y a dans ce chant klephte une simplicité mélancolique, et un reflet des mœurs de la montagne, qui semblent se dérober à la traduction. Il faut bien en convenir, ces vers pour être complétement goûtés doivent être lus non-seulement dans leur propre langage, mais encore dans le pays et sous le ciel qui les vit naître sans nul effort. L'érudit, dans le coin de sa bibliothèque, comprendra-t-il jamais, même après d'opiniâtres études, le charme natif de ces ex-

pressions mélangées de grec et de turc, comme les populations qu'elles retracent; ce parfum du sol oriental qui s'en dégage pour ainsi dire, et qui vient enivrer la tête et le cœur du Levantin, en dénouant pour lui la chaîne des souvenirs et des impressions patriotiques?

Γ'.

ΤΟΥ ΝΙΚΟΤΣΑΡΑ.

« Πέρνα το, Νίκο, πέρνα το, αὐτὸ τὸ μονοπάτι,
Δεύτερον πλέον δὲν τὸ περνᾷς, δεύτερον δὲν διαβαίνεις. »
« Ποῦ ξεύρεις συ, πουλάκι μου, καὶ μὲ τὸ λὲς ἔμενα; »
» Ἐχθὲς, προχθὲς ἐπέρασα ἀπὸ τὸ Βλαχοχώρι,
Κ' ἄκουσα πῶς κοβέντιασαν γέροντες Λιβαδῖται·
Τὸν Νίκον νὰ βαρέσωμεν, τὸν Νίκον τὸ Τσαρούλι,
Ποῦ 'ναι λουλούδι 'ς τὰ βουνὰ καὶ κυπαρίσσ' 'ς τοὺς κάμπους,
Εἶναι καὶ μέσ' 'ς τὴν θάλασσαν πύργος θεμελιωμένος. »
Κ' ὁ Νίκος σὰν τὸ ἄκουσε, πολὺ τὸν κακοφάνη.
Τὸν ψυχουιόν του φώναξε, καὶ τὰ παιδιά του λέγει·
« Παιδιά μου, ζώστε τὰ σπαθιὰ, καὶ πάρτε τὰ τουφέκια,
Νὰ πάγωμεν νὰ καύσωμεν τὸ ἔρημον Λιβάδι. »

III.

NIKOTSARAS.

« Passe le sentier, Nikos, passe. Tu ne le re-
« passeras pas, Nikos; car tu ne dois pas re-
« venir. »

— Comment le sais-tu, mon petit oiseau, pour me le dire?

« C'est que, hier et avant-hier, j'ai traversé
« Vlachochori, et j'ai appris le complot des Pri-
« mats de Livadie. — Frappons Nikos, le fils de
« Tsaras, qui est la fleur de nos montagnes, le cy-
« près de nos champs, et la tour inébranlable au
« sein de la mer. »

Nikos s'indigne à cette nouvelle; il appelle son fils adoptif, et dit à ses palikares :

— Mes enfants, ceignez vos sabres, et prenez vos fusils; allons brûler la méchante Livadie. —

Καὶ κίνησαν, καὶ πήγαιναν ἐξ' ἀπὸ τὸ Λιβάδι·
Φωτιὰν βάλλουν 'ς τὴν χώραν των, κοτζαμπασίδες δένουν,
Κ' εἰς τὰ βουνὰ τοὺς ἔβγαλαν, βαρειὰ τοὺς τυραννοῦσαν.—
Ποιὸν θέλτε νὰ βαρέσετε, τὸν Νίκον τὸ Τσαρούλι;
Ποῦ 'ν' ἕνα τριαντάφυλλον 'ς τὸν κόσμον ξακουσμένον;

Ils marchèrent, et vinrent à Livadie tout droit. Là, ils mettent le feu à la ville, enchaînent les kodjabachis, les conduisent dans les montagnes, et les traitent durement.

— Qui voulez-vous donc tuer, Primats de Livadie? Serait-ce Nikos, le fils de Tsaras, qui est semblable à la rose, et dont le nom retentit dans l'univers?

NIKOTSARAS.

COMMENTAIRE.

Nikos, fils de Tsaras. — Ce Nikotsaras, le plus célèbre capitaine des Armatoles du mont Olympe, fut tour à tour Klephte sur terre et pirate sur mer. Son nom et ses exploits vivent encore dans les chants et la mémoire des peuplades thessaliennes, qui, livrées, aujourd'hui comme dans l'antiquité, à leurs superstitions magiques et traditionnelles, ne le croient pas mort, et soutiennent qu'il était invulnérable. Il dort dans l'île de Skyre, dit la chronique klephte, mais il dort pour se réveiller bientôt, et pour exterminer de nouveau les Turcs.

Vlachochori. — L'un des villages valaques groupés autour du Pinde : colonie des Valaques qui s'établirent en Grèce vers le dixième siècle, où se parle encore le dialecte quasi-latin de la Valachie.

Serait-ce en raison de cet idiome originel que les Valaques du Pinde prétendent descendre des Romains réfugiés après Pharsale dans les montagnes de l'Épire ?

Livadie. — L'ancienne Libadée en Béotie, bien plus renommée par l'antre de Trophonius, dont on voit encore les vestiges dans la citadelle, que par son privilége exclusif d'être inaccessible aux taupes. Ce phénomène inexpliqué portait grand préjudice à la voisine de Livadie, Orchomène, dont les taupes envahissaient le territoire en si grand nombre, que Pline le naturaliste y a vu des matelas faits avec leurs peaux.

Kodja-Bachi. — C'est, en turc, l'équivalent de Proestos, titre grec des Primats des villages.

Δ'.

Ο ΠΑΠΠΑΣ ΤΗΣ ΠΟΥΛΙΑΝΑΣ.

Ἀνάθεμά σε, βρὲ παπᾶ, παπᾶ 'πὸ τὴν Πουλιάναν
Μὲ τὴν γραφὴν ποῦ ἔστειλες τὴν ἀποκρεὰν τὸ βράδυ.
« 'ς ἐσένα, Ἰάννη Καραλῆ, 'σ' ὅλα τὰ παλληκάρια.
« Πενῆντα γρόσια κέρασμα καὶ χωρὶς τὰ μπαχτζίσια,
« Τὸν Ἰάννην νὰ μὲ φέρητε, τὸν Ἰάννην τὸν γαμβρόν μου.
« Σὰν δὲν θελήσῃ νὰ ἐλθῇ, φέρτε του τὸ κεφάλι. »
Καὶ κίνησαν πέντε παιδιὰ κι' ὁ ψυχουιὸς ἀντάμα.
Εὗρον τὸν Ἰάνν', ὁπ' ἔπινε μαζὶ μὲ τὰ παιδιά του.
« Καλή σου μέρα, Ἰάννη μου. »—« Καλῶς τὰ παλληκάρια,
Ὁρίσατε, μπρατίμοι μου, νὰ φάμεν καὶ νὰ πιῶμεν. » —
« Ἡμεῖς διὰ φάγ' δὲν ἤλθαμεν οὐδὲ διὰ πιεῖν νὰ πιῶμεν.
« Ἰάννη σὲ κράζ' ὁ πένθερος ν' ἔλθῃς ν' ἐνταμωθῶμεν. » —
« Ἂν εἶναι διὰ καλὸν ν' ἐλθῶ νὰ στολισθῶ νὰ ἔρθω,
Κι' ἂν εἶναι διὰ κακὸ ν' ἐλθῶ, νὰ ἔλθω καθὼς εἶμαι. »

. . . . . .

IV.

LE PAPPAS DE POULIANA.

Maudit sois-tu, Pappas, Pappas de Pouliana, toi et la lettre que tu écrivis un soir de carnaval!

« A toi, Jani Karali, et à tous tes palikares, cin-« quante piastres pour boire, sans compter les « étrennes, si vous m'amenez Jani, mon gendre. « Apportez-moi sa tête, s'il refuse de venir. »

Cinq palikares se mettent en marche, et le fils adoptif du Pappas avec eux. Ils trouvent Jani à table, au milieu de ses enfants. — « Bonjour, cher Jani. » — Bonjour, camarades. Entrez, mes frères; buvez et mangez. — « Nous ne sommes venus « ni pour manger ni pour boire. Jani, ton beau-« père te demande; viens avec nous. »

— Si c'est pour mon bien qu'il faut venir, je vais m'habiller pour le voyage; si c'est pour mon malheur, j'irai comme je suis.....

LE PAPPAS DE POULIANA.

COMMENTAIRE.

Pouliana. — Poliana, petite ville de la Macédoine, que l'on nomme communément Drogriani, sur les bords du lac de Prasie, dans les environs de Thessalonique, ou bien Boliana dans la Perrhébie. On y voit quelques ruines nommées Konispolis (ville de poussière).

Karali. — Chef de Klephtes inconnu, ainsi que *Jani*, le gendre du Pappas de Pouliana.

Ce chant inachevé, qui devait se terminer par la mort de Jani, me fut communiqué à l'état de fragment par un prêtre originaire de l'Épire, qui vivait à Thérapia chez l'archevêque d'Éphèse. « Tous nos Pap-« pas, » me disait-il, « ne ressemblent pas à ce tyran « de Pouliana ; mais quelques-uns, révoltés par les « exactions sanguinaires des Pachas, ont exercé bra-

« vement en Thessalie le métier de Klephte; et d'au-
« tres, moins connus, s'occupent en ce moment avec
« autant de courage de notre indépendance. » Parmi ces derniers, il me cita l'archimandrite Dicée; le même qui, en 1826, à la tête de quinze cents hommes, sous le nom glorieux de *Pappa-Fléchas*, se précipita, le sabre à la main, sur l'armée d'Ibrahim, et après des prodiges de valeur, admiré du généralissime égyptien, y trouva la mort.

La vivacité du dialogue est un des caractères distinctifs du chant populaire. Elle le dégage de toutes les entraves que les *dit-il* et *répondit-il* obligés de nos conversations, même racontées en prose, jettent au milieu de nos récits. On n'oubliera pas que, dans le genre héroïque, de telles répétitions ont souvent coûté à Homère un hexamètre tout entier; et l'on saura gré à ses descendants de s'en être affranchis. Chez eux, cette heureuse ellipse ne s'exerce jamais au détriment de la clarté et du naturel. Elle abrége, comme on peut le voir ici, et elle presse la narration sans lui rien enlever de sa naïveté.

Ε'.

Ο ΓΕΡΑΛΑΦΟΣ ΚΑΙ ΤΟ ΖΑΡΚΑΔΙ.

Πέρα 'κεῖ 'ς τὸν Ὄλυμπον, 'κεῖ 'ς τὰ κοντοέλατα
Κάθουνταν γεράλαφος, κι' οὖλο κλαῖν τὰ μάτια του,
Χύνουν δάκρυα κόκκινα, κόκκινα καὶ πράσινα,
Κι' οὖλο καταγάλαζα.
Ζάρκαδος ἐπέρναγε, στέκει καὶ τὸν ρώταγε·
« Τ' ἔχεις βρὲ γεράλαφε, κι' οὖλο κλαῖν τὰ μάτια σου;
Χύνουν δάκρυα κόκκινα, κόκκινα καὶ πράσινα,
Κι' οὖλο καταγάλαζα; »
« Ἤρθαν Τοῦρκοι 'ς τὸ χωριὸ, ἔχουν καὶ λαγωνικὰ,
Ἑβδομήντα δυὸ σκυλιά· »
« 'γὼ τὰ πέρνω 'ς τὸ κοντὸ, καὶ τὰ ρίχνω 'ς τὰ νησιὰ,
'ς τὰ νησιὰ, 'ς τὰ πέλαγα. »
Ἴσα μὲ τὸ δειλινὸ πιάσανε τὸν ζαρκάδο,
Κ' ἴσα μὲ τὸ θάμβωμα πιάσαν' τὸν γεράλαφο.

V.

LE VIEUX CERF ET LE CHEVREUIL.

Là-bas, sur le mont Olympe, dans les forêts basses des sapins, est couché un vieux cerf, dont les yeux pleurent abondamment. Il verse des larmes rouges, rouges et vertes; des larmes bleues aussi. —Un chevreuil passe, s'arrête, et lui dit : « Qu'as-tu « donc, vieux cerf? Pourquoi tes yeux pleurent-ils « abondamment? Pourquoi verses-tu des larmes « rouges, rouges et vertes; des larmes bleues aussi? »

— Les Turcs sont venus au village; et ils ont avec eux soixante et douze lévriers. — « Je vais « les prendre tous ensemble, et les jeter dans les « îles, dans les îles et dans la mer. » — Mais quand vint le soir, ce fut le chevreuil qui fut pris, et quand vint minuit, le vieux cerf.

LE VIEUX CERF ET LE CHEVREUIL.

COMMENTAIRE.

Cette chanson, dont le refrain est bizarre, se chante chez les bergers nomades du Pinde, et exprime un si profond sentiment de tristesse, que la traduction ne saurait en approcher. On dit qu'elle se rattache à une haute antiquité, et qu'elle date de la prise de Thessalonique par Amurat II. Cet événement, qui précéda la perte de Constantinople, fut signalé par plus de calamités encore. Après le carnage, la captivité et la vente des habitants des deux sexes, toutes cruautés rajeunies, après quatre siècles, dans la dernière guerre de l'indépendance, un très-petit nombre de Grecs se retira dans les montagnes et s'incorpora dans les tribus klephtes : ils y portèrent, avec le désir de la vengeance, le souvenir de leurs malheurs.

On peut observer ici que la mélancolie des chants

populaires est douce et naturelle ; elle fuit le *lugubre* et l'*horrible*. La sympathie qu'elle cherche à inspirer naît d'elle-même du récit, et n'est jamais sollicitée par une réflexion de l'auteur. Nos maîtres en l'art d'écrire auraient-ils donc quelque chose à apprendre des bergers klephtes du mont Olympe ?

ς'.

ΓΙΑΝΑΚΗΣ.

Γιανάκη τ' εἶσαι κίτρινος καὶ τ' εἶσαι μαραμμένος;
« Παιδιὰ, σὰν μ' ἐρωτήσετε, νὰ σᾶς τ' ὁμολογήσω.
Ἀπόψ' εἶδα στὸν ὕπνον μου, εἶδα στὸν ὄνειρό μου,
Εἶδ' ὅτι 'σκόρπισ' ὁ ταϊφᾶς καὶ μῶφυγε τ' ἀσκέρι,
Καὶ πῶς με πιανουν ζώντανο αὐτοίν' οἱ Βαρβαρέζοι. »
Χίλιοι τὸμ πᾶν ἀπὸ 'μπροστὰ καὶ δύο χιλιάδες πίσω.
Κι' οἱ πρόκριτοι τοῦ λέγανε, κι' οἱ πρόκριτοι τοῦ λένε.
« Μαρτύρα τὸν Κολιόπουλο καὶ τὸν Κολοκοτρόνη. »
« Παιδιὰ, πῶς μ' ἐπεράσετε; νὰ ψευδομαρτυρήσω;
Μονάχος μου τὸ σήκωσα μὲ τήμ παλιοκαπῶτα.
ξῆνται παράδες τὸ σφαχτιὸ, δύο γρόσια τὸ μοσχάρι
Καὶ τρία γρόσια τ' ἄλογο, ποιὸς θεὸς τὸ ὑποφέρει; »

VI.

JANAKIS.

Janaki, pourquoi donc es-tu si pâle et si changé ? — « Enfants, puisque vous me le demandez, je vais vous le dire. Hier au soir j'ai vu dans mon sommeil, j'ai vu dans mes songes ma troupe se disperser, mon armée s'enfuir; et je suis tombé vivant aux mains des barbares de Bavière... » Il en eut deux mille derrière lui, et mille par devant. Alors les magistrats lui disent et lui répètent: « Porte « témoignage contre Koliopoulos et contre Colo- « cotroni. » — « Enfants, pour qui me prenez-vous? Qui? moi! faux témoin?... Alors, je me suis révolté seul avec ma vieille capote. Soixante paras par mouton!... deux piastres pour un veau!... trois piastres pour un cheval!... Qui donc, grands dieux! pourrait supporter de tels impôts? »

JANAKIS.

COMMENTAIRE.

Ces vers, d'une composition assez récente, méritent quelque intérêt, en ce qu'ils retracent les derniers efforts des Klephtes contre l'autorité. Ici ce n'est plus des Turcs qu'il s'agit, mais des Bavarois.

La régence bavaroise, avant l'arrivée en Grèce du roi Othon, frappa des impôts qui, par leur nouveauté ou leur injustice, soulevèrent une opposition armée dans le Péloponnèse; Colocotroni et Koliopoulo fu-

rent les chefs de la résistance, et, à ce titre, condamnés à mort, puis amnistiés. Janakis, qui était sans doute un de leurs lieutenants, refusa de porter témoignage contre eux, et s'enfuit dans les montagnes.

Z'.

ΤΗΣ ΜΟΝΕΜΒΑΣΙΑΣ.

Διαβᾶτ' ἀπ' τὴ Μονεμβασιὰ ἀπ' τὸ παληοκαστρίτσι,
Ἐκεῖ νὰ 'δῆτε αἵματα ἐκεῖ νὰ 'δῆτε λέσια·
Ποῦ 'κβῆκ' ὁ Κεχαγιάμπεης μ' ὅλους τοὺς Ἀρβανίταις
Κ' οἱ Κλέφταις ὅταν τὄμαθαν, πολὺ τοὺς 'κακοφάνη·
Βάλλουσι βίγλας καὶ βιγλοῦν, βάλλουν καὶ καραούλια.
Ἡ κάτω βίγλα 'φώναζε τὸ κάτω καραούλι.
Πιᾶστε τὸν τόπον δυνατὰ καὶ φθιάστε τὰ ταμπούρια.
Ὁ Κεχαγιᾶς μᾶς πλάκωσε μ' ὅλους τοὺς ἀρβανίταις.
Πρώτη μπατάλια ποῦ 'πεσε, τὴν ῥίχν' ὁ Κυριακούλης,
Βαρεῖ τὸν μπαϊρακτάραγα κι' αὐτὸν τὸν σιλιχτάρην.
Πέρνει μουλάρια μὲ φλωρὶ μουλάρια μὲ χρυσάφι.
« Ποῦ 'σαι καϊμένε Θεόδωρε καὶ σὺ Κωλοκοτρόνη;
Ποῦ ξεπατόνεις τὴν Τουρκιὰ καὶ τοὺς παλαιοὺς ἀγάδες.
Τί λὲς, σκυλὶ Κιαμίλμπεη, καὶ σὺ, βρὲ Κιμουρτάτη;
Θὰ πιάσω σκλάβους μπέηδες καὶ σκλάβους βεζυράδες,
Θὰ πιάσω τὰ ῥετζάλια σου κι' ὅλα σου τὰ χαρέμια. »
Πιάνουν χαρέμια δεκοκτὼ καὶ μπέηδες δεκαπέντε.

VII.

MONEMBASIE.

Passez par Monembasie et par Paléocastritsi. Là vous verrez du sang ; là vous verrez des cadavres.

Le kehaya-bey y vint avec tous ses Arvanites. Les Klephtes, en l'apprenant, s'en indignèrent; ils placent des sentinelles, et veillent eux-mêmes ; ils placent aussi des corps de garde ; et la sentinelle d'en bas crie à son détachement : « Tenez « ferme dans les postes, et battez le tambour ; le « Kehaya nous arrive avec toutes ses forces. »

La première bataille qui tombe, c'est Kyriakoulis qui la lance. Il frappe le Baïractar-aga et le Séliktar lui-même. Il s'empare des mulets chargés de bourses, des mulets chargés d'or.

— « Où es-tu, pauvre Théodore, et toi, Colo- « cotroni, toi, le fléau de la Turquie et des vieux « agas? Qu'en dis-tu, chien de Khiamil-bey, et « toi, méchant Kimourta? Je vais faire des beys « prisonniers et des vizirs esclaves. Je vais pren- « dre toute leur suite et leurs harems. »

Ils prennent dix-huit harems et quinze beys!!!

MONEMBASIE.

COMMENTAIRE.

Le héros de cette chanson est Kyriacoulis, frère du fameux Pietro-Bey Mavro-Micalis, prince de Maïna ; celui-ci, membre actif et puissant de l'Hétairie, était aussi l'un des plus vaillants capitaines des Klephtes de Morée.

J'ai réuni et placé dans cette section trois chansons, y compris la précédente des Klephtes de Morée. Variété de Klephtes plus modernes, mais non moins

braves que les Palikares indépendants du Pinde ou de l'Olympe. Le fameux Colocotroni fut leur chef et leur héros. Son nom, et le sujet de ses chants populaires, aurait pu les rattacher à la section historique; mais les collecteurs de poésies manuscrites les ont classés eux-mêmes parmi les faits appartenant à la klephtairie, et j'ai fait comme eux.

Palæocastritsi. — Ancienne petite forteresse, nom commun à tous les vieux châteaux vénitiens, génois, ou de plus antique origine, qui se multiplient sous les yeux du voyageur en Orient.

Le *Kehaya-Bey.* — Ali-Bey nommé pacha de Morée, *kehaya* ou lieutenant du général en chef Kourchid séraskier; ce même Kourchid, vainqueur du vieux et féroce Ali Tébélen d'Ianina.

Arvanites. — Albanais errants, Arnaoutes; satellites du Kehaya-Bey.

Baïractar-aga. — Le porte-drapeau.

Sélictar. — Le porte-sabre d'Ali-Bey.

Les Klephtes, dépourvus jusqu'alors de troupes régulières, avaient emprunté leurs termes de tactique à leurs voisins, à leurs auxiliaires et à leurs ennemis. C'est l'Italie qui leur donne les mots Bigla (*Vigilia*), sentinelle, et *Bataglia ;* comme la Turquie, le *Karaouli*, corps de garde; et l'armée française, le *Tambour.*

Théodore. — Chef de Klephtes, fils du fameux capitaine Zacharias du Péloponnèse.

Khiamil-Bey. — Khiamil, Bey de Corinthe, célèbre par ses immenses richesses, pris par les Grecs en 1821, au siége de Tripolitza, et mis à mort peu de temps après.

On m'a montré à Corinthe l'un des quarante palais que les Grecs attribuaient à Khiamil-Bey, en exagérant son opulence : aucune de ses somptueuses demeures n'était sans doute aussi heureusement située que celle-ci : adossée à l'Acro-Corinthe, elle dominait la ville entière, les campagnes qui descendent jusqu'au rivage, le golfe, et le demi-cercle le plus complet des monts du Pinde et de l'Épire. Le Bey de Corinthe y passait de longues journées, étendu sur ses larges divans, occupé à considérer ses vastes pos-

sessions, ou, comme presque tous les Turcs, oisifs habitants du littoral, à compter les voiles de la mer à l'aide de ses télescopes. Je ne pouvais m'empêcher de penser, moi qui feuilletais alors à toute heure mon Strabon, que ces télescopes eussent été d'un bien meilleur usage entre les mains du géographe. De ces mêmes hauteurs de Corinthe où je lui succédais, Strabon me désignait Cléone *la bien bâtie* (1), dont il avait à l'œil nu, faute de mieux, aperçu les remparts, éloignés de quatre-vingts stades (2).

(1) Homère, *Il.*, liv. II, v. 734.
(2) Strabon, liv. IX, p. 414.

Η'.

ΤΟΥ ΑΝΔΡΕΙΟΥ ΓΕΩΡΓΑΚΗ.

Πολλαῖς μανούλαις θλίβονται κι' ὅλαι παρηγοροῦνται·
Τοῦ Γεώργ' ἡ μάνα θλίβεται, παρηγοριὰν δὲν ἔχει,
'ς τὸ παραθύρι κάθεται, τοὺς κάμπους ἀγναντεύει,
Τὰ ῥιζοβούνια τοῦ Λουνοῦ βλέπει σκοτιδιασμένα·
Μ' εἶν' ἀπ' τὰ χιόνια τὰ πολλὰ, εἴτ' ἀπὸ τὸν χειμῶνα;
Μήτ' ἀπ' τὰ χιόγια τὰ πολλὰ, μήτ' ἀπὸ τὸν χειμῶνα,
Τὸν μαῦρον Γεῶργον ἔκλεισαν οἱ ἄπιστοι Λαλέοι.
Αὐτοὶ δὲ ἦσαν 'λιγοστοὶ, ἦσαν δύο τρεῖς χιλιάδες,
Κι' ὁ Γεῶργος ἦτο μοναχὸς μὲ δώδεκα 'νομάτους.
Δερβῆς Ἀράπης 'φώναξεν ἀπὸ τὸ μετερίζι.
« Ἔκβα Γεῶργο προσκύνησε καὶ δῶσε τ' ἅρματά σου. » —
« Ἐγὼ 'μαι Γεῶργος τοῦ Ἰαννιᾶ, τοῦ πρώτου καπετάνου,
Καὶ θὰ βαστάξω πόλεμον μὲ δώδεκα 'νομάτους.

VIII.

LE BRAVE GEORGE.

Bien des mères pleurent et se consolent ; la mère de George pleure et ne se console pas.

Assise à sa fenêtre, elle considère les campagnes, et regarde les penchants du Lounos qui se couvrent d'obscurité.

Est-ce de trop de neige, ou par l'effet de la tempête ? Ce n'est ni par l'effet de la tempête ni par trop de neige.

Ce sont les infidèles Laliotes qui ont bloqué le malheureux George ; et ils n'étaient pas peu nombreux ; ils étaient deux ou trois mille. George était seul avec douze compagnons.

Un derviche arabe, derrière son retranchement, lui crie : « Sors, George ; soumets-toi et rends « tes armes ! »

— « Je suis George, le fils de Jannia, le premier des capitaines ; je soutiendrai le combat avec mes douze compagnons. »

Μακροπανάγος φώναξεν ἀπ' ὑψηλὴν ῥαχούλαν.
Βάστα Γεῶργο τὸν πόλεμον βάστα καὶ τὸ τουφέκι,
Κ' ἐγὼ μιντάτι σ' ἔρχομαι μὲ δυὸ μὲ τρεῖς χιλιάδες. —
Τί νὰ βαστάξω, θεῖέ μου, τρεῖς 'μέραις καὶ τρεῖς νύκταις.
Δίχως ψωμὶ, δίχως νερὸν, δίχως καμμιὰν κυβέρναν;
Ποιὸς εἶν' ἄξιος καὶ 'γρήγορος 'ς τὰ Τρίκορφα νὰ 'πάγῃ
Διὰ νὰ 'πῇ τὴν Γεώργαιναν, τὴν νεοπανδρεμένην,
Νά μὴν ἀλλάξῃ τὴν λαμπρὰν, φλωριὰ νὰ μὴ κρεμάσῃ;
Τὸν Γεῶργον τὸν ἐσκότωσαν.....

Macropanagos crie, du haut d'un rocher :

« Tiens bon, George, aide-toi de ton mousquet! « Je viens à ton secours avec deux ou trois mille « hommes. » — « O mon oncle, comment tenir trois jours et trois nuits? je n'ai ni pain ni eau, et je ne sais que faire. — Qui aura la charité de courir à Tricorpha, et de dire à la Georgiane, la nouvelle mariée, qu'elle ne revête pas ses beaux habits le jour de Pâques, et ne suspende pas des pièces d'or à ses cheveux?... »

— Ils ont tué George!!!

LE BRAVE GEORGE.

COMMENTAIRE.

Les Laliotes. — Schypétars musulmans établis à Lala, bourg situé sur le mont Pholoë, en Élide. Soldats audacieux, cavaliers intrépides, surnommés les modernes centaures : accrus, à toutes les époques des révolutions grecques ou ottomanes, des bandes de rebelles, ils exercèrent leurs brigandages et leur férocité dans la Morée, jusqu'à ce que les capitaines Koliopoulo et Métaxa de Céphalonie les eussent contraints à se retirer dans la ville de Patras, en 1821.

Tricorpha. — Les hameaux de Tricorpha prennent leur désignation du mont Tricorpho. M. Fauriel, oubliant que c'est le nom spécial d'une montagne, l'a traduit par *mont aux Trois Cimes*, étymologie contractée, il est vrai, du grec (τρία κορύφα), mais en même temps désignation générique qui s'appliquerait à plus d'une configuration des hauteurs de la Grèce continentale. Je reprocherais aussi à mon savant prédécesseur d'avoir appelé *villages des pâtres* (t. 1, p. 20) les villages des Valaques, (Βλαχοχώρια), si je ne craignais de montrer envers lui plus de rancune que je n'en ai.

Le mont Tricorpho, détaché des monts Polyphengos et Solygée, élève ses trois sommets grisâtres et sans végétation au-dessus des forêts et de la vallée de Cléones. Je ne puis oublier que j'ai cheminé sur ses penchants par une belle journée de septembre, tantôt foulant aux pieds les éclats de ses roches brillantes au soleil, tantôt me reposant sous ses épais ombrages, scrutant ses ravins et ses replis, jusqu'à ce qu'il m'ait montré, cachées dans ses flancs, la porte aux Lions, la tombe des Atrides, et les ruines de l'antique Mycènes.

Le *Lounos* est le mont Olonos, dans l'Achaïe supérieure, autrefois Olénos.

Kuberna. — J'ai bonne envie d'initier mon lecteur aux perplexités dans lesquelles mon zèle pour l'instruire et lui plaire, me précipite. « Je suis sans « pain, sans eau, » dit le pauvre George, « et sans « aucune kuberna. » Je me trouve bien embarrassé, de mon côté, pour expliquer ce que veut dire le vaillant Klephte. Si je traduis ainsi : *sans aucune nourriture*, je détourne violemment de son sens primitif le mot *kuberna*, qui signifie gouverne, direction; et je ne l'oserais, bien qu'un interprète allemand m'en ait donné le mauvais exemple. J'aimerais presque autant risquer ceci : *sans giberne*, et faire ressortir davantage, au moyen de ce barbarisme grec, l'intrépidité du brave George, à qui les munitions de guerre et de bouche manqueraient ainsi tout à la fois.

La Georgiane. — La femme de George, locution familière au midi de la France. Là, comme en Grèce, ce n'est pas seulement l'épouse qui, dans la bouche du peuple, prend aussi le nom du mari, adouci par la terminaison féminine : c'est parfois aussi la mère, comme nous avons vu plus haut l'Odysséane, la mère d'Odyssée. Enfin, la coutume est tellement prononcée à cet égard, que les Grecs l'ont appliquée même aux Turques, et qu'ils disent la Khiamilaine, pour désigner la femme de Khiamil-

Bey, comme si ce haut et puissant seigneur ottoman n'avait eu qu'une femme, lui, l'égal des pachas, riche assez pour acheter et nourrir des centaines de femmes, ainsi que l'observait judicieusement, en vue de son harem, mon hôtelier du khan de Corinthe. Peut-être aussi la complainte citée par M. Fauriel fait-elle mention d'une Khiamilaine unique, parce que, entre toutes les femmes du malheureux bey de Corinthe, il ne s'en trouva qu'une pour le regretter. Autre inconvénient de la polygamie!

Θ'.

ΤΟ ΔΕΙΠΝΟΝ ΤΩΝ ΚΛΕΠΤΩΝ.

Α'.

Εἰς δάση κ' εἰς βράχους κ' εἰς ἄγριον σκότος
Ἐδῶ ποῦ δὲν φθάνει τυράννου σπαθί,
Ἀφῆτε, ἂς παύσῃ τῶν ὅπλων ὁ κρότος,
Καὶ δεῖπνον εἰς θάμνους χλωροὺς ἂς στρωθῇ.
Εἰς κύκλον καθῆστε,
Τὲς πλῶσκες γεμίστε,
Κ' ὁ δεῖπνος ἂν εἶναι λιτὸς καὶ μικρὸς,
Ζοῦν ἄλλοι εἰς ἄλλας
Τρυφὰς καὶ κερπάλας,
Πλὴν εἶναι ἄρτος τῶν δούλων πικρός.

IX.

LE BANQUET DES KLEPHTES.

1.

Dans ces forêts sombres, parmi ces roches sauvages où ne peut atteindre le sabre du tyran, oublions le bruit des armes, et dressons la table sous ces rameaux verts. Asseyez-vous en cercle; remplissez les coupes; et si notre repas est pauvre et borné, sachez que d'autres vivent dans l'abondance et les délices, mais que le pain des esclaves est amer.

Β'.

Ἀδέσμευτοι ὡς τῶν βουνῶν μας ἡ αὔρα,
Ὁρμῶμεν, πετοῦμεν ὡσὰν ἀετοί·
Τὸ βλέμμα μας φλόγα, τὰ ὅπλα μας μαῦρα,
Τὸ βῆμα μας εἶναι θανάτου βροντή.
Εἰς χεῖρας τὸ ξίφος,
Γελῶμεν ἀψήφως
Μ' ἀγρίων τυράννων στρατοὺς καὶ ὀργήν.
Κ' εἰς δάση κ' εἰς βάτους,
Κ' εἰς βράχους ἀβάτους
Ξεχνῶμεν τὴν δούλην καὶ ἄνανδρον γῆν.

Γ'.

Ἀνήσυχα τρίζουν τὰ ξίφ' εἰς τὰς θήκας·
Ἂς τρίζουν, θὰ ἔλθῃ κ' αὐτῶν ἡ στιγμή.
Θὰ εὕρουν ἀκόμη καὶ μάχας καὶ νίκας,
Κ' εἰς αἷμα θὰ σβύσ' ἡ σκληρά των ὁρμή.
Καιρὸς ὅσον εἶναι
Τραγούδα καὶ πίνε.
Γλιστρᾷ ὁ καιρὸς, καὶ σὺ γλίστρα μαζῆ·
Εὐφραίνου ὡς νέος
Παντοῦ ὁ γεναῖος
Γεναῖ' ἀποθνήσκει, γεναῖα καὶ ζῇ.

2.

Libres comme l'air de nos montagnes, nous courons et volons partout, ainsi que nos aigles. Nos regards brûlent, nos armes dévastent ; quand nous marchons, c'est le tonnerre de la mort. L'épée à la main, nous rions de la colère et des armées de nos barbares tyrans. Dans les sentiers de nos forêts, ou dans nos précipices infranchissables, nous oublions la terre des esclaves et des lâches.

3.

Nos épées s'agitent et crient dans leurs fourreaux. Qu'elles crient et s'agitent, leur moment viendra ! Elles trouveront encore des combats, des victoires ; et leur ardeur s'éteindra dans le sang. Chante et bois comme vient le temps. Ce temps passe ; passe avec lui. Jouis de ta jeunesse, et sois toujours brave : brave si tu vis, brave si tu meurs.

Δ'.

Ὁ δοῦλος ἐνῷ τὰ δεσμά του χρυσώνει,
Τὴν χεῖρα δειλῶς ποῦ τὸν σφάζει φιλεῖ.
Ἡμεῖς εἰς κανένα δὲν κλίνομεν γόνυ,
Κ' ἐμπρὸς εἰς τὰ ξίφη μας κλίνουν πολλοί.
Κιρνᾶτε κιρνᾶτε,
Τὲς πλῶσκες γυρνᾶτε,
Καὶ πίνετ' εὐθύμως καὶ μ' ἥσυχον νοῦν.
Οἱ πλέοντες οὗτοι,
Εἰς δόξαν καὶ πλούτη,
Συχνὰ μὲ χολὴν τὸ κρασί των κιρνοῦν.

Ε'.

Ποτὲ εἰς κανὲν δὲν φωλεύομεν μέρος,
Ἀλλ' ὡς τὰ πετῶντα τοῦ δάσους πτηνὰ,
Μ' ἀτάραχον φρένα τερπνῶς κ' ἐλευθέρως
Πλανώμεθα ὡς ὁ καιρὸς μᾶς πλανᾷ.
Ἐκλέγομεν στρῶμα
Τοῦ δάσους τὸ χῶμα,
Καὶ σκέπην τοὺς κλάδους ἀγρίας δρυός.
Τοῦ βράχου ἡ κρίνη
Τὴν δίψαν μας σβύνει,
Καὶ πρόχειρον δίδει τροφὴν ὁ Θεός.

4.

L'esclave, pour dorer ses fers, baise la main qui l'opprime. Nous n'inclinons le genou devant personne, et bien des genoux se courbent devant nos armes. Versez, versez; faites passer les coupes, et buvez tranquilles et contents. Tous ces nautoniers de la vie, qui naviguent au sein des honneurs et de l'or, mêlent bien du fiel à leur vin.

5.

Nous n'avons de gîte nulle part; mais, ainsi que les habitants ailés de nos forêts, nous errons, comme l'occasion nous mène, librement, gaiement et sans soucis. Le sol de la forêt est notre lit; les branches du chêne sont nos rideaux; la source du ravin éteint notre soif, et Dieu pourvoit à notre nourriture.

Ϛ'.

Ἡ πλώσκ' ἂς γυρνᾷ! Εἰς τὸν γεΐτονα δότε·
Ἀστράπτουν οἱ λόφοι καὶ σείετ' ἡ γῆ.
Ὡς ἄγραν ἡμᾶς κυνηγοῦν στρατιῶται.
Ὁ πόλεμος ἦλθε καὶ ἦλθ' ἡ σφαγή.
Κ' ἂν ἔλθῃ τὸ βόλι,
Κ' ἂν πέσωμεν ὅλοι.
Κ' ἂν ἔσχατον πίνωμ' αὐτὸ τὸ κρασὶ,
Κἀνεὶς δὲν θὰ κλαύσῃ
Κ' ἡ γῆ δὲν θὰ παύσῃ
Νὰ ἔχῃ τυράννους, καὶ νὰ τοὺς μισῇ.

6.

Faites passer la coupe à votre voisin. Les collines jettent des éclairs ; la terre tremble ; les soldats nous chassent comme une proie. Voici la guerre, voici le carnage ! Si les balles arrivent, si nous succombons, si ce vin doit être le dernier pour nous, aucun de nous ne se plaindra : et la terre, qui n'a pas cessé d'avoir des tyrans, ne cessera pas de les haïr.

Ι'.

Ο ΚΛΕΠΤΗΣ.

Μαῦρ' εἶν' ἡ νύκτα 'ς τὰ βουνὰ,
'ς τοὺς βράχους πέφτει χιόνι.
'ς τὰ ἄγρια, 'ς τὰ σκοτινὰ,
'ς τὲς τραχὲς πέτρες, ς' τὰ στενὰ,
Ὁ Κλέφτης ξεσπαθώνει.

'ς τὸ δεξὶ χέρι τὸ γυμνὸ
Βαστᾷ ἀστροπελέκι.
Παλάτι ἔχει τὸ βουνὸ,
Καὶ σκέπασπα τὸν οὐρανὸ,
Κ' ἐλπίδα τὸ τουφέκι.

Φεύγουν οἱ τύραννοι χλωμοὶ
Τὸ μαῦρο του μαχαίρι.
Μ' ἰδρῶτα βρέχει τὸ ψωμὶ,
Ξέρει νὰ ζήσῃ μὲ τιμὴ,
Καὶ νὰ πεθάνῃ ξέρει.

X.

LE KLEPHTE.

La nuit est noire sur les montagnes; la neige tombe dans les ravins. Au milieu de la solitude et de l'obscurité, dans les défilés et dans les roches escarpées, le Klephte brandit son sabre.

—

Il porte la foudre nue dans sa main droite; il a pour palais la montagne, pour abri le ciel, pour espérance sa carabine.

—

Les tyrans, pâles de crainte, fuient sa terrible épée. Son pain est trempé de sa sueur. Il sait vivre avec honneur; il sait mourir aussi.

—

Τὸν κόσμ' ὁ δόλος διοικεῖ
Κ' ἡ ἄδικ' εἱμαρμένη.
Τὰ πλούτη ἔχουν οἱ κακοὶ,
Κ' ἐδὼ ς' τοὺς βράχους κατοικεῖ,
Ἡ ἀρετὴ κρυμμένη.

Μεγάλοι ἔμποροι πωλοῦν
Τὰ ἔθνη σὰν κοπάδια·
Τὴν γῆν προδίδουν καὶ γελοῦν,
Ἐδ' ὅμως ἅρματα λαλοῦν
Στ' ἀπάτητα λαγκάδια.

Πήγενε, φίλα τὴν ποδιὰ
Ποῦ δοῦλοι προσκυνοῦνε·
Ἐδὼ στὰ πράσινα κλαδιὰ
Μὸν τὸ σπαθί τους τὰ παιδιὰ
Καὶ τὸν σταυρὸν φιλοῦνε.

Μητέρα κλαῖς. Ἀναχωρῶ,
Νὰ μ' εὐχηθῇς γυρεύω·
Ἕνα παιδὶ σὲ ὑστερῶ,
Ὅμως νὰ ζήσω δὲν 'μπορῶ
Ἂν ζῶ γιὰ νὰ δουλεύω.

La fourberie et l'injustice règnent dans l'univers. Les méchants ont la fortune. C'est ici, sur ces rochers, qu'habite la vertu ignorée.

—

De grands marchands trafiquent des peuples, comme de troupeaux de brebis. Ils trahissent le monde et en rient. Ici, les armes parlent seules dans nos vallées inaccessibles.

—

Allez, baisez les pieds devant lesquels les esclaves s'inclinent. Ici, sous ces rameaux verts, les Klephtes ne baisent que leur épée et la croix.

—

« Tu pleures, ma mère; je pars. Si tu pries pour moi, je reviendrai. Je te prive d'un fils; mais je ne puis pas vivre de la vie de l'esclavage.

—

Μὴ κλαῖτε μάτια γαλανὰ,
Φωστῆρες ποῦ ἀρέσω·
Τὸ δάκρυό σας μὲ πλανᾷ,
Ἐλεύθερος ζῶ εἰς τὰ βουνὰ,
Κ' ἐλεύθερος θὰ πέσω.

Βαργιὰ, βαργιὰ, βοΐζ' ἡ γῆ,
Ἕνα τουφέκι πέφτει·
Παντοῦ τρομάρα καὶ σφαγὴ,
Ἐδὼ φυγὴ, ἐκεῖ πληγὴ.....
Ἐσκότωσαν τὸν κλέφτη.

Σύντροφοι ἄσκεποι, πεζοὶ
Τὸν φέρνουν λυπημένοι,
Καὶ τραγουδοῦν ὅλοι μαζὴ.
« Ἐλεύθερος ὁ κλέφτης ζῆ
Κ' ἐλεύθερος πεθαίνει. »

« Ne pleurez pas, ô mes beaux yeux bleus que j'aime! vos larmes me désesperent. Je vis libre dans les montagnes, je veux mourir libre aussi. »

—

Allons! allons! la terre retentit; la fusillade commence. Partout la terreur, partout le sang : ici la fuite, là la blessure..... — Ils ont tué le Klephte.

—

Les voisins désolés, et la tête découverte, le rapportent à pied. Ils chantent tous ensemble :

« Le Klephte vit libre ;
« Il meurt libre aussi ! »

LE BANQUET DES KLEPHTES.

COMMENTAIRE.

Cette poésie, d'un style et d'un ton si différents des chants klephtes ordinaires, se chante, à Athènes sans doute, sur l'air du chœur des chasseurs de Weber; comme la chanson suivante, sur l'air des voleurs de Schiller. Cette particularité suffirait pour les faire classer l'une et l'autre parmi les chansons d'art les plus récentes, si on ne reconnaissait en elles tout d'abord la verve et l'imagination de quelque jeune poëte civilisé, jaloux de jeter un dernier hommage à ces Klephtes intrépides, dont les traces et les souvenirs vont chaque jour s'évanouissant.

Si les balles arrivent, — « Vienne une bonne balle de plomb! » (Καλὸν μολύβι.) C'était le cri des repas et le souhait de bonheur des Klephtes, destinés, s'ils étaient pris vivants, à d'affreux supplices.

LE KLEPHTE.

COMMENTAIRE.

Il sait vivre avec honneur; il sait mourir aussi—

... Θάνατος δέ ποτ' ἔσσεται, ὁππότε κὲν δὴ
Μοῖραι ἐπικλώσωσ' ἀλλά τις ἰθὺς ἴτω.

Tyrtée, ch. 1, v. 10.

« La mort viendra quand les Parques l'auront « résolu; jusque-là, marchons droit au danger! »

Une imitation de ce chant du Klephte, accompagnée d'une remarquable mélodie, eut quelque vogue en France, quand l'expédition de Morée venait de mettre la Grèce à la mode. Mais nos engouements politiques passent comme nos chansons.

ΙΑ'.

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ.

Ἀνέβηκα 'ς τὸν Ὄλυμπον καὶ 'κύτταξα τριγύρω·
Τριγύρω γύρω θάλασσα κ' ἀπὸ στερε' Ἀρβανῖται.
Καὶ πάλιν 'πίσω 'γύρισα μέσ' 'ς τὰ παλαιὰ λιμέρια·
Τὰ εὑρίσκω ὅλ' ἔρημα, ὅλα χορταριασμένα.
'Ψηλὴν λαλίτσαν ἔκβαλα, ὅσον κ' ἂν ἠμποροῦσα·
« Ποῦ 'σαι, Ἀνδρίτσε μπράτιμε κ' Ἀλέξανδρε κουμπάρε; »—
« Ἀλέξανδρος δὲν εἶν' ἐδῶ, 'πῆγ' εἰς τὴν Ἐλασσῶνα,
'πῆγε, νὰ 'μάσ' Ἀρβανιτίαν, ν' ἔλθῃ νὰ σὲ βαρέσῃ. »—
« Καὶ τί κακὸν τὸν ἔκαμα, θέλει νὰ μὲ βαρέσῃ;
Ἦλθε μὲ παλαιογραβάνια, τὸν ἔκαμα καινούρια·
Ἦλθε μὲ παλαιοτζαρούχια, τὸν ἔκαμα πλεγμένα·
Ἦλθε μὲ παλαιοπίστολα, τὸν ἔκαμ' ἀσημένια·
Πέντε παιδία τὸν 'βάπτισα, κανὲν νὰ μὴν τὸν ζήσῃ! »

XI.

ALEXANDRE.

Je suis monté sur l'Olympe pour regarder tout à l'entour; et tout à l'entour je n'ai vu que la mer, et sur terre des Arvanites. Je m'en retourne alors dans nos anciens quartiers. Je les trouve tous déserts, tous cachés sous l'herbe. J'ai jeté des cris aussi loin que j'ai pu. Où es-tu, mon frère Andritsos? Où es-tu, Alexandre, mon compère?

— Alexandre n'est pas ici; il est allé à Elassone réunir les Arvanites, pour tomber sur toi. —

Et quel mal lui ai-je fait pour qu'il tombe sur moi? Il est venu avec une vieille capote; je lui en ai fait une neuve. Il est venu avec de vieilles sandales; je lui en ai tressé d'autres. Il est venu avec de vieux pistolets; je lui en ai donné d'argent. J'ai baptisé ses cinq enfants..... Que pas un seul ne lui survive!

ALEXANDRE.

COMMENTAIRE.

Et moi aussi je suis monté sur l'Olympe; mais un Olympe aux neiges éternelles, dominant d'un tiers de sa hauteur l'Olympe de Thessalie aux neiges éphémères. Mon Olympe ne nourrit pas des troupes nombreuses d'Armatoles et de Klephtes; il cache quelques rares Turcomans, bergers comme tous les habitants des hauts lieux. Enfin, ma montagne n'a pas le Pélion et l'Ossa pour rivaux ; elle s'élève seule dans l'immensité, et protége toute l'Asie-Mineure septentrionale. Sur ses sommets et dans ses vallons, point de traîtres comme le compère Alexandre d'Élassone; point de combat contre les Arvanites : rien que la paix et le silence du désert.

Quand je naviguai pour la première fois vers l'Archipel, le pilote de la frégate *la Galatée*, qui me portait en Orient, me fit entrevoir dans les nuages, au dessus du promontoire de Leucate, l'Olympe d'A-

carnanie; puis, un peu plus loin, assombri par la tempête, l'Olympe de l'Élide, lequel, après avoir fait naître Olympie et l'Alphée, se perd aujourd'hui sous le nom de Miraca.

Plus tard j'avais aperçu l'Olympe de Chypre, où les vignes de la Commanderie, disparue à son tour, ont remplacé le temple de Vénus. Je passai quelques heures au pied d'un Olympe de Cilicie, satellite du Taurus; enfin, on me montra près d'Argos je ne sais quelle colline olympienne, confondue dans la chaîne du mont Malévo.

Mais, fidèle à mon admiration primitive, je m'en tiens à mon géant bithynien, à ce pompeux Olympe que chaque jour, pendant quatre années, j'ai vu, de ma fenêtre européenne, resplendir en Asie sous les feux du soleil, et attirer sans cesse vers lui mes regards et mes méditations.

ΙΒ'.

ΤΟΥ ΛΑΖΟΥ.

Τρεῖς περδικοῦλαι 'κάθοντο εἰς τὴν Μηλεὰν ἐπάνω·
Εἶχαν τ' ὀνύχια κόκκινα καὶ τὰ φτερὰ γραμμένα.
'μυρολογοῦσαν κ' ἔλεγαν, μυρολογοῦν καὶ λέγουν·
Θεέ μου, τί νὰ 'γίνηκεν ὁ ἔξαρχος ὁ Λάζος;
Που 'ταν 'ς τὸν κόσμον 'ξακουςὸς, 'ς τὸν κόσμον 'ξακουσμένος.
Λάζε μου, τί δὲν φαίνεσαι τοῦτο τὸ καλοκαῖρι;
Νὰ περπατῇς ἁρματωλὸς 'ς τὸ μαῦρον καβαλλάρης·
Νὰ λάμπουν τὰ τζαπράζιά σου, τὰ φλωροκαπνισμένα,
Δώδεκ' ἀράδες τὰ κόμβια 'ς τὰ ῥούχινα γελέκια,
Ν' ἔχῃς κ' εἰς τὸ σπαθάκι σου χοῦφταν μαλαγματενίαν,
Νὰ κρούῃ ὁ ἥλιος τὴν αὐγὴν, νὰ κρούῃ τὸ μεσημέρι.

XII.

LAZOS.

Trois jeunes perdrix se sont posées sur les hauteurs de Milias ; elles avaient les ongles rougis et les ailes peintes. Elles se lamentaient et disaient, elles se lamentent et disent :

— « Mon Dieu ! qu'est-il donc advenu à Lazos « l'Exarque, qui était si connu et si renommé « dans le monde ? Mon Lazos, pourquoi ne pa- « rais-tu pas cet été ? Pourquoi ne pas te pro- « mener vêtu en Armatole sur ton cheval noir, « avec tes brillants cuissards tout argentés, et tes « douze rangs de boutons sur ta veste de drap ? « pour montrer ton sabre et sa poignée d'or, où « le soleil se mire le matin et se mire au milieu « du jour ? »

ΙΒ'.

ΤΟΥ ΛΑΖΟΥ.

Τρεῖς περδικοῦλαι 'κάθοντο εἰς τὴν Μηλεὰν ἐπάνω·
Εἶχαν τ' ὀνύχια κόκκινα καὶ τὰ φτερὰ γραμμένα.
'μυρολογοῦσαν κ' ἔλεγαν, μυρολογοῦν καὶ λέγουν·
Θεέ μου, τί νὰ 'γίνηκεν ὁ ἔξαρχος ὁ Λάζος;
Που 'ταν 'ς τὸν κόσμον 'ξακουςὸς, 'ς τὸν κόσμον 'ξακουσμένος.
Λάζε μου, τί δὲν φαίνεσαι τοῦτο τὸ καλοκαῖρι;
Νὰ περπατῇς ἁρματωλὸς 'ς τὸ μαῦρον καβαλλάρης·
Νὰ λάμπουν τὰ τζαπράζιά σου, τὰ φλωροκαπνισμένα,
Δώδεκ' ἀράδες τὰ κόμβια 'ς τὰ ῥούχινα γελέκια,
Ν' ἔχῃς κ' εἰς τὸ σπαθάκι σου χοῦφταν μαλαγματενίαν,
Νὰ κρούῃ ὁ ἥλιος τὴν αὐγὴν, νὰ κρούῃ τὸ μεσημέρι.

XII.

LAZOS.

Trois jeunes perdrix se sont posées sur les hauteurs de Milias ; elles avaient les ongles rougis et les ailes peintes. Elles se lamentaient et disaient, elles se lamentent et disent :

— « Mon Dieu ! qu'est-il donc advenu à Lazos « l'Exarque, qui était si connu et si renommé « dans le monde ? Mon Lazos, pourquoi ne pa- « rais-tu pas cet été ? Pourquoi ne pas te pro- « mener vêtu en Armatole sur ton cheval noir, « avec tes brillants cuissards tout argentés, et tes « douze rangs de boutons sur ta veste de drap ? « pour montrer ton sabre et sa poignée d'or, où « le soleil se mire le matin et se mire au milieu « du jour ? »

Τραβᾷ, ἐκβάλλει τὸ σπαθὶ καὶ τὰ παιδία φωνάζει· —
« Γιουροῦσ', παιδία, νὰ κάμωμεν εἰς τὸν' Σμαΐλην Κιόην. »
Τραβοῦν, ἐκβάλλουν τὰ σπαθία ἐπάνω 'ς τὸν Σμαΐλην,
Καὶ τὸ κεφάλι τὸν 'πῆραν, ς' τὸν Τσέλιον τὸ πηγαίνουν.
Βελῆ πασᾶς σὰν τὸ 'μαθε, πολὺ τὸν ἐλυπήθη.

Il tire son sabre, le brandit, et appelle ses camarades : — « Enfants, faisons une pointe contre « Ismaïl-Bey. »

— Ils tirent leurs sabres, les brandissent, s'élancent sur Ismaïl, lui coupent la tête, et l'apportent à Tsélios.... Véli-Pacha, en l'apprenant, en eut un grand chagrin.

LAZOS.

COMMENTAIRE.

Milias était l'un des quatorze districts de la Macédoine érigés en capitainerie d'Armatoles par un ancien décret impérial; la rivière qui descend des cimes du Mavronoros, enfant du Pinde, et le khan solitaire dressé sur ces bords chargés de sapins, portent ce même nom de Milias. Lazos en était l'exarque ou le capitaine. Il se révolta, et se rendit célèbre par ses exploits de Klephte montagnard. Poursuivi sur terre, il se fit Klephte maritime, pour ne pas dire pirate; et il ne reparut plus dans les gorges de l'Olympe, où les femmes de Milias, sous l'emblème de trois jeunes perdrix, pleurent son absence.

Lazos est un diminutif de Lazaros, Lazare.

TSÉLIOS.

COMMENTAIRE.

Si Lazos le Klephte, traqué par Ali-Pacha, se fit pirate, le Rouméliote Tsélios, chassé de la mer par les flottes ottomanes, se fit Klephte, et résista longtemps, dans les défilés de l'Olympe, aux attaques de Véli-Pacha.

Ismaïl-Bey. — Mon manuscrit, un peu altéré, m'a laissé quelques scrupules touchant la personne de cet Ismaïl. Ce nom propre y est suivi par l'épithète de *kioïn,* dont je pourrais faire, sans trop de peine, kior (l'aveugle), sobriquet turc donné de mon temps à un certain Ismaïl, parce qu'il était borgne, et n'en était que plus féroce. Il me semble plus exact de désigner ici un lieutenant de Véli-Pacha, Ismaïl-Bey, gouverneur de la ville de Sères, sur les confins de la Thrace et de la Thessalie, petit tyran bien connu par ses exactions, dont il épouvantait la riche vallée du Strymon et les penchants des monts Rhodopes.

ΙΔ'.

Ο ΘΑΝΑΤΟΣ ΤΟΥ ΖΗΔΡΟΥ.

Πωλάκι 'πάγησ' κ' ἔκατσε 'ς τοῦ Ζήδρου τὸ κεφάλι·
Δὲν ἐλαλοῦσε σὰν πωλὶ, σὰν ὅλα τὰ πωλάκια·
Μὸν ἐλαλοῦσε κ' ἔλεγεν ἀνθρωπίνην λαλίτσαν·
« Ζήδρε μ', ἐσὺ 'σουν φρόνιμος, ἤσουν καὶ παλληκάρι
Εἰς κλεψίαν καὶ ἁρματωλῆκ' κ' εἰς ὅλα τὰ πρωτάτα,
Ἤσουν καὶ πρῶτος ἔξαρχος 'ς ὅλα τὰ μοναστήρια.
Ὅσα βουνὰ 'περπάτησες, ὅλα βοτάνια ἔχουν,
Νὰ τὰ 'ξεύρῃς, νὰ 'μαζόνῃς, ποτὲ νὰ μὴ 'ποθάνῃς. » —
« Σαράντα χρόνια ἔκαμα ἁρματωλὸς καὶ κλέφτης,
Κ' ἄλλα σαράντ' ἂν ἔκαμα, πάλ' ἤθελ' ἀποθάνω.
Δὲν κλαίω, πῶς θὲ νὰ χαθῶ καὶ θέλω ν' ἀποθάνω·
Μὸν κλαίω τὸν Φώτην μ', 'ποῦ 'ν' μικρὸς κ' ἀπὸ κλεψίαν δὲν
['ξευρει.
Γέροντες θέλουν φίλευμα κ' ἀγάδες θέλουν ἄσπρα,
Καὶ τὰ πρωτοπαλλήκαρα, λουφὲν νὰ τ' ἀρτηρήσῃ. »

XIV.

LA MORT DE ZIDROS.

Un petit oiseau est venu, et s'est posé sur la tête de Zidros. Il n'a point parlé comme un oiseau, comme les autres oiseaux parlent ; il a parlé, et il a dit, avec le langage des hommes : « Mon Zidros, tu étais prudent. Tu étais un vrai palicare dans la contrée des Klephtes et dans les capitaineries. Tu étais le premier exarque au milieu des monastères. Toutes les montagnes que tu parcourais ont de l'herbe ; tu les connaissais, tu en profitais, et y trouvais de quoi vivre. — « J'ai « été quarante ans Armatole et Klephte. Quand je « l'aurais été quarante ans encore, toujours fal- « lait-il mourir. Je ne pleure pas ma perte, ni « parce que je vais mourir; mais je pleure mon Pho- « tis qui est petit, et qui ne sait pas encore le mé- « tier de Klephte.

« Les vieillards aiment la table ; les agas, l'ar- « gent... Et les chefs des Palicares aiment que leur « solde renchérisse. »

LA MORT DE ZIDROS.

COMMENTAIRE.

M. Fauriel n'a donné, sous le titre de *la Mort de Zidros*, que les quatre premiers vers de ce chant populaire; si je suis en mesure d'en faire connaître la fin, je le dois à mon passage à travers la ville de Mégare.

Dans le temps où, comme Roger, « j'allais chaque « soir à l'auberge, cherchant à loger le moins mal « possible (1), » je passai une nuit admirable de sérénité sur la galerie ouverte qui dominait la petite place de Mégare. La lune, faible encore, l'éclai-

(1) Ogni sera all' albergo se ne gia,
Schivando, a suo poter, d'allogiar male,
E spese giorni, e mesi in questa via;
Sì de veder la terra e il mar gli cale.
ARIOSTE, ch. X, st. 73.

rait de ses pâles lueurs ; l'hôtelier y vint, avec son téorbe, pour me distraire ; et après quelques distiques chantés très-haut en guise de prélude, et dans le but de déjouer l'attention indiscrète des passants, comme s'il y avait alors d'autres passants que moi dans la cité Mégarienne, il murmura à demi-voix la mort de Zidros, qu'un Klephte voyageur lui avait apprise au port de Nisée. J'emportai ces vers qu'il me dicta en souvenir de son hospitalité ; et c'est ce qu'elle avait eu de mieux à m'offrir.

ΙΕ'.

Ο ΠΑΛΛΙΚΑΡΗΣ.

Σηκόνομαι πολὺ ταχὺ, μαῦρος ἀπὸ τὸν ὕπνον,
Πέρνω νερὸν καὶ νίβομαι, νερὸν νὰ ξενυστάζω.
Ἀκῶ τὰ πεύκια πῶς βροντοῦν, καὶ ταῖς ὀξυαῖς πῶς τρίζουν,
Τί εἶν' ὁ βρόντος ὁ πολύς; ὁ βρόντος ὁ μεγάλος;
Τὰ παλληκάρια ἀπερνοῦν καὶ πᾶν νὰ πολεμήσουν,
Καὶ πᾶν νὰ πολεμήσουνε τὸν σκύλλον τὸν Μουσάγαν:
Κάθε δενδρὶ καὶ φλάμπουρον, πέτρα καὶ παλληκάρι.

XV.

LE PALICARE.

Je me lève de très-bonne heure, et, encore tout endormi, je lave mes mains et mon visage pour me réveiller tout à fait.

J'entends craquer les hêtres, et les ormeaux gronder. Quels sont ces grondements? quel est ce tonnerre?

Ce sont les Palicares qui passent et vont se battre; ils vont se battre contre ce chien de Mous-Aga.

Chaque arbre est un étendard, chaque rocher un Palicare.

ΙϚ'.

ΔΕΝΔΡ' ΟΠΟΥ ΜΙΛΕΙ.

Ἕνας ἄγουρος κ' ἕνας καλὸς στρατιώτης,
Κάστρο γύρευε, καλέ μου,
— Τρίκλωνε βασιλικέ μου.

Κάστρο γύρευε, χωριὸ νὰ πάγῃ νὰ μείνῃ·
Οὐδὲ κάστρ' ηὗρε, καλέ μου,
— Τρίκλωνε βασιλικέ μου.

Οὐδὲ κάστρ' 'ηὗρε, οὐδὲ χωριὸ νὰ μείνῃ
Μόν' ἕνα δενδρὶ, καλέ μου,
— Τρίκλωνε βασιλικέ μου.

Μόν' ἕνα δενδρὶ, τὸ λένε κυπαρίσσι·
— « Δέξου με δενδρὶ, καλέ μου,
— Τρίκλωνε βασιλικέ μου.

XVI.

L'ARBRE QUI PARLE.

Un jeune garçon, brave soldat, a cherché le camp, — mon ami,
Mon basilic à triple épi.

Il a cherché le camp, et un village pour s'y arrêter :
Il n'a pas trouvé le camp, — mon ami,
Mon basilic à triple épi.

Il n'a trouvé ni camp ni village,
Mais seulement un arbre, — mon ami,
Mon basilic à triple épi.

Seulement un arbre qu'on nomme cyprès.
— « Arbre, reçois-moi, — mon ami,
Mon basilic à triple épi.

« Δέξου με δενδρὶ, δέξου με κυπαρίσσι. »
— « Νὰ κ' οἱ κλῶνοί μου, καλέ μου,
— Τρίκλωνε βασιλικέ μου.

« Νὰ κ' οἱ κλῶνοι μου, καὶ κρέμασ' τ' ἅρματά σου.
« Νὰ κ' ἡ ῥίζα μου, καλέ μου,
— Τρίκλωνε βασιλικέ μου.

« Νὰ κ' ἡ ῥίζα μου, καὶ δέσε τ' ἄλογό σου,
« Νὰ κι' ὁ ἴσκιος μου, καλέ μου,
— Τρίκλωνε βασιλικέ μου.

« Νὰ κι' ὁ ἴσκιος μου, καὶ πέσ' ἀποκοιμήσου. »

« Arbre, reçois-moi, reçois-moi, cyprès. »
— « Voilà mes branches, — mon ami,
Mon basilic à triple épi.

« Voilà mes branches ; suspends-y tes armes.
« Voilà ma tige, — mon ami,
Mon basilic à triple épi.

« Voilà ma tige, attaches-y ton cheval;
« Voilà mon ombre, — mon ami,
Mon basilic à triple épi.

« Voilà mon ombre : couche-toi, et t'endors. »

LE PALICARE.

COMMENTAIRE.

Ce lever matinal, et le détail familier de la toilette qui l'accompagne, sont un de ces préambules qui deviennent communs à plusieurs chants. On le retrouve dans la chanson de Zoïtsa (femme du héros de Souli, Tzavellas), qui figure dans la première partie de mon voyage en Bithynie.

Quant à ce chien de Mous-Aga, l'ennemi des Palicares, je ne sais de sa destinée rien de plus que ce que la terminaison turque de son nom, et l'épithète grecque qui la précède, m'en laissent deviner.

L'ARBRE QUI PARLE.

COMMENTAIRE.

Je n'ai point rencontré en Grèce la chanson parlée proprement dite. La prose, lorsqu'elle s'y entremêle au vers, s'avance toujours protégée par les accords et le bruit du téorbe, ou fredonnée sur plusieurs tons, comme une sorte de récitatif improvisé. On peut remarquer ici que la première ligne du tiercet qui comprend seule l'action est une espèce de vers prosaïque, traînant, et dégagé de cadence et de rime : la rime et la cadence reviennent, au contraire, dans les deux petits vers rapides sur lesquels s'appuie l'autre, et ramènent un refrain intraduisible; disons mieux, presque inexplicable, comme la plupart des fantastiques répétitions finales de nos chansons françaises.

Je me persuade volontiers que l'*Arbre qui parle* est une allégorie, et cache, sous l'apparence d'un gai refrain, une pensée mélancolique. Ne serait-ce pas une allusion à la vie solitaire, agitée, courte bien souvent, du pauvre Palicare? Et cet « arbre qu'on nomme cyprès, » dont l'abri s'offre seul au Klephte, n'est-il pas là pour ombrager son tombeau?

ΙΖ'.

ΚΟΡΗ ΑΡΜΑΤΩΛΟΣ.

Ποιὸς εἶδε ψάρι 'ς τὸ βουνὸ καὶ θάλασσα σπαρμένη;
Ποιὸς εἶδε κόρην εὔμορφη 'ς τὰ κλέφτικα 'νδυμένη;
Δώδεκα χρόνους ἔκαμεν ἁρματωλὸς καὶ κλέφτης,
Κἀνεὶς δὲν τὴν ἐγνώρισε, πῶς ἦταν ἡ Διαμάντω.
Μιὰ 'μέρα καὶ μιὰν ἑορτὴ, καὶ μιὰ λαμπρὴν ἡμέρα,
Βγῆκαν νὰ παίξουν τὸ σπαθὶ, νὰ ῥίξουν τὸ λιθάρι.
Κι' ὅπως ἐπαίζαν τὸ σπαθὶ, κ' ἐῤῥίχναν τὸ λιθάρι,
Ἐκόπη τὸ θηλύκι της, κ' ἐφάνη τὸ βυζί της.
Τότες ὁ ἥλιος ἔλαμψε, καὶ τὸ φεγγάρι ἀστράπτει,
Κ' ἕνα μικρὸ κλεφτόπουλο τὸ βλέπει καὶ γελάει.
« Τί ἔχεις, μωρὲ κλεφτόπουλο, κι' ὅλο γελᾷς μ' ἐμένα; »
— Εἶδα τὸν ἥλι' ὁπ' ὥλαμψε, καὶ τὸ φεγγάρι ἀστράπτει,
Εἶδα καὶ τ' ἄσπρο σου βυζὶ, 'ποῦ 'ν' ἄσπρο σὰν τὸ χιόνι.

XVII.

LA JEUNE FILLE ARMATOLE.

Qui a vu le poisson sur la colline et les moissons sur la mer? Qui a vu une belle jeune fille sous des habits klephtes?

Elle a fait douze ans le métier d'Armatole et de Klephte, et personne ne s'est douté que c'était Diamanto.

Un jour, un jour de fête, c'était le jour de Pâques, on sortit du camp pour jouer au sabre et pour lancer le disque. Et comme on lançait le disque et qu'on jouait au sabre, son agrafe se brisa, et son sein parut.

Alors étincela le soleil, alors brilla la lune. Un jeune Klephte le voit, et se met à rire.

— Qu'as-tu, méchant fils de Klephte? et pourquoi ris-tu de moi seul? — « J'ai vu le soleil étin- « celer, et briller la lune. J'ai vu ton sein tout « blanc, ton sein blanc comme la neige. »

« Σώπα, μωρὲ κλεφτόπουλο, καὶ μὴν τὸ μαρτυρήσῃς,
Καὶ νὰ σὲ πάρω ψυχογυιὸ, βαρεὰ νὰ σὲ πλουτίσω,
Γιὰ νὰ βαστᾶς τὸ δαμασκὶ καὶ τὸ χρυσὸ τουφέκι. »
—Ἐγὼ δὲν θέλω ψυχογυιὸς, βαρεὰ νὰ μὲ πλουτίσῃς,
Γιὰ νὰ βαστῶ τὸ δαμασκὶ καὶ τὸ χρυσὸ τουφέκι,
Μὸν θέλω σε γυναῖκά μου, καὶ νὰ μὲ πάρῃς ἄνδρα! —
Σὰν τόνε πιάν' ἀπ' τὰ μαλλιὰ, καὶ τόνε ῥίχνει κάτω...
—Ἄφσε με, κόρ', ἀπ' τὰ μαλλιὰ, καὶ πιάσε μ' ἀπ' τὸ χέρι,
Καὶ νὰ σοῦ γένω ψυχογυιὸς, πιστὰ νὰ σὲ δουλεύσω. —

— Tais-toi, mauvais fils de Klephte! Si tu n'en parles à personne, je t'adopterai pour mon camarade de guerre; je te ferai assez riche pour que tu portes un sabre de Damas et un fusil d'or.

— « Je ne veux pas être adopté; je ne veux pas « devenir assez riche pour porter un sabre de « Damas ou un fusil d'or. Je veux seulement que « tu sois ma femme, et que tu me prennes pour « ton mari. »

Alors elle le saisit par les cheveux, et le jette à terre.

— « Lâche-moi, jeune fille; ne me prends pas par « les cheveux, mais par la main. Je deviendrai ton « camarade de guerre, et te servirai fidèlement. »

LA JEUNE FILLE ARMATOLE.

COMMENTAIRE.

Ces poésies font ressortir la différence qui existait entre les Armatoles et les Klephtes. Les premiers, disciplinés à demi, étaient une sorte de milice grecque instituée par les Turcs, où les Klephtes pouvaient s'enrôler, et qu'ils quittaient souvent pour redevenir Klephtes, c'est-à-dire semi-indépendants. Ces deux titres, désignant d'abord des conditions très-diverses, ont été dans la suite indifféremment employés l'un pour l'autre.

Au reste, tout est à remarquer dans ce chant klephte si original : d'abord le disque, exercice purement hellénique, renouvelé des fêtes d'Olympie, et mieux encore du jeu des Phéaciens, où Homère nous montre

Ulysse vainqueur d'Euryale, son jeune et injurieux rival; puis le camarade de guerre, sorte de servant d'armes, obligé de suivre en tous lieux le Palicare et de le seconder, affilié à son sort et à son âme (Ψυχογυιὸς); enfin, l'agrafe indiscrète qui fait tout l'intérêt de la scène Armatole, et sert aussi de dénouement au poëme de Jocelyn. Dans un de nos épanchements littéraires, au milieu de nos communes montagnes, j'avais fait connaître à Lamartine ma jeune guerrière de l'Olympe. Ai-je tort de penser que la tendre et coupable Laurence a emprunté quelque chose à la chaste et fière Diamanto?

Moi-même, témoin d'un drame presque semblable, je reconnus, voilée sous l'habit vulgaire d'un matelot, une belle Grecque passagère dans une barque de Smyrne. Je l'avais vue, quelques mois auparavant, briller sous la longue robe et les riches parures de son sexe, au milieu des fêtes de Constantinople. Je reçus sa confidence : récit touchant de tous les maux que peuvent causer la beauté et l'amour, mêlés aux orages de la politique et aux préludes d'une révolution. Une fuite nocturne dans un frêle esquif au sein des flots soulevés de la Propontide; le rude rôle de marin improvisé; la rame et les câbles noircis de goudron, maniés par des mains blanches et faibles; les railleries et les soupçons de l'équipage; enfin les vicissitudes des splendeurs et de la misère, le dénûment, la faim même, me furent racontés en

tremblant, au bruit des vagues. Je promis le secret; je le gardai; et si je le révèle imparfaitement aujourd'hui, c'est que la mort m'a dégagé du silence. Après trente années, reste-t-il encore de ce fatal épisode un autre vestige que celui de mon souvenir?

CHANTS DU PEUPLE

EN GRÈCE.

SECTION TROISIÈME.

LÉGENDES.

Α'.

Η ΠΙΣΤΗ ΣΥΖΥΓΟΣ.

Μαλαγματένιος ἀργαλειὸς κ' ἐλεφαντένιον κτένι,
Κ' ἕνα κορμὶ ἀγγελικὸ κάθεται καὶ ὑφαίνει,
Μ' ἐξήντα δυὸ πατήματα, σαράντα δυὸ καρούλλια.
Πραγματευτὴς ἐπέρασε 'ς τὸν μαῦρον καβαλλάρης,
Κοντοκρατεῖ τὸν μαῦρόν του, καὶ τὴν καλημεράει·
« Καλή σου 'μέρα, κόρη μου. »—« Καλῶς τὸν ξένον π' ἦλθε. »—
« Κόρη, πῶς δὲν πανδρεύεσαι, νὰ πάρῃς παλληκάρι; »
—« Κάλλιο, νὰ σκάσ' ὁ μαῦρός σου, παρὰ τὸν λόγον ποῦ 'πες!
Ἄνδρα ἔχω 'ς τὴν ξενιτειὰν δώδεκα τώρα χρόνους,
Κ' ἀκόμα τρεῖς τὸν καρτερῶ καὶ τρεῖς τὸν ἀπαντέχω,
Κ' ἂν δὲν ἐλθῇ, κ' ἂν δὲν φανῇ, καλόγρηα θὰ γένω,
Κ' εἰς τὸ κελλὶ θὰ σφαλισθῶ, τὰ μαῦρα θὰ νὰ βάλω. » —

I.

L'ÉPOUSE FIDÈLE.

Devant un métier doré, avec une navette d'ivoire, une femme belle comme un ange est assise, occupée à tisser. — Elle a déjà soixante-deux fois agité son pied et quarante-deux fois sa navette, lorsque passe un marchand monté sur un cheval noir qu'il arrête, en saluant la femme. — Bonjour à toi, ma jeune fille. — « Sois le bienvenu, ô étranger! » — Jeune fille, pourquoi ne pas prendre un Palicare, et te marier? — « Que ton cheval noir meure, plutôt que de t'entendre parler ainsi! J'ai un mari à l'étranger depuis bientôt douze ans. Je l'attendrai trois ans, et puis trois ans encore, s'il ne revient pas; et s'il ne paraît plus, alors je me ferai religieuse, et je m'enfermerai dans un couvent pour y porter le deuil. »

« Κόρη μ', ἄνδρας σου 'πέθανε, κόρη μ', ἄνδρας σ' ἐχάθη·
« Τὰ χέρια μου τὸν κράτησαν, τὰ χέρια μου τὸν 'θάψαν·
« Ψωμὶ, κερὶ τοῦ μοίρασα, κ' εἶπε νὰ μοῦ τὸ δώσῃς. »
— « Τὸν κράτησες; τὸν ἔθαψες; Θεὸς νὰ σ' τὸ πληρώσῃ!
Ψωμὶ, κερὶ τοῦ μοίρασες, ἐγὼ σοῦ τὸ πληρώνω. » —
« Ἐγὼ φιλὶ τὸν δάνεισα, κ' εἶπε νὰ μοῦ τὸ δώσῃς! »
— « Φιλὶ κ' ἂν τὸν ἐδάνεισες, τρέχα καὶ γύρευέ το. » —
« Κόρη μ', ἐγὼ 'μαι ἄνδρας σου, ἐγὼ 'μαι ὁ καλός σου· »
— « Ἂν ἦσαι σὺ ὁ ἄνδρας μου, ἂν ἦσαι ὁ καλός μου,
Δεῖξε σημάδια τοῦ σπιτιοῦ, κ' ἀπέκει νὰ σ' ἀνοίξω. » —
« Μηλιὰν ἔχεις 'ς τὴν θύραν σου καὶ κλῆμα 'ς τὴν αὐλήν σου,
« Κάμνει σταφύλια ῥοζακιὰ, καὶ τὸ κρασί του μέλι·
« Τὸ πίνει ἡ Ἰανιτζαριὰ, καὶ πᾷ νὰ πολεμήσῃ,
« Τὸ πίνει κ' ἡ πτωχολογιὰ, καὶ λησμονᾷ τὰ χρέη. »
— « Αὐτὰ τὰ ξεύρ' ἡ γειτονιὰ, τὰ ξεύρ' ὁ κόσμος ὅλος·
Δεῖξε σημάδια τοῦ κορμιοῦ, κ' ἀπέκει νὰ σ' ἀνοίξω. » —
« Ἐλιὰν ἔχεις 'ς τὸ μάγουλο, ἐλιὰν 'ς τὴν ἀμασχάλην,
« Καὶ 'ς τὸ δεξί σου τὸ βυζὶ μικρὰν δαγκαματίτσαν. »
— « Βάγιαις, τρεχᾶτ', ἀνοίξετε, αὐτὸς εἶν' ὁ καλός μου. »

— Ma fille, ton mari n'est plus... Ton mari est mort, ma fille; mes mains l'ont reçu mourant, mes mains l'ont mis en terre. J'ai partagé mon pain et mon feu avec lui, et il m'a dit que tu me les rendrais. — « Tu l'as soigné, tu l'as enseveli: « que Dieu t'en récompense! Le pain et le feu « que vous avez partagés, je vais te les payer. » — Je lui ai prêté un baiser aussi, et il m'a dit que tu me le donnerais. — « S'il t'a prêté un baiser, « cours à lui pour le lui rendre. » — Ma fille, je suis ton mari; je suis ton amant, ma fille. — « Si « tu es mon mari, si tu es mon amant, montre « que tu connais la maison, avant que je te l'ou- « vre. » — Il y a un pommier près de la porte, et dans la cour, une vigne qui donne des raisins roses et un vin doux comme le miel. Les janissaires qui le boivent s'animent au combat; et le pauvre qui le goûte oublie sa misère. — « Cela, « tout le voisinage le sait, et c'est connu à la « ronde. Montre que tu connais ma personne, « avant que je t'ouvre. » — Tu as un signe sur la joue, un autre sous l'aisselle, et une petite morsure sur le sein droit. — « Courez, mes bonnes; « ouvrez, ouvrez! c'est bien mon amant et mon « mari. »

Ο ΑΝΑΓΝΩΡΙΣΜΟΣ.

Ἕνας καλὸς ἁρματωλὸς κ' εὔμορφο παλληκάρι,
Τὸν ἴσκιον — ἴσκιο πάγαινε, κι' ὅλο τὴ ῥίζα, — ῥίζα,
Νὰ μὴ τὸν κάψ' ὁ κορνιακτὸς, καὶ τὸν μαράν' ὁ ἥλιος.
Σὲ κρύα βρύσ' ἐπῆγ ὁ νίος, τὸν μαῦρον νὰ ποτίσῃ.
Μιὰ κόρη ν' ἔβγανε νερὸ μὲ τὸ χρυσὸ τὸ σίκλο.
Σαράντα σίκλους ἔβγαλε, 'ς τὰ μάτια δὲν τὴν εἶδε,
Κι' ἔπανω 'ς τοὺς σαρανταδυὸ, τὴν βλέπει δακρυσμένη.
— « Τ' ἔχεις, κόρη, καὶ θλίβεσαι καὶ βαρυαναστενάζεις; »
— Ἔχω ν' ἄνδρα 'ς τὴ ξενιτειὰ, καὶ λείπει δέκα χρόνια.
κ. τ. λ.

LA RECONNAISSANCE.

(VARIANTE).

Un brave Klephte, un beau Palicare s'avance, d'ombre en ombre, de tige en tige, pour éviter la poussière et la chaleur du soleil.

Il arrive aux fontaines froides, pour y faire boire son coursier. Une jeune femme y puisait de l'eau avec un seau d'or.

Elle puisa quarante seaux sans qu'il vît ses yeux; après le quarante-deuxième, il l'aperçoit tout en larmes.

Qu'as-tu, jeune fille? pourquoi ces chagrins et ces profonds soupirs? — « J'ai mon mari à l'é- « tranger depuis dix ans, etc., etc., etc. »

L'ÉPOUSE FIDÈLE.

COMMENTAIRE.

Bien que M. Fauriel ait traduit une romance dont le sujet est semblable à celui-ci, et n'en diffère que par certains détails du début, j'ai cru devoir la reproduire telle qu'elle me fut communiquée à Constantinople. Cette scène de fidélité conjugale, comme les épreuves qui la terminent, me rappelaient Pénélope et ses prudentes ruses. Sans doute la chaste reine d'Ithaque n'a pas poussé aussi loin que la naïve Grecque l'examen de ces signes intimes,

« qui sont entre nous, » dit Ulysse, « et qui, cachés « à tous, ne sont connus que de nous deux (1). » Mais la joie de l'épouse antique est aussi vive que celle dont la chanson moderne supprime les derniers détails, en nous les laissant deviner. « Elle court aussitôt en « pleurant jeter ses bras autour du col d'Ulysse, et « baiser sa tête (2). » — « Cette reconnaissance est « très-touchante, » dit madame Dacier. « Tous les « sentiments de surprise, de joie, d'amour et *d'estime* « y sont mêlés avec beaucoup d'art; et tout cela est « accompagné d'une apologie raisonnée qui ne pou- « vait pas déplaire à un mari. »

Je prends pour mon drame moderne une bonne part des éloges que la savante helléniste donne à Homère en cette occasion.

Raisins roses. — On pourrait reconnaître, dans ces raisins roses, un cru renommé de l'île de Zante, qui, sous le nom de *Rosakia*, donne du vin blanc et rouge; ou bien plus génériquement ces ceps vigoureux dont les feuilles se teignent de rose aux premiers jours de l'automne. Pour moi, je ne veux y voir qu'une vigne issue de pampre en pampre, et sans forligner, des vignes vantées par Anacréon; car son produit est désigné par les mêmes mots dans

(1) Homère, *Odyss.*, liv. XXIII, v. 109.
(2) *Ibid.*, v. 207.

l'ode 38 du poëte de Téos. On remarquera ici que, tout au rebours de la race humaine, la dernière génération des vignes roses l'emporte évidemment sur les précédentes, puisque celles-ci se contentaient d'égarer la raison des chansonniers grecs, chose assez facile, tandis que le cep moderne enivre même des janissaires, en dépit des prescriptions du Coran.

Je donne une autre variante de ce chant très-répandu, et très-digne de l'être. Ce début, de rechange pour ainsi dire, est approprié aux montagnes des Klephtes, comme les autres débuts s'appliquent au continent et aux îles.

« Quelle idylle délicieuse! » me disait M. de Chateaubriand, à qui je lisais, à Londres, *l'Épouse fidèle*. « Il y a là une candeur et une grâce que Théocrite et Virgile n'ont pas connues, car elles sont empreintes d'un parfum de mélancolie et de chasteté que donne seul le christianisme. Les hommes très-rapprochés de la nature racontent et peignent scrupuleusement ce qu'ils entendent et voient; nous, au contraire, nous poursuivons sans cesse l'idéal. Ils ne savent pas mentir; et nous exagérons au moins quand nous ne mentons pas. Chez le peuple, la poésie est un cri du cœur; elle est devenue chez nous un effort de l'imagination..... Il y a tel couplet breton que je ne donnerais pas pour dix chants de la Henriade! Et tenez...

— « J'ai passé cinquante nuits à ta porte, et tu « ne le savais pas; battu du vent et de la pluie au « point que l'eau coulait de mes habits. »

Hanter kant nozvez em onn bet,
Toullig ho tour, ne ouiec'h ket,
Ar glao, ann avel o m' filat,
Ken vere dour deuz ma dillad.

« C'est moins harmonieux, j'en conviens, que votre chanson grecque; mais voilà les passions, l'entêtement et le climat de la Bretagne retracés à la fois : et, pour moi, c'est encore un souvenir de ma jeunesse, doux et triste tout ensemble, comme il ne m'en reste presque plus. »

Β'.

Η ΚΟΡΗ ΚΑΜΑΡΩΝΟΥΣΑ.

Ἀνάμεσα 'ς δυὸ θάλασσας
Πύργος θεμελιωμένος.
Ξανθὴ κόρη ἐκάθετο,
Ἀρμάθιαζ', ἐξαρμάθιαζε,
Ταῖς ἁρμαθιαῖς ταῖς βάζει·
Καὶ μὲ τὸν ἥλιον μάλονε,
Καὶ μὲ τὸν ἥλιον λέγει·
« Γιά! ἔβγα, ἥλιέ μ', διὰ νὰ 'βγῶ·
Ἐσὺ κ' ἂν λάμψῃς, ἥλιέ μου,
Μαραίνεις τὰ χορτάρια·
Ἐγὼ κ' ἂν λάμψω, ἥλιέ μου,
Μαραίνω παλληκάρια.

II.

L'ORGUEILLEUSE.

Entre deux mers, est une tour solidement fondée. Là, une blonde jeune fille, assise, arrange, forme et reforme les colliers dont elle se pare.

Puis elle s'en prend au soleil, et lui dit :

— « Lève-toi, soleil, lève-toi, pour que je me « lève. —

— « Mon pauvre soleil, quand tu luis, tu ne « flétris que des herbes. —

— « Et moi, soleil, quand je parais, je fais lan- « guir les jeunes gens. —

L'ORGUEILLEUSE.

COMMENTAIRE.

Cette tour *placée entre deux mers* me remet en mémoire, non pas seulement le château d'Abydos sur l'Hellespont, où, dans mes jeunes rêves, je me figurais apercevoir Héro captive et inquiète, mais encore le rocher situé quarante lieues plus loin, si improprement nommé par les Européens *la tour de Léandre*, à l'embouchure du Bosphore de Thrace. Cet écueil, que les Turcs appellent Kys-Koulessi (tour de la Fille), dont quelques kaïkdgis (bateliers), ignorant la légende, ont fait Kys-Skélessi (échelle de la jeune Fille, prison prétendue d'une princesse anonyme du Bas-Empire), remonte, avec sa construction bizarre, à une origine qu'on cherche encore. Bien des fois, comme tant d'autres antiquaires dés-

appointés, j'en ai fait le tour pour découvrir, soit sous les eaux, soit au-dessus, quelque inscription révélatrice. Mon peu de succès ne m'empêchait pas d'y aborder souvent dans mes courses nautiques; et je me consolais de mes déceptions archéologiques, quand je voyais contre cette « tour inébranlable en- « tre deux mers, » comme dit ma chanson, se briser à mes pieds l'effort des courants partis des Cyanées.

Voici une variante de la même légende, plus développée.

Η ΚΟΡΗ ΚΑΙ Ο ΗΛΙΟΣ.

Ἀνάμεσα τρεῖς θάλασσαις,
— Τριανταφυλλάκι μ' κόκκινο —
Πύργος θεμελιωμένος·
— Νεράντζι μου γραμμένο —
Καὶ μέσα κόρη ἐκάθητο,
— Τριανταφυλλάκι μ' κόκκινο —
Καὶ τὰ φλωρι' ἁρμαθιάζει,
— Νεράντζι καὶ λεμόνι —
Ἁρμάθιαζε, ξαρμάθιαξε
— Τριανταφυλλάκι μ' κόκκινο —
Ἐννι' ἁρμαθούλαις κάνει,
— Κ' ἐμὲ τὸν νοῦ μου χάνει! —
Τῆς πέντε βάνει 'ς τὸ λαιμὸ,
— Τριανταφυλλάκι μ' κόκκινο —

LA JEUNE FILLE ET LE SOLEIL.

Au milieu des trois mers,
— O ma petite rose rouge! —
Est une tour solide :
— O mon orange peinte! —
Une jeune fille y est assise,
— O ma petite rose rouge! —
Elle arrange de petites monnaies,
— O mon orange et mon citron! —
Elle les arrange, dérange et r'arrange :
— O ma petite rose rouge! —
Elle en fait neuf rangs ;
— Et elle me fait perdre l'esprit. —
Elle en met cinq à son col,

Τῆς τέσσερες 'ς τὰ χέρια,
— Νεράντζι καὶ λεμόνι —
Καὶ μὲ τὸν ἥλιο μάλονε
— Τριανταφυλλάκι μ' κόκκινο —
Μὲ τὸν ἥλιο μαλόνει·
— Νεράντζι καὶ λεμόνι. —
« Γιὰ ἔβγα ἥλιε, γιὰ νὰ 'βγῶ »
— Τριανταφυλλάκι μ' κόκκινο —
« Γιὰ λάμπε, γιὰ νὰ λάμψω. »
« Πολλαῖς καρδιαῖς νὰ κάψω »
« Νὰ κάψω νίους, νὰ κάψω νιαῖς. »
— Τριανταφυλλάκι μ' κόκκινο —
« Νὰ κάψω παλληκάρια »
— Νεράντζι καὶ λεμόνι. —
« Νὰ κάψω τὴν ἀγάπημου »
— Τριανταφυλλάκι μ' κόκκινο —
« Μέσα 'ς τὰ φυλλοκάρδια. »
— Νεράντζι μου γραμμένο! —

Et les quatre autres à ses bras;
— O mon orange et mon citron! —
Puis elle s'en prend au soleil,
— O ma petite rose rouge! —
Et elle gronde le soleil.
— O mon orange et mon citron! —
« Parais, soleil, et je paraîtrai;
— O ma petite rose rouge! —
« Brille, et je brillerai.
« Je brûlerai bien des cœurs;
« Je brûlerai les jeunes gens,
« Je brûlerai les jeunes filles, »
— O ma petite rose rouge! —
« Je brûlerai les palikares; »
— O mon orange et mon citron! —
« Je brûlerai celui que j'aime »
— O ma petite rose rouge! —
« Jusque dans les dernières fibres de son cœur, »
— O mon orange peinte! —

LA JEUNE FILLE ET LE SOLEIL.

COMMENTAIRE.

Dans cette autre leçon de la légende, enrichie d'un refrain qui alterne au gré du chanteur, les trois mers ne changent aucunement le lieu de la scène. Elles désignent ainsi le canal de Thrace, la corne d'or, et la Propontide : or, la tour de la Fille est le point qui signale ce triangle, assez semblable au promontoire de la villa Serbelloni, dominant les trois branches du lac de Come, frère pittoresque du Bosphore.

La jeune fille forme des files de ces petites monnaies d'or et d'argent, qui, primitivement percées à cet effet, courent ensuite de main en main sans perdre de leur valeur. Comme toutes les femmes

turques et beaucoup de femmes grecques, elle les destine à couvrir son cou, ses bras, son front; et, dans son zèle pour la toilette, elle me représente ces jeunes filles européennes qui, s'il faut en croire un dicton proverbial et populaire, « babillent, s'ha- « billent et se déshabillent. »

Γ'.

Η ΑΡΒΑΝΙΤΟΠΟΥΛΑ.

Όλοὶ μὲ λὲν, ἀρνήθηκες τὴν Ἀρβανιτοπούλα.
Καὶ πῶς νὰ τὴν ἐπαρνηθῶ τὴν Ἀρβανιτοπούλα;
Ποῦ' ν' τὸ κορμὶ της μάλαγμα κ' ἡ μέση της ἀσήμι;
'ς τὸν χρυσοχὸν θὰ νὰ πάω, νὰ τὴν ἀναλυγώσω·
Νὰ βγάλω λίτρα μάλαγμα, νὰ φθιάσω κοῦπα καὶ σταυρὸν,
Καθάριον δακτυλίδι·
Τὸ δακτυλίδι νὰ φορῶ,
Τὴν κοῦπα διὰ νὰ πίνω,
Καὶ τὸν σταυρὸν νὰ προσκυνῶ,
Διὰ τὴν Χριστιανοσύνην.

III.

LA FILLE DE L'ARVANITE.

Ils sont tous à me dire : — « Tu as refusé la fille « de l'Arvanite. » —

Eh! pourquoi la refuser la fille de l'Arvanite, dont le corps est d'or, et la ceinture d'argent?

J'irai chez le joaillier pour la faire fondre. J'en tirerai assez d'or pour avoir une coupe, une croix, et une belle bague :

— La belle bague pour la mettre à mon doigt,

— La coupe pour y boire,

— La croix pour l'adorer, parce que je suis chrétien.

LA FILLE DE L'ARVANITE.

COMMENTAIRE.

L'irrégularité de la versification de cette légende est, sans doute, préméditée ; il semble qu'après avoir raconté en vers longs et sérieux tout ce que vaut *l'Arvanitopoule*, son prétendu a choisi un rhythme court et léger, pour expliquer dédaigneusement ce qu'il en veut faire. La fille de l'Arvanite était musulmane, comme la plupart des Arnaoutes, Laliotes, etc. Dans certaines provinces grecques, on confond sous le nom commun d'Arvanite tous ces satellites des pachas.

Il faut avoir pris sa part des mœurs populaires,

et dirigé des recherches persévérantes sur les lieux mêmes, pour mettre la main, en Orient, sur ces boutades rarement imprimées ou manuscrites, et qui se transmettent, chez les chanteurs seulement, de mémoire en mémoire.

Δ.

ΤΗΣ ΕΒΡΑΙΟΠΟΥΛΑΣ.

Ἕνα σάββατο βραδὺ, μιὰν κυριακὴν ταχὺ
Πῆγα νὰ σεριανίσω εἰς τὴν Ἑβραϊκήν.
Κ' εὑρίσκω μιὰν 'βραιοποῦλαν μόνην καὶ μοναχήν·
Τὴν λέγω· ἔλα, κόρη, νὰ γένῃς χριστιανὴ,
Νὰ λούεσαι σάββατο, ν' ἀλλάζῃς κυριακήν. —
Μάννα, Γραικὸς μὲ λέγει, νὰ γένω χριστιανὴ,
Νὰ λούωμαι σάββατο, ν' ἀλλάζω κυριακήν. —
Κάλλιο, νὰ σ' ἴδω, κόρη μ', 'ς τοῦ Τούρκου τὸ σπαθὶ,
Παρὰ αὐτὸ, ποῦ λέγεις, νὰ γένῃς χριστιανὴ,
Νὰ λούεσαι σάββατο, ν' ἀλλάζῃς κυριακήν!

IV.

LA JUIVE.

Un samedi soir, tout près du dimanche, j'étais allé me promener dans le quartier juif. J'y rencontre une jeune juive toute seule, et lui dis :

— Viens, jeune fille, fais-toi chrétienne. — Baigne-toi le samedi, pour te parer le dimanche. —

— « O ma mère, voilà un Grec qui me dit de « devenir chrétienne, — de me baigner le same- « di, pour me parer le dimanche. » —

— « Chère fille, j'aime mieux te voir percée du « sabre d'un Turc, que si, comme tu le dis, tu « devenais chrétienne, — et te baignais le samedi, « pour te parer le dimanche. »

Ε'.

Ο ΚΟΛΟΧΕΡΗΣ.

Κάτω 'ς τ' ἀφράτο μάρμαρο
Ἄγουρος πέτραν πελεκαΐ
Μὲ τῶνα του τὸ χέρι.
Ξανθὴ κόρη ἐπέρασε
Καὶ τὸν καλημεραΐ·
Τί ἔχεις, καλ' ἄγουρέ μου,
Καὶ πελεκαΐς μὲ τῶνα; —
Ξανθὴν κόρην ἐφίλησα,
Καὶ μοῦκοψαν τὸ χέρι.
Ἂς τὴν φιλοῦσα κ' ἄλλη μιὰ,
Κ' ἂς μοῦκοβαν καὶ τ' ἄλλο,
Κι' ἂς ἔλεγαν τῆς μάννας μου·
Ὁ υἱός σ' ὁ κολοχέρης.

V.

LE MANCHOT.

Là-bas, près de ce marbre éblouissant, un jeune homme taille un bloc avec une seule main.

Une jeune fille blonde passe, et le salue :

— « Qu'as-tu donc, mon pauvre jeune homme? « Pourquoi travailles-tu d'une seule main? » —

— « Pour avoir donné un seul baiser à une jeune blonde, on m'a coupé une main. Pour un baiser à une autre blonde, je consens qu'on me coupe l'autre, et qu'on dise à ma mère : Voilà votre fils le manchot! »

LA JUIVE.

COMMENTAIRE.

Le lieu de la scène de cette chanson me paraît être Smyrne; et c'est en effet dans cette ville, la fleur moderne de l'Ionie, qu'elle me fut communiquée par le guide grec qui me conduisit dans les détours sinueux, étroits et infects du quartier juif, afin, disait-il, de « tout connaître de Smyrne, le bien « comme le mal, le beau comme le laid. » La jeune fille hésite; mais la mère, dans sa haine mortelle contre les chrétiens, semblerait préférer même un Turc à un Grec : trait caractéristique des Juifs orientaux.

On lit, dans les chants populaires de l'Allemagne, ce dialogue entre un écrivain et une jeune juive :

« Si tu te fais baptiser, tu seras ma petite femme. »

« — Plutôt que de me faire baptiser, j'aime mieux « me noyer dans la mer profonde. »

LE MANCHOT.

COMMENTAIRE.

Il y a plus d'une version de cette légende, fort répandue dans les îles Ioniennes. On pourrait néanmoins la croire originaire de l'Archipel et probablement de Paros, en raison de ce marbre blanc comme l'écume (ἀφράτο) que la montagne de Marmara contient dans ses carrières inépuisées, sans le cacher; car il se montre et brille dans les fossés des chemins, et dans les bornes de chaque coin de vigne. Le manchot pourrait bien être un de ces ouvriers que les Turcs entretenaient à Paros pour y tailler les cippes tumulaires de leurs Champs des Morts, titre oriental des cimetières.

Ϛ'.

Η ΠΕΡΔΙΞ.

Μιὰ πέρδικα 'καυχήσθηκε σ' ἀνατολὴ, σὲ δύσι,
Πῶς δὲν εὑρέθη κυνηγὸς, νὰ τήνε κυνηγήσῃ·
Ὁ κυνηγὸς, ὡς τ' ἄκουσε, πολλὰ τοῦ κακοφάνη·
Ῥίχνει τὰ βρόχια στὸ γιαλὸ, τὰ ξόβεργα στοὺς κάμπους,
Τὰ δίκτυα, τὰ μετάξωτα, εἰς τὸν Χιονὰ τὴ βρύσι.
Πάγει ἡ πέρδικα νὰ πιῇ καὶ πιάνετ' ἀπ' τὴν μύτη. —
« Ἀχαμνοπιάσ' με κυνηγέ· τώρ' ἡ ψυχή μου βγαίνει. » —
Καὶ μὲ τ' ἀχαμνοπιάσματα κάμνει φτερὰ καὶ φεύγει.
Ὥρα νὰ σ' εὕρῃ, κυνηγὲ, ἀχαμνοκυνηγάρη,
Ἀφῆκες τέτοιαν πέρδικα, νὰ σοῦ τὴν πάρουν ἄρροι.

VI.

LA PERDRIX.

Une perdrix se vantait, au soleil levant et couchant, de n'avoir pas encore trouvé de chasseur pour la prendre.

Un chasseur, qui l'entendit, s'en irrita; il met des lacs sur le rivage, des gluaux dans les champs, et des collets de soie à la fontaine Chioné.

La perdrix vint pour y boire, et fut prise par le col. — « Chasseur, délivre-moi; le mal me prend, et je m'évanouis. » — Et comme il la délivre avec tous ses maux et ses évanouissements, elle tire de l'aile, et s'enfuit. Bon voyage! Ô chasseur, mauvais chasseur, qui laisses aller une telle perdrix! de plus fins que toi sauront la prendre.

LA PERDRIX.

COMMENTAIRE.

La perdrix reparaît souvent dans les chansons modernes, et vient de plus haut, s'il faut en croire l'ode antique attribuée à Théodore Prodrome, et mêlée tout récemment, en raison de sa grâce, aux poésies d'Anacréon; on y remarque ces deux jolis vers : « Époux de Myrilla, réveille-toi, si tu ne veux perdre « la chasse de la perdrix; Myrilla, c'est la rose par- « mi les jeunes filles. » La perdrix est l'image populaire de la beauté féminine, et il n'est guère en effet d'oiseau plus brillant par son plumage, et de couleurs aussi variées; surtout la perdrix grecque, qui est la grosse bartavelle. Aristote, par une sorte de pressentiment de notre chanson allégorique, l'a

taxée particulièrement « *de ruse et de malice* (1), » comme pour justifier la similitude moderne.

Faut-il reconnaître dans cette Chioné la fontaine Chionia en Arcadie, qui donne naissance au lac et au fleuve de Stymphale, source abondante, dont l'empereur Adrien avait amené les eaux à Corinthe? Ou bien est-elle seulement une de ces fontaines vulgaires dotées, sous un climat brûlant, du nom de Chioné (eau de neige), en raison de leur salutaire fraîcheur? C'est une question que je ne me permettrai pas de trancher à moi seul; et j'aime mieux, dépourvu que je suis de citation et d'autorité, la laisser complétement indécise.

(1) Arist., *Hist. des anim.*, liv. IX, ch. 8.

Ζ'.

Η ΑΓΑΠΗ ΠΟΛΥΧΡΟΝΙΗ.

Μάνα, ἐῤῥάγεν οὐρανὸς, καὶ προσμοιράγαν τ' ἄστρα·
Κι' ἀπ' τ' οὐρανοῦ τὸ ῥάγισμαν λιθάρ' ἐπεκρεμάσθεν.
Λιθάρι μ', ἁγιολίθαρον, μὴ καταβαίν 'ς καὶ κρούς με!
Κι' ἀπὸ κατέβεν κι' εὗρέ με στ' οὖλα τὰ πόνια 'πάνω.
Σαράντα χρόνια δούλευσα τοῦ λιθαρί' μ' τὸν πόνον,
Κ' ἄλλα σαράντα δώδεκα τῆς κόρης τὴν ἐγάπην.

VII.

L'AMOUR DE LONGUE DURÉE.

Mère, le ciel se fend; les astres éclatent; et, à cette fente du ciel, une pierre est suspendue. — O pierre, pierre sacrée, ne va pas tomber sur moi, et m'écraser! — Elle est tombée, et m'a trouvé surchargé de bien d'autres chagrins. — J'ai porté quarante ans le fardeau de la pierre, et cinquante-deux ans l'amour de la fille. —

Η'.

Η ΑΓΑΠΗ ΘΑΛΑΣΣΙΝΗ.

Ἀνάθεμα 'π' ἐκρέμιξε τὸ μῆλον στὸ πεγάδιν·
Τὸ μῆλον εἶχε φάρμακον καὶ τὸ πεγάδ' μαγείας·
Ἐμάγεψαν, τὴν ἐγαπῶ, κ' ἐπῆραν, τινὰν θέλω·
Τὴν ἐγαπῶ, φορεῖ σακὶν, τινὰν 'κὶ θέλω, ῥοῦχον.
Παρέρχεταί με τὸ σακὶν κι' ἀπ' τὸ ῥοῦχον καλλίον.
Ἐγάπη στὸν ἀνέφορον βαρὺν φορτίον ἔνι.
Πάγω νὰ πάγω, 'κ ἐπορῶ, κάθημαι κά' καὶ κλαίγω.
Νὰ σύρ' ἀτὸ, 'κὶ σύρκεται, νὰ χάν' ἀτὸ, 'κὶ χᾶται·
Κι' ἂν σύρ' ἀτὸ στὸν ποταμὸν, τὸν ποταμὸν θολόνει·
Κι' ἂν σύρ' ἀτὸ στὴν θάλασσαν, καράβια 'παρματόνει·
Θέλει τὴν θάλασσαν αὐλὴν καὶ τὰ καράβια σπήτια,
Καὶ τὰ καλὰ τὰ κύματα θέλει κεν γειτονίαν.

VIII.

L'AMOUR MARIN.

Maudit soit celui qui a suspendu la pomme à la fontaine! La pomme était empoisonnée, et la fontaine pleine de magie. — Elles ont ensorcelé celle que j'aime, et m'ont ravi celle que je veux. — Celle que j'aime porte un sac, celle que je ne veux pas porte une robe; et pourtant elle me semble plus belle avec son sac, que l'autre avec sa robe. — L'amour est un lourd fardeau à soutenir. J'essaye de fuir, je ne puis; je m'assois alors, et je pleure : quand je le jette, il ne s'en va pas; quand il s'égare, il se retrouve. Si je le jette au fleuve, il trouble l'eau du fleuve : si je le jette à la mer, il démâte les vaisseaux. Il veut la mer pour sa cour, les navires pour y habiter, et les belles vagues pour voisines.

L'AMOUR DE LONGUE DURÉE.

L'AMOUR MARIN.

COMMENTAIRE.

Ces deux romances sont écrites dans le même dialecte que la chanson de Trébisonde. Je ne les crois pas néanmoins l'œuvre d'un matelot de la Mer-Noire. La chaleur et l'inspiration passionnée de l'Archipel s'y font sentir; et pourtant elles ne sont pas rimées, et par là sembleraient s'éloigner de la composition insulaire, qui, dans ses essais modernes surtout, s'est volontairement, et par une malheureuse imitation de l'Europe, soumise à la torture de la rime. Par cette raison et quelques autres, ces vers me semblent appartenir à une époque plus reculée que les romances populaires de mon recueil. Voici comment je les ai obtenus :

J'eus un jour la fantaisie de descendre de Thérapia à Constantinople, par une voie moins usitée que le Caïque officiel à sept paires de rame, ou les gondoles du détroit, toutes à fleur d'eau. Je voulais reconnaître par moi-même la vitesse des courants et du trajet pour les vaisseaux, comme je l'avais si souvent expérimentée pour les barques. Une chaloupe obscure me fit aborder un navire grec qui revenait de l'Euxin, et fuyait devant les courants, aidé d'une seule voile. Une heure et demie suffit pour m'amener de la hauteur du mont Géant jusques à la Corne-d'Or, où l'ancre fut jetée. Et comme je passais trop rapidement entre les deux rivages pour en admirer une fois de plus les merveilleuses beautés, je donnai toute mon attention aux chansons de l'équipage. Ces Hydriotes, joyeux du calme des flots et de l'approche du port, après les vagues montueuses et la navigation pénible de la Mer-Noire, saluaient du son de leur téorbe les châteaux des janissaires et la pointe du Sérail. Le cahier des chansons manuscrites du bord, décroché du manche de l'instrument où il pendait au bout d'une corde brisée, fut mis en mes mains; et au milieu de bien des distiques sans valeur, comme de divers chants qui m'étaient déjà connus, je rencontrai ces deux romances, dont je fis ma proie.

Θ'.

Ο ΠΑΠΠΑΣ ΑΓΑΠΗΤΙΚΟΣ.

Μία ἔμμορφη κοπέλα εἰς τὸ σπῆτ' ἑνὸς παππᾶ,
Γιὰ νὰ τὴν ξεμολογήσῃ εἶχε πάγῃ μιὰ φορά.
(Μὲ τάλερα, μὲ τάλερα, μὲ δούπιαις, μὲ φλωριά)
Βλέποντάς την τόσ' ὡραῖα κατενύχθηκ' ὁ παππᾶς
Καὶ τῆς εἶπε· « καλῶς ὥρσες, κύρη μου, τί ἀγαπᾶς; »
« Δέσποτά μου, νὰ σ' ὁρίσω, ἦρθα, νὰ ξεγορευθῶ,
Νὰ σὲ 'πῶ τὰ κρίματά μου, διὰ νὰ συγχωρευθῶ. » —
« Μὴ φοβεῖσαι, κοράσιά μου, δὲν ἄσπλαχνος εἶν' ὁ θεὸς,
Ὡς — — — — ἁμαρτωλός. » —
« Δέσποτά μου, νὰ σ' ὁρίσω τὴν ἀλήθεια μοναχὴ,
Ἀγαπάω ἕνα νέον καὶ τὸν ἀγαπῶ πολύ. » —
« Τὸ νὰ ἀγαπᾶς, παιδί μου, εἶναι πράγμ' ἀνθρωπινό·
Μὲ εὐλάβειαν ἀγάπα κ' ἐγὼ σὲ τὸ συγχωρῶ. » —
« Μιὰν ἡμέρα, δέσποτά μου, ἐκαθόμαν μοναχὴ
Πέρασε κι' αὐτὸς ὁ νέος καὶ μοῦ 'δωσ' ἕνα φιλί. » —

IX.

LE PAPPAS GALANT.

Une belle jeune fille était venue une fois dans la maison d'un pappas pour se confesser. — Avec des écus, des écus, des ducats, et des piastres. — Quand le pappas la vit si belle, il en fut touché de componction, et lui dit : — Soyez la bien-venue, mademoiselle! Que désirez-vous? — « O monsei- « gneur, avec votre grâce, j'étais venue pour me « confesser à vous de mes fautes, afin d'en obte- « nir l'absolution. » — Ne craignez rien, ma fille : Dieu n'est pas sans miséricorde; et il a pitié du pécheur. » — « Monseigneur, avec votre grâce, « voici la vérité toute pure. J'aime un jeune « homme, et je l'aime tendrement. » — Si vous aimez, mon enfant, c'est de l'humanité. Aimez avec sagesse, et je vous le pardonnerai. » — « Un « jour, monseigneur, comme j'étais toute seule, ce « jeune homme passa, et me donna un baiser. »

« Ἕνα σοῦ 'δωσε, παιδί μου; μήπως σοῦ 'δωσε πολλά; » —
« Ἕνα, ἕνα, δέσποτά μου, ἕνα, ἕνα μοναχά. » —
« Τὸ φιλὶ δὲν εἶναι κρῖμα, εἶναι πρᾶγμα φυσικό,
Ὡς κἐγὼ θὰ σὲ φιλήσω καὶ λοιπὸν σὲ συγχωρῶ. » —

— N'en donna-t-il qu'un, mon enfant, ou en donna-t-il plusieurs? » — « Un seul, un seul, « monseigneur; il ne m'en a donné qu'un. » — Un baiser n'est pas un crime, c'est chose toute naturelle. Je vais vous en donner un moi-même; après quoi, je vous absoudrai.

Γ'.

ΜΕΛΠΟΜΕΝΗ.

Ἦτον καλοκαιράκι, αὐγὴ χαροποιά,
Ὅταν ἡ Μελπομένη 'πῆγε ς' ἀκρογιαλιὰ·
Δροσιᾶς νὰ πνεύσ' ἀέρα, νὰ 'δῇ τὸν Οὐρανὸν
Νὰ παίξῃ μὲ ζεφύρους, μὲ τὸν Αὐγερινόν.

Ἐκεῖ 'στὸ περιγιάλι Ναύτης ξανθὸς τραβᾷ
Σὰν κύκνος τὸ κοπί του καὶ γλυκοτραγοῦδᾶ,
Κ' ἡ κόρη εἰς τὸν ναύτην μὲ σιγανὴν φωνὴν
Τὸν λέγει. — « πάμε πέρα, Ξανθὲ, μὲ τὸ κοπὶ.

Πάμε, πλὴν μ' ἐμποδίζει ποῦ δὲν ἔχω λεπτόν. »
Κ' ἐκεῖνος — ἔμβα, λέγει, πλὴν δὲν πειράζ' αὐτό.
Ἐσέ' ἡ Μελπομένη, κορμὶ τ' Ἀγγελικόν. —
Κι' ὁ ναύτης 'κωπηλάτει μὲ βλέμμα ἐρωτικόν.

X.

MELPOMÈNE.

C'était la belle saison, c'était un beau point du jour, quand Melpomène vint au bord de la mer pour voir le ciel, respirer l'air rafraîchi, et jouir de la brise du matin et de l'aurore.

Là, sur le rivage, un nautonier blond nage avec sa rame comme un cygne, et chante doucement. La jeune fille dit au nautonier, d'une voix gracieuse : — « Jeune blond, passons l'eau avec ta rame. »

« Passons ; mais je ne puis, car je n'ai pas d'ar-« gent. » — Entrez toujours, répond-il ; qu'importe ? Vous êtes Melpomène, la belle au corps d'ange. — Et le nautonier rame en lui jetant des regards d'amour.

Παρακαλεῖ τὴν Νέαν νὰ 'πῇ εἰς τοὺς γονεῖς
Πῶς ὁ Ξανθὸς τὴν θέλει ὁ ναύτης ἐραστής...
Κ' ἐκεῖνη. — « ναὶ, τὸν λέγει, τράβα, Ξανθὲ, καλὰ
Τράβατο τὸ κοπί σου, καὶ ἔλπιζε πολλά...

Νὰ φθάσωμεν ἀντίκρυ ὁ ἥλιος πρὶν εὐγῇ,
Νὰ κόψω ῥόδα κι' ἄνθη μὲ τὴν χρυσῆν αὐγή. » —
Τῆς Μελπομένης τέρι, 'σὰν ἔγειν' ὁ Ξανθὸς
Ἐτράβα τὸ κοπί του πλέον ἐρωτικός.

Αὐτὸς κωπηλατοῦσε, κ' ἐκείνη κυβερνᾷ
Τὴν βάρκα π' εἶχε σβύσει τῶν δύο τὰ δεινά.
Συζύγου κ' ἐρωμένης γλυκὺς ἀνασασμὸς
Πτερὰ 'δίδαν 'στὸν ναύτην νὰ τρέχῃ ἀπ' ὅλους 'μπρός.

Puis il la prie de dire à ses parents que le nautonier blond l'aime et la demande. — « Rame « toujours, jeune blond, lui dit-elle; rame bien, et espère. »

« Arrivons vis-à-vis avant que le soleil se « lève, pour que je puisse cueillir des roses et « des fleurs avec la rosée de l'aurore. » — Depuis que le blond est en compagnie de Melpomène, il rame avec plus d'ardeur.

L'un manie la rame, l'autre le gouvernail de cette barque qui devait guérir leurs maux. La douce haleine de l'épouse et de l'amante donna au rameur des ailes pour arriver toujours le premier.

LE PAPPAS GALANT.

COMMENTAIRE.

Voici une anecdote de Constantinople, versifiée par quelque Grec jaloux. Je l'ai entendu raconter, comme une tradition de galanterie, dans les cercles du faubourg de Péra.

Les Ducats. — Les monnaies franques ou turques qui servent de refrain au premier couplet, et se répètent à volonté à la suite des autres, font allusion à l'argent que la belle pénitente apportait, suivant la coutume grecque, pour le rachat de ses péchés.

MELPOMÈNE.

COMMENTAIRE.

Encore un matelot; mais celui-ci ne gémit pas; bien au contraire, il ne peut que bénir la fortune. L'épisode est charmant de naturel et de vérité, et le nom de Melpomène donne à cette idylle quelque chose d'antique.

Et moi aussi, dans les jours brûlants, j'ai vu de jeunes Grecques s'embarquer avec l'aurore pour traverser le canal de Thrace, et cueillir avant le lever du soleil les roses d'Hunkiar-Skélessi, l'Échelle du Grand-Seigneur. Ma nacelle suivait leur nacelle; et nos pas se sont égarés ensemble, sur les collines embaumées, à la recherche des plus brillantes fleurs des prairies asiatiques!

ΙΑ'.

Η ΝΕΟΧΗΡΕΥΜΕΝΗ.

Μιὰ κόρη ἐτραγούδησεν ἀπ' ὥριο παραθύρι,
Κι' ὅσα καράβια τ' ἄκουσαν, ὅλ' ἀράζουν καὶ δένουν.
Κ' ἕνα καράβι τρομερὸ, καράβι τοῦ πολέμου,
Οὐδὲ μαζόνει τὰ πανιὰ, οὔτ' ἤθελε ν' ἀράξῃ.
« Μάσε, καράβι, τὰ πανιὰ, μάσ' τα καὶ βάλ' τα κάτω,
Ἐγὼ κι' ἂν ἐτραγούδησα, σὲ μυριολόγι τὸ εἶπα.
Ἔχω 'ν' ἄνδρα, κ' εἶν' ἄρρωστος, κ' εἶναι γιὰ νὰ παιθάνῃ,
Ξαρρώστικό μοῦ γύρευσα, νὰ φάγῃ γιὰ νὰ ἰάνῃ,
Τ' ς ἀγριολαφίνας τ' ἄλειμμα, τ' ἀγριογιδιοῦ τὸ γάλα.
Ὥστε ν' ἀναίβω στὸ βουνὸ, νὰ καταιβῶ 'ς τοὺς κάμπους,
Νὰ φτιάζω στροῦγγα καὶ μανδρὶ, νὰ πιάσω τὴν λαφίνα,
Ἄνδρος μου ἐπανδρεύθηκε κι' ἄλλη γυναῖκα 'πῆρε,
Πῆρε τὴν πλάκα πεθερὰ, τὴ μαύρη γῆν γυναῖκα. »

XI.

LA JEUNE VEUVE.

Une jeune fille chantait du haut d'une belle fenêtre. Tous les vaisseaux qui l'entendent jettent l'ancre, et portent la corde à terre. Un vaisseau formidable, un vaisseau de guerre, ne serre pas ses voiles, et ne veut pas mouiller. — « Serre tes voiles, ô vaisseau ! serre et amène tes voiles. La chanson que je chantais, je l'ai dite en guise de complainte. J'ai un mari qui est malade, et qui est tout près de mourir. Je suis allée chercher un remède que je sais, pour qu'il le prenne et guérisse; de l'onguent de biche et du lait de chèvre sauvage. Or, pendant que je gravis la montagne et redescends dans la plaine pour atteindre l'endroit et la bergerie où je trouverai la biche, mon mari s'est marié, et a pris une autre femme; il a pris pour épouse la terre, et pour belle-mère la pierre du tombeau. »

LA JEUNE VEUVE.

COMMENTAIRE.

J'ai vu cette chanson naître sous mes yeux, pour ainsi dire : elle était tout fraîchement éclose quand elle me fut communiquée. Elle acquit bientôt une grande vogue dans les villages grecs que le Bosphore baigne et sépare entre l'obscur Phanar de la capitale, et les brillantes Cyanées. On la chantait dans les sérénades du golfe profond (Buyuck-Déré); on m'en a même montré la prétendue héroïne. Celle-ci habitait une petite maison basse de Kalender, pittoresque demeure des princes Callimaki et Soutzo; et comme leurs palais dominaient les courants, la *belle fenêtre* était un de ces élégants *Tschaknissi* (balcons fermés de jalousies) où j'avais maintes fois, en rasant le rivage dans mon rapide caïque, remarqué une blanche main et une douce figure. Les navires épris de la voix qui jettent l'ancre,

ce sont ces nombreuses caravelles grecques qui montent ou descendent journellement le canal de Thrace : le vaisseau de guerre qui brave la sirène ne peut être qu'un bâtiment attaché aux ambassades européennes de Buyuk-Déré, ou quelque corvette russe assez hardie pour défier les batteries et les décrets prohibitifs des Turcs ; la sœur peut-être de la frégate que, par un jour nébuleux du mois de septembre, je vis, en 1816, déboucher fièrement de l'Euxin après une tempête, pour débarquer, sur le quai du village diplomatique, le baron de Stroganoff, envoyé du Czar, et pour jeter l'épouvante sur les rives du Bosphore, ébahies de tant d'audace. La montagne que traverse la mariée, c'est la grande colline d'Alonaki, dont les bois et les penchants s'étendent de l'aqueduc de Bajazet jusqu'à la fontaine de Kalender, théâtre de mes promenades du printemps et de mes longues chasses d'automne. La bergerie des biches, c'est une *mandra* solitaire dans la forêt de Belgrade, où un troupeau de cerfs, effrayé par nos traqueurs, passa si près de moi. Tout dans les stances helléniques me rappelle Thérapia, que je quittai avec tant de regrets, et où, avant mon départ, la jeune veuve avait trouvé, parmi tous les hommages qu'attirait sa beauté, la fin de ses lamentations et de son premier veuvage.

ΙΒ'.

Ο ΚΥΝΗΓΟΣ.

Ξύπνα, καὶ μὴν κοιμᾶσαι, χρυσόμου καναρίνι,
Ξύπνα ἀπὸ τὸν ὕπνον, νὰ ἰδῇς πῶς τραγουδῶ·
Ξύπνησα τὸ καϋμένον 'σαν παραπονεμένον,
Καὶ τ' ἅρματά μου βάζω, πάγω νὰ κυνηγῶ.
Λαγοὺς περδίκα ν' ἄβρω, πουλάκια νὰ σκοτώσω,
Καὶ σὲ νὰ τὰ προσφέρω κορμί μ' ἀγγελικό.
Ψιλὴ βροχύτσα πιάνει, πολὺ μοῦ κακοφάνη,
Κλίνην γιὰ νὰ πλαγιάσω νὰ εὕρω δὲν 'μπορῶ.
Ἐκεῖ βλέπ' ἕνα πύργον κι' ἔλαμπε' σαν τὸν ἥλιο,
Νέα κάθεται μέσα, καὶ γλυκοτραγουδεῖ.
Κι' ὁ κελαδισμός της μ' ἐφάνηκε νὰ λέγῃ,
Χαρεῖτε σεῖς ὦ νέοι, π' οὔχετε τὸ καιρὸν,
Νέοι, Νέαι, χαρεῖτε, καιρὸν μὴν καρτερεῖτε,
'Γιατ' ὁ χαιρὸς διαβαίνει, καὶ δὲν γυρίζει πλιά.
Ἔτσι καὶ ἡ νεότης, χρυσό μου καναρίνι,
Μαραίνεται, διαβαίνει, καὶ δὲν γυρίζει πλιά.

XII.

LE CHASSEUR.

Réveillez-vous, ne dormez plus, ô mon serin doré! réveillez-vous pour entendre comme je chante. — Je me suis bien réveillé, moi pauvre affligé; et j'ai pris mes armes pour aller à la chasse, — à la chasse des lièvres et des perdrix, pour tuer des oiseaux et vous les offrir, mon angélique beauté. — Voilà qu'il tombe une petite pluie fine qui me contrarie; et je ne puis trouver de lit pour me coucher; — quand tout à coup j'aperçois une tour brillante comme le soleil, et une jeune fille qui l'habite, et chante doucement. — Son gazouillement me parut dire ainsi : — « O vous, jeunes filles et jeunes gar-« çons, réjouissez-vous, profitez du temps, vous « qui en avez; n'attendez pas qu'il passe; il s'en « va bien vite, et ne revient plus. » — Ainsi fuit la jeunesse, ô mon serin doré! elle se flétrit, s'envole, et ne revient pas.

LE CHASSEUR.

COMMENTAIRE.

On croirait, au premier abord, que ces couplets commencent une chanson des montagnes; mais la fin, qui appartient aussi au genre des sérénades, désigne suffisamment une chanson de plaine. Au reste, dans son allure amphibie, elle est écrite d'un bout à l'autre d'un style fort négligé.

Le Grec Costaki, qui me guidait dans mes excursions à la recherche des faisans et des sangliers asiatiques, chantait un soir ces vers assez décousus. Il essayait ainsi de charmer l'ennui de la route, qui nous ramenait, après de longues fatigues supportées

dans les collines désertes du Bosphore, vers notre barque attachée au rivage de Kandili.

Je les ai consignés sur mes tablettes, bien plutôt comme un souvenir de chasse que comme un soupir amoureux.

ΙΓ'.

ΑΠΟΤΥΧΙΑ.

Ἀπ' τὴμ πόλ' ἐρχόμην κι ἀπ' τὰ νησιὰ,
Κι ἀπ' τὴν γειτονιά της ἐπέρακα.
Τὸ βασιλικό της ἐπότιζε
Καὶ τὸ 'δυοσμαρίνι ἐδρόσιζε,
Κ' ἔκοψε κλωνάρι καὶ μῶδοκε,
Εἶπε κ' ἕνα λόγο καὶ μ' ἄρεκε·
« Βρὲ Μωραϊτάκη, κι ἂν μ' ἀγαπᾷς,
Τί περνοδιαβαίνεις καὶ μὴ μιλᾷς;
Στεῖλε προξενήτραις στὴ μάννα μου,
Καὶ προξενητάδες στὸν τάτα μου. » —
« Τοὺς προξενητάδες ἐδιώκανε,
Καὶ ταῖς προξενήτραις μαλλώκανε. » —

XIII.

LA MAUVAISE CHANCE.

Je venais de la ville et des îles, et je passais dans son voisinage. — Elle arrosait son basilic, et donnait de l'eau à sa fleur de menthe. — Elle en coupa un petit brin, me le donna, et dit une parole qui me ravit : — « Holà! fils de la Morée, « si tu m'aimes, pourquoi passer et repasser sans « rien dire? Envoie les entremetteuses de ma- « riage à ma mère, et les courtiers à mon père. »

Ils ont chassé les courtiers, et injurié les entremetteuses.

LA MAUVAISE CHANCE.

COMMENTAIRE.

Ces couplets appartiennent au continent, et le dialecte de la chanson la rapproche d'Athènes. Le jeune Moraïte raconte naïvement sa déconvenue. Une jeune fille engageante, des parents sévères et insensibles; cela se voit en tous pays : mais le basilic frappe l'épisode d'un cachet tout oriental. Il est la plante favorite des jeunes filles de la Grèce : le basilic, nom royal donné on ne sait trop pourquoi à un serpent, à une étoile, à un poisson, et à un oiseau! L'horticulture en a hérité, ainsi que de tant d'autres plantes arrivant de la Grèce avec leurs désignations harmonieuses pour enrichir nos prairies et enchanter nos oreilles, le mélilot, l'aparine, le serpolet, fils de la langue d'Homère.

Comme en Orient, le basilic est, en Espagne e

dans le midi de la France, l'accompagnement obligé de la coquetterie rustique. C'est de basilic que les Manolas de Madrid, ou les grisettes andalouses, chargent leur fenêtre; c'est pour elles, si j'ose détacher d'un roman célèbre la seule image qui y soit restée gracieuse et pure, c'est le rosier de Rigolette. C'est encore le basilic que, dans le coin du jardin confié à sa direction, cultive la bergère gasconne, pour en faire « son plus bel ornement aux plus beaux jours « de fête; » et je ne sais quel augure de labeur ou d'amour récompensé s'attache, dans son esprit, à l'odorant bouquet.

CHANTS DU PEUPLE

EN GRÈCE.

SECTION QUATRIÈME.

CHANTS FUNÈBRES.

Α'.

Η ΚΟΡΗ ΕΙΣ ΤΟΝ ΑΔΗΝ.

Καλὰ τὸ 'χουνε τὰ βουνὰ, καλόμοιρ' εἶν' οἱ κάμποι,
Ποῦ Χάρον δὲν 'παντέχουνε, Χάρον δὲν καρτεροῦνε·
Τὸ καλοκαίρι πρόβατα, καὶ τὸν χειμῶνα χιόνια.
Τρεῖς ἀνδρειωμένοι βούλονται τὸν ἅδην νὰ τζακίζουν,
Ὁ 'νας λέγει, τὸν Μάη νὰ 'βγῇ, κ' ἄλλος τὸ καλοκαίρι,
Κ' ὁ τρίτος τὸ χυνόπωρο, ὁποῦ 'ναι τὰ σταφύλια.
Κόρη ξανθὴ τοὺς 'μίλησεν αὐτοῦ 'ς τὸν κάτω κόσμον·
« Πάρτε μ', ἀνδρειωμένοι μου, κ' ἐμὲ 'ς ἀγέρα κόσμον. » —
« Κόρη, βροντοῦν τὰ ροῦχά σου, φυσοῦν καὶ τὰ μαλλιά σου,
Κτυπάει καὶ τὸ καλίγι σου, καὶ μᾶς νογάει ὁ Χάρος. » —
« Ἐγὼ τὰ ροῦχα 'βγάω τα, καὶ τὰ μαλλιὰ τὰ κόβω,
Καὶ τὰ καλιγοπάπουτζα 'ς τὴν σκάλαν τ' ἀπιθώνω.

I.

LA JEUNE FILLE DANS L'AUTRE MONDE.

Bienheureuses sont les montagnes, bienheureux sont les champs où l'on ne rencontre pas Charon, où l'on n'attend jamais Charon, mais seulement des troupeaux l'été, et l'hiver, la neige! Trois braves tiennent conseil pour s'échapper de l'enfer : le premier veut partir en mai; le second, en été; le troisième, en automne, dans la saison du raisin. Une blonde jeune fille leur parle ainsi dans l'autre monde : — « Em- « menez-moi aussi, mes braves, dans ce monde « d'en haut. » — Jeune fille, tes vêtements retentissent, tes cheveux sifflent; ta chaussure fait du bruit; Charon nous reconnaîtrait. — « Te- « nez, j'ôte mes vêtements, je coupe mes che- « veux, et je laisse ma chaussure au bas de l'es- « calier.

Πάρτε μ', ἀνδρειωμένοι μου, κ' ἐμὲ 'ς τὸν 'πάνω κόσμον,
Νὰ πάω, νὰ ἰδῶ τὴν μάνναν μου, πῶς θλίβεται δι' ἐμένα,
Νὰ πάω, νὰ ἰδῶ τ' ἀδέρφιά μου, πῶς κλαίουν δι' ἐμένα. »—
« Κόρη, 'σένα τ' ἀδέρφιά σου εἰς τὸν χορὸν χορεύουν,
Κόρη, 'σένα ἡ μάννα σου 'ς τὴν ῥοῦγαν κουφεντιάζει. »

« Emmenez-moi aussi, mes braves, dans ce « monde d'en-haut. Je veux aller voir ma mère, « comme elle se désole à cause de moi. Je veux « aller voir mes frères, comme ils me pleurent. » — « Tes frères? Pauvre fille! Ils mènent le branle à la danse. Ta mère? Pauvre fille! Elle passe son temps à jaser dans la rue. »

LA JEUNE FILLE DANS L'AUTRE MONDE.

COMMENTAIRE.

Il y a encore un reste de paganisme dans la façon dont les Grecs modernes illettrés envisagent la vie nouvelle qui commence après la mort. L'autre monde est pour eux une vaste et profonde habitation souterraine, où conduit un seul escalier. Une porte inébranlable le ferme. Charon, la personnification de la mort, y veille constamment pour l'ouvrir à tous ceux qui entrent, et jamais à ceux qui voudraient sortir. Ainsi disait, il y a plus de deux mille ans, une autre chanson philosophique :

« Le gouffre de l'enfer est effrayant; il est aisé « d'y descendre, mais une fois descendu, on ne re« monte plus (1). »

(1) Anacréon, *Anth. lyr.*, p. 52.

Ici, le prélude accoutumé qui se lie de près ou de loin au sujet, dans les chants populaires, et varie suivant les provinces, parfois même selon le caprice du chanteur, est une touchante aspiration vers la vie des montagnes, seule vie libre, pure et paisible aux yeux des Grecs, soumis au joug ottoman.

Les derniers vers de ce chant funèbre m'ont toujours rappelé la triste et cruelle réflexion du père Aubry, au chevet d'Atala mourante.

— « Si un homme revenait à la lumière quelques « années après sa mort, je doute qu'il fût revu avec « joie par ceux-là même qui ont donné le plus de « larmes à sa mémoire. » —

M. de Chateaubriand se complaisait amèrement à me répéter à Londres, à propos de la mort des hommes politiques (le duc de Richelieu, lord Londonderry) que nous vîmes disparaître si vite, cette observation, aussi profonde que désespérante.

Β'.

ΟΙ ΓΟΝΕΙΣ ΠΡΟΣ ΤΗΝ ΘΥΓΑΤΕΡΑ.

« Κόρη μ', αὐτοῦ 'ποῦ βούλιεσαι,
Νὰ καταιβῇς 'ς τὸν Ἅδη,
Αὐτοῦ πέτεινας δὲν λαλεῖ,
Κότα δὲν καρκαριέται.
Αὐτοῦ νερὸ δὲν βρίσκεται,
Χορτάρι δὲν φυτρόνει.
Ὄντας πεινᾷς, δὲν γεύεσαι,
Ὄντας διψᾷς, δὲν πίνεις!
Κι' ὄντας θέλῃς νὰ κοιμηθῇς,
Τὸν ὕπνο δὲν χορταίνεις.
Κάθου, κόρη', 'ς τὸ σπῆτι σου,
Κάθου 'ς τὰ γονικά σου. »
— Δὲν ἠμπορῶ, πατέρα μου,
Μητέρ' ἀγαπημένη·
Ἐγὼ ἐψὲς πανδρεύθηκα,
Ἐψὲς ἀργὰ τὸ βράδυ.
Ὁ Ἅδης εἶν' ὁ ἄνδρας μου,
Ἡ πλάκ' ἡ πεθερά μου.

II.

LES PARENTS A LEUR FILLE.

Ah! ma fille, pourquoi donc as-tu résolu de descendre dans l'autre monde?

Là, le coq ne chante pas, ni la poule ne glousse.

On n'y trouve pas d'eau; jamais l'herbe n'y croît. Si tu as faim, tu n'y manges pas; si tu as soif, tu n'y peux boire; et quand tu veux sommeiller, tu n'y dors pas ton soûl.

Reste dans ta maison, reste avec tes parents, ma fille.

— « Je ne le puis, mon père; mère bien-aimée, « je ne le puis. Je me suis mariée hier; hier dans « la soirée, bien tard. L'autre monde, c'est mon « mari : ma belle-mère, c'est la tombe. »

LES PARENTS A LEUR FILLE.

COMMENTAIRE.

Je lisais un jour à un jeune Grec de Constantinople cette épigramme de l'Anthologie, qui retrace si bien tout ce que le Bosphore étalait devant nos yeux :

— « Maximin a construit une habitation dans la nouvelle Rome, et en a placé les solides fondements sur le rivage même. Là, de toutes parts s'étend autour de nous une immense et brillante vue. Derrière moi, la ville ; en face, la Bithynie qui me montre ses merveilleux aspects ; au-dessous de nos inébranlables piliers, les eaux de l'Euxin roulent leurs courants jusques à la mer éclatante, et caressent d'un flot continuel la rive profonde. C'est une grande jouissance pour le cœur et pour les yeux lorsque, légèrement penché, regardant d'un côté et de l'autre,

on contemple à la fois les arbres, les palais, les vaisseaux, la mer, la ville, les cieux, et la terre. » —

« Je connais, me dit-il, cette épigramme de Cyrus « de Panopolis, célèbre édile de Constantinople, con- « sul sous Théodose, et évêque sous l'empereur Léon ; « mais je connais mieux encore l'endroit où l'on pré- « tend que fut la maison de Maximin. C'est tout à « côté de la magnifique résidence que le sultan « Mahmoud vient de créer à Dolma-Batché. Celui qui « possède maintenant le pavillon de bois, brûlé et « renouvelé sans cesse sur les ruines du vieux palais, « nous y recevra. Allons-y. »

Nous visitâmes en effet les terrasses du jardin, les balcons du kiosk suspendus sur les flots, ses élégantes fenêtres coupées à pans divers pour multiplier et varier les points de vue ; et, après avoir appliqué la description de Flavius Cyrus à ce que nous venions de voir, comme nous passions près du gynécée, nous entendîmes le chant populaire, *des Parents à leur fille*, que mon guide reconnut. C'était, nous dit-on, une *Paramana* (nourrice ou bonne) de l'Archipel, qui berçait de cette complainte lugubre une jeune fille malade. Le lendemain, le *Tchélébi* qui m'avait accompagné m'envoya ce texte manuscrit.

Γ'.

Ο ΧΑΡΟΣ ΚΑΙ Ο ΤΖΟΠΑΝΗΣ.

Τὸ βλέπεις κεῖνο τὸ βουνὸ ποῦ 'ναὶ ψηλὸ καὶ μέγα,
Πῶχ' ἀνταροῦλαν στὴν κορφὴν καὶ καταχνιὰν στὴν ῥίζαν;
Τζοπάνης ἐῤῥοβόλαγεν ἀπὸ τὰ κορφοβούνια,
Φέρνει τὸ φέσι του στραβὰ καὶ τὸν γιαμπὰ στριμμένον.
Κι' ὁ Χάρος τὸν ἐβίγλισεν ἀπὸ ψηλὴν ῥαχοῦλαν,
Εἰς τὸ στενὸ κατέβηκε κ' ἐκεῖ τὸν καρτεροῦσε.
Καλὴ 'μερά σου Χάρε μου. — « Καλῶς τὸν, τὸν λεβέντην,
Λεβέντη ποῦθεν ἔρχεσαι; λεβέντη ποῦ πηγαίνεις; » —
'Γώ; ἀπ' τὰ πρόβατ' ἔρχομαι στὸ σπῆτί μου πηγαίνω,
Πάγω νὰ πάρω τὸ ψωμὶ, ὀπίσω νὰ γυρίσω. —
« Λεβέντη, μ' ἔστειλ' ὁ Θεὸς, νὰ πάρω τὴν ψυχήν σου. —
Χωρὶς ἀσθένειαν κι' ἀῤῥωστιὰν ψυχὴν δὲν παραδίδω.
Γιὰ! ἔβγα νὰ παλέψωμε' σὲ μαρμαρένι ἁλῶνι.

III.

CHARON ET LE BERGER.

Là voyez-vous cette montagne si grande et si haute, qui a des nuées à sa cime et de la brume à ses pieds? Un berger dégringolait de ses sommets; il a sa calotte de travers, et le rouleau de son schall serré. Charon, qui l'épiait du haut d'une roche, descend le défilé, et l'y attend.

— Bonjour, mon Charon. —

— « Bonjour, mon garçon. D'où viens-tu, garçon? Garçon, où vas-tu? » —

— Moi? je viens de mes brebis; je vais chez moi chercher ma provision de pain, et je m'en retourne. —

— « Et moi, mon garçon, Dieu m'a envoyé pour prendre ton âme. » —

— Mon âme? je ne la livre pas ainsi : je ne suis ni faible, ni malade. Eh bien! voyons donc, luttons sur l'aire de marbre. Si je suis vaincu,

Κιᾶν μὲ νικήσῃς Χάρε μου, νὰ πάρῃς τὴν ψυχήν μου,
Κιᾶν σὲ νικήσω, Χάρε μου, νὰ πάρω τὴν ψυχήν σου. —
Πιασθήκαν καὶ παλέψανε δυὸ νύκτες, τρεῖς ἡμέρας,
Κι' αὐτοῦ τὴν τρίτην τὴν αὐγὴν κοντὰ στὸ γιῶμα, γιῶμα,
Φέρν' ὁ λεβέντης μιὰ βολά· τοῦ Χάρου κακοφάνη·
Ἀπ' τὰ μαλλιὰ τὸν ἄδραξε, στὴν γῆν τὸν ἀβροντάει.
Ἀκοῦν τὸν νιὸν καὶ βόγγιζε, καὶ βαρυαναστέναζει·
— Ἄφσε με, Χάρε, ἄφσε με ἀκόμη τρεῖς ἡμέρας,
Γὰς δυὸ νὰ φάγω καὶ νὰ πιῶ, τὴν μιὰν νὰ σεργιανίσω,
Νὰ πῶ νὰ ἰδῶ τοὺς φίλους μου, νὰ ἰδῶ τοὺς ἐδικούς μου
Πῄχω γυναῖκα παρανιὰν καὶ χήρα δὲν τῆς πρέπει,
Πῄχω καὶ δυὸ μικρούτζικα, κι' ὀρφάνια δὲν τοὺς πρέπει,
Πῄχω τὰ πρόβατ' ἄκουρα καὶ τὸ τυρὶ στὸ κάδι. —
Κ' αὐτοῦ κοντὰ στὸ δειλινὸν τὸν καταβάν' ὁ Χάρος.

mon Charon, tu auras mon âme ; si je suis vainqueur, j'aurai la tienne. —

Ils se sont saisis; ils ont lutté trois jours, deux nuits ; et à la troisième aurore, à la petite pointe du matin, le garçon porte une botte qui met Charon en colère. Charon le tire par les cheveux, le terrasse ; on entend le jeune homme soupirer, et gémir profondément. — Laisse-moi, Charon, laisse-moi trois jours encore : deux jours pour manger et boire, l'autre pour me promener. J'ai à voir mes amis et mes parents ; j'ai une femme trop jeune pour être veuve ; j'ai deux enfants tout petits aussi ; il ne faut pas qu'ils restent orphelins. Mes brebis ne sont pas tondues, et mon fromage est encore dans la terrine. —

Et voilà que, vers l'heure du repas du soir, Charon l'acheva.

CHARON ET LE BERGER.

COMMENTAIRE.

La version que je donne de ce chant, fort répandu en Grèce et en Épire, me paraît de tout point préférable à la légende rapportée par M. Fauriel. Les mœurs pastorales de la montagne se montrent ici dans toute leur simplicité, dominées, comme tout ce qui est humain, par la mort, la mort imprévue, la mort représentée par l'invincible jouteur.

N'y aurait-il pas là un souvenir de la Bible? Et ce

combat qui dure trois jours et trois nuits ne rappelle-t-il pas la lutte nocturne de Jacob, berger aussi, et vaincu par un être surnaturel, comme le pâtre grec par Charon? *Et ecce vir luctabatur cum eo usque mane.*

Genèse, ch. XXXII, ℣. 24.

Le *Phesi* du texte grec est la calotte de coton, blanche autrefois, rouge maintenant, qui couvre le haut des crânes grecs ou turcs.

Le *Giampa* est un petit schall ou un grand mouchoir qui, tordus en rouleau, servent à assujettir autour de la tête le *Phesi.*

Δ'.

ΜΥΡΙΟΛΟΓΙ 'Σ ΤΟΝ ΑΔΗ.

Κάτω 'ς τὰ Τάρταρα τῆς γῆς,
Κάτω 'ς τὸν κάτω κόσμο,
Μυριολογοῦν ἡ λίγεραις,
Καὶ κλαῖν τὰ παλληκάρια.
— Σὰν τί 'ν' τὸ μυριολόγι τους;
Σὰν τί 'ν' τὸ κλαύσιμό τους; —
« Τάχα νὰ στέκ' ὁ οὐρανός;
Νὰ στέκ' ὁ 'πάνω κόσμος;
Νὰ στέκονται ἡ ἐκκλησιαῖς
Μὲ τῆς χρυσαῖς εἰκόναις;
Νὰ στέκονται οἱ ἐργαλειοὶ,
Ποῦ ὑφαίνουν ἡ κυράδαις;

IV.

LA COMPLAINTE SUR L'ENFER.

— Dans le Tartare, sous la terre, dans le monde d'en bas, les belles filles se lamentent, et les beaux garçons pleurent.

Que disent leurs lamentations? Que disent leurs larmes?

« Y a-t-il encore un ciel et un monde là-haut? « — Y a-t-il encore des églises et des images do- « rées? — Y a-t-il toujours des métiers où tra- « vaillent les matrones? »

Ε'.

ΓΑΜΟΣ 'Σ ΤΟΝ ΑΔΗ.

Ἡ μάννα μου κάνει χαρὰ, κάνει τοῦ υἱοῦ μου γάμο·
Πάγει 'ς τῆς βρύσαις γιὰ νερὸ, καὶ 'ς τὰ βουνὰ γιὰ χιόνι,
Καὶ 'ς τῆς περιβολάρισσαις γιὰ μῆλο γιὰ κυδῶνι.
Δός τε μου, βρύσαις, κρυὸ νερὸ, καὶ σεῖς, βουνὰ, τὸ χιόνι.
Καὶ σεῖς, περιβολάρισσαις, τὸ μῆλο τὸ κυδῶνι.
Ἐμένα φίλος μ' ὥρχεται ἀπ' τὸν ἀπάνω κόσμο·
Οὐδ' ἀπ' τὰ ξένα μ' ὥρχεται, οὐδ' ἀπ' τὸ ξένον κόσμο,
Μόν' εἶναι τὸ παιδάκι μου, τὸ πολυαγαπημένο.

V.

LES NOCES DANS L'AUTRE MONDE.

Ma mère fait la joie; elle fait les noces de mon fils; elle va aux fontaines pour l'eau, aux montagnes pour la neige, et aux jardinières pour des pommes et des coings.

« Fontaines, donnez-moi de l'eau fraîche; et « vous, jardinières, des coings et des pommes. « Il m'arrive un ami de là-haut : Ce n'est pas un « inconnu; il ne vient pas d'un monde étranger; « c'est mon petit-fils le bien-aimé. »

Γ'.

Ο 'ΠΟΘΑΜΜΕΝΟΣ ΠΡΟΣ ΤΟΥΣ ΖΩΝΤΑΝΟΥΣ.

« — Σὰν τί μὲ τριγυρίζετε
Ὅλαις ἡ πονεμέναις ;
Μὴν ἀπ' τὸν Ἅδην ἦλθα 'γώ ;
Μὴν ἀπ' τὸν κάτω κόσμο ;
Ἐγὼ τώρα συντάξομαι,
Καὶ τώρα θὲ νὰ πάγω.
Ὁπ' ὤχει λόγ' ἂς τὸν εἰπῇ,
Καὶ μήνυμ' ἂς μηνύσῃ.
'Π' ἔχει πολὺ παράπονο,
Ἂς κάμῃ γραφὴν νὰ στείλῃ. » —

VI.

LE MORT AUX VIVANTS.

—Pourquoi m'entourez-vous, pauvres affligées? Suis-je donc revenu de dessous terre et du monde d'en bas?

C'est maintenant qu'on va m'y descendre, et que j'irai. Qui a une parole à y envoyer; la dise des commissions, les donne. Qui a des chagrins trop grands les écrive, et m'apporte sa lettre. —

LA COMPLAINTE SUR L'ENFER.

LES NOCES DANS L'AUTRE MONDE.

LE MORT AUX VIVANTS.

COMMENTAIRE.

Ces trois chants populaires sont autant de variantes des innombrables chants funèbres où règne l'implacable Charon.

Charon, c'est la mort prompte, prématurée, inattendue. Il y a, je le répète, dans les impressions du peuple hellène, un curieux mélange des idées païennes modifiées par le Christianisme. L'enfer n'est plus pour lui le royaume de Pluton et de Proserpine, avec Cerbère, Minos, et leur terrible cortége, inventions de la poésie antique ; mais c'est encore une

demeure souterraine et ténébreuse, où descend un escalier que ferme une porte, créations des imaginations vulgaires. Enfin, Charon, c'est à peu près le diable, tel que nos populations superstitieuses le comprennent ; moins malin peut-être, mais plus inévitable. *Que Charon te prenne !* disent les villageois de l'Épire et de la Thessalie : or, cette expression de l'humeur et de la colère a son équivalent en français.

Les anciens Grecs prétendaient qu'on se mariait en enfer, et que, dans les îles des bienheureux (μακάρων νήσοις), Achille avait épousé sous terre une certaine Médée, tout autre, sa vie durant, que la célèbre amante de Jason. « Il y a aussi, dans la tombe, « des amours et des noces, » dit Théodore Prodrome.

Ὡς κἂν τάφοις ἔρωτες εἰσὶ καὶ γάμοι.

Rhod. et Dos., liv. VII.

Z'.

Ο ΠΟΤΑΜΟΣ ΤΩΝ ΝΕΚΡΩΝ.

Ἀπόψε τί μ' ἐπόνεσε τὴ μαύρην ἡ καρδιά μου!
Κ' ἐξύπνησα κ' ἐρώταα την, πάλι ξαναρωτῶ την·
« Καρδιά μου! τί ἔχεις καὶ πονεῖς καὶ βαρυαναστενάζεις;
Ἐσὺ βαρέμι δὲν βαστᾷς, βουνὸ δὲν ἀναβαίνεις.»
— Κάλλιο, ν' ἀνέβαινα βουνὸ, βολύμι φορτωμένη,
Παρὰ τὸ θαῦμα, 'π' εἶδα 'γὼ, ἐψὲς ἀργὰ τὸ βράδυ.
Δυ' ἀδέλφια σέρν' ὁ ποταμὸς, μὲ τὸ φιλὶ πλεγμένα.
Κ' ἕνας τὸν ἄλλον ἔλεγε, κ' ἕνας τὸν ἄλλον λέγει·
Βάστ', ἀδελφέ μου, βάστα με, νὰ μὴ ἀποχωρισθοῦμε,
Ἀνίσως καὶ χωρίσωμε, δὲν μετασμίγομ' ἄλλο.

VII.

LE FLEUVE DES MORTS.

Ce soir, ah ! combien j'ai eu de mal au fond de mon cœur. Je me suis réveillé comme je l'interrogeais, et je l'ai interrogé de nouveau.

Mon cœur, qu'as-tu à souffrir, et à soupirer si profondément ? Tu ne portes pas de fardeau ; tu ne gravis point de montagne.

— « Mieux vaudrait gravir la montagne tout chargé de plomb, que d'avoir vu ce que j'ai vu hier bien tard dans la soirée. Le fleuve entraînait deux frères unis dans un baiser. L'un avait dit à l'autre, et lui disait encore : — « Tiens-moi, « mon frère, tiens-moi bien, ne nous séparons « pas ; car, si nous nous séparons une fois, nous « ne nous réunirons plus jamais. » —

Η΄.

ΕΙΔΗΣΕΙΣ ΑΠΟ ΤΟΝ ΑΔΗΝ.

Ἕνα πουλάκ' ἐξέβγαινεν ἀπὸ τὸν κάτω κόσμον·
Εἶχε τὰ νύχια κόκκινα καὶ τὰ φτερά του μαῦρα,
Τὰ νύχι' ἀπὸ τὰ αἵματα καὶ τὰ φτερ' ἀπ' τὸ χῶμα.
Τρέχουν μαννάδες γιὰ νὰ ἰδοῦν κ' ἡ ἀδελφαῖς νὰ μάθουν,
Γυναῖκες τῶν καλῶν ἀνδρῶν νὰ πάρουν τὴν ἀλήθεια.
Ἡ μάννα φέρει ζάχαρι, κ' ἡ ἀδελφὴ τὸ μόσχο,
Γυναῖκες τῶν καλῶν ἀνδρῶν ἀμάραντο 'ς τὰ χέρια.
« Φάγε, πουλὶ, τὸ ζάχαρι, καὶ πιὲ κ' ἀπὸ τὸ μόσχο,
Μυρίσου τὸν ἀμάραντο, γιὰ νὰ μᾶς 'μολογήσῃς. »
— Καϋμέναις! τί εἶδα, τί νὰ 'πῶ, καὶ τί νὰ 'μολογήσω!
Εἶδα τὸν Χάρο κ' ἔτρεχε 'ς τοὺς κάμπους καβαλλάρης·
Σέρνει τοὺς νιοὺς ἀπ' τὰ μαλλιὰ, τοὺς γέρους ἀπ' τὰ χέρια,
Φέρνει καὶ τὰ μικρὰ παιδιὰ 'ς τὴ σέλλ' ἁρμαθιασμένα.

VIII.

LES NOUVELLES DE L'AUTRE MONDE.

Un petit oiseau s'est échappé du monde d'en bas; il avait les ongles rouges et les ailes noires : les ongles à cause du sang, les ailes à cause de la terre. Les mères courent pour le voir, les sœurs pour apprendre, et les femmes des braves gens pour savoir la vérité. La mère porte le sucre, la sœur le vin muscat, et les femmes des braves gens l'amarante.

— Oiseau, mange du sucre, bois du vin muscat, viens sentir l'amarante, et nous donner des nouvelles certaines. — « Malheureuses! ce que j'ai « vu, pourquoi vous le dire? Quelles nouvelles « vous apprendre? J'ai vu Charon qui courait « à travers les champs à cheval. Il prend les jeunes « par les cheveux, les vieux par les bras, et il porte « les petits enfants enfilés comme un collier sur « sa selle. »

LE FLEUVE DES MORTS.

LES NOUVELLES DE L'AUTRE MONDE.

COMMENTAIRE.

« Dans les chansons que la poésie populaire des « Grecs modernes a fait passer devant mon esprit, » disait Goethe, « je n'ai rien rencontré que je puisse, « sous le rapport du mérite poétique, mettre à côté « de Charon. »

Les nouvelles de l'autre monde sont une version du chant de Charon; et le fleuve des morts en est aussi une imitation fort répandue.

Charon, depuis les temps antiques, a changé de rôle : ce n'est plus, et il me semble que je le dis pour la troisième fois, le vieux nocher des rives infernales, le mauvais plaisant des dialogues de Lucien; c'est un second Mercure, conducteur des âmes. Déjà il figure sous ces derniers traits dans quelques épi-

grammes des poëtes les plus récents de l'Anthologie, entre autres, dans ces jolis vers de Julien l'Égyptien :

« Charon est bien sévère,
— Ou plutôt bien doux.
« Il enlève un si jeune homme!
— Mais il valait déjà les vieillards.
« Il le prive de tout plaisir,
— Et de toute peine.
« Il n'a pas connu le mariage,
— Ni ses douleurs.

Charon est le cavalier surnaturel de la légende de Lénore; c'est la mort elle-même, le destin inexorable, qui a pris pour devise le formidable vers d'Euripide si merveilleusement interprété par Racine (1) :

« Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie. »

. . . . . .

Il me paraît qu'une de mes digressions accoutumées ne serait pas hors de propos ici pour chasser toutes ces lugubres images et répétitions que Charon et l'enfer multiplient. Or, c'est l'amarante des femmes grecques qui va m'en fournir le sujet. Je ne serais pas aussi heureux avec le vin muscat des

(1) Οὐκ ἔστι τοὺς θανόντας ἐς φάος μολεῖν.
Euripide, *Alceste*, v. 1098.

jeunes filles; car j'en suis encore à me demander si Μόσχο ne signifie pas aussi bien musc, parfum, noix muscade; peut-être l'élixir du mastic, extrait de la gomme du lenstique, qui a valu à Scio, de compagnie avec ses orangers, l'épithète moderne de *Parfumée* (1), et qui désignerait ainsi la patrie de ce chant funèbre; soit même l'eau ou la confiture de roses (*Rodozakari*, sucre de rose) qui est de toutes les cérémonies et de tous les repas en Orient, et se confectionne également à Scio avec les roses *musquées* du mois de mai, les roses d'avril précoces étant réservées pour l'usage médicinal.

Parmi toutes ces acceptions, j'ai fait choix du vin muscat, qui n'est pas le moins agréable produit de l'île de Scio, et n'enlève point aux vers le cachet de cette origine. Ce choix rentre d'ailleurs dans le but accessoire du chant, qui doit être de mieux réconforter l'oiseau messager, et obéit ainsi au texte, exigeant qu'avant de parler il boive.

Quoi qu'il en soit, je prends d'abord à partie les herboristes anciens ou modernes, qui, tant en latin qu'en français, ont écrit amarante par un *th*, comme si le mot ἄνθος, fleur, formait son étymologie. C'est une grave erreur, dans laquelle mon chansonnier anonyme n'est point tombé : car il avait deviné sans doute ce que les érudits, dont j'accuse la né-

(1) Ὁ μοσχοβόλος Χίος.

gligence, n'ont jamais su. Amarante se compose de l'α privatif et du verbe μαραίνω, flétrir; et signifierait inflétrissable, si cet adjectif n'était pas un barbarisme; ou mieux encore, immarcessible, si cette épithète était devenue française, depuis que je l'ai entendue tomber des lèvres d'un grand orateur chrétien. Mais, en tout cas, c'est immortelle qu'il faut dire, laissant le nom d'amarante aux bergeries de Racan, ou au madrigal de Cotin, édité par le Trissotin de Molière. *Immortalesque amaranti*, dit Columelle l'horticulteur (1).

J'aime ces fleurs « destinées aux couronnes de l'hi-« ver, dont la couleur est inaltérable, et qu'un peu « d'eau fait revivre de longs mois après s'être sépa-« rées de leurs tiges, quand toutes les autres fleurs « ont péri. » J'admire avec Pline « cette plante qui veut « être cueillie, et n'en renaît que plus belle (2). » Mais comme elle est sans odeur, suivant la remarque du savant naturaliste, il me paraît difficile d'y reconnaître l'amarante de ma chanson. Et j'ai beau parcourir toutes ses variétés vivaces ou annuelles, l'*œil de bœuf* (3), *et le pied de chat* (4), qui, usurpant le nom d'amarante, ne sont tout au plus que

(1) Columella, *De cultu hortorum*, v. 175.

(2) Mireque, postquam defecere cuncti flores, madefactus aqua revivescit, et hibernas coronas facit.... Mirum in eo, gaudere decerpi, et lætius renasci... et ipse sine odore. Pline, liv. XXI, § 23.

(3) *Chrysanthemum tanaceti folio.*

(4) *Gnaphalium elichrysum montanum.*

des amarantoïdes; je ne parviens pas à y saisir un brin parfumé pour justifier ma version. Force m'est alors de penser que les « femmes des braves gens, » s'inquiétant peu de la science, ont confondu l'immortelle inodore avec la menthe ou bien avec la marjolaine (*amaracus* pour *amarantus*); la marjolaine si robuste au bord des fossés humides de la Gascogne, que j'ai cueillie dans les marécages de Rhodes, de Marathon, et dont les feuilles moelleuses sous un duvet argenté embaument la main qui les presse!....

Je coupe court à ma dissertation botanique, puisqu'elle ne doit rien changer à mon texte. Mes lecteurs, d'autre part, peuvent n'avoir pas le même goût que moi pour la flore champêtre.

Non omnes arbusta juvant humilesque myricæ.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

Préface. . . . . page 1
Introduction.
Scolies et Chants antiques. 3
Indication du texte grec. 79
Avis. 85

SECTION PREMIÈRE. CHANTS HISTORIQUES.

I. Châtiment d'Andrinople. 89
II. Chant de Trébizonde. 95
III. Prise de Nauplia. 101
IV. Marcos Botzaris. 111
V. Aux Héros Brûlotiers devant Scio. . 129
VI. La Flotte grecque. 139
VII. Les Brûlotiers. 141
VIII. Chant de Colocotroni. 145
IX. Expédition contre Ipsara. 155
X. Combat naval devant Samos. 163

XI. Le Cri de guerre. 169
XII. Tsamados. 175
XIII. Odyssée. 181
XIV. Le Soldat mendiant. 185
XV. Samos. 197
XVI. Les Adieux de l'Hellène. 209
XVII. Le trois Septembre. 223

SECTION DEUXIÈME. CHANTS KLEPHTES.

I. Koutsochristos. 235
II. Photis. 241
III. Nikotsaras. 249
IV. Le Pappas de Pouliana. 255
V. Le vieux Cerf et le Chevreuil. 259
VI. Janakis. 263
VII. Monembasie. 267
VIII. Le brave George. 273
IX. Le Banquet des Klephtes. 281
X. Le Klephte. 289
XI. Alexandre. 297
XII. Lazos. 301
XIII. Tzélios. 303
XIV. La Mort de Zidros. 309
XV. Le Palicare. 313
XVI. L'Arbre qui parle. 315
XVII. La jeune Fille Armatole. 321

SECTION TROISIÈME. LÉGENDES.

I. L'Épouse fidèle. 329
II. L'Orgueilleuse. 339
III. La Fille de l'Arvanite. 349
IV. La Juive. 353
V. Le Manchot. 355
VI. La Perdrix. 359
VII. L'Amour de longue durée. 363
VIII. L'Amour marin. 365
IX. Le Pappas galant. 369
X. Melpomène. 373
XI. La jeune Veuve. 379
XII. Le Chasseur. 383
XIII. La mauvaise Chance. 387

SECTION QUATRIÈME. CHANTS FUNÈBRES.

I. La jeune Fille dans l'autre monde. . . 393
II. Les Parents à leur fille. 399
III. Charon et le Berger. 403
IV. La Complainte sur l'enfer. 409
V. Les Noces dans l'autre monde. 411
VI. Le Mort aux Vivants. 413
VII. Le Fleuve des morts. 417
VIII. Les Nouvelles de l'autre monde. . . . 419

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

ERRATA.

Page 25, Praxila, *lisez* Praxilla.
— 28, dans une route, *lisez* dans ma route.
— 48, une preuve, *lisez* aussi une épreuve.
— 67 et 83, les Joules, *lisez* les Ioules.
— 67, Marénos, *lisez* Manéros.
— 69, de la rusticité, *lisez* de la politesse.
— 77, Que suis, *lisez* Que je suis.
— 77, les Jalèmes, *lisez* les Ialèmes.
— 106, et que, *lisez* que.
— 109, la cause, *lisez* la muse.
— 159, chasse, etc., *lisez* joint la flotte turque à la hauteur de Nicarie.
— 184, Calaryte, *lisez* de Calaryte.
— 195, ἀνιηταρότατον, *lisez* ἀνιηρότατον.
— 228, κατὰ τοῦ, *lisez* τοῦ.
— 228, ὑπ' ἔθνους τοῦ, *lisez* ὑπ' ἔθνου τ'.
— 231, quelques notes, *lisez* quelques lettres.
— 236, mont Æta, *lisez* mont Œta.
— 238, Je ne fais rien, *lisez* Je ne sais rien.
— 272, Αὐτοὶ δὲ, *lisez* Αὐτοὶ δὲν.
— 278, prend aussi le nom, *lisez* prend le nom.
— 288, τὸ σκέπασπα, *lisez* τὸ σκέπασμα.
— 302, ἀπὸ μετερίζι, *lisez* ἀπὸ τὸ μετερίζι.
— 306, sur ces bords, *lisez* sur ses bords.
— 309, et y trouvais de quoi, *lisez* Puisses-tu toujours.
— 336, dix chants, *lisez* les dix chants.
— 373, Jeune, etc., *lisez* Rameur blond, passons l'eau.

CHANTS

DU PEUPLE

EN GRÈCE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56.

CHANTS

DU PEUPLE

EN GRÈCE,

PAR

M. DE MARCELLUS,

ANCIEN MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE,

AUTEUR DES SOUVENIRS DE L'ORIENT

ET DES VINGT JOURS EN SICILE.

TOME SECOND.

PARIS,

JACQUES LECOFFRE ET Cie, ÉDITEURS,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29;

Ci-devant rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, 8.

1851.

CHANTS DU PEUPLE

EN GRÈCE.

SECTION CINQUIÈME.

COMPLAINTES.

Α΄.

ΕΡΕΙΝΗ.

Α΄.

Μὲ πόνον κλάψετε
Ὦ λυπημέναις,
Μὲ πόνον μέγα
Ἀγαπημέναις,
Τὸν πικρὸν θάνατον
Μιανῆς θεᾶς.

Β΄.

Μιὰ ὡραιότατη
Εὔμορφ' Ἐρείνη
Ποῦ διὰ ἕναν τύραννον
Φαρμάκι πίνει
Καὶ φαρμακόνεται
Θανατερὰ.

I.

IRENE.

1.

Pleurez amèrement, sensibles jeunes filles; pleurez amèrement, filles amoureuses, la mort cruelle d'une déesse de beauté.

2.

C'est Irène, la belle des belles, Irène qui, pour échapper à un tyran, boit le poison, et le boit jusqu'à la mort.

Γ'.

Χρυσή μου ἀγάπη
Διὰ σὲ ἀπεθαίνω,
Χάνω ζωήν μου
Διὰ σὲ, ἡ καϊμένη,
Καὶ σὺ, σκληρότατε,
Δὲν μὲ πονεῖς.

Δ'.

Κοπέλαις εὔμορφαις
Μαῦρ' ἐνδυθῆτε,
Μὲ πόνον μέγα
Καὶ στολίσθητε
Μὲ δάφναις πράσιναις
Καὶ μὲ μυρτιαῖς.

Ε'.

Μάννα, τί κλαίεις.
'ς τὸν θεὸν σ' ἀφίνω,
Ποῦ διὰ ἕναν τύραννον
Φαρμάκι πίνω,
Καὶ φαρμακόνομαι
Θανατερά.

3.

« O mon amour chéri, c'est pour toi que je meurs! Malheureuse que je suis! je perds la vie pour toi; et toi, le plus barbare des hommes, tu ne me regrettes pas!

4.

« O belles jeunes filles, dans votre profonde douleur, habillez-vous de deuil. Parez-vous des branches vertes du laurier et du myrte.

5.

« Mère, pourquoi pleures-tu? Je te laisse et te recommande à Dieu. Quant à moi, pour fuir un tyran, je bois le poison, et je le bois jusqu'à la mort.

Ϛ'.

Μάννα ἀποχήρη
Δυστυχησμένη,
Κορίτζι εὔμορφο
Ποῦ σ' ἀπεθαίνει
'ς τὸν ἅδη πάγει
Σὲ καρτερεῖ.

Ζ'.

Ἄσπλαγχνε λύπησαι·
Δὲν μὲ λυπᾶσαι;
Πόνους καὶ βάσανα
Δέν μου θυμᾶσαι;
Τώρα μὲ χάνεις
Παντοτεινά.

Η'.

Ὄντας τὴν θάψανε
Τὴν μαύρ' Ἐρείνη,
Μικροῖ μεγάλοι
Θρήνους ἐβγάνει.
Καὶ τὴν ἐκλάψανε
Λυπητερά.

6.

« O pauvre mère, veuve infortunée, ta fille si belle, qui te laisse et meurt, va dans l'autre monde, et t'attend !

7.

« Pleure-moi, cœur impitoyable ! Comment, tu ne me pleures pas ? Ne te souvient-il plus de tout ce que j'ai souffert ?... Maintenant, tu me perds pour l'éternité... »

8.

Quand on a enseveli la pauvre Irène, tous ont gémi, petits et grands ; et tous ont pleuré douloureusement sur l'infortunée.

IRÈNE.

COMMENTAIRE.

J'avais voulu d'abord voir dans cette complainte l'Irène de Mahomet Fatih (le vainqueur), le plus glorieux prince qui ait occupé le trône ottoman. Mais le trait d'histoire où La Noue a puisé sa tragédie de Mahomet II, habile imitation de Zaïre, et Johnson son drame d'*Irène*, d'un si beau langage, et d'un effet si froid sur la scène anglaise; ce trait d'histoire, dis-je, n'est pas assez authentique pour que j'y puisse rattacher la légende. La traduction en

dialecte vénitien se chante encore dans l'Adriatique :

Pianzete amabili,
etc., etc.,

et donne à cette tradition une origine presque aussi ancienne, mais plus obscure. Il s'agit d'une certaine Irène de Corcyre qui, pour échapper à son persécuteur, meurt en s'empoisonnant, et non sous le sabre d'un amant impérial.

Β'.

ΤΡΑΓΟΥΔΙ ΧΗΡΑΣ ΠΡΟΣ ΤΟΝ ΞΕΝΙΤΕΥΜΕΝΟΝ ΥΙΟΝ ΤΗΣ.

Ξενιτευμένο μου πουλὶ καὶ παραπονεμένο,
Ἡ ξενιτειὰ σὲ χαίρεται, κ' ἐγὼ 'χω τὸν καυμόν σου.
Νὰ στείλω γράμμα, χάνεται, δὲν βρίσκει τὸ παιδί μου,
Νὰ μάθῃ, ὅσα νὰ τῷ 'πῇ διψάει ἡ καρδιά μου·
Νὰ στείλω μῆλο, σήπεται, λουλούδι μαραγγιάζει·
Νὰ στείλω καὶ τὸ δάκρυ μου 'ς ἕνα ψιλὸ μαντίλι,
Τὸ δάκρυ μ' εἶναι καυτηρὸ καὶ καίει τὸ μαντίλι.
Φεγγάρι μου λαμπρὸ, λαμπρὸ, καὶ κυκλογυρισμένο,
Αὐτοῦ 'ψηλὰ ποῦ περπατεῖς καὶ χαμηλὰ μᾶς βλέπεις,
Δὲν εἶδές που τὸν υἱόκα μου τὸν πολλ' ἀγαπημένον;
Τίνος ματάκια βλέπουν τον, καὶ τὰ 'δικά μου κλαίγουν;
Τίνος τὰ χείλη τοῦ 'μιλοῦν, καὶ τὰ 'δικά μου κλαίγουν;
Τίνος καρδιὰ τὸν χαίρεται, καὶ ἡ 'δική μου σκάζει;
Τίνος χεράκια τὸν κιρνοῦν, καὶ τὰ 'δικά μου τρέμουν;

II.

LA CHANSON DE LA VEUVE A SON FILS ÉLOIGNÉ.

O mon pauvre oiseau si regretté, tu t'amuses sur le sol étranger, quand tu me fais tant souffrir! — Si j'envoie une lettre pour apprendre à mon enfant tout ce que mon cœur a soif de lui dire, elle se perd, et ne le trouve pas. — Si j'envoie une pomme, elle se dessèche; une fleur, elle se flétrit. — Si j'envoie une larme dans un voile léger, mes larmes sont brûlantes et consument le voile. — O ma belle lune! lune brillante qui fais le tour du monde, qui d'en haut, où tu te promènes, vois les choses d'en bas où nous sommes; n'as-tu pas aperçu mon fils, mon enfant chéri? — Quels yeux le regardent, quand les miens pleurent? — Quelle bouche lui parle, quand la mienne gémit? — Quel cœur peut se réjouir, quand le mien se brise? — Quelles mains peut-il serrer, quand les miennes trem-

Ἀνάθεμά σοι, ξενιτειὰ, γιὰ τὰ κακὰ, ποῦ κάμνεις!
Ξενίτεψες τὸν ἄνδρα μου, κ' ἔκαμες νὰ χηρέψω·
Ξενίτεψες καὶ τὸ πουλί μ' τώρα δώδεκα χρόνους.
Ἀνάθεμά σοι, ξενιτειὰ, ἀνάθεμα 'ς τοὺς Τούρκους,
Ποῦ 'ρήμωσαν τὸ σπίτι μου καὶ μ' ἔνδυσαν τὰ μαῦρα!

blent? — Sois maudite, terre étrangère, pour le mal que tu fais. — Tu m'as enlevé mon mari, tu m'as faite veuve. — Tu m'as ravi aussi mon pauvre oiseau, il y a bientôt douze ans. — Sois maudite, terre étrangère; et maudits soient les Turcs qui ont rendu ma maison déserte, et m'ont revêtue d'habits de deuil!

LA CHANSON DE LA VEUVE A SON FILS ÉLOIGNÉ.

COMMENTAIRE.

La haine de l'étranger, si prononcée chez les Grecs, se retrace tout entière dans ces plaintes, qui ne sont pas exemptes d'une sorte de recherche ou même d'affectation sentimentale. Le jeune Tchélébi (gentilhomme) qui me la donna à Constantinople l'avait rapportée des îles des Princes; et nous y signalions ensemble les vestiges de la demi-civilisation née du voisinage de la grande ville. D'abord la lettre, que jamais femme des montagnes n'eût songé à écrire. Ensuite le voile léger (tzébren), qui est ce tissu transparent et brodé d'or dont les Turcs entourent, en le nouant par les quatre coins, les boîtes, les parfums

ou les bourses qu'ils offrent en cadeau; enfin, la lune, qui brille dans toutes les chansons de Stamboul comme sur tous ses rivages, et éclaire d'une si douce lueur les collines des îles Démonèses, les promontoires de Chalcédoine, et les ombreuses vallées du Bosphore.

Γ'.

ΤΟ ΤΡΕΛΟ ΚΟΡΙΤΖΙ.

Α'.

Μίαν νιὰν ἀπάντησα 'ς ἕνα περιβόλι,
Εἰς τὰ δένδρα τὰ πυκνὰ ἤτανε καὶ σκόλη,
Τὴν συχνοκυττάζω, μόνος καὶ θαυμάζω
Τὴν ῥωτῶ μὲ πόνον καὶ ἀναστενάζω.
Τί γυρεύεις μοναχὴ
'ς τὸν μπαχτσὲ τόσον ταχύ; —

Β'.

« Νέε, σὲ εὐχαριστῶ 'ς τὴν ἐρώτησίν σου,
Στὴν καλὴν τὴν γνώμην σου καὶ στὴν φρόνησίν σου » —
Μὲ συχνοκυττάζει καὶ ἀναστενάζει,
Δάκρυα τὴν τρέχουν, καὶ αὐτὴ θαυμάζει, —
« Πρῶτα εἴμουν εὐτυχὴς
Τώρα εἶμαι δυστυχής.

III.

LA JEUNE FOLLE.

1.

J'ai rencontré une jeune fille dans un jardin, oisive par un beau jour de fête, sous des ombrages épais. — Je la considère longtemps avec surprise, et lui demande en soupirant : — Que cherches-tu donc toute seule et de si bonne heure dans ce jardin ? —

2.

— « Jeune homme, je te remercie de ta question, de tes bonnes pensées, et de ton intérêt. » — Elle me regarde longuement, soupire aussi; ses larmes coulent, et elle-même s'arrête étonnée. — « J'étais heureuse autrefois : maintenant je suis malheureuse.

Γ'.

« Ἕναν νιὸν ἀγάπησα 'ς ὅλην τὴν ζωήν μου,
Τοῦτον μὲ ἐφύλαξεν ἡ τύχη ἡ ἐδική μου,
Τοῦτον εἶχα φῶς μου, φῶς τῶν ὀφθαλμῶν μου,
Ἰατρὸν μεγάλον ὅλων τῶν δεινῶν μου.
Πλὴν ὁ Χάρος ὁ πικρὸς
Τὸν ἐθέρισ' ὁ σκληρός. » —

Δ'.

Νέα ὡραιότατη, κάθησαι νὰ ζήσῃς,
Βάσανά σου 'πέμε τὰ, μὴν ἀργοπορήσῃς.
Ἔβρεχε τὰ ῥοῦχά της μὲ τὰ δάκρυά της,
Κι' ἄρχησε νὰ λέγῃ τὰ παράπονά της.
« — Νέε μου, πολυπαθὴς
Εἶμαι, νὰ μὲ λυπηθῇς.

Ε'.

Τώρα δὲ περιπατῶ κ' εἶμαι τρελλαμένη,
Νέε, τὸ ἐπιθυμῶ νὰ ἤμουν 'πεθαμμένη·
Ἤτονε ὡραῖος ἄγγελος τὴν ὄψι,
Χάρος ἂς με πάρῃ, τὴν ζωήν μ' ἂς κόψῃ.
Πῶς νὰ ζήσω ἡ πτωχὴ
Ἔρημος καὶ μοναχή;

3.

« Je n'ai aimé qu'un garçon dans toute ma vie. Ma bonne fortune l'avait gardé pour moi : c'était mon amour, la lumière de mes yeux, le grand remède à tous mes maux. Le barbare Charon l'a cruellement moissonné... »

4.

O belle fille, assois-toi, je t'en supplie, et dis-moi, sans tarder, tes chagrins. — Elle mouilla sa robe de ses larmes, et commença ainsi à raconter ses peines : — « O bon jeune homme, plains-moi, car je suis bien digne de pitié!...

5.

Je me promène maintenant, et je suis folle... Jeune homme, je voudrais être morte... Car il était beau à voir comme un ange... Ah! que Charon me prenne aussi, et termine ma vie! Comment vivrais-je désormais, pauvre, triste et abandonnée ?

ς'.

Μ' εἶπαν πῶς σκοτώθηκε τότ' εἰς τὰς Ἀθήνας,
Μ' ἄλλους Ἕλληνας μαζῆ σ' τὰς λαμπρὰς ἐκείνας·
Ὁ Καραϊσκάκης ἦτον ἀρχηγός του,
Ἥρωας ὁ μέγας τοῦτος στρατηγός του,
Κλαίω καὶ διὰ αὐτὸν
Ἥρωα τὸν θαυμαστόν. »

6.

On m'a dit qu'on l'avait tué dans Athènes, la grande et brillante ville, ainsi que d'autres Hellènes avec lui. Karaïskakis était son chef; ce héros était son capitaine : et je pleure aussi pour ce héros, l'immortel! »

LA JEUNE FOLLE.

COMMENTAIRE.

En 1840, tandis qu'un vent favorable enflait les voiles de la barque sicilienne qui me ramenait de Syracuse à Catane, un des matelots, avec lequel j'avais lié conversation pendant les loisirs de sa rame, se vanta d'avoir fréquemment visité les îles et les ports de la Grèce, dont il entendait un peu la langue, disait-il. Embarrassé de le prouver, il me montra du moins, en témoignage de ses pérégrinations, sa lourde capote de laine du Taygète, abri impénétrable qu'il opposait aux lames de la mer, aux vents du détroit de Messine, et aux orages du ciel. Il l'avait acquise à Napoli de Romanie, et il en avait aussi rapporté cette chanson écrite en caractères européens, gisant encore dans l'unique

poche de la capote marine. Un Moréate, son ami, la lui avait donnée en souvenir de quelques veillées joyeuses passées ensemble dans une taverne d'Argos. Il se défit aisément en ma faveur d'un manuscrit à peu près inintelligible pour lui, et, en tout cas, bien plus élégiaque que bachique. J'ai eu la double peine de le traduire, et, comme c'était du grec tracé en caractères francs, de rendre à son texte les lettres nationales qui furent sa primitive enveloppe.

Δ'.

Ο ΑΠΟΧΑΙΡΕΤΙΣΜΟΣ ΤΗΣ ΝΗΦΗΣ.

Δεινὰ ποῦ δὲν τὰ 'δε ἥλιος
Πῶς τὰ γιάνουν οἱ ἰατροί;
Κι' ἕνας μὲ τὸν ἄλλον λέγει,
Πῶς δὲν εἶναι γιὰ ζωή.
Τοῦ πατέρα της τὸ χέρι
Ἔσφιξε στὴν ἀγκαλιὰ,
Καὶ τοῦ λέγει, « ἄχ, πατέρα,
« Ἐγὼ δὲν θὰ ζήσω πλιά. »
Τῆς μητέρας της τὸ χέρι
Ἔσφιξε στὴν ἀγκαλιὰ,
Καὶ τῆς λέγει, « ἄχ, μητέρα,
« Ἐγὼ δὲν θὰ ζήσω πλιά.
Φέρτε μου τὸν ἐραστήν μου
Διὰ νὰ τὸν ἀσπασθῶ,
Τὴν ζωήν μου νὰ τ' ἀφήσω
Κι' ἀπ' αὐτὸν νὰ χωρισθῶ.

IV.

LES ADIEUX DE LA FIANCÉE.

Des souffrances telles que le soleil n'en vit jamais, comment les médecins les guériraient-ils? Ils se disent l'un à l'autre qu'elle ne peut plus vivre.

Elle serre sur son cœur la main de son père, et lui dit : — « Hélas ! mon père, je vais mourir ! » —

Elle serre sur son cœur la main de sa mère, et lui dit : — « Hélas ! ma mère, je vais mourir !

« Amenez-moi mon ami, que je l'embrasse, et « que je puisse quitter la vie après avoir pris « congé de lui. »

Ἦλθε καὶ ὁ ἐραστής της
Ἔσκυψε, τὸν φίλησε,
Καὶ κρυφὰ, κρυφὰ στ' ἀφτί του
Λόγον τοῦ ὡμίλησε. —
« Σὰν ποθάνω, ἐραστή μου,
Στόλισε τὸν τάφον μου,
Καθὼς ἤθελες τὸ κάμει
Τότε εἰς τὸν γάμον μου! » —
Καθὼς εἶπ' αὐτοὺς τοὺς λόγους
Εὐθὺς ἐξεψύχησε.
Τρέχ' ἡ μάνα κι' ἀδελφή της,
Πλὴν δὲν ταῖς ὁμίλησε!...

Son ami vient; elle se penche sur lui, l'embrasse, et tout bas, tout bas, elle dit des mots à son oreille.

— « O mon ami, quand je serai morte, ornez « ma tombe, comme vous vouliez orner mon lit « le jour de mes noces! » —

Après avoir prononcé ces mots, elle expire. Sa mère et sa sœur accourent; mais elle ne leur parle plus...!

LES ADIEUX DE LA FIANCÉE.

COMMENTAIRE.

Il règne, dans cette scène d'adieux, une tristesse profonde qui gagne le cœur. J'ai reçu cette romance funèbre d'une jeune Arménienne qui habitait, pendant l'été, sur la colline et derrière le port de Thérapia. Quand elle la chantait lentement en s'accompagnant sur sa guitare, et qu'elle arrivait à ces mots mystérieux réservés par la fiancée mourante pour l'oreille de son ami, tous les yeux se mouillaient de larmes.

Puis elle faisait entendre sans accompagnement, et comme un cri perdu dans un désert sans écho, cette chanson arabe si mélancolique :

« Messager, salue cette jeune gazelle du pays de « l'encens, quand tu la verras passer sur ses cha-

« meaux, parée de fleurs; avec des yeux entourés « de cercles peints, aussi noirs que le visage d'un « Éthiopien; avec des dents dont la blancheur et « l'éclat font perdre la raison; avec une taille aussi « souple et élancée que la branche du noyer de « l'Inde. Hélas! c'est ma fiancée; et, frappée d'un « souffle du terrible Khamsin, elle va mourir! »

Ε'.

ΕΥΦΡΟΣΥΝΗ.

Ἠκούσατε, τί ἔγινε 'ς τὰ Ἰωάννινα 'σ τὴν λίμνην,
Ποῦ ἔπνιξαν τὰς δέκ' ἑπτὰ καὶ τὴν κυρὰν Φροσύνην.
Ἄχ, Φροσύνη μ', 'παινεμένη!
Τί κακὸν 'παθες, καϋμένη;

Ἄλλη καμμία δὲν ἔβαλε ποτὲ Λαχούρι σάλι·
Μὸν ἡ Φροσύνη τ' ἔβαλε κ' ἐπῆγε 'ς τὸ χαμάμι.
Ἄχ, Φροσύνη, 'παινεμένη!
Μέσ' τὴν λίμνην 'ξαπλωμένη!

Δὲν σ' ἔλεγα, Φροσύνη μου, μὴ βάλλῃς δακτυλίδι;
Τ' ἀκούει ὁ Ἀλῆ Πασᾶς, σὲ ῥίπτει εἰς τὴν λίμνην.
Ἄχ, Φροσύνη, καὶ κυρά μου,
Ἔκαυσες τὰ ζωτικά μου!

V.

EUPHROSINÈ.

Écoutez ce qui est arrivé à Janina sur le lac, où on a noyé les dix-sept, et la dame Phrosine. — Ah! Phrosine, si renommée! comme tu as souffert, malheureuse! —

Aucune autre ne sortit jamais avec un cachemire de Lahore : Phrosine seule le porta pour aller aux bains. — Ah! Phrosine, si renommée! précipitée dans le lac! —

Ne te l'ai-je pas dit, ma pauvre Phrosine? ne mets pas au doigt ton anneau! Si Ali-Pacha l'apprend, il te jettera dans le lac. — Ah! Phrosine, ma maîtresse, tu as emporté ma vie! —

Ἂν ἤστε Τοῦρκοι, ἀφήστε με! χίλια φλωρία σᾶς δίδω,
Ν' ὑπάγω 'ς τὸν Μουχτὰρ Πασᾶν, δύω λόγια νὰ τὸν κρίνω.
Ἄχ, Φροσύνη, καὶ κυρά μου, κτλ.

Σήκου, Πασᾶ, ἐγρήγορα καὶ 'ς τὸν πάπαν νὰ ζήσῃς,
Διὰ νὰ τὸν κάμῃς τὸν ῥιτζᾶν, ἐμένα νὰ γλυτώσῃς.
Ἄχ, Φροσύνη, κτλ.

—« Ἐγὼ κἂν 'πάγω 'ς τὸν πάπαν, ῥιτζάδες δὲν περνάνε, »—
Τὸ βλέπω, Φροσυνίτσα μου, τὰ ψάρια θὰ σὲ φάναι.
Ἄχ, Φροσύνη, κτλ.

—« Φροσύνη μου, σὰν τ' ἔξευρες, δέν μ' ἔστειλες χαμπάρι;
« Νὰ στείλω τὴν κοζόκα μου κ' ἄνθρωπον, νὰ σὲ πάρῃ· »—
Ἄχ, Φροσύνη, κτλ.

Χίλια καντάρια ζάχαριν θὰ ῥίξω μέσ' τὴν λίμνην,
Διὰ νὰ γλυκάνῃ τὸ νερὸν, νὰ πίῃ κυρὰ Φροσύνη.
Ἄχ, Φροσύνη, κτλ.

Φύσ', ἀεράκι μου, Βορέα, φύσα κατὰ τὴν λίμνην,
Χαιρετᾷ μου τὰς δέκ' ἑπτὰ καὶ τὴν κυρὰν Φροσύνην!
Ἄχ, Φροσύνη, καὶ κυρά μου,
Ἔκαυσες τὰ ζωτικά μου!

« Si vous êtes Turcs, je vous donnerai mille « piastres pour me laisser aller dire deux mots à « Mouctar-Pacha. — Ah! Phrosine, ma maîtresse, tu as emporté ma vie! —

« Lève-toi, pacha, je t'en supplie; cours vite vers « ton père, et adresse-lui ta prière pour me sauver. — Ah! Phrosine, ma maîtresse, etc.

— « Quand j'irais à mon père, les prières n'y « font rien! » — Je le vois, ma petite Phrosine, les poissons te mangeront. — Ah! Phrosine, etc.

— « Ma Phrosine, puisque tu le savais, pourquoi « ne pas m'en avoir donné avis? j'aurais envoyé « ma pelisse pour te garantir, et un homme pour « t'enlever. » — Ah! Phrosine, ma maîtresse, etc.

Je jetterai dans le lac mille quintaux de sucre, pour adoucir l'eau que va boire dame Phrosine. — Ah! Phrosine, ma maîtresse, etc.

Souffle, Borée, mon petit vent, souffle sur le lac; et salue pour moi les Dix-Sept et la dame Phrosine. — Ah! Phrosine, ma maîtresse, tu as emporté ma vie! —

EUPHROSINE.

COMMENTAIRE.

Les femmes de toutes les conditions en Grèce improvisent ce genre de complainte, qu'elles chantent, vêtues de robes blanches et les cheveux épars, sur le cercueil ou sur le tombeau de celui qu'elles pleurent; vraies descendantes de Briséis et d'Antigone, dont Homère et Eschyle nous font entendre les funèbres gémissements. Ici l'improvisation féminine se reconnaît au rôle que jouent, dans le terrible drame, le schall, la pelisse et la bague.

Au commencement de ce siècle, la belle Euphrosine, épouse d'un Grec de Janina, avait attiré les

regards de Mouctar, fils aîné d'Ali-Tébélen, et, assure-t-on, d'Ali lui-même. Longtemps incorruptible, Euphrosine céda enfin aux vœux du fils, et se vanta, dans les bains publics, de sa conquête. Le père, jaloux ou sanguinaire, tigre ou hyène, fut averti de cet imprudent propos par les épouses négligées; et, en l'absence de Mouctar, il fit noyer Euphrosine, avec seize autres habitantes d'Janina.

Les flots rejetèrent leurs victimes, et maintenant la malheureuse Euphrosine repose au bord du lac meurtrier, sous une tombe couverte d'Iris blancs, et ombragée par un olivier sauvage.

Γ'.

Ο ΛΟΙΜΟΣ ΤΗΣ ΡΑΨΑΝΗΣ.

Ὅλαι αἱ χῶραι 'μόλευσαν κ' ὅλαι παρηγοροῦνται·
Ἡ Ῥαψάνη κ' ὁ Τύρναβος παρηγορίαν δὲν ἔχουν.
Πέντε χιλιάδες 'πέθαναν, κ' ἀκόμη ἀποθνήσκουν,
Καϋμένη Ῥαψάνη!
Τρεῖς χιλιάδες 'ς τὸν Τύρναβον, κ' ἀκόμη ἀποθνήσκουν,
Καϋμένε Τύρναβε!
Κλαίουν μαννοῦλαι διὰ παιδία καὶ τὰ παιδία διὰ μάννας·
Κλαίει καὶ μία οἰκοκυρὰ, ἡ πρώτη γεροντίνα·
Τὴν 'πέθαναν τρία παιδία καὶ τρία κοριτσάκια.
Ἐσεῖς, κρυοβρυσίτσαι μου, ὅλαι νὰ ξεραθῆτε·
Ποιὰ θὰ ἔλθῃ, νὰ πάρ' νερὸν, ποιὰ θὰ ἔλθῃ, νὰ πλύνῃ;
Ὅλαι αἱ νύμφαι 'πέθαναν κ' ὅλα τὰ κοριτσάκια·
Αἱ ῥάχαι λέσια 'γέμισαν καὶ τὰ κλαδία ῥωχίτσια.

VI.

LA PESTE DE RAPSANI.

Tous les villages ont eu la peste, et tous se sont consolés. Pour Rapsani et Tournavo, il n'y a pas de consolation. — Cinq mille sont morts, et il en meurt encore. Pauvre Rapsani!

Trois mille à Tournavo, et il en meurt encore. Pauvre Tournavo!

Les mères pleurent leurs enfants; et les enfants, leurs mères. Une maîtresse de maison pleure aussi, la femme du Primat. Il lui est mort trois enfants; c'était trois petites filles.

Ah! mes fraîches fontaines, vous pouvez bien tarir maintenant. Qui viendra puiser de l'eau? qui viendra laver?

Toutes les fiancées et toutes les petites filles sont mortes. Les revers des collines sont chargés de cadavres; et les arbustes, de vêtements.

LA PESTE DE RAPSANI.

COMMENTAIRE.

Dans l'hiver de 1813 à 1814, la peste ravagea plusieurs villes de la Thessalie, et particulièrement Rapsani et Tournavo, situés au pied du mont Olympe. C'est là que se fabriquaient en coton et en bourre de soie ces moelleuses étoffes à duvet (Flocotis) destinées au service des bains orientaux et à l'élégant costume des rameurs du Bosphore. La population épouvantée se retira sur les montagnes, et y campa dans des cabanes dressées à la hâte. Mais le fléau la suivit; et les rameaux des arbres comme les buissons des collines se couvrirent de vêtements, soit qu'on essayât de les purifier ainsi, soit qu'ils n'eussent plus personne à vêtir.

En 1818, j'en vis tout autant à Constantinople.

L'émigration n'y eut rien de salutaire. On se dispersait à l'envi, au bruit des convois funèbres, sur les bords du détroit. Mais là c'était encore la ville, la foule et ses dangers : « Cruelle maladie, s'écrie « Thucydide, dont la nature humaine ne peut ni « supporter les atteintes, ni décrire tous les effets! » (Thucyd., liv. 2.)

Ζ'.

Η ΒΛΑΧΟΠΟΥΛΑ ΑΠΟΘΝΗΣΚΟΥΣΑ.

Πέρα 'ς ἐκεῖνο τὸ βουνὸ,
Ὁπ' ὤχ' ἀντάρα 'ς τὴν κορφὴν,
Καὶ καταχνιὰ 'ς τὸν πάτο,
Ἐκ' εἶν' τὸ λησμοβότανο.
Τὸ τρῶνε προβατίναις,
Καὶ λησμονοῦν τ' ἀρνιά των.
Σύρε καὶ σὺ μαννοῦλα μου,
Νὰ μὲ ἀλησμονήσῃς.
Μυριάδες κι' ἂν τὸ φάγ' ἐγὼ,
Ἀλησμονίαν δὲν ἔχω.

VII.

LA VALAQUE MOURANTE.

Là-bas, sur cette montagne dont les gros nuages couvrent la tête, et les brouillards le pied, c'est là que croît l'herbe de l'oubli.

Les brebis la mangent et oublient leurs agneaux.

Allez-y vous aussi, ma pauvre mère, pour m'oublier.

Quant à moi, j'en mangerais dix mille fois, que je ne pourrais oublier.

LA VALAQUE MOURANTE.

COMMENTAIRE.

Nous voici maintenant en Valachie : la douleur est de tous les pays ; et si son expression varie, la ressemblance est au fond du sujet. Le cœur est partout le même, et se manifeste dans chaque climat, immuable sous des signes changeants. En Orient, quand une impression de joie ou de chagrin veut se faire jour, elle s'empare d'une image, et cette image, soit dans sa simplicité, soit dans son élégance, est toujours touchante et vraie.

Une femme grecque qui servait dans la maison de la ville de Candie où je m'arrêtai pendant quelques jours, fredonnait, en allant et venant, sur un

ton lugubre, cette triste complainte. Je ne lui demandai pas compte du chemin que la Valaque mourante avait fait pour venir de Bukarest jusqu'en Crète, mais j'eus quelque peine à retrouver le rhythme des vers au milieu de toutes les altérations que leur faisait subir la jeune compatriote de Phèdre et d'Ariane.

Η'.

Ο ΒΟΣΚΟΣ ΑΡΡΩΣΤΟΣ.

Ὁ πόνος πάντα βρίσκεται, τὸ ντέρτι πῶς θὰ γιάνω;
Διὰ ἐσὲ ἀῤῥώστησα, καὶ μὲ στὸν ἅδην θἄμβω.
Πέρνω καὶ 'πάγω στὸν ἰατρὸ νὰ δῇ τί εἶν' ἡ ἰατρειά μου.
Ὁ Ἰατρὸς μὲ λέγει, « καρτέρεσε ν' ἀνοίξω τὰ χαρτιά μου· »
Καρτέρεσα ὁ δυστυχὴς ἀπ' τὴν αὐγὴ ὡς τὸ βράδι,
Καὶ τὰ χαρτιά του ἄνοιξε γιὰ νὰ' ὕρῃ τὸ ντερμάνη.
« Σύρε, λεβέντιμ, 'στὸ καλὸ, κ' ἐσὺ ἀῤῥωστιὰ δὲν ἔχεις·
Ἀγάπης ντέρτια σὲ βαροῦν, καὶ ἰατρεμὸν δὲν ἔχεις. »
Πῆρα τὰ χέργια σταυρωτὰ, καὶ τὴν καρδιὰ κρατῶντας,
Ηὗρα καὶ τὴν ἀγάπην μου παίζοντας καὶ γελῶντας.
Ἐσὺ εἶσαι, κόρη μου, ὁ Ἰατρὸς κ' ἐγὼ' μαι ὁ λαβωμένος,
Δόσε με κόρη τὸ φηλὶ νὰ ἰατρευθῶ ὁ καϋμένος.

VIII.

LE BERGER MALADE.

Quand on cherche bien, on trouve. Trouverai-je la guérison de mon mal? Car tu me rends malade, et tu m'envoies dans l'autre monde.

Je me lève et vais chez le médecin, afin qu'il m'indique un traitement. Le médecin me dit : « Attends, que j'ouvre mes livres. »

J'ai attendu, pauvre malheureux, du matin jusqu'au soir. Alors il a ouvert ses livres pour y trouver la recette.

« Berger, va-t'en tranquille : tu n'es point ma-
« lade. Tu souffres d'amour seulement, et tu n'en
« as pas le remède. »

Alors j'ai mis mes mains en croix pour contenir mon cœur; et, riant et plaisantant, je suis allé trouver mes amours.

Tu es le médecin, ma belle; et moi, le blessé. Donne-moi un baiser, ma belle, afin que je guérisse, pauvre que je suis!

— « Καὶ πῶς τὸ δίδω τὸ φηλὶ νὰ μὴ βαρ' ἀρρωστείσης,
« Ἀπ' τὸν Θεὸν στὰ χέργια σου νὰ μὴν τὸ μαρτυρήσῃς.»—
Δὲν εἶμαι δένδρο νὰ κοπῶ καὶ βέργα νὰ λυγίσω,
Δὲν εἶμαι τέτοιος ἄνθρωπος γιὰ νὰ σὲ μαρτυρήσω.
Ὅταν θὰ μάθῃς, κόρη μου, ποῦ εἶμ' ἀρρωστημένος,
Ναλθῇς τὸ γρηγορώτερον προτοῦμ' ἀποθαμμένος.
Στὴν κάμαράν μου ὅταν θαλθῇς, δεξιὰ εἶνε τὸ στρῶμα,
Σκύψε καὶ γλυκοφίλει με, κόρη μου, μὲ τὸ στόμα.
Κι' ἡ μάννα μου θὲ νὰ σε πῇ λόγια νὰ σὲ ψυχράνῃ,
Σὰν εἶσ' ἀγάπη μου πιστὴ στὸν νοῦν σου μὴ τὰ βάνῃς.
Ἄπλωσε εἰς τὴν τζέπη μου καὶ πάρε τὰ κλειδιά μου,
Ἄνοιξε τὴν κασσέλα μου, βγάλε τὰ σάβανά μου.
Καὶ μέσα στὸ παρακλῆσι τριαντάφυλλα καὶ ρόδα,
Καὶ μοίραστα σταῖς εὔμορφαις νὰ ποῦν τὰ μυρολόγια.
Ὅταν θὰ 'δῇς ὁπ' ἔρχεται παπᾶς μὲ πετραχεῖλι,
Φώναξε μιὰ ψηλὴ φωνὴ, ποῦ 'στε δικοί μου φίλοι.
Ὅταν θὰ 'δῇς ὁπ' ἔρχεται μὲ θυμιατὸ στὸ χέρι,
Φώναξε μιὰ 'ψηλὴ φωνὴ, πάγ' τὸ δικό μου τέρι.
Ὅταν καὶ θὰ μὲ σηκόσουν τέσσαρα παληκάργια
Φώναξε μιὰ ψηλὴ φωνὴ, νὰ σκάσουν τὰ λιθάρια,
Ὅταν καὶ θὰ μὲ περάσουν ἀπὸ τὴν γειτονιά σου,
Εὔγα κρυφὰ ἀπ' τὴν μάνα σου καὶ τράβα τὰ μαλλιά σου.

« Pourquoi te donner un baiser, si tu n'es pas « réellement malade, et si tu ne le témoignes pas « en levant la main devant Dieu ? » —

Je ne suis pas un arbre pour qu'on me coupe, ni une baguette pour plier : je ne suis pas un de ces hommes dont on exige le serment.

Quand tu apprendras, ma belle, que je suis au plus mal, viens bien vite avant que je meure. Quand tu entreras dans ma chambre, mon lit est à droite; penche-toi, ma belle, et donne-moi un doux baiser avec ta bouche. Ma mère te dira bien des paroles de reproches, pour t'aigrir : si tu m'aimes vraiment, éloigne-les de ton esprit. Fouille au fond de ma poche, prends mes clefs; ouvre mon coffre, et tires-en mes linceuls.

Dans la chapelle il y a des fleurs et des roses; distribue-les aux belles filles, afin qu'elles chantent mes lamentations.

Quand tu verras venir le prêtre avec l'étole, crie d'une voix aiguë : — « Où êtes-vous, mes amis? »

Quand tu le verras venir avec l'encens, crie d'une voix aiguë : — « Mon compagnon s'en va! »

Lorsque quatre palicares m'emporteront, crie d'une voix aiguë : — « Que les pierres se fendent! »

Quand ils me feront traverser ton voisinage, quitte ta mère à la dérobée, sors, et arrache-toi les cheveux.

Ὅταν θὰ μ' ἀκουμπίσουνε στῆς Ἐκκλησιᾶς τὴν πόρτα,
Φώναξε μιὰ 'ψηλὴ φωνὴ, νὰ μαραθοῦν τὰ χόρτα.
Ὅταν θὰ μ' ἀκουμβίσουνε στῆς Ἐκκλησιᾶς στὴν μέση,
Φώναξε μιὰ 'ψηλὴ φωνὴ, ἡ Ἐκκλησιὰ νὰ πέσῃ.
Ὡσαν θὰ μὲ καταιβάσουν τρία σκαλιὰ στὸν ᾅδη,
Τότε νὰ πῇς, πουλάκι μου, ἡ ἀγάπη μου ἐχάθη.
Ὡσαν θὲ νὰ σὲ τὰ δώσουν τὰ κόλυβά μου, φά 'τα,
Καὶ 'πὲς « Θεὸς ἂς συγχωρῇ τὸν νέον ποῦ μ' ἀγάπα! »

Quand ils me déposeront à la porte de l'église, crie d'une voix aiguë : — « Que les herbes se dessèchent ! »

Quand ils me porteront au milieu de l'église, crie d'une voix aiguë : — « Que l'église s'écroule ! »

Quand ils me descendront de trois degrés dans l'autre monde, alors, mon petit oiseau, écrie-toi : — « Mon amour est perdu ! »

Et si l'on te donne des gâteaux de ma cérémonie funèbre, mange-les, et dis : — « Que Dieu par- « donne au jeune homme qui m'aima !!! »

LE BERGER MALADE.

COMMENTAIRE.

Cette chanson, si naïve au début, si lugubre à la fin, semblerait devoir figurer aussi bien dans les chants amoureux que dans les complaintes, car c'est de l'amour simple et pastoral que l'art ne peut guérir, et qui tue.

On suit pas à pas, dans le récit scrupuleusement exact du berger qui se croit déjà mort et enterré, toutes les cérémonies religieuses qui précèdent ou suivent l'agonie.

Ce sont d'abord les femmes chargées des lamentations qui ont succédé aux pleureuses, dont l'Électre de Sophocle est le plus parfait modèle; et les

Myriologues si communs en Grèce, répétition des Ialèmes et des Nénies, chant du deuil antique : puis la veuve ou l'amante arrachant ses cheveux, et expliquant ses regrets comme font tour à tour Andromaque, Hécube, Hélène devant les restes d'Hector, et Héro sur le corps de Léandre ; enfin, le repas des funérailles. Ainsi les coutumes antiques se sont perpétuées dans les nouvelles.

Rien n'émeut, à la campagne, plus profondément que la vue du cortége champêtre accompagnant vers la dernière demeure un de ces dignes laboureurs si oubliés et si méconnus depuis les révolutions qu'on prétendait faire à leur profit.

Ce char rustique qui ne gémit plus sous le poids des gerbes, mais sous un cercueil revêtu d'un drap noir à la croix argentée; ces bœufs qui marchent plus lentement encore sous l'aiguillon d'un bouvier auxiliaire, et qui n'entendront plus la voix de leur maître et de leur ami; les voisins racontant aux voisins les qualités intimes et les dernières paroles de celui qu'ils regrettent; la famille éplorée revêtue de ses habits du dimanche, pour faire honneur à son chef qui s'en va; les cris, les sanglots, les lamentations cadencées qui se font entendre, et dont la touchante expression a mérité d'être conservée dans l'idiome de nos provinces méridionales : tout cela porte à l'âme des sensations de sympathie que les pompes les plus solennellement funèbres, et les plus

éloquents panégyriques de notre bruyante capitale, ne sauraient exciter au même degré.

Noun b'estounetz que sieï tristo héro,
Pusque perdey touto ma lumiero;
Noun b'estounetz qu'ayéi ta gran chagri :
De toutz gens que bezetz era l'ami.
En loc que noun poudretz trouba
U femno qué coum you débio ploura.
Qué sabetz toutz en quan poc de tens
Et me n'ey embiat toutz més parens.
Pusqu'arré d'éro noun pot damoura,
Dichats lou me libramen ploura!
El que là haout adare bay resta,
Beleou qué me bendra cerca!

« Ne vous étonnez pas si je suis triste, moi qui ai « perdu toute ma lumière. — Ne vous étonnez pas « que j'aie un si grand chagrin : c'était l'ami de tous « ceux que vous voyez. — Ah! vous ne trouverez « nulle part une femme qui ait raison de pleurer « autant que moi. — Car vous savez tous en com- « bien peu de temps j'ai vu tous mes parents partir! « — Puisque rien ne me reste plus aujourd'hui, « laissez-moi le pleurer à mon aise. — Il va habi- « ter là-haut maintenant; et peut-être il viendra « me chercher. »

Et quand les plaintes ne s'élèvent pas à la hauteur

de cette élégie rimée, ce sont encore des appels aux champs que traverse l'ami *qui part;* aux sillons ensemencés par ses mains, qui ne mûriront pas pour lui; aux haies d'aubépine qu'il a plantées, et dont il ne verra pas la fleur; aux arbres dont il émonda le feuillage; aux chemins où il ne passera plus; enfin à l'Église, où il entre pour la dernière fois.....

Θ'.

ΤΑ ΔΑΚΡΥΑ ΤΗΣ ΧΗΡΑΣ.

Ἐμὲ μοῦ πρέπουν κλάματα,
Δάκρυα καὶ μυριολόγια.
Νὰ κλαίω τὸ βράδυ σιγανὰ,
Καὶ τὴν αὐγὴν γεμάτα,
Κι' αὐτοῦ 'ς τὰ ξημερώματα
Νὰ σέρνω μυριολόγι.
Κλάψετε, μάτια μ', κλάψετε,
Νὰ σύρετε ποτάμι,
Νὰ γένῃ λίμνη καὶ γιαλὸς,
Νὰ πάγῃ 'ς τὸν κάτω κόσμο,
Γιὰ νὰ βραχοῦν οἱ ἄβρεχοι,
Νὰ πιοῦν οἱ διψασμένοι,
Νὰ βάλουν κ' οἱ γραμματικοὶ
Νερὸ 'ς τὸ καλαμάρι,
Νὰ γράψουνε τὰ βάσανα
Τῶν πολὺ ἀγαπημένων,
Ὁποῦ περνοῦν τὸν ποταμὸ
Καὶ πίνουν τὸ νερὸ του,
Καὶ λησμονοῦν τὰ σπήτια τους —
Τὰ ὀρφανὰ παιδιὰ τοὺς.....

IX.

LES LARMES DE LA VEUVE.

A moi les cris, les larmes et les lamentations.

C'est à moi de pleurer tout bas le soir, abondamment le matin, et maintenant, à la pointe du jour, de faire entendre ma complainte.

Pleurez, mes yeux, pleurez; versez des flots qui deviennent un lac et une mer. Qu'ils aillent jusque dans le monde d'en bas, afin d'y mouiller ceux qui n'ont pas de pluie, d'y désaltérer ceux qui ont soif, et de fournir aux écrivains de l'eau pour leur encrier. — Ils retraceront les chagrins des bien-aimés qui passent le fleuve, boivent son onde, et oublient leurs maisons et leurs pauvres orphelins...

LES LARMES DE LA VEUVE.

COMMENTAIRE.

Voilà le véritable Myriologue oriental, parfois entrecoupé de poésie et de prose, toujours interrompu par les cris et les sanglots : improvisation funèbre, telle qu'elle se pratique de temps immémorial chez les Indiens, les Égyptiens et les Ottomans, telle qu'on la retrouve dans les coutumes populaires du Midi de la France, comme on vient de le voir, quand les femmes et les mères accompagnent vers la dernière demeure les restes mortels de leurs bien-aimés.

Ce Myriologue, cependant, se distingue des Lamentations asiatiques, par le souvenir mythologique du Léthé. Le fleuve d'oubli est une tradition presque aussi établie en Grèce que la fable de Charon, et moins dénaturée. Mais, à côté de cette créa-

tion touchante et naturelle du génie antique, l'exagération méridionale se fait sentir dans les larmes de la veuve. On croirait entendre le Cid espagnol; et Corneille semble avoir traduit un fragment de notre Myriologue dans ce vers :

« Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau. »

N'est-ce pas aussi un vrai Myriologue que nous a donné Lucien?

« O mon doux enfant, tu me quittes, tu meurs, « et tu t'en vas avant l'heure. Tu me laisses malheu- « reux et isolé; tu n'as pas pris femme, tu n'as pas eu « de rejetons, tu n'as pas fait la guerre, tu n'as pas « cultivé les champs. — Tu n'arriveras pas à la « vieillesse, ô mon fils! tu n'orneras pas ta cheve- « lure, tu n'aimeras pas, et tu ne t'enivreras pas « dans les banquets au milieu de tes contempo- « rains. »

Ces mêmes plaintes sont journellement répétées par les Pleureuses modernes (les *Præficæ* des funérailles latines, les *Endechaderas de los muertos* en Espagne). On me les désignait en Corse sous le nom de *Voceratrice;* et là, en effet, on ne peut les appeler autrement, car elles vocifèrent et crient, au lieu de chanter ou de pleurer.

Ι'.

ΤΩΝ ΝΑΥΤΩΝ ΑΙ ΓΥΝΑΙΚΕΣ.

Σὲ περιγιάλι κάθουνταν τῶν ναύτων αἱ γυναῖκες,
Ἔχουν γουλιὰ 'ς τὸν κόρφον τους, χαλίκια 'ς τὴν ποδιά τους,
Τὴ θάλασσα πετροβολοῦν, τὴ θάλασσα λιθιάζουν·
« Θάλασσα, πικροθάλασσα καὶ λευκοκυματοῦσα,
Θάλασσα, ποῦ 'ν' οἱ ἄνδρες μας, καὶ ποῦ 'ναι κ' οἱ καλοί μας; »
— Τί νὰ σᾶς πῶ, καϋμέναις μου, τὰ μαῦρα τὰ μαντάτα;
Οἱ ἄνδρες σας ἐπνίγηκαν 'ς τὴν ἄβυσσό μου κάτω!

X.

LES FEMMES DES MATELOTS.

Les femmes des matelots sont assises sur le rivage, avec des pierres dans leur sein et des cailloux dans leurs tabliers. Elles jettent contre la mer leurs cailloux, contre la mer leurs pierres.

— « O mer, mauvaise mer aux vagues blan-« chissantes, ô mer, où sont nos chéris? où sont « nos époux?

— O mes pauvres femmes, que vous dirai-je? De tristes nouvelles. Vos époux sont noyés au fond de mes abîmes.

LES FEMMES DES MATELOTS.

COMMENTAIRE.

N'ai-je pas vu les femmes de Naxos et de Zéa, comme les Troyennes d'Euripide et de Virgile, s'asseoir sur le rivage à l'approche de la tempête, contempler tristement la mer, comme si elles attendaient une voile absente, et jeter leurs imprécations aux vagues soulevées? Il en fut ainsi pour cette jeune fille de la *Torre del Greco*, injuriant les ondes, si douces pourtant, du golfe de Naples, parce qu'elles ne ramenaient pas assez vite au pied du Vésuve la barque où son ami pêchait le corail sur la côte africaine. La *Ragazza* furieuse s'avançait vers la mer, puis revenait s'asseoir sur le sable, et lançait contre les flots des anathèmes, des cailloux, et des enchantements accompagnés de gestes pittoresques et triviaux, dont je ne compris pas bien toute la portée archéologique. Je revins à Castellamare, lon-

geant la plage au bord même de ces flots si outragés, et méditant sur les invectives des peuples anciens. J'eus le soir même, dans une conversation avec un savant antiquaire sicilien, la satisfaction de les faire valoir comme un argument irréfragable en faveur de l'origine de la *Torre del Greco*. Je soutins que ce village, victime périodique du volcan, restait inébranlablement à mes yeux colonie hellénique; et j'appuyai mon système bien moins sur son nom, qui pouvait être un sobriquet de hasard, que sur la coutume primitive et héréditaire dont je venais de surprendre l'expression. Enfin, je ne voulus rien entendre de tous les sophismes accumulés par mon, interlocuteur pour m'empêcher de penser que l'amante du pêcheur de corail descendait en droite ligne d'Hélène, fille de Léda et de Jupiter.

ΙΑ'.

ΟΙ ΚΛΕΦΤΑΙ.

Α'.

Βγῆκαν κλέφται στὰ βουνὰ,
Γιὰ νὰ κλέψουν ἄλογα,
Κι' ἄλογα δὲν ηὕρανε,
Πῆραν τὰ ἀρνάκια μου,
Καὶ τὰ κατζικάκια μου,
Καὶ πᾶνε, πᾶνε, πᾶν!
Ὤχ καϊμένος, ὤχ καϊμένος, ὤχ καϊμένος!
Προβατάκια μ'!
Κατζικάκια μ'!
Βάϊ!

XI.

LES VOLEURS.

1.

Les voleurs étaient venus sur la montagne pour y voler des chevaux, et ils n'y trouvèrent point de chevaux. Alors ils prirent mes pauvres agneaux et mes petites chèvres.

Puis ils s'en vont, s'en vont, s'en vont!

Hélas! hélas! hélas!

O mes pauvres petites brebis!

O mes pauvres petites chèvres!...

Vaï!!!

Β'.

Πῆραν τὴν καρδάρα μου,
'ποῦ 'πηζα τὸ γάλα μου,
Πῆραν τὴν φλογέρα μου,
Μέσ' ἀπὸ τὰ χέρια μου,
Καὶ πᾶνε, πᾶνε, πᾶν!
Ὤχ καϊμένος, ὤχ καϊμένος, ὤχ καϊμένος!
Φλογερίτζα μ'!
Καρδαρίτζα μ'!
Βάϊ!

Γ'.

Μοῦ 'πῆραν τὸ λαγίαρνι,
Ποὖχε τὸ χρυσὸ μαλλὶ,
Τ'ἀσημένιο κέρατο,
Καὶ πᾶνε, πᾶνε, πᾶν!
Ὤχ καϊμένος, ὤχ καϊμένος, ὤχ καϊμένος!
Προβατάκι μ'!
Λαγιαρνάκι μ'!
Βάϊ!

2.

Ils m'ont pris l'écuelle où je mettais mon lait;
Ils ont pris ma flûte jusque dans mes mains.
Puis ils s'en vont, s'en vont, s'en vont!
Hélas! hélas! hélas!
O ma pauvre petite écuelle!
O ma pauvre petite flûte!
Vaï!!!

3.

Ils m'ont pris le bélier qui portait la clochette, dont la toison était couleur d'or, et la corne d'argent.
Et ils s'en vont, s'en vont, s'en vont!
Hélas! hélas! hélas!
O mes pauvres petites brebis!
O mon pauvre petit bélier!
Vaï!!!

Δ'.

Περκαλῶ σὲ, Παναγιὰ,
Νὰ παιδέψῃς κλεψιά.
Αἴ! καὶ νὰ τοὺς πλάκωναν
Καὶ νὰ τοὺς ξαρμάτωναν,
Μέσα στὰ λιμέρια τους
Κείνους καὶ τὰ τέρια τους!
Ὢχ καϊμένος, ὢχ καϊμένος, ὢχ καϊμένος!
Προβατάκια μ'!
Κατζικάκια μ'!
Βάϊ!

Ε'.

Ἂν μ' ἀκούσ' ἡ Παναγιά
Καὶ παιδέψῃ τὴν κλεψιά
Καὶ νὰ ἰδῶ τὸ λαγιαρνί,
Μέσα πάλιν στὸ μανδρί,
Τὴν ἡμέραν τὴν λαμπρή
Θὲ νὰ ψήσω ἕν' ἀρνί
Ποῦ νὰ πέφτ' ἀπ' τὰ σουβλί!
Ὢχ καϊμένος, ὢχ καϊμένος, ὢχ καϊμένος!
Προβατάκι μ'!
Λαγιαρνάκι μ'!
Βάϊ!

4.

Je vous en supplie, Panagia, punissez les voleurs! — Ah! qu'on les arrête, qu'on les désarme au milieu de leurs cavernes, eux et toute leur race!

Hélas! hélas! hélas!
O mes pauvres petites brebis!
O mes pauvres petits chevreaux!
Vaï!!!

5.

Ah! si la Panagia me l'accorde par sa grâce, et punit les voleurs; et que je revoie mon bélier au milieu de son parc; je rôtirai un agneau le jour de Pâques, jusqu'à ce qu'il tombe de la broche.

Mais ils s'en vont, s'en vont, s'en vont!

Hélas! hélas! hélas!
O mes pauvres petites brebis!
O mon pauvre petit bélier!
Vaï!!!

LES VOLEURS.

COMMENTAIRE.

C'est toute une Idylle que cette plainte du pauvre petit berger de la montagne. Que de grâce et de naturel! On l'entend pleurer en chantant. Ce *Vaï,* qui revient à la fin de chaque couplet, comme un sanglot, est-il un mot grec ou étranger, une interjection improvisée, un dérivé du grec ancien *ovaï,* ou bien enfin une contraction du verbe grec moderne βαγίζειν, *vagir* comme les enfants? C'est ce que je ne saurais dire; mais ce *vaï* se comprend, et se répète même quand on ne peut l'expliquer : c'est un cri de détresse jeté aux échos, comme la dernière note prolongée d'un chant montagnard.

Je montais, un soir, la colline du couvent de Saint-Nicolas dans l'île de Prinkipo, lisant, apprenant ou commentant l'Odyssée, mon livre favori; et, suivant une coutume de ma jeunesse qui m'est restée, m'arrêtant à chaque vers comme à chaque détour du sentier pour cueillir les glaïeuls, les asphodèles et les premières églantines. Je m'étais déjà retourné maintes fois dans ma lente ascension, pour admirer ces merveilleux aspects qui s'étendent des montagnes de la Thrace et de l'Asie Mineure, des murs du Sérail et des rivages de Chalcédoine s'avançant sur leurs flancs et à leur ombre, jusqu'aux plans rapprochés de Calki et d'Antigone, fermant ainsi le cercle du lac le plus vaste et le plus azuré. J'avais compté les voiles du golfe de Nicomédie, se dirigeant vers les ports de Stamboul, et venant raser les écueils des îles des Princes pour y chercher quelque brise de terre favorable à la navigation; lorsque je rencontrai un enfant qui revenait de l'école du Monastère, portant sous un bras son panier de provisions, et ses livres de l'autre.

A ma prière, il s'arrêta, et me suivit sous un chêne voisin de la route : là, j'ouvris un de ses cahiers, où je trouvai copiés des passages d'Homère, des fables d'Ésope, et sur une feuille détachée parmi des distiques modernes, cette chanson populaire, *Les Voleurs*, qu'il récita en riant lui-même des plaintes du pauvre berger. Je lui demandai s'il consentirait à

s'en priver pour moi : il me l'offrit sans hésiter, assurant qu'il la savait tout entière, et que d'ailleurs, plusieurs de ses petits camarades la savaient aussi. Comme l'entretien se prolongeait, je le priai de lire, à son choix, quelques lignes de son bagage élémentaire. Alors il prononça gravement et d'une voix haute ces deux vers de l'Iliade, qu'on venait de lui donner à apprendre et à méditer pour sa leçon du lendemain :

Ἀτρείδη, μὴ ψεύδε, ἐπιστάμενος σάφα εἰπεῖν (1).
Οὐ γὰρ ἐπὶ ψεύδεσσι πατὴρ Ζεὺς ἔσσετ' ἀρωγός (2).

« Fils d'Atrée, ne mentez pas, vous qui savez si « bien dire la vérité. — Car Dieu, notre père, ne « sera jamais le soutien du mensonge. »

Et mon jeune lecteur, en épelant ces vers, se reprit, comme s'il eût été devant le pédagogue, pour me faire mieux sentir l'accent du mot ψεύδεσσι, *mensonge*, sur lequel d'abord il n'avait pas assez appuyé.

Émerveillé d'entendre retentir si mélodieusement la langue antique dans une bouche enfantine, je déposai quelques petites pièces de monnaie dans le

(1) Homère, *Iliad.*, liv. IV, v. 404.
(2) *Ibidem*, v. 235.

panier vide; et l'écolier, après avoir porté ma main à ses lèvres et à son front, s'éloigna en me disant : *Que vos années soient nombreuses* (1)! Puis il se retourna souvent pour me regarder, jusqu'à ce que les arbres de la colline nous eussent dérobés l'un à l'autre, et pour toujours.

(1) Πολλὰ τὰ ἐτή σας.

ΙΒ'.

Ο ΕΡΩΤΑΣ 'Σ ΤΟΝ ΤΑΦΟ.

Ἡ Εὐγενοῦλη ἡ εὔμορφη κ' ἡ μικροπανδρευμένη,
Ἐβγῆκε κ' ἐπαινεύθηκε, τὸν Χάρο δὲν φοβᾶται,
Γιατ' ἔχει τοὺς ἐννι' ἀδελφοὺς, τ' ἄξια τὰ παλληκάρια.
Κι' ὁ Χάρος κάπου τ' ἄκουσε (κἄποιο πουλὶ τοῦ τ' εἶπε),
Καὶ ρίχνει τὴ σαΐτα του, καὶ τῆνε σαϊτεύει.
Κ' ἐμβαινοβγαίνουν οἱ ἰατροὶ, κ' ἰατρευμὸν δὲν ἔχει·
Κ' ἐμβαινοβγαίν' ἡ μάννα της, μὲ τὰ μαλλιὰ 'ς τὰ χέρια.
« Παιθαίνεις, Εὐγενοῦλα μου, καὶ τί μοῦ παραγγέλλεις; »
— Τί παραγγελιὰ 'χω ἐγὼ, καὶ νὰ σοῦ παραγγείλω;
Μάννα, κι' ἂν ἔλθ' ὁ Κωσταντᾶς, νὰ μὴν τόνε πικράνῃς.—
Καὶ νά, κι' ὁ Κῶστας 'π' ὥρχεται 'ς τοὺς κάμπους καβαλλάρης,
Φέρνει τὰ λάφια ζωντανὰ, τ' ἀγρίμια 'μερωμένα,
Φέρνει κ' ἕνα λαφόπουλο 'ς τὴ σέλλα του δεμένο.

XII.

L'AMOUR AU TOMBEAU.

Eugénule, la belle, la nouvelle mariée, se vantait sur sa porte de ne pas craindre Charon, parce qu'elle a neuf frères, tous vaillants Palicares.

Charon l'entendit, ou quelque oiseau le lui répéta ; il lance une flèche, et la frappe.

Les médecins viennent et entrent ; mais il n'y a pas de remède.

Sa mère vient, entre, et s'arrache les cheveux.

— « Tu vas mourir, mon Eugénule : que me « recommandes-tu? » — Quelles recommandations ai-je à te donner, ma mère? Quand viendra Kostantas, ne l'afflige pas trop. —

Et voilà que Kostas arrive à cheval à travers la campagne. Il ramène des cerfs vivants, des bêtes des bois apprivoisées, et il apporte un petit faon attaché sur sa selle.

Βλέπει σταυρὸ 'ς τὴν πόρτα του, παπάδες 'ς τὴν αὐλή του,
Καὶ τοὺς διαβάταις 'ρώτησε, τί στέκοντ' οἱ παπάδες;
—« Ἡ Εὐγενιά σου πέθανε, καὶ πᾶνε νὰ τὴ θάψουν. » —
Τὸ χρυσομάχαιρ' ἔβγαλεν ἀπ' τὴ χρυσῆ τὴ θήκη,
Ψηλὰ, ψηλὰ τὸ σήκωσε, καὶ 'ς τὴν καρδιὰ τ' ἐμβῆκε!—
Ἐκεῖ, ποῦ θάψανε τὸν νιὸν, ἐβγῆκε κυπαρίσσι·
Κ' ἐκεῖ, ποῦ θάψανε τὴν νιὰν, ἐβγῆκε καλαμιῶνας.
Κι' ὄντας φυσάει ὁ κὺρ βορεᾶς, σκύφτει τὸ κυπαρίσσι,
Κι' ὄντας φυσάει ὁ ζέφυρας, — λυγίζ' ὁ καλαμιῶνας,
Λυγίζ' ὁ καλαμιῶνας, — φιλεῖ τὸ κυπαρίσσι.

Il voit une croix sur sa porte, des Pappas dans sa cour; et il a demandé aux passants ce que font là les Pappas? » — Ton Eugénule est morte, et ils vont l'enterrer. —

Il tira son poignard d'or, de sa gaîne dorée; il le leva bien haut, bien haut, et l'enfonça dans son cœur.

Là où on ensevelit le jeune homme, naquit un cyprès. Là où on ensevelit la jeune femme, naquit un roseau.

Quand le puissant Borée souffle, le cyprès se courbe; quand souffle le Zéphyr, le roseau se penche. — Le roseau se penche, et vient baiser le cyprès.

L'AMOUR AU TOMBEAU.

COMMENTAIRE.

Ici, la plume de commentateur tombe de mes mains après ce délicieux chant d'amour et de douleur... Laissons le lecteur pleurer ou rêver à sa guise.

CHANTS DU PEUPLE EN GRÈCE.

SECTION SIXIÈME.

ROMANCES.

Α'.

ΤΟ ΠΕΝΘΟΣ ΤΟΥ ΠΑΤΡΙΩΤΟΥ ΕΛΛΗΝΟΣ.

Πουλάκι ξένο
Κ' ἐρημωμένο,
Ποῦ πᾶς καὶ τρέχεις;
Ποῦ φωλιὰν ἔχεις; —
Φωλιὰν δὲν ἔχω,
Πηγαίνω, τρέχω
Ἐδῶ κ' ἐκεῖ,
Χωρὶς νὰ ξεύρω
Τὴν ἡσυχίαν,
Χωρὶς νὰ εὕρω
Τὴν εὐτυχίαν
Ποῦ κατοικεῖ.

I.

LE CHAGRIN DE L'HELLÈNE PATRIOTE.

Petit oiseau étranger, abandonné et solitaire, où vas-tu courir? où est ton abri?

— Je n'ai point d'abri : je vais et je cours ici et là, — sans connaître le repos, sans trouver où le bonheur habite.

Μικρὸ σὰν ἤμουν, εἶχα πατρίδα·
Μέσ' 'ς ταῖς μυρσίναις ἐγλυκοζοῦσα·
Εἶχα ἐλπίδα·
Πουρνὸ καὶ βράδυ ἐκελαδοῦσα·
Εἶχα καὶ νέαν ἀγαπημένην,
Τὴν παιδιόθεν μου ἐρωμένην.
Σκληρὸ γεράκι ἔξαφν' ἐμπρός μου
Τῶν ὀφθαλμῶν μου τὸ γλυκὺ φῶς μου
Νεκροαρπάζει,
Καὶ τὴν φωλιάν μου καταρημάζει.
Ἔκτοτες τρέχω 'ς τὰ ξένα μέρη
Χωρὶς πατρίδα καὶ χωρὶς τέρι·
Μὲ κουρασμένα πτερὰ καὶ μέλη
Πλανῶμαι, ὅπως ἡ τύχη θέλη.
Κ' ὅπου μὲ φέρῃ ἀνεμοπλάνη,
Ὅσον νὰ φθάσω ἐκεῖ ποῦ φθάνει
Τὸ κάθε πρᾶγμα,
Καὶ τοῦ παντός μου αὐτὸ τὸ θαῦμα,
Ὅπου πηγαίνει καὶ τὸ γεράκι
Καὶ τὸ ἀθῶον μικρὸ πουλάκι.

Ἀλέξ. Ὑψηλάντης.

Quand j'étais petit, j'avais une patrie; je vivais heureux dans des bois de myrte; j'espérais.

Je chantais soir et matin. J'avais une jeune amante que j'aimais dès mon enfance.

Tout à coup un méchant épervier ravisseur a éteint, devant moi, la douce lumière de mes yeux, et a dévasté mon nid maintenant désert.

Depuis ce temps, je vais par la terre étrangère, sans patrie et sans compagne.

J'erre au gré de la fortune; et je porte mes ailes et mes membres fatigués où veut le vent, où me pousse la tempête, jusqu'à ce que j'arrive là où arrive toute chose, là où est allé tout ce que j'ai tant aimé, là où vont l'épervier et l'innocent petit oiseau.

ALEX. YPSILANTI.

L'HELLÈNE PATRIOTE.

COMMENTAIRE.

Cette romance se grave d'elle-même dans la mémoire, par son rhythme facile et son heureuse mélodie, comme par l'expression touchante d'une sincère douleur et d'une mélancolie profonde. Aléko Soutzo la donne dans son histoire de la révolution grecque, et nous apprend que son auteur est le malheureux Alexandre Ypsilanti, premier instigateur de la guerre de l'indépendance dans les principautés Danubiennes. C'est une sorte d'imitation des stances si connues d'Arnault :

Pauvre feuille desséchée,
De ta tige détachée
Où vas-tu? Je n'en sais rien....

Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose,
etc., etc., etc.

C'est la complainte naïve et tendre d'un Grec éloigné de son pays par la tyrannie des Turcs, et cherchant un asile sur d'autres rives. On reconnaît dans ces vers élégiaques, qui retracent si doucement le chagrin de l'exil, je ne sais quel triste pressentiment de l'homme infortuné qui devait, victime de son amour pour sa patrie, finir ses jours sous les verrous d'une forteresse étrangère.

Quand cette romance me fut communiquée par un de nos voisins de Thérapia, étrange destinée! j'y habitais le palais et, disait-on, la chambre du poëte banni. Ce grand édifice, ce beau jardin, ces terrasses pittoresques, ces pins qui projettent de si haut leur ombre banale sur tant de générations d'ambassadeurs, propriétaires improvisés de l'ornement du Bosphore après la fuite de leur possesseur légitime, l'hospodar de Valachie; tout cela fut donné, par le tout-puissant empereur Sélim, à la France Impériale. La France Monarchique en avait hérité; et je me trouvais, ainsi que l'ambassade, logé sous les voûtes, ou pour mieux dire, sous les poutres confisquées (puisque ce palais est de bois) de la demeure des princes Ypsilanti. J'avoue que, pour ma part, usurpateur

involontaire, j'éprouvais quelque honte à redire cette romance aux échos héréditaires qui l'avaient inspirée de si loin ; hôte passager moi-même, j'avais envahi, sous ces riches ombrages, le nid si regretté de l'oiseau plaintif et voyageur.

Ces romances grecques, comme on va le voir, sont presque toutes des *chansons d'art :* or, comme cette expression revient encore une fois sous ma plume, il me faut bien dire que je m'en suis servi pour traduire, tant bien que mal, la désignation de τραγοῦδια πλάστα ; mot à mot, chants composés ou fictifs, que les Grecs modernes distinguent des chants improvisés ; ceux-ci n'étant jamais pour eux le résultat du travail, mais seulement de l'inspiration.

C'est ainsi que l'Espagne, dans les innombrables recueils de ses poésies populaires, place sous le titre de *Arte-Mayor* les vers écrits pour la haute société que l'éducation est censée atteindre et polir, réservant le nom de *Arte-Menor* pour la muse tout à fait vulgaire. Dans ces volumineux *Romanceros,* dont le nombre s'accroît journellement, et dont on ne se lasse jamais de l'autre côté des Pyrénées, ne lit-on pas de préférence les légendes anonymes? Les *Cantares* du Cid, devenus poëmes, qu'ils soient une véritable chronique, ou une création imaginaire, ne l'emportent-ils pas toujours sur les compositions étudiées et signées des écrivains qui ont cherché à

les imiter, et surtout sur les productions en ce genre du célèbre Gongora?

Les fleurs incultes, qui naissent presque ignorées au sein des vallons et des campagnes, jettent souvent un éclat plus vif et des parfums plus doux que les tiges élégantes, au nom érudit, dressées sous un climat factice et dans une prison de verre, pour y subir toutes les tortures de la science.

Β'.

ΤΟ ΠΟΥΛΙ.

Σ' ὡραῖον περιβόλι
Μὲ ἄνθη στολισμένο
Μιὰ ταχυνὴ διαβαίνω
Νὰ παρηγορηθῶ,
Νὰ διασκεδάσ' ὁ νοῦς μου
Ἀπ' τοὺς διαλογισμούς μου,
Διότι μὲ βασανίζει
Μιὰ νεὰ ὅπ' ἀγαπῶ.

Κἐκεῖ ποῦ περπατοῦσα
Στὸ περιβόλι μέσα
Τὰ ἄνθη, ποῦ μ' ἀρέσα,
Στέκω καὶ τὰ θωρῶ·
Εἰς μιᾶς κιτριὰς κλαδάκι
Ἤτον ἕνα πουλάκι,
Καὶ γλυκοκελαδοῦσε
Πουλι τὸ καθαρό.

II.

L'OISEAU.

Dans un beau jardin orné de fleurs, je descends un matin pour me consoler de mes tristes pensées et dissiper les angoisses de mon esprit; car une jeune fille que j'aime fait mon tourment.

—

Et, en me promenant dans ce jardin, je m'arrête pour considérer les fleurs que je préfère : sous le feuillage d'un citronnier était un petit oiseau; or ce gentil petit oiseau gazouillait doucement.

—

Καὶ ὁ κελαδισμός του
Μ' ἐφάνηκε νὰ λέγῃ,
« 'δέτε τὰ σεῖς, ὦ νέοι,
Πῶς εἶν' προσωρινά.
Νέοι, νέαι! χαρῆτε,
Καιρὸν μὴ καρτερῆτε,
Διότ' ὁ καιρὸς διαβαίνει,
Δὲν μεταστρέφει πλιά. » —

Et son gazouillement me semblait dire : « Voyez « ces fleurs, jeunes gens, comme elles sont éphé- « mères ! Jeunes filles, jeunes garçons, amusez- « vous ; ne perdez pas une heure ; car le temps « marche, et ne revient jamais. »

L'OISEAU.

COMMENTAIRE.

Cette romance vient de Smyrne; et on reconnaît sa patrie à l'oisiveté de l'amoureux Asiatique, à ces jardins d'une culture presque européenne qui s'inclinent, chargés de fleurs et de citronniers, sur les petites collines de Bournabat vers le rivage de la mer, et vers les ondes presque toujours paisibles du golfe; enfin, à cette philosophie voluptueuse que les stances d'Armide et d'Alcine inspirent aux modernes navigateurs de Smyrne, comme Anacréon la dictait jadis aux antiques habitants de l'Ionie.

On dirait que le poëte Smyrniote a voulu imiter le début de la jolie ballade de Politien :

« Io mi trovai, Fanciulle, un bel mattino
« Di mezzo maggio, in un verde giardino.
« Eran d'intorno violette e gigli,
« Frà l'erbe verde, e vaghi fior novelli. »

Γ'.

ΤΟ ΦΙΛΗΜΑ.

Οϊμε νὰ 'πεθηνήσκω
Καὶ καμμιὰ ἰατριὰ δὲν βρίσκω,
Δὲν εὑρίσκεταὶ βοτάνι
Εἰς τὸν κόσμὸν νὰ μὲ ἰάνῃ
Παρὰ νὰ φιλὶ δροσάτο
Νόστιμο καὶ ζαχαράτο.

Ἔμαθα, κόρη, πῶς τῶχεις
Κ' ἔρχομαι νὰ μοῦ τὸ δώσῃς,
Κ' ἂν ἐσὺ δὲν μὲ τὸ δώσῃς
Σταῖς ὀκτὼ θὰ νὰ μὲ χώσῃς.

Καὶ νεκρὸ θὰ μ' ἀπεράσου
Κόρη μ', ἀπ' τὴν γειτονιά σου
Καὶ νὰ 'πῇς· « ἄλλοιὰ καὶ κρίμα
Τέτοιο νιὸ θὰ φάει τὸ μνῆμα,
Τέτοιο νιὸ παλληκαράκι
Νὰ χαθῇ γιὰ μιὰν ἀγάπη. »

III.

LE BAISER.

Hélas! je me meurs, et ne trouve aucun remède. Le monde n'a pas de plante pour me guérir, si ce n'est un baiser savoureux, humide et sucré.

Jeune fille, je sais que tu l'as, et je viens te le demander : si tu me le refuses, tu m'enterreras avant huit jours.

Et quand tu passeras devant ma tombe dans ton voisinage, tu diras alors, jeune fille : « C'est « pourtant dommage qu'un si jeune homme soit « déjà la proie du tombeau; et qu'un si brave Pa- « licare se soit perdu par amour! »

Δ'.

Η ΑΓΑΠΗΤΙΚΗ.

Ένας ὄμορφος πλανήτης
Φάνηκεν ἐξαφνικῶς
Κῆλθ' εἰς τὸν ὁριζοντά μου,
Ἄγουρος πολλὰ κοντά μου,
Νέος καὶ ἡδονικός.

Ἡ νεότης μου προβαίνει
Μὲ κλαυθμοὺς καὶ ὀδυρμούς,
Μήτε ὥρα δὲν συμβαίνει,
'ποῦ τὸ στῆθός μου νὰ μένῃ
Χωρὶς ἀναστεναγμούς.

IV.

L'AMANTE.

Un bel astre a paru tout à coup, et a brillé dans mon horizon; c'était près de moi, un jeune garçon naïf et charmant.

Depuis ce jour, ma jeunesse avance dans les larmes et le chagrin. Il ne se passe pas une heure où mon cœur reste sans soupirer.

Μιὰ καρδιὰ ἀπελπισμένη
Τί τῷ θέλει πλιὰ νὰ ζῇ,
Ἄρα ζοῦσα τί κερδαίνει,
Παρὰ θέατρον νὰ γένῃ
Τῶν κακῶν ὅλων μαζί;

Ἔλα, θάνατε, τί κάνεις;
Τρέξε ὅσον ἠμπορεῖς!
Πρόφθασε, καιρὸν μὴ χάνῃς!
Ἂχ ἀκόμα δὲν ἐφάνες;
Διὰ τί ἀργοπορεῖς;

Une âme désespérée, qui pourrait la retenir en ce monde? Que gagne-t-elle à vivre, si ce n'est d'être en butte à tous les maux réunis?

Viens donc, ô mort! Que fais-tu? Accours aussi vite que tu peux. Arrive, ne perds point de temps. Ah! tu ne parais pas encore! Pourquoi donc es-tu si lente?

LE BAISER.

COMMENTAIRE.

Où donc ce Palicare improvisateur a-t-il appris « qu'il n'y a d'autre remède à l'amour que la « muse (1)? » Ainsi le veut Théocrite; et c'est aussi de sa chanson suppliante que l'Hellène attend sa guérison. C'est toujours la même observation ou la même plainte amoureuse, soit que le poëte de Syracuse l'exprime en vers bucoliques par la bouche du Cyclope, soit qu'Ovide la répète dans sa passion élégante, soit enfin que le Klephte, dans son langage naïf, en fasse retentir les échos du Pinde et de l'Olympe.

(1) Théocrite, *Idyll.* II, v. 1.

L'AMANTE.

COMMENTAIRE.

Après le Palicare de la Thessalie, vient la Grecque de Constantinople avec ses soupirs passionnés. C'est presque une chronique : car on parle encore, sur les rives du Bosphore, d'un beau Nisiote (insulaire) qui ne fit que paraître un moment dans le monde du Phanar, et pour lequel une jeune Domnitsa en vint à mourir d'amour, après avoir écrit ces lignes pleines de sentiment et de douleur. On trouva traduits, près de cette romance, les vers si mélancoliques de Djamy dans le poëme de Medjnoun et Leïlah.

« Tel est l'ordre irrésistible de la nature. Une vie « courte et agitée, puis mourir. Ah! si le bonheur « existe sur la terre, certes ce n'est pas à l'homme « qu'il a été réservé. Plongé dans l'infortune, ou « glissant sur la pente qui l'y précipite, il semble « n'avoir reçu l'existence que pour servir de jouet à « une triste fatalité. Heureuse l'âme qui, dès le « printemps de la vie, échappe par la mort à la ty- « rannique destinée! »

Ε′.

Ο ΣΤΕΝΑΓΜΟΣ.

Ζέφυρε, ὅταν τὸ στῆθος
Τῆς θεᾶς μου τὸ ἰδῇς,
Μὴ δροσιστικὰ φυσήσῃς,
Ἀλλὰ ὡς πυροειδὴς,
Κι' ἂν σὲ 'πῇ, πῶς δὲν δροσίζεις,
Μόνον καίεις σὰν φωτιά,
Στεναγμὸς εἶπε πῶς εἶσαι
Ἀπὸ μιὰμ πιστὴν καρδιά.

V.

LE SOUPIR.

Zéphyr, quand tu verras le sein de ma déesse, au lieu d'un souffle froid, fais-lui sentir d'ardentes haleines; et si elle te demande pourquoi, bien loin de rafraîchir, tu brûles comme le feu, dis-lui que tu viens d'un cœur fidèle, et que tu es un soupir.

LE SOUPIR.

COMMENTAIRE.

En 1817, par une de ces belles soirées d'été qui rendent si douces, après d'accablantes chaleurs, les promenades du Bosphore, je marchais lentement sur la rive de la mer, côte à côte d'un jeune Grec, mon voisin et mon ami. Nous atteignîmes, devisant des choses de notre âge, la jolie fontaine de Kéretch-Bournou, dont les vigoureux platanes étendent leurs feuillages jusque sur les flots. Là, le vent arrive plus direct et plus frais de la Mer-Noire, dont l'entrée s'ouvre plus large au regard. De nombreuses familles grecques, suivant l'usage de la saison brûlante, s'étaient réunies sous cet abri délicieux. — « Ah! » me dit mon ami, « pourquoi cette « brise qui vient de si loin ne porte-t-elle pas jus-

« qu'aux platanes mes ardents soupirs? Car c'est « là que va mon âme... » Et comme je souriais de cette aspiration sentimentale, et que je la comparais à un distique impromptu : « Pour vous plaire, » ajouta-t-il, « j'en ferai une chanson. » En effet, le lendemain, il m'envoya ces vers, qui semblent nés du mélange des poésies grecque et arabe. Je les ai retrouvés, sans signature, et suivis d'une longue complainte amoureuse, dans un recueil publié à Vienne en 1818. J'ai cru devoir, dans le mien, leur conserver leur isolement primitif et leur caractère anonyme, bien que j'en connusse le secret.

Quatre ans après, le poëte avait disparu dans les premières convulsions de la renaissance hellénique; la jeune inspiratrice avait fui vers les glaces du Nord; les platanes de Kéretch-Bournou ne courbaient plus leurs rameaux hospitaliers sur les victimes, mais sur les bourreaux.

ϛ'.

ΠΡΟΣ ΤΟΝ ΖΕΦΥΡΟΝ.

Ζέφυρε γλυκὲ, ἂν εὕρῃς τὴν καρδιὰν 'ποῦ ἀγαπῶ,
Ἢ ἐὰν τὴν ἀπαντήσῃς 'πὲς αὐτὸ 'ποῦ θὰ σὲ 'πῶ.
'πές το, ναὶ, μὴ τὸ ξεχάσῃς, 'πές το, μὴ μετατραπῇς,
Στεναγμὸς εἰπὲ πῶς εἶσαι, τίνος ὅμως μὴν εἰπῇς.
Καὶ σὺ, βρύσις γλυκυτάτη, ποταμάκι δροσερὸν,
Ἂν τυχὸν τὴν ἀπαντήσῃς καὶ ἂν εὕρῃς τὸν καιρὸν,
Δάκρυον εἰπὲ πῶς εἶσαι, ὅμως πρόσεχε καλὰ,
Νὰ μὴ 'πῇς ποιὸς νὰ αὐξήσῃς σ' ἔκαμε τόσον πολλά.

VI.

AU ZÉPHYRE.

Doux Zéphyre, si tu vas vers l'âme que j'aime, ou si tu la rencontres, répète-lui bien ce que je vais te dire :

Dis-lui, ah! ne l'oublie pas! dis-lui, sans y rien changer, que tu es un soupir, mais ne lui dis pas d'où tu viens.

Et toi, charmante fontaine, petit fleuve rafraîchissant, s'il arrive que tu la rencontres par hazard, et que tu en trouves l'occasion, dis-lui que tu es une larme; mais prends bien garde, et ne va pas lui dire quel est celui qui a tant fait grossir tes flots.

AU ZÉPHYRE.

COMMENTAIRE.

Cette seconde invocation au Zéphyre, bien supérieure à la première, rappelle les plus tendres élégies de Parny, et les dépasse peut-être dans son tour élégant et mélancolique. On la chante encore sur les bords de la Propontide qui la vit naître; car on prétend que le prince Jean Caradgea, ancien drogman de la Sublime-Porte, en est l'auteur, et l'avait composée ou plutôt soupirée dans la retraite de l'île de Calki.

J'avais traduit en vers cette romance, qui semble d'elle-même appeler le rhythme, ainsi que plusieurs autres; et j'éprouve une certaine honte à avouer

que j'ai reculé devant l'insuffisance de mon interprétation rimée. Je suis plus hardi pour une prose, dont la fidélité rachète la trivialité apparente.

Je conviens que les traductions en prose les plus rigoureusement exactes suppléent mal l'harmonie de la cadence, la grace de l'hémistiche et l'élévation du style, charmes de la poésie, beaucoup moins sensibles, après tout, chez la muse populaire; mais je sais aussi que l'imitation nuit à l'originalité, et j'ai voulu conserver à l'*inspiration primitive* l'émotion qu'elle transmet, et les expressions même dont elle s'est enveloppée, de préférence à sa forme : là se rencontrait, parmi des difficultés nombreuses, le péril plus grand encore de la dénaturer.

Z'.

ΤΟ ΤΡΥΓΟΝΙ ΚΑΙ ΤΟ ΑΗΔΟΝΙ.

Τὸ φιλέρημον Τρυγόνι
Δὲν ὁμοιάζει μὲ τ' ἀηδόνι,
Τὸ ἐρωτικὸν πουλί.
Ἐπειδὴ καὶ τ' ἀηδονάκι,
Τὸ γλυκύτατον πουλάκι,
Πάντῃ δὲν μελαγχολεῖ.

Καὶ τὸ ταίρι του ἂν χάσῃ,
Γνώμην ἄλλην δὲν ἀλλάσσει,
Πάλιν κελαδεῖ γλυκά.
Πλὴν τὸ καθαρὸν τρυγόνι,
Τὰ ματάκια του βουρκόνει,
Καὶ θρηνολογεῖ πικρά.

VII.

LA TOURTERELLE ET LE ROSSIGNOL.

La tourterelle, amie de la solitude, ne ressemble pas à l'amoureux rossignol. Celui-ci, le plus harmonieux des oiseaux, ne s'afflige jamais.

—

S'il vient à perdre sa compagne, il ne change pas d'habitude, et il chante toujours mélodieusement; quand la chaste tourterelle éteint ses yeux, et se lamente avec amertume.

—

Καὶ τὸν κόσμον ὑστερεῖται,
Καὶ περίλυπον κινεῖται,
'δῶ κ' ἐκεῖ εἰς τὰ βουνά.
Πράσινον κλαδὶ δὲν θέλει,
Ἡ καρδιά τ' εἶναι θλιμμένη,
Μόνον θάνατον ζητεῖ.

Καθαρὸν νερὸν δὲν πίνει,
Κάθε φαγητὸν τ' ἀφίνει,
Καὶ προκρίνει νὰ χαθῇ.
Εἰς ξηρὸν κλαδὶ καθίζει,
Καὶ μὲ λύπην κελαδίζει,
Ἐπιμόνως τὸ ζητεῖ·

Νὰ ἐλθῇ νὰ τὸ σκοτώσῃ,
Ἀπ' τὴν λύπην νὰ γλυτώσῃ,
Καὶ νὰ ἐλευθερωθῇ.
Ὅμως τ' ἄπιστον ἀηδόνι,
Ἀγαπᾷ νὰ ξεφαντόνῃ,
Μὲ χαρὰν παντοτεινήν.

Διὰ ταίρι δὲν τὸ μέλλει,
Ἄλλο παρευθὺς γυρεύει,
Δίχως νὰ τὸ λυπηθῇ.
Ἄπιστον ἀηδονάκι,
Δὲν ἐντρέπεσαι 'λιγάκι,
Τ' εἶν' αὐτὴ ἡ ἀπονιά;

Elle abandonne le monde, et, plaintive, s'égare çà et là dans les montagnes ; elle ne cherche plus les verts ombrages, son cœur brisé ne désire que la mort.

—

Elle ne boit plus l'eau limpide, elle ne prend plus de nourriture, et se condamne à mourir. Arrêtée sur une branche sèche, elle roucoule tristement, et souhaite sans cesse la mort.

—

Elle lui demande de venir terminer ses maux, et la délivrer de la vie ; tandis que l'inconstant rossignol aime à manifester en tout temps sa joie.

—

Il ne songe plus à sa compagne perdue; et, loin de s'affliger, il en cherche aussitôt une nouvelle. Rossignol volage, ne devrais-tu pas rougir ? Que signifie cette indifférence ?

—

Ποῦ ἡ λύπη κ' ἡ χηρεία,
Ἐντροπὴ τῆ ἀληθείᾳ!
Σὲ γελᾷ ἡ γειτονιά!
Ἂχ! σᾶς ἀπορῶ, καϋμένοι,
Εἶσθε οἱ δύω πλανημένοι,
Δὲν γνωρίζετε καλά.

Ἐπειδ' εἶν' ὁ κόσμος σφαῖρα,
Καὶ γυρίζει ὅλ' ἡμέρα,
Καὶ ὡς ἴσκιος ἀπερνᾷ.
Κι' ἂν τὸ σήμερον ἀφήσῃς,
Καὶ τὸ αὔρι' ἀμελήσῃς,
Πίσω πλέον δὲν γυρνᾶ.

Où est le deuil de ton veuvage? C'est honteux, en vérité; et tout le voisinage rit de toi. Ah! pauvres petits, vous m'étonnez : vous êtes tous les deux dans l'erreur, et ne raisonnez pas juste.

Car le monde est une boule qui tourne incessamment, et s'en va comme l'ombre. Si vous négligez la journée d'aujourd'hui et laissez passer celle de demain, sachez qu'elles ne reviennent plus.

LA TOURTERELLE ET LE ROSSIGNOL.

COMMENTAIRE.

Je dois cette chanson et quelques autres à l'obligeance de mon hôte du vallon de Kythrée, dans l'île de Chypre, Hadgi-Pétraki, poëte lui-même. Pierre le pèlerin avait réuni quelques productions manuscrites de ses compatriotes. Il me les donna; et, parmi bien des essais incomplets que le voisinage et les relations de Chypre avec l'Arabie avaient empreints des couleurs de la poésie asiatique et persane, j'ai remarqué ce parallèle, dû sans doute à l'inspiration de quelque jeune épicurien de Nicosie, ou plutôt cette dissemblance entre la tourterelle et le rossignol, qui habitent ensemble et en si grand

nombre les taillis du vieux palais de la reine, et du mont Aux-Cinq-Doigts.

On peut observer ici que, dans les langueurs et les hyperboles amoureuses de l'Orient, il n'y a rien de faux; et que même en ce qu'elle a d'outré, la poésie populaire n'y perd jamais tout à fait son naturel.

Η'.

ΤΟ ΞΑΝΘΟ ΚΟΡΙΤΖΙ.

Εἰς πεδιάδα μὲ πρασινάδα
Μ' ἄνθη ὡραῖα μὲ πεταλούδες
Καὶ μὲ νεράκια κρύα λαμπρά,
Ἦλθε μιὰ νέα ξανθὴ κι' ὡραία.
Ὅταν ὁ ἥλιος ἀκόμει καίει,
Νὰ κόψῃ μόνη ἄνθη καλά.
Καὶ στ' ἄσπρον χέρι κρατεῖ μαχαίρι,
Καὶ κόπτει ῥόδα κ' ἔπειτα τρέχει
Εἰς ἕναν ἴσκιον πολλὰ πυκνόν.
Κ' ἐκεῖ καθίζει κ' ἔπειτ' ἀρχίζει
Μὲ τ' ἀηδονάκια ποῦ κηλαδοῦσαν
Τούτους τοὺς στοίχους νὰ ἐκφωνῇ.

VIII.

LA JEUNE BLONDE.

Dans une plaine couverte de verdure et de superbes fleurs avec leurs papillons, arrosée d'eaux fraîches et limpides; une jeune et charmante blonde vint seule, quand le soleil brûlait encore, pour cueillir de belles fleurs.

Dans sa main blanche elle tient un couteau dont elle coupe des roses. Puis, elle court vers un ombrage touffu ; et là, s'asseyant pendant que les rossignols gazouillent, elle se met à chanter aussi ces paroles :

« Μικρὰ κι' ἀθώα ἤμην, ὁπότε
'ς τὸν κόσμον σ' εἶδα, ὦ φίλε πρῶτε,
Κ' εὐθὺς αἰσθάνθην δὲν 'ξεύρω τι.
Μικρὰ ὡς ἤμουν ἐπίστευσά σε,
Κι' ὡς πιστὸν νέον ἠγάπησά σε
Καὶ παρεδόθην ὅλη 'ς ἐσέ.
Πλὴν τώρα φεύγεις, σκληρὲ φωνάζω,
Ποῦ εἶν' οἱ ὅρκοι, καὶ ὑποσχέσεις,
Καὶ ὅσα μ' ἔταζες, φίλε σκληρέ;
Ὡραῖον πάθος ποῦ εἰς τὸ βάθος
Μὲ καταπλήγωσες τὴν καρδίαν,
Καὶ ἔκτοτε ἔμεινα ἐλεεινή.

« J'étais petite et innocente, lorsque je t'ai vu « dans le monde, ô mon premier ami! Aussitôt je « ne sais ce que j'éprouvai : simple que j'étais, « je te crus, je t'aimai comme un amant fidèle; et « je me livrai tout entière à toi.

« Maintenant tu pars; je t'appelle barbare. Où « sont, cruel ami, les promesses et les serments « que tu m'as faits? L'amour était beau quand tu « m'as blessée au fond de mon âme; mais depuis, « je n'en ai eu que des douleurs. »

LA JEUNE BLONDE.

COMMENTAIRE.

Ces vers me furent communiqués à Scio, qui fut longtemps l'asile d'une civilisation ébauchée, et qui était alors le théâtre des plus innocentes joies. L'exposé de la scène me rappelle toujours les vertes plaines de l'île intérieure, les forêts embaumées des orangers qui revêtent le mont Pélinée, les eaux pures s'échappant de ses rochers; enfin les belles fleurs que des jardiniers expérimentés y cultivaient pour orner la riche chevelure des jeunes filles..... Hélas! y a-t-il encore à Scio des orangers, des fleurs, et de jeunes filles à la riche chevelure?...

On comprendra que j'ai dû ici comme partout, en m'astreignant à une traduction presque aussi exacte que si elle était interlinéaire, appliquer aux chants d'une simplicité primitive, ou même à ces expressions d'un sentiment moins populaire, le système adopté récemment par les reproducteurs européens des poëmes Homériques. Les circonlocutions et les artifices du langage seraient déplacés en pareille matière, et, bien loin d'aider à l'effet, risqueraient de le détruire entièrement.

Θ'.

Ο ΔΥΣΤΥΧΗΣ.

Α'.

Μάϊε μου χρυσομάλλη,
Ἦλθες, καὶ τ' ἀηδόνι ψάλλει
Τὰ νεανικά σου κάλλη
'ς τὰ χλωρὰ κλαδιά.
Μὲ χαρὰν σὲ ἀντικρύζει
Ὅλ' ἡ φύσις ποῦ ἀνθίζει,
Πλὴν 'ς τὸ στῆθός μου γογγύζει
Ἡ πικρὴ καρδιά.

Β'.

Δύω δύω τὰ πουλάκια
'ς τῆς μυρσίνης τὰ κλαδάκια
Τῶν ἐρώτων τραγουδάκια
Τραγουδοῦν γλυκά.
Πουλὶ ἔρημο καὶ ξένο
Τί γυρεύω; τί προσμένω;
Εἰς λιβάδι χιονισμένο
Θάνατος βογγᾷ.

IX.

L'INFORTUNÉ.

1.

O mon cher mois de mai aux cheveux d'or, te voilà! et le rossignol sous le feuillage naissant célèbre tes jeunes beautés. Toute la nature florissante te salue avec joie; mon cœur désolé murmure seul dans ma poitrine.

2.

Les oiseaux, deux à deux sous les touffes de myrte, chantent doucement les chansonnettes de leurs amours. Oiseau étranger et solitaire, que puis-je chercher et attendre? Dans une prairie couverte de neige, j'entends la mort gémir.

Γ'.

Ἂν ἡ φύσις ὅλη θάλλῃ,
Τὰ μαγευτικά της κάλλη
Ἂς τ' ἀπολαμβάνουν ἄλλοι.
Ἀδιαφορῶ.
Ταχυδρόμος διαβάτης,
Σαθροῦ ξύλου ἐπιβάτης,
Καὶ τὴν γῆν καὶ τὰ καλά της
Δὲν θὲ νὰ χαρῶ.

Δ'.

Διὲ αὐτὸ κ' αὐτὸ τὸ κῦμα
Πῶς πηγαίνουν μ' ἕνα βῆμα
'ς τὸ ἀπέραντόν των μνῆμα,
Τὸν Ὠκεανόν.
Σὰν αὐτὰ κ' ἐγὼ πηγαίνω·
Δὲν ἐλπίζω, δὲν προσμένω,
Παρὰ τάφον ἀνοιγμένο,
Κ' εἰς τοὺς δύω κοινόν.

Ε'.

Ὡς ἰσκιά της, ὡς φωνή της
Ἂς διέμενα μαζῆ της.
Ἢ ἂς ἤμουν κἂν πλανήτης,
Καὶ εἰς τὰ κενά.

3.

Que d'autres jouissent des fleurs et des magiques beautés de la nature; elles ne sont rien à mes yeux. Éphémère voyageur, passager sur un vaisseau qui manque sous mes pieds, je ne puis me réjouir des biens de ce monde.

4.

Voyez ce flot et l'autre comme ils vont d'un pas égal vers l'Océan, leur inévitable tombeau! Je vais comme eux moi-même. Je n'attends et n'espère autre chose qu'une tombe ouverte, et commune pour nous deux.

5.

Que n'ai-je pu rester avec elle, comme son ombre, comme sa voix! Oui, je me serais contenté de vivre alors errant dans un monde dé-

Ἂς ἐστρέφετο μαζῆ μου!
Ἀλλ' ἡ ἔρημος ζωή μου
Ὡς ὁ ῥύαξ τῆς ἐρήμου
Κλαίει καὶ περνᾷ.

ς'.

Ὡσὰν ἄνθος μαραμένη
Ἡ νεότης μου χλωμαίνει,
Ἡ χαρὰ μὲ εἶναι ξένη
Κ' ἡ ἐλπὶς αὐτή.
Πλὴν μὲ ἐλέησεν ἡ μοῖρα,
Καὶ τοῦ τάφου μου τὴν θύρα,
Μὲ τὴν μελανήν της χεῖρα
Ἀνοικτὴν κρατεῖ.

Ζ'.

Κ' ἐγὼ, φίλοι, εἶχα ζήσει·
Τώρα τ' ἄστρον μου θὰ δύσῃ.
Ὦ! ἀφῆτε το νὰ σβύσῃ
Ἀπ' τὸν οὐρανό.
Μὴν λυπεῖσθ' ἂν ἀποθνήσκω,
Εἰς τὴν γῆν ποῦ δὲν τὴν βρίσκω,
Ἕως πότε θὲ νὰ μνήσκω
Διὰ νὰ θρηνῶ;

sert. Ah! que ne peut-elle revenir près de moi! Mais non; ma triste vie se plaint et s'écoule comme le ruisseau de la solitude.

6.

Ainsi qu'une fleur flétrie, ma jeunesse sèche et pâlit; je n'ai plus ni le bonheur, ni même l'espérance; mais la destinée compatissante entr'ouvre de sa main noire la porte du tombeau qui doit me recevoir.

7.

Et moi aussi, mes amis, j'ai vécu. Mon étoile va disparaître. Oh! laissez-la s'éteindre et tomber du ciel. Ne regrettez pas ma fin. Pourquoi continuer à gémir sur cette terre où je ne dois plus la trouver?

Ι'.

ΕΡΩΤΙΚΗ ΑΥΓΗ.

Γλυκοφέγγει, καὶ τ' ἄστρο τῆς Αὐγούλας
Σημαδεύει πῶς ὁ ἥλιος προβαίνει,
Τώρα πλέον γιὰ 'μὰς δὲν εὐγαίνει
Νὰ μᾶς εὕρ' ἑνομένους μαζύ!
« Πάγι' ἀχνίζοντας τ' ὡραῖον φεγγάρι
« Ὁποῦ μ' ἔδειχνε τ' ὠχρὸν πρόσωπόν σου
« Μιὰ βραδιὰ κ' ἕνα δάκρυ' δικόν σου
Ὅταν μ' ἔλεγες, ἐγὼ σ' ἀγαπῶ!

Ἐνθυμήσου ταῖς Νύκταις ταῖς μεγάλαις,
Ὅταν μ' ἔσφιγγες 'στὴν ἀγκαλιά σου,
Ἡ καρδιά μ' ἐκτυποῦσε 'ς τὴν καρδιά σου,
Κ' ἡ ψυχή μου ἦτον ὅλη μ' ἐσέ!
« Πάγι' ἀχνίζοντας, κτλ.

Τώρα πλέον τὰ ἄνθη ἐχαθῆκαν,
Καὶ μᾶς ἔμειναν μόνον τ' ἀγκάθια,
Σκληροῦ ἔρωτος αἰώνια πάθια
Πικρὰ βάσανα καὶ στεναγμοί.
« Πάγι' ἀχνίζοντας, κτλ.

X.

L'AURORE AMOUREUSE.

Le jour commence doucement à poindre, et l'astre de l'aurore annonce le retour du soleil. Hélas! il ne se lève plus pour nous trouver réunis. — « Un nuage est venu cacher la lune, cette « lune si belle qui me montra, un soir, ton visage « pâle d'amour, et une de tes larmes quand tu me « dis : Je t'aime. »

—

Souviens-toi de ces superbes nuits où tu me pressais dans tes bras; mon cœur battait contre ton cœur, et mon âme était toute dans ton âme. — « Un nuage est venu cacher la lune, etc. »

—

Maintenant les fleurs sont tombées; il ne nous en reste que les épines, les éternelles douleurs d'une passion malheureuse, les amertumes et les soupirs. — « Un nuage est venu cacher la lune, etc., etc. »

L'AURORE AMOUREUSE.

COMMENTAIRE.

Ces stances participent à la fois du genre des Distiques grecs si chargés de soupirs, et des romances européennes les plus passionnées. Il faut remarquer la seconde stance qui suit les autres comme un refrain, et répète, après l'infortune, le souvenir du bonheur. On peut y observer encore une singularité de versification : les deux vers du milieu riment seuls ensemble, entre le premier et le quatrième, qui ne riment pas. Cette romance est d'origine assez récente ; elle me fut donnée à Rome en 1840, par un jeune Grec à qui je demandais si les compositions des poëtes Lakistes anglais ou alle-

mands, et si les méditations mélancoliques de notre école, avaient exercé quelque influence en Grèce. Pour toute réponse, il me fit lire plusieurs odes descriptives, et me remit en manuscrit cette *chanson d'art*, qui porte aussi en Orient le titre d'*Amoureuse-Aurore*, et que, dans son enthousiasme, il comparait à nos plus brûlantes Élégies.

ΙΑ'.

Ο ΕΡΩΤΙΚΟΣ ΘΡΗΝΟΣ.

Ἀγάπη δὲν ἐστάθη ποτὲ χωρὶς καϋμοὺς,
Μὲ βάσανα, μὲ πόνους καὶ μ' ἀναστεναγμούς.
Νυκτὰ κ' ἡμέραν, φῶς μου, διὰ σένα λακταρῶ,
Φίλον πιστὸν δὲν ἔχω, τὰ πάθη μου ν' εἰπῶ.
Ἤμουν ἕνα πουλάκι χωρὶς συλλογισμοὺς,
Ἐμβῆκα 'ς τὴν ἀγάπην καὶ εἰς πολλοὺς καϋμούς.
Ἐλεύθερα πουλάκια, μὴ βῆτε 'ς τὸ κλουβὶ,
'ς τοῦ Ἔρωτος τὴν πλάνην καὶ 'ς τὴν ἐπιβουλήν!

XI.

LA PLAINTE AMOUREUSE.

L'amour ne va jamais sans chagrins, sans douleurs et sans soupirs.

Nuit et jour, ô ma lumière, je te désire; et je n'ai pas d'ami fidèle à qui dire mes peines.

J'étais autrefois un petit oiseau sans raisonnement; je suis tombé en amour, et en bien des maux à la fois.

Petits oiseaux qui êtes libres, n'entrez pas en cage! fuyez les tromperies et les embûches de l'amour!

LA PLAINTE AMOUREUSE.

COMMENTAIRE.

Est-ce une chanson en quatre couplets, ou bien quatre distiques en une chanson? Au lieu de me prononcer sur une question si grave, j'aime mieux dire que je copiai ces vers à Smyrne, où ils sont fort répandus. C'est de propos très-délibéré que je me contentai de ce fragment, qui porte en tête la première lettre de l'alphabet. Car, dans la complète et volumineuse composition de ce recueil enflammé, chaque lettre est suivie d'une stance pareille. Le poëte y parcourt tout d'une haleine le long chemin qui sépare l'alpha de l'oméga. J'étais peu tenté de l'accompagner dans ce voyage. Je pouvais craindre d'ailleurs que, dans son enthousiasme, il ne vînt à

prendre pour de véritables lettres les consonnes auxiliaires que les Grecs ont inventées, comme le *mu* doublé du *béta*, et le *nu* renforcé du *tau*. J'en suis donc resté bien volontairement au tiers de l'a. b. c. amoureux; et il m'a semblé que j'étais, dès la première strophe, assez honnêtement pourvu d'ardeurs, de soupirs et de soucis, pour me dispenser du reste.

C'est probablement dans un accès de tendresse pour une des *Consolines* d'Athènes, que lord Byron commença la traduction de ce chant populaire, qu'il a heureusement altéré et raccourci :

« Ah! Love was never yet without
« The pang, the agony, the doubt, »
etc., etc.

ΙΒ'.

Ο ΜΙΣΕΥΜΟΣ.

Ἦλθε ἡ ὥρα νὰ μισεύσω, λακταρίζω καὶ δειλῶ,
Δὲν ἠξεύρω 'κεῖ ποῦ πάγω, φῶς μου, ἂν σὲ ξαναϊδῶ.
Λοιπὸν ἀποχαιρετῶ σε, τρυφερή μου λεμονιά,
Θὰ μακρύν' ἀπὸ σιμά σου μὲ τὴν φλόγα στὴν καρδιά.
Πάγω εἰς ἀγρίους τόπους, σὲ λαγκάδια σ' ἐρημιαῖς,
'κεῖ ποῦ κατοικοῦν λεοντάρια κ' ἔχουν τὰ θεριὰ φολιαῖς,
Νἄχω σπήλαιον γιὰ σπήτι, καὶ τὴν γῆν γιὰ κλίνην μου,
Καὶ προσκέφαλον μιὰ πέτρα, ἔτσι θέλ' ἡ τύχη μου!
Νἄχω τὰ βουνὰ γειτόνους, τὰ λαγκάδια συντροφιὰ,
Τὰ καϋμένα τὰ πουλάκια μιὰ μικρὴ παρηγοριά.
Καὶ χαιρετισμὸν σὲ στέλω, φῶς μου, ἀπ' τὰ μακρυνά.
Ἡ ζωή μου ἡ ἀθλία, πῶς ὑπάγει καὶ περνᾷ!

XII.

LE DÉPART.

Voici l'heure du départ. Je frémis et je tremble. Je vais si loin, que je ne sais, ô mon amour, si je vous reverrai jamais. Ainsi donc je vous fais mes adieux, ô mon doux limon, et je m'éloigne de votre présence, le cœur brûlant. Je me rends aux lieux sauvages, dans les vallées et les solitudes, là où habitent les lions, et où les bêtes fauves ont leur retraite. J'y aurai une grotte pour maison, la terre pour lit, une pierre pour oreiller : ainsi le veut ma destinée! Les montagnes seront mes voisines, les ravins ma société, et les pauvres petits oiseaux seront ma faible consolation. Recevez les adieux que je vous adresse de loin, ô ma lumière! Hélas! ma vie avance et s'écoule mi-

Κ' ἓν ὀλόμαυρον ἱεράκι μὲ σπουδὴν θέλει ἐλθεῖ
Νὰ σ' εἴπῃ πῶς κινδυνεύει ἡ ζωή μ' μὲ τὸ κορμί.
Νὰ σ' εἴπῃ πως κινδυνεύω, καὶ σχεδὸν ψυχομαχῶ,
Μὲ τὴν τύχην μου παλεύω, πῶς δὲν θὰ σὲ ξαναϊδῶ.
Κι' ἂν 'ποθάνω νὰ μὲ κλαύσῃς, καὶ νὰ μαυροφορεθῇς,
Τὸ νερὸν νὰ πιῇς τῆς Λήθης, πιὰ νὰ μὴ μ' ἐνθυμηθῇς.

sérablement. Un épervier tout noir viendra à la hâte vous dire que mon corps et mon existence sont en péril ; que je respire à peine; que je me débats contre ma destinée, et que je ne dois pas vous revoir. Alors, à ma mort, vous me pleurerez, vous porterez mon deuil ; puis vous boirez l'onde du Léthé, pour m'oublier tout à fait.

LE DÉPART.

COMMENTAIRE.

Un Backchévan (j'aurais traduit ce mot turc par le mot Maraîcher, si ce n'était un barbarisme parisien), né à Scio, logeait, avec ses enfants et sa femme, dans la petite maison qui précède le grand jardin de l'ambassade de France à Thérapia. Pendant que, tel que le gouverneur du jardin de Boileau à Auteuil, il s'exerçait à

« Labourer, couper, tondre, aplanir, palisser. »

il chantonnait, pour rendre ses travaux quotidiens

moins monotones et plus faciles, quelques refrains apportés de son île natale. J'allais souvent lui rendre visite au milieu de ses laitues,

« Quand, du matin au soir,
« Sa main poussait la bêche, ou portait l'arrosoir; »

et il m'apprit cette chanson, la seule qu'il sût en entier. Il l'attribuait à un jardinier de ses amis, forcé de quitter les délices de Scio pour le voyage dangereux de la Mer-Noire. — « On ne voit que « chez nous, disait-il, des limons doux comme une « amoureuse; et c'est chez nous seulement qu'on « donne aux jeunes filles ce sobriquet emprunté à « nos plus précieux arbustes; mais je ne connais en « aucun endroit de l'île cette eau du Léthé que la « chanson désigne; à moins que ce ne soit la source « de Saint-Élie sur le mont Spartonda, qui guérit « presque toutes les maladies des environs. »

ΙΓ'.

Ο ΦΑΝΤΑΣΜΟΣ.

Ἂν κλίνω τὸ κεφάλι μου στὸ τρυφερόν σου γόνυ
Θὰ γείνουν ἀνεπαίσθητα καὶ βάσανα καὶ πόνοι.
Σφίγγων καὶ τὸ χεράκι σου ν' ἀκούω τὴν φωνήν σου,
Ν' ἀκούσ' ἀπ' τὰ χειλάκια σου πῶς μ' ἀγαπᾷς ἐξίσου.
Γλυκὺς τότε κι' ὁ θάνατος θὰ μὲ φανῇ κοντά σου,
Ἐὰν σβυσθῇ τὸ βλέμμα μου ὑπὸ τὰ βλέμματά σου...

XIII.

LE DÉLIRE DE L'IMAGINATION.

Si je repose ma tête sur tes genoux, je ne ressens plus ni mes maux ni mes douleurs. Quand je presse ta main, écoute ta voix, et entends tomber de tes lèvres l'aveu de ton amour égal au mien; alors près de toi la mort me semblerait douce, si mon regard pouvait s'éteindre dans ton regard.

LE DÉLIRE.

COMMENTAIRE.

Ici le style s'élève. C'est presque une *Méditation*. On croit lire quelque chose de ce brûlant soupir de Lamartine adressé à Elvire :

« Lorsque, seul avec toi, pensive et recueillie,
« Tes deux mains dans la mienne, assis à tes côtés,
« J'abandonne mon âme aux molles voluptés,
« Et je laisse couler les heures que j'oublie... »

Et pourtant cette poésie rêveuse me fut révélée en Grèce bien avant que les vers du grand poëte,

maintenant mon voisin et mon ami, y eussent pénétré.

C'était en 1817, aux Eaux-douces d'Europe, près du kiosk élégant dressé sur la rive du Barbysès pour les plaisirs du Sultan, qu'un jeune Hellène, à l'ombre d'un des grands platanes de la colline, me fit entendre pour la première fois cette stance mélancolique qu'on répète encore aux échos d'Athènes et de Smyrne.

ΙΔ΄.

ΑΠΟΣΤΑΣΙΣ.

Συχνὰ περιπλανόμενος στὴν παραθαλασσίαν,
Ἄλλον δὲν ἔχω σύντροφον, εἰ μὴ τὴν ἀθυμίαν.
Ὁπόταν πλοῖα θεωρῶ τὴν θάλασσαν νὰ σχίζουν,
Ὦ εὐτυχεῖς, ὁμολογῶ, ἐκεῖνοι 'π' ἀρμενίζουν.
Πότε, θαλάσσια πουλιὰ, θὰ φέρετε κ' ἐμένα
Μὲ τὰς λευκάς σας πτέρυγας στὸν ποθητὸν λιμένα;
Ἅμα πατήσω στὴν ξηρὰν ἄλλο θὰ μὴ κυττάξω,
Παρ' ὡς τὸν ἴδιον ἔρωτα ἀμέσως θὰ πετάξω,
Νὰ τρέξω πρὸς ἀντάμωσιν τῆς ποθητῆς μου ἀγάπης,
Καὶ νὰ φιλήσω τὰ γλυκὰ χείλη καὶ μαγουλά της.
Ὡς πότε ἄχ! κι' ὡς πότε βάχ! κι' ὡς πότε ὁ καϋμένος
Μακρὰν ἀπ' τὴν ἀγάπην μου θὰ ζῶ δυστυχισμένος!

XIV.

L'ABSENCE.

Souvent, errant sur le rivage, seul avec mon désespoir, quand je considère les vaisseaux fendant la mer, j'appelle heureux ceux qui s'éloignent. Oiseaux marins, aux blanches ailes, quand donc m'emporterez-vous aussi au port souhaité?

Ah! si je touche le continent, je ne veux autre chose que voler aussitôt vers mon cher amour si désiré, courir à sa rencontre, baiser ses douces lèvres et ses joues. Combien de temps, hélas! hélas! combien de temps encore dois-je vivre infortuné loin de mes amours?

L'ABSENCE.

COMMENTAIRE.

Pendant que j'enregistre ce chant de matelot, qui ne sera pas le dernier, on peut remarquer que les marins fournissent à mon recueil une bonne partie de ses chansons d'amour : il ne faut pas s'en étonner. Loin de leurs affections intimes, seuls avec les vagues, ils ont le temps de méditer sur leurs souvenirs et leurs regrets, de les rédiger à loisir en vers ou en prose, enfin de les confier et de les redire à leur mémoire, comme pour tromper l'absence. Ici, le matelot (on peut le deviner à son langage) est tout au moins un officier de marine, qui sait son Homère, ainsi que l'attestent ces oiseaux aux blanches ailes, image empruntée aux vaisseaux de l'Odyssée.

On est tout surpris de rencontrer dans ces chants d'hier les mêmes expressions consacrées par les

temps primitifs; et l'on admire cette langue qui se transmet presque sans altération, à travers quatorze siècles, d'Homère à saint Jean Chrysostome; tandis que nos langages européens se décomposent et se modifient en moins de trois cents ans. Je ne voudrais pas en conclure, avec certains Hellénistes timides, que les dialectes descendent les âges sans les remonter; et que le Grec, venu de si loin, ne pourra jamais retourner à son origine, comme, de son côté, l'Italien ne saurait revenir au latin sans de grands préjudices philologiques.

Je combats l'objection en repoussant l'analogie. Le Latin et l'Italien sont deux idiomes parfaitement distincts, tandis que le Grec ancien et le Grec moderne n'en font qu'un.

ΙΕ'.

Ο ΑΠΟΧΑΙΡΕΤΙΣΜΟΣ ΠΡΟΣ ΤΟΝ ΝΑΥΤΗΝ.

Τὴν πέτραν ὅπου πάτησες
Κ' ἐμβῆκες μέσ' 'ς τὴν βάρκα,
Θέλω νὰ πάγω νὰ τὴν 'βρῶ,
Νὰ τὴν γεμίσω δάκρυα.
Καὶ, 'κεῖ ποῦ πᾶς, πουλάκι μου,
Καὶ 'κεῖ ποῦ θὲ ν' ἀῤῥάξῃς,
Πολλαῖς κοπέλαις θὰ σὲ 'δοῦν
Κ' ἐμένα θὰ ξεχάσῃς.
Κι' ἂν μὲ ξεχάσῃς, μάτιά μου,
Καὶ κάμεις ἄλλο τέρι,
Σκλάβον νὰ σὲ πωλήσουνε
'ς τῆς Μπαρμπαριᾶς τὰ μέρη·
Νὰ σὲ φορέσουν σίδερα
Κ' εἰς τὸν λαιμὸν καδένα,
Ν' ἀναστενάζῃς καὶ νὰ λὲς,
Πῶς τὰ φορεῖς γιὰ μένα.

XV.

L'ADIEU AU MATELOT.

Cette pierre où tu mis le pied pour entrer dans ta barque, je veux aller la retrouver pour la baigner de mes pleurs. Et là où tu vas, mon doux oiseau, partout où tu jetteras l'ancre, bien des jeunes filles te verront, et tu m'oublieras.

Oh! si tu m'oublies, mes doux yeux, et que tu choisisses une autre compagne, puisses-tu être vendu esclave en Barbarie! Qu'on te mette aux fers, et la chaîne au cou! afin que tu avoues, au milieu de tes sanglots, que tu la portes à cause de moi.

L'ADIEU AU MATELOT.

COMMENTAIRE.

Il y a là quelque ressemblance avec une ou deux scènes amoureuses de Molière, et avec la nature. Cette amante, si tendre dans la première partie de la chanson, et qui n'a pas assez de larmes pour pleurer le départ de son doux oiseau, devient une tigresse d'Hyrcanie dans la seconde, et ne trouve pas assez de tourments chez les Africains pour punir une infidélité pressentie.

Ce chant des îles, assez médiocre, m'est pourtant précieux; et la raison, c'est que je l'ai recueilli tout

auprès de la Vénus de Milo, autre conquête bien autrement difficile et importante.

Après les longues négociations dont j'ai rendu compte ailleurs, mon heureuse étoile avait triomphé de la résistance des primats de Milo. J'avais payé généreusement la rançon de Vénus à Yorgos, le maître du champ qui l'avait vue renaître. Mais, après tout marché conclu, sorte d'amitié jurée, il faut boire : c'est de droit universel. On apporta une cruche de vin de Santorin, digne sans doute du palais des pilotes et des matelots, mais où je ne pus reconnaître les excellents produits de l'île volcanique. On parla bruyamment d'abord; et comme personne ne se doutait de la valeur du marbre qui m'avait été cédé, ni de la colère imminente du drogman de la flotte ottomane, la gaieté s'accrut, et on chanta. Au milieu des distiques qui se croisaient, je remarquai ces vers amoureux hurlés par un jeune mousse, et, suivant mon habitude, je les écrivis. Mais, de tous les dons que me fit l'île de Milo, certes, cette chanson n'est pas le plus cher à mes yeux.

Qu'il me soit permis, en nommant mon idole, de déposer à ses pieds l'hymne allemand que je viens de lire en son honneur :

« La Vénus de Milo... Oui, vraiment, c'est la « déesse de l'amour, douée de puissance, de force, « de beauté, de confiance divine! Elle abaisse son

« regard triste et fier sur les générations humaines,
« sûre qu'elle est de sa victoire et de sa domination.
« Celui qui la regarde est à elle, ou devient son es-
« clave, sa propriété ; mais on reste fier aussi d'appar-
« tenir à une si noble déesse. Nul cœur léger ou frivole
« n'ose en approcher. Ces façons sont bonnes pour
« la Vénus de Médicis, la Vénus de Canova, ou bien
« encore la Vénus du Capitole : elles n'ont que des
« charmes ; celle-ci a la souveraineté : les unes atti-
« rent, l'autre enchaîne... Je m'étais attendue à voir
« la Diane chasseresse, véritable sœur de l'Apollon
« du Belvédère, comme aussi la Vénus d'Arles ;
« mais je ne savais absolument rien de la Vénus de
« Milo, quand j'entrai dans la salle dont elle oc-
« cupe le centre... Je fus sur le point de tomber à
« genoux, et d'adorer... Une larme mouilla mes
« paupières : et n'allez pas attribuer cette émotion
« à une disposition d'un jour. Non ; chaque fois que
« j'allais au Louvre, quelque fatiguée que je fusse en
« descendant des galeries supérieures, il me fallait
« entrer là, pour lui payer mon tribut d'hommages. »

Ida, Comtesse de Hahn-Hahn.

CHANTS DU PEUPLE

EN GRÈCE.

SECTION SEPTIÈME.

FÊTES DE L'ANNÉE.

Α'.

ΧΡΙΣΤΟΓΕΝΝΑ.

Α'.

Καλὴ ἡμέρα, ἄρχοντες! ἄν ἦναι ὁρισμός σας
Χριστοῦ τὴν θείαν γέννησιν νὰ 'πῶ στ' ἀρχοντικό σας.
Χριστὸς γεννᾶται σήμερον ἐν Βεθλεὲμ τῇ πόλει,
Οἱ οὐρανοὶ ἀγάλλονται, χαίρει ἡ κτίσις ὅλη·
Ἐν τῷ σπηλαίῳ τίκτεται, ἐν φάτνῃ τῶν ἀλόγων,
Ὁ βασιλεὺς τοῦ οὐρανοῦ, καὶ ποιητὴς τῶν ὅλων.
Πλῆθος ἀγγέλων ψάλλουσι τὸ « Δόξα ἐν ὑψίστοις! »
Πρώτη τὸν ἀξιώνεται ἡ τῶν ποιμένων πίστις.

. . . . . .

Ἂν ἦστ' ἀπὸ τοὺς πλούσιους, φλωριὰ μὴν τὰ λυπᾶσθε,
Ἂν ἦστ' ἀπὸ τοὺς δεύτερους ξηντάραις καὶ ζολόταις,
Καὶ ἂν ἦστ' ἀπὸ τοὺς πάμφτωχους, ἕνα ξευγάρι κότταις.
Καὶ σὰς καλονυχτίζομεν, πᾶτε νὰ κοιμηθῆτε·
Ὀλίγον ὕπνον πάρετε, πάλι νὰ σηκοθῆτε.
Στὴν ἐκκλησιὰν νὰ τρέξετε μὲ ἄκραν προθυμίαν,
Καὶ τοῦ θεοῦ ν' ἀκούσετε τὴν θείαν λειτουργείαν.

I.

NOEL.

1.

Bonjour, seigneurs : si c'est votre bon plaisir, je vais dire à vos seigneuries la naissance divine du Christ.

Le Christ vient aujourd'hui de naître dans la ville de Bethléem. Les cieux sourient, le monde entier se réjouit : dans une grotte, dans une étable est enfanté le Roi du ciel, le Créateur de toute chose. Les anges chantent en foule : « *Gloire au plus haut des cieux!* » C'est la foi des bergers qui la première lui rend hommage. . . . . Si vous êtes riches, ne regardez pas à quelques piastres; si vous appartenez à la seconde classe, donnez de la petite monnaie; et si vous êtes tout à fait pauvres, une paire de poules. Et puis, nous vous disons : Bonne nuit; allez vous coucher. Ne dormez pas longtemps; car bientôt il faudra vous lever pour courir dévotement à l'église, et pour y entendre les saints offices de Dieu.

Β'.

Κάτω στὸν φραγγομαχαλᾶν, στοὺς φραγγομαχαλάδες,
Κάθετ' ἕνα κακὸ σκυλὶ κ' ἕν' ὄμμορφο κορίτσι,
Κορίτσι κρυφογγάστρωτο, καὶ κρυφογαστρομένον.
« Τί μῆνα ἐγγαστρώθηκες, τί μῆνα θὰ τὸ κάμῃς; »
« Σεπτέμβρ', Ὀκτώβρι' δροσερὲ, Νοέμβρι' καὶ Δεκέμβρι',
Γενάρι'— γέννα τοῦ Χριστοῦ, πρώτη ἑορτὴ τοῦ χρόνου,
Φλεβάρης — φλέβαις μ' ἄνοιξε ἡ φλέβαις τῶν βυζιῶν μου. »

Γ'.

Χριστόγεννα, πρωτόγεννα, πρώτη ἑορτὴ τοῦ χρόνου.
Γιὰ 'βγᾶτε', δέτε, μάθετε, ὁποῦ Χριστὸς γεννᾶται,
Γεννᾶται καὶ ἀνατρέφεται μὲ μέλι καὶ μὲ γάλα.
Τὸ μέλι τρώγουν ἄρχοντες, τὸ γάλα οἱ ἀφεντάδες,
Ἀνοῖχτε τὰ κουτακιασας, τὰ κατακλειδομένα,
Καὶ δόστ' ἐμᾶς τὸν κόπον μας ἀπ' τὸ χρυσὸ πουγγί σας. —

2.

Dans le quartier Franc, dans les quartiers des Francs, se trouve un mauvais chien, et une belle jeune fille. Une jeune fille qui a conçu mystérieusement, et qui est mystérieusement enceinte. — « Dans quel mois es-tu devenue en« ceinte? Dans quel mois dois-tu accoucher? » — « Septembre et l'humide octobre, novembre et décembre sont passés. — Janvier, c'est la naissance du Christ, première fête de l'année. — Février, ouvre mes veines, ouvre les veines de mon sein... »

3.

Noël! Noël! voici Noël, la naissance du Christ, la première fête de l'année. Sortez, voyez, et apprenez que le Christ vient de naître. Il vient de naître, et on le nourrit de lait et de miel. Le miel, les magistrats le mangent; et les seigneurs, le lait. Ouvrez vos coffres-forts, si bien fermés à clef. Et, avec votre bourse d'or, payez-nous notre peine.

NOËL.

COMMENTAIRE.

J'étais parti de la ville de Rodosto, située sur les bords de la Propontide, pour atteindre la ville d'Énos, dans le golfe de Samothrace; et, par un des jours les plus froids du mois de janvier 1817, à travers les plaines et les collines qui servent de base aux monts Ganées, je m'acheminais à cheval vers le bourg de Magala, où devait me conduire ma première étape.

Une neige épaisse commença à tomber dans la matinée; je ne m'inquiétai pas de ses premiers flocons, et, déchargeant mes pistolets contre des bataillons d'outardes, je m'amusais de leur course précipitée, suivie de leur vol lent et lourd. Bientôt la neige redoubla; toute trace de chemin disparut

sous ses couches profondes et uniformes. On ne rencontrait plus ni passant, ni berger : à l'entrée de la nuit, le guide hésita sur la direction de la route, et le janissaire protecteur de ma caravane déclara qu'il fallait s'arrêter au premier village.

Il aperçut bientôt dans l'obscurité quelques étincelles qui s'élevaient avec la fumée au-dessus d'un groupe de toits blanchis ; et il alla frapper à la chaumière la plus voisine. On lui indiqua la maison du primat, qui seule pouvait s'acquitter convenablement envers lui du devoir de l'hospitalité.

Grelottant, couvert de glaçons et de givre, je mis pied à terre sur le seuil d'une longue chambre voûtée, où, contre un mur sans cheminée, petillait un grand feu. Le Proestos, plein de compassion pour ma mésaventure, ne me permit d'approcher de l'âtre qu'insensiblement et par degrés. Puis, il fit préparer le repas du soir ; et pendant que je dévorais avec lui ses poissons salés et son fromage, on entendit des voix préluder et se réunir dans la cour que je venais de traverser.

— « La nuit n'est pas meilleure pour les chan« tres que pour les voyageurs, » me dit le primat en souriant ; et il ordonna aussitôt que les jeunes députés du village fussent introduits. Alors le concert commença, *après boire*, et dura longtemps. Je recueillis ainsi, dictés par mon hôte qui semblait prendre plaisir à ma curiosité, les deux premiers

Noëls qu'on vient de lire, ou plutôt ces fragments de plusieurs Noëls, prolongés au gré de l'improvisateur et proportionnellement à la veillée.

Ces chants religieux se confondent assez ordinairement avec les vœux de bonne année; et le droit d'exprimer les uns et les autres, comme de les faire entendre de porte en porte, se perpétue dans la Thrace pendant tout le mois de janvier. Le primat, en m'instruisant de ces coutumes, y joignait son commentaire, que je notai également.

« Nous mêlons ensemble, me disait-il, Noël, la « Circoncision, le jour des Rois, les fêtes qui com- « mencent l'année, comme celles qui la terminent. « Vous l'entendez, dans nos chants campagnards la « naissance du Christ est célébrée non comme la « fête la plus solennelle de l'année, mais comme la « première en date. Observez aussi, continua-t-il, « ce mauvais chien et cette jeune fille qui figu- « rent l'un auprès de l'autre : c'est Hérode, le per- « sécuteur des saints Innocents, et la Panagia. » Enfin, le calembour du mois de février (nommé *Phlébaris* parce qu'il ouvre les *phlèbes*, ou les veines de l'allaitement) n'échappa point à ses explications.

Les commentaires du Proestos ne me semblent pas de nature à me dispenser des miens : j'observe donc, à mon tour, 1° que les deux premiers vers du premier Noël sont une espèce de préambule obligé de tous les vœux qui reviennent au jour de l'an, comme

à la fête de nom du Maître ou du Supérieur, s'appliquant en tête ou en queue à toutes les chansons de souhaits improvisés ou traditionnels.

2° Que les Paras sont une petite monnaie en cuivre argenté, ronde, légère, et mince comme une feuille : soixante Paras composaient, de mon temps, une Piastre de dix-huit sols, qui, par une dépréciation successive, en est venue à ne valoir plus que vingt-cinq centimes.

Le troisième Noël est le premier en tête d'un petit recueil de ces cantiques communs à toutes les provinces de la Grèce, où les Noëls nés chaque année meurent presque tous avec l'hiver : recueil que j'ai rapporté de l'Orient, et auquel je n'ai pas cru devoir faire d'autre emprunt.

Β΄.

Ο ΑΓΙΟΣ ΓΕΩΡΓΙΟΣ.

Γαμβρέ μου καλορίζικε, νὰ ζήσῃς νὰ γηράσῃς,
Τὴν νέαν ποῦ ἀπόλαυσες καλὰ νὰ ἀπεράσῃς.
Ἄραξες εἰς τὸν λιμένα, φουρτοῦναις δὲν θὰ ἰδῇς,
Ἔρωτα νὰ μὴν φοβᾶσε πλέον εἰς τὸ ἐξῆς.
Γαμβρὲ, πιὰ νὰ τὴν χαίρεσε 'νύμφην τὴν ἐδικήν σου,
Γιατὶ τὴν στεφανώθηκες κατὰ τὴν θέλησίν σου.
Μὲ ὅλην τὴν βουλήσιν σου τὴν στεφανώθηκες,
Καὶ εἰς τὴν νέαν τοιαύτην ἐπαραδόθηκες.
Νὰ ζῆστε νὰ γηράσητε, νὰ διῆτε ἀπογόνους,
Ν' ἀφήσετε στὴν γενεὰν υἱοὺς καὶ κληρονόμους.
Νὰ διῆτε ἀπογόνους, καὶ νὰ γηράσητε,
Κι' οἱ δύω με μιὰ γνώμην νὰ ἀπεράσητε.
Ἂν θέλετε νὰ ζήσετε, τὸν κόσμον νὰ χαρῆτε,
Νὰ μὴν θυμόνετε ποτὲ νὰ μὴν μελαγχολῆτε.
Χαρὰ καὶ ἡ ὁμόνοια καὶ ἡ ἄκρα συμφωνία
Εἰς δύω ὑποκείμενα εἶναι μιὰ βασιλεία.

II.

LE JOUR DE SAINT-GEORGES.

O bienheureux époux, vis, vieillis, et passe bien ton temps avec la jeune fille que tu possèdes! Tu es au port; tu n'auras plus d'orages; et tu ne craindras plus désormais l'amour. — Heureux époux, pour jouir mieux encore de ton bonheur, songe que tu as pris ton épouse selon ta volonté. C'est de ton plein gré que tu l'as couronnée, et que tu lui as livré ton cœur.

Vivez, vieillissez ensemble! laissez après vous des fils et des héritiers! Puissiez-vous voir vos petits-enfants, puissiez-vous vieillir avec eux, et tous les deux n'avoir qu'une seule et même pensée! Pour bien vivre et jouir du monde, ne vous grondez et ne vous attristez jamais. Avoir à deux joie et bon accord en ménage, c'est être rois!

LE JOUR DE SAINT-GEORGES.

COMMENTAIRE.

La fête de Saint-Georges, le 5 mai, est en Grèce le jour particulièrement destiné aux mariages, comme les jours de Saint-André en Allemagne et de Saint-Joseph en Italie.

Voici un des compliments nuptiaux chantés à cette époque de l'année, et qui varient suivant les localités. C'est une sorte de paraphrase du très-court fragment d'épithalame que nous a légué Sapho.

« Heureux époux! voilà les noces terminées sui-« vant tes vœux; et tu possèdes la jeune fille qui « faisait ton désir. »

J'ai choisi ce chant nuptial, après en avoir retranché quelques longueurs, et j'y ai joint seulement les stances qui montrent et suivent les cérémonies de la noce dans tout leur développement. Ces coutumes se reproduisent presque sous les mêmes formes dans le Midi, et particulièrement en Gascogne.

Γ'.

ΤΡΑΓΟΥΔΙΑ ΤΟΥ ΓΑΜΟΥ.

Α'.

Ὅταν κτενίζουν τὴν νύφη.

Ἔχεις μαλλιὰ τετράξανθα,
'ς τῆς πλάταις σου ῥιμμένα,
'ποῦ σ' τὰ κτενίζουν οἱ ἄγγελοι
Μὲ τὰ χρυσᾶ τὰ κτένια.

Β'.

Ὅταν ἐνδύνουν τὴν νύφη.

Ὄντας σ' ἐγέννα ἡ μάννα σου,
Ὅλα τὰ δένδρ' ἀνθοῦσαν,
Καὶ τὰ πουλάκια 'ς τῆς φωλιαῖς
Κ' ἐκεῖνα κελαειδοῦσαν.

III.

CHANTS DES NOCES.

1.

Pendant qu'on peigne la mariée.

Tu as des cheveux quatre fois blonds, qui tombent sur tes épaules.

Les anges les peignent avec des peignes d'or.

2.

Pendant qu'on habille la mariée.

Quand ta mère te mit au monde, tous les arbres fleurirent.

Et les petits oiseaux eux-mêmes chantèrent dans leurs nids.

Γ'.

Ὅταν στολίζουν τὴν νύφη.

Ὄντας σ' ἐγέννα ἡ μάννα σου,
Ὁ ἥλιος ἐκατέβη,
Καὶ σ' ἔδωκε τὴν εὐμορφιὰ,
Καὶ πάλι μετανέβη.

Δ'.

Ὅταν ἀποστολίσουν τὴν νύφη.

Σήμερα λάμπ' ὁ οὐρανὸς,
Σήμερα λάμπ' ἡ 'μέρα,
Σήμερα στεφανόνεται
Ἀετὸς τὴν περιστέρα.

Ε'.

Ὅταν δίδουν τὴν νύφα τῷ γαμβρῷ.

Ἐπήραμεν τὴν πέρδικα
Τὴν πενταπλουμισμένην,
Κ' ἀφήκαμεν τὴν γειτονιὰ
Σὰν χώραν κρουσευμένην.

3.

Pendant qu'on pare la mariée.

Quand ta mère te mit au monde, le soleil s'abaissa.

Il te donna la beauté, puis il remonta dans les cieux.

4.

Quand on congédie la mariée.

Aujourd'hui brille le ciel; aujourd'hui brille le jour.

Aujourd'hui l'aigle épouse la colombe.

5.

Quand on donne la mariée au marié.

Nous avons enlevé la perdrix, la perdrix aux cinq couleurs.

Et nous avons laissé son voisinage semblable à un pays dépeuplé.

Γ'.

Τραγοῦδι τῆς μητέρας.

Ἀνοῖξαν οἱ ἑφτ' οὐρανοὶ,
Τὰ δώδεκ' Εὐαγγέλια,
Κ' ἐπῆραν τὸ παιδάκι μου
Μέσ' ἀπ' τὰ δυό μου χέρια.

6.

Chanson de la mère.

Les sept cieux se sont ouverts, comme les douze évangiles.

Et ils ont pris mon enfant au milieu de mes deux bras.

CHANTS DES NOCES.

COMMENTAIRE.

Couronner une jeune fille, c'est l'épouser. En Grèce, le fiancé pose la couronne sur la tête de la fiancée ; en Gascogne, ce sont les amies de la Nobi (Nyphi en Grec moderne) qui placent elles-mêmes la couronnelle, ornement vert, rouge ou bleu, rarement blanc, composé de fleurs imitées, ou d'immortelles, comme le voulait la déesse Junon *la Nopcière*. La coiffe qui la supporte est ornée de paillettes soutenues par des fils d'argent ou d'or, qui jouent et scintillent au moindre mouvement. Cette couronne s'attache par des épingles que chaque convié place à son tour, pendant que les assistants chantent ce couplet qui fait palpiter le cœur des jeunes filles de regret, d'envie, ou d'espoir.

« Boutan ly la couroune,
« La que soun Pay ly doune,
« Ta bien ly esta.
« Lous ueils de la Noubiette
« Diouen ploura.

« Mettons-lui la couronne que lui donne son « père, et qui lui sied si bien. Les yeux de la petite « fiancée doivent pleurer. »

Ce chant nuptial rappelle le magnifique Épithalame inspiré par Hélène, que Théocrite a consacré au plus mauvais ménage de l'antiquité, et la sentence où Théognis décerne à son ami Cyrnus, comme à lui-même, deux brevets de maris satisfaits.

« Rien de si doux dans la vie qu'une bonne « femme! Vous et moi, Cyrnus, nous possédons la « preuve de cette vérité (1). »

La Bruyère, moins galant moraliste que le poëte de Mégare, a dit : « Il n'y a qu'une bonne femme « dans le monde. Chaque mari doit croire qne « c'est la sienne. » Et c'est encore une imitation des penseurs antiques : « Chaque mari fait l'éloge de « sa femme, et se moque de la femme d'autrui (2). »

(1) Οὐδὲν Κύρν' ἀγαθῆς γλυκερώτερον ἐστὶ γυναικός.
Μάρτυς ἐγὼ, σὺ δέ μου γίγνου ἀληθοσύνης. THÉOGNIDE, *v.* 1224.

(2) Τὴν ἣν δ' ἕκαστος αἰνέσει μεμνημένος
Γυναῖκα, τὴν δὲ θατέρου μωμήσεται. SIMONIDE.

Δ΄.

ΧΕΛΙΔΟΝΙΣΜΑ.

Χελιδόνι ἔρχεται ἀπ' τὴν μαύρην θάλασσαν,
Θάλασσαν ἀπέρασε, πύργον ἐθεμέλιωσε,
Κάθησε κ' ἐλάλησε· Μάρτη, Μάρτη χιονερὲ,
Καὶ Φλεβάρη βροχερέ.
Ὁ Ἀπρίλης ὁ γλυκὺς ἔφθασε, δὲν 'ναι μακρυά·
Τὰ πουλάκια κελαδοῦν, τὰ δενδράκια φυλλανθοῦν,
Τὰ ὀρνίθια νὰ γεννοῦν ἄρχησαν καὶ νὰ κλωσσοῦν,
Τὰ κοπάδια ἀρχινοῦν ν' ἀναβαίνουν 'ς τὰ βουνά,
Τὰ κατζίκια νὰ πηδοῦν καὶ νὰ τρώγουν τὰ κλαδιά.
Ζῶα, ἄνθρωποι, πουλιὰ χαίρονται ἀπὸ καρδιᾶς·
Ἔπαυσαν ἡ παγωταῖς καὶ τὰ χιόνια κι' ὁ βορεᾶς.
Μάρτη, Μάρτη χιονερὲ καὶ Φλεβάρη λασπηρέ!
Ἦρθ' Ἀπρίλης ὁ καλὸς, Μάρτη, πρίτζ! Φλεβάρη, πρίτζ!

IV.

CHANT DE L'HIRONDELLE.

L'Hirondelle arrive de la mer Noire. Elle a passé la mer; elle a fondé une tour, s'y repose, et dit : « Mars, mars neigeux, et toi, pluvieux « février; voici le doux avril qui s'annonce et « n'est pas loin. Les petits oiseaux gazouillent; « les arbustes verdissent; les poules commen- « cent à glousser et à pondre. Les troupeaux s'a- « cheminent vers les montagnes; les chevreaux « bondissent, et broutent les premiers bourgeons. « Animaux, oiseaux et hommes, se livrent à la « joie du cœur. La glace, la neige, et le vent « du nord, ont cessé. Mars, mars neigeux, et toi « boueux février; voici le bel avril qui arrive. « Hors d'ici février, hors d'ici mars! »

Le *pritz* du dernier vers est un bruit de la langue contre les dents, bien plus qu'un mot. C'est une sorte d'onomatopée significative, dont la grâce particulière demeure sans équivalent en français.

CHANT DE L'HIRONDELLE.

COMMENTAIRE.

Les hirondelles ont, presque autant que les rossignols, occupé les poëtes de toutes les époques et de tous les pays. Le divin vieillard de Céos leur consacre deux de ses odes les plus gracieuses, et saint Grégoire de Nazianze, un de ses vers les plus élégants (1).

Là, elles ne figurent pas seulement comme messagères du printemps, leur privilége incontesté, mais encore sous le nom de fleurs, ou ornement de l'automne. Ronsard et ses imitateurs célébrèrent, à leur tour, les Arondelettes : Florian en fit la plus populaire de ses romances; et Lamartine, une ins-

(1) Εἴαροι ἄγγελοί εἰσι χελιδόνες, ἄνθος ὀπώρης.
S. Grégoire de Nazianze.

piration mélancolique de sa vingtième année. Enfin une mélodie rapportée de l'Orient, et habilement modifiée par Félicien David, vient de les remettre en honneur, et, à tous ces titres, elles mériteraient sans doute une dissertation en règle.

Je ne pousserai pas mon commentaire jusqu'à cette savante extrémité; je ferai uniquement observer que les Latins et Virgile lui-même, bien qu'il les traite en sanglantes ennemies de ses chères abeilles, ont presque toujours parlé convenablement de l'hirondelle, ou du moins exprimé pour elle une certaine sympathie. Les Grecs, au contraire, si touchés des merveilleux talents de sa sœur Philomèle, en ont usé fort mal avec l'autre fille de Pandion; et le doux Anacréon lui a dit de véritables injures.

On remarquera en passant quelle ruse de style il me faut employer pour éviter de me prononcer sur la question d'aînesse entre Philomèle et Progné. Je ne prends pas même parti dans la querelle de leurs noms; car Apollodore, Conon et Aristophane soutiennent que Philomèle fut changée en hirondelle, et que Progné devint rossignol. Le litige s'agite encore, et, au dire de l'archevêque Eugénios Bulgaris, il s'élève autant d'autorités pour l'une de ces traditions mythologiques que pour l'autre (1).

(1) Eugénios Bulgaris, *Traduction grecque des Géorgiques*, note sur le vers 17 du IVe livre.

Or, je l'avoue, le principal grief dirigé contre l'hirondelle, s'il venait à être constaté, deviendrait à mes yeux son premier mérite. On l'accuse de ne faire qu'une bouchée de la cigale, de la cigale vouée aux Muses, de cette cigale à qui les poëtes prodiguent les plus brillants éloges et les plus vives couleurs. Mais, avant moi, P. L. Courier, l'helléniste, a pris en main la cause de Progné.

« Les hirondelles ne mangent point de cigales, » dit-il brusquement; « mais il y a en Grèce un oiseau « appelé guêpier, que l'auteur a pu prendre pour « une hirondelle. »

« Cet auteur contredit n'est autre que Longus, le peintre fidèle de la nature; et pourtant Buffon plus tard a confirmé ses assertions. Je me borne à cette remarque, en regrettant que M. Courier ait, de son autorité privée, introduit un guêpier dans l'un des plus gracieux épisodes des *Pastorales*, lorsque Longus lui-même a pris soin de répéter par trois fois le nom irrécusable de l'hirondelle.

La cigale, il est vrai, a pour elle presque tous les écrivains antiques : Hésiode vante ses ailes d'azur, et n'a pas prononcé un mot en faveur de l'hirondelle. Anacréon, qu'on ne saurait trop nommer quand il s'agit de poésies populaires, intitule les cigales, mélodieux prophètes de l'été. Socrate même, dans le récit d'une singulière légende, nous apprend, par la voix de Platon, « que les cigales furent des hommes

« autrefois, et chantent sans manger ni boire jus-
« qu'à leur mort, après laquelle elles vont rejoindre
« les Muses, dont elles sont les interprètes et les fa-
« vorites (1). » J'ai lu aussi quelque part qu'un certain Eunomos avait engagé à Delphes une lutte de chant, et qu'une des sept cordes de sa lyre ayant cassé, une cigale arriva en volant, prit la place de la corde cassée, et fit triompher l'heureux chanteur (2). Je veux bien convenir que le cri des cigales en Orient (car je ne dirai jamais qu'elles chantent, même lorsqu'elles *s'enivrent de rosée*) possède je ne sais quoi de plus sonore et de plus musical que les fredons stridents et continus dont elles assourdissent notre climat : j'en ai fait moi-même l'observation en Grèce, sans pouvoir m'en rendre compte; mais je n'oublie pas que les poëtes latins ont glissé l'épithète de *Rauca* (rauque) parmi les attributs de la cigale; et, malgré toute ma déférence envers les médailles d'Athènes, je me refuse tout à fait à convertir l'insecte bruyant et monotone en disciple et acolyte d'Apollon.

Enfin, je pardonne à Théocrite, ami des images pastorales, de faire dire par un berger, à son rustique confrère, qu'il chante mieux que les cigales (3); mais, contre mon habitude, j'en veux cette fois à Homère,

(1) Platon, *Phædrus*.
(2) Photius, *Conon, Narrat.* 5.
(3) Théocrite, *Idylle* I, v. 148.

qui, sans ironie et sans malice, a mis leur éloquence au même rang que celle des plus habiles orateurs troyens (1).

L'antiquité, si partiale pour leur proie prétendue, accumula les reproches contre les voraces hirondelles, bien que leur retour fût un signe universel de bonheur et d'espérance; et qu'alors, comme aujourd'hui, ce fût à qui verrait la première voltiger. L'hémistiche qui commence la chanson antique, comme la chanson moderne, pourrait même (tant le sentiment de joie qu'excite leur réapparition est naturel et ancien!) passer pour un emprunt ou un plagiat fait à Aristophane. « Regardez, enfants, » dit un rusé compère, rival du célèbre Cléon dans la comédie des Chevaliers, « ne voyez-vous pas le printemps? voilà « l'hirondelle! Et pendant que les badauds lèvent le « nez en l'air, le maître-filou escamote ce qu'il « trouve à sa convenance (2). »

Innocents oiseaux, complices involontaires de la fraude! on les taxait d'ingratitude parce que, logeant sous nos toits, cohabitation qu'un proverbe grec proscrit sous les prétextes les plus superstitieux (3), elles n'étaient pour les hommes d'aucun profit apparent : on les classait au-dessous de la ci-

(1) Homère, *Iliade*, liv. III, v. 151.
(2) Aristophane, *Chevaliers*, v. 445.
(3) Ὁμωρόφιους χελιδόνας μὴ ἔχειν.
« N'habitez pas avec les hirondelles. »

gogne, qui s'apprivoise et fait la guerre aux reptiles; on les faisait descendre, en raison de leur caractère indocile et farouche, au niveau des mouches les plus importunes tandis qu'on ne peut que les louer grandement de nous affranchir, autant qu'il dépend d'elles, de ces hôtes parasites. Enfin, si mon suffrage ne peut lutter contre toutes ces malveillantes allégations de Pythagore que Plutarque nous a transmises (1), je dois dire cependant que dans notre siècle on a mieux apprécié les hirondelles; on a constaté le bienfait de leur présence, et, pour les réhabiliter tout à fait, j'évoque en leur honneur le souvenir du Génie.

—En 1822, par un des jours les moins nébuleux de l'été de Londres, M. de Chateaubriand me proposa de l'accompagner dans sa promenade aux ombrages les moins fréquentés de Kensington-Gardens : il s'arrêta longtemps aux bords de Serpentine-River, occupé à regarder les jeux des hirondelles sur la surface unie du petit lac; puis, se trouvant dans une veine d'expansion toujours fort rare chez lui : — « Connaissez-vous, me dit-il, la *physiologie* « de l'hirondelle, s'il faut parler comme notre siècle, « tracée par la main de Buffon ? »

Or, il advint que, dès mon enfance passée à la campagne au milieu des hirondelles, j'avais enre-

(1) Plutarque, *Banquets*, liv. VIII, sect. VII.

gistré dans ma mémoire d'écolier ce brillant paragraphe que je répète ici, et dont je récitai les principaux traits.

« L'hirondelle sent que l'air est son domaine; elle « en parcourt toutes les dimensions, et dans tous « les sens, comme pour en jouir dans tous les dé- « tails; et le plaisir de cette jouissance se marque « par de petits cris de gaieté. Tantôt elle donne la « chasse aux insectes voltigeants, et suit avec une « agilité souple leur trace oblique et tortueuse, ou « bien quitte l'un pour courir à l'autre, et happe en « passant un troisième. Tantôt elle rase légèrement « la surface de la terre et des eaux, pour saisir ceux « que la pluie ou la fraîcheur y rassemble; tantôt « elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'oiseau « de proie par la flexibilité preste de ses mouve- « ments : toujours maîtresse de son vol dans sa « plus grande vitesse, elle en change à tout instant « la direction; elle semble décrire au milieu des airs « un dédale mobile et fugitif, dont les routes se croi- « sent, s'entrelacent, se fuient, se rapprochent, se « heurtent, se roulent, montent, descendent, se per- « dent et reparaisent pour se croiser, se rebrouiller « encore en mille manières, et dont le plan, trop « compliqué pour être représenté aux yeux par l'art « du dessin, peut à peine être indiqué à l'imagina- « tion par le pinceau de la parole. »

M. de Chateaubriand écouta ma récitation comme

l'écho d'un souvenir de son jeune âge : puis, après un moment de silence : — « Tout cela, c'est du style affecté, croyez-moi ; le travail de l'esprit s'y montre au moins autant que l'observation de la nature. Que sont ces « agilités souples, suivant la trace obli- « que et tortueuse des insectes voltigeants? » cette « flexibilité preste?... » ce redoublement d'épithètes et de verbes pittoresques qui se rebrouillent, pour dire comme Buffon ? J'aime mieux (et, en cela comme en bien d'autres choses, je prends pour mon patron Alceste le misanthrope), oui, j'aime mieux la chanson grecque toute naïve :

« Voici venir l'hirondelle, qui ramène les beaux « jours; blanche sous le ventre, noire sur le dos. « Ouvrez, ne dédaignez pas l'hirondelle. »

« Au reste, continua-t-il, ce matin, vers l'aube, rêvant éveillé dans mon lit, selon ma coutume, je me suis imaginé entendre une hirondelle gazouillant sur le volet de ma fenêtre ; c'était peut-être un de ces moineaux noircis de fumée qui nichent dans les cheminées de Londres, et qui, au centre de la civilisation anglaise, perdent leur couleur, comme tant d'autres animaux y laissent leur naturel, et presque leur instinct.

« Quoi qu'il en soit de mes illusions, je me suis mis de rêve en rêve à converser avec l'hirondelle, travestie en moineau, et je lui ai adressé des paroles que je suis allé écrire, dès *que le jour plus grand*

m'a frappé et éclairé (1). Les voici. Relisons-les à l'ombre, au milieu des bois; c'est le lieu véritable de la scène. »

Et l'ambassadeur me tendit un papier sillonné tout de travers par les grosses lignes de son écriture si familière à mes yeux, si lisible même dans son incorrection, préférée par Louis XVIII à toute autre, et que je déchiffrais journellement sur les brouillons raturés de ses dépêches. Voici ce que je lus :

— « Hélas! ma chère hirondelle, je suis un pauvre « oiseau mué, et mes plumes ne reviendront plus. « Je ne puis donc m'envoler avec toi : trop lourd de « chagrins et d'années, me porter te serait impossible. « Et puis, où irions-nous? Le printemps et les beaux « climats ne sont plus de ma saison. A toi, l'air et « les amours; à moi, la terre et l'isolement. Tu « pars : que la rosée rafraîchisse tes ailes! qu'une « vergue hospitalière se présente à ton vol fatigué, « lorsque tu traverseras la mer d'Ionie! Qu'un oc- « tobre serein te sauve du naufrage! Salue pour « moi les oliviers d'Athènes et les palmiers de « Rosette. Si je ne suis plus quand les fleurs te « ramèneront, je t'invite à mon banquet funèbre. « Viens, au soleil couchant, happer des moucherons « sur l'herbe de ma tombe. Comme toi, j'ai aimé la « liberté, et j'ai vécu de peu. »

(1) Vers d'*Athalie*.

Je battis des mains à cette inspiration antique, aussi élégante et primitive qu'une idylle de Théocrite, aussi gracieuse et plus mélancolique qu'une ode d'Anacréon, harmonieuse autant que les vers de Racine et de la Fontaine; et, comme à la fin de mon enthousiasme je m'étais mis à sourire : — « Qu'est-« ce donc? me dit l'auteur alarmé; quelque négli-« gence? » — Oh! non, répliquai-je; mais c'est ce *je vis de peu* qui m'embarrasse, et sur lequel pourtant la phrase tombe avec tant de naïveté et d'effet. — « Eh bien? » reprit M. de Chateaubriand avec vivacité. — « Avez-vous donc oublié si vite que le duc d'York, héritier présomptif de la couronne, dîne chez vous ce soir, et que nous avons hier dressé ensemble, sous la dictée de notre célèbre Montmirel, l'édifice du plus splendide festin qui ait jamais embaumé les cuisines et honoré les annales de la diplomatie? — « Ah! c'est vrai, » me répondit sérieusement le poëte; « je n'y songeais pas ce matin. »

Un si délicieux tableau ne devait pas périr; et je l'ai retrouvé dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, autrement encadré sans doute, mais toujours amené par la réminiscence de la chanson grecque, dont M. de Chateaubriand faisait un cas tout particulier.

Je retourne au *Chélidonisme* chanté par les enfants à l'arrivée de la belle saison; ils y ajoutaient le jeu de l'hirondelle aussi. Façonnant en bois une figure grossièrement taillée, ils l'attachaient à

une sorte de moulinet, et la faisaient tourner rapidement à l'aide d'un fil. Ils s'arrêtaient ainsi à chaque maison, criant : Voici l'hirondelle ! Et cette explication à demi satisfaisante d'une tradition peu connue, ressort d'une récente découverte faite parmi les peintures ressuscitées d'Herculanum.

Maintenant en Grèce on confond parfois, en raison sans doute d'une même date, le chant de l'hirondelle avec la chanson du premier Mars ; et j'ai, en les confondant moi-même, renvoyé à l'hirondelle moderne les vers antiques qui auraient dû figurer parmi les scolies, et qu'Athénée nous a conservés sous le nom de *Chélidonisma* : en voici la traduction commencée par M. de Chateaubriand.

Chélidonisme d'Athénée.

« Voilà, voilà l'hirondelle qui ramène les beaux « jours et la belle saison : blanche sous le ventre, « noire sur le dos.

« Que votre riche maison n'aille pas refuser des « gâteaux de figues, des litres de vin, des corbeilles « de pain et de fromage en l'honneur de l'hirondelle, « qui accepte le bouillon aussi !

« Faut-il partir, ou prendre ce que vous nous don- « nerez ? Si vous ne donnez pas, nous resterons. « Nous enlèverons la porte et son linteau, ou bien « votre femme assise en dedans. Elle est petite, et

« ce sera facile. Mais si vous donnez, donnez beau-
« coup. Ouvrez, ouvrez à l'hirondelle; nous ne som-
« mes pas des vieillards, mais des enfants. »

Et pendant que je recueille ces vers antiques, hommage aux hirondelles de l'Orient, deux hirondelles d'Aquitaine, accroupies au soleil sur le bord de ma fenêtre, entonnent leur ramage matinal. Je retrouve en elles cette génération qui vit mon enfance, et se perpétua sous les vieilles poutrelles de mon nid paternel. Chaque année, vers la fin de mars, et presque au même jour, je les vois arriver je ne sais d'où. J'entends les premiers cris du retour et de la reconnaissance. Amies de plus d'une saison, elles ne s'effrayent ni de m'apercevoir ni de m'approcher; et tandis que, s'emparant gaiement de l'immensité et de la sérénité de l'air, elles élèvent leur famille pour les mêmes plaisirs, je compte mes années évanouies, je descends tristement vers la fin et l'oubli; et j'ai pour tout adoucissement à mes pensées le souvenir de la jeunesse envolée qu'un oiseau me rappelle... Tant d'amertumes et si peu de douceurs!

Ε'.

ΤΡΑΓΟΥΔΙ ΤΟΥ ΑΙΒΑΣΙΛΙΟΥ.

Ἐδῶ 'ποῦ τραγουδήσαμε, πέτρα νὰ μὴ ραΐσῃ,
Κι' ὁ νοικοκύρης τοῦ σπητιοῦ χίλιους χρόνους νὰ ζήσῃ.
Αὐθέντη μου εὐγενικὲ, 'π' ἔχεις μεγάλι χάρι,
ποῦ σ' ἔχομε 'ς τὸν τόπο μας, σὰν τὸ λαμπρὸ φεγγάρι,
Ἄνοιξε τὸ πουγγάκι σου, τὸ μάργαριταρένιο,
Ἂν ἔχῃς γρόσια, δός 'μάς τα· ἂν ἔχεις καὶ παράδες,
Ἂν ἔχῃς καὶ γλυκὸ κρασὶ, 'βγάλε νὰ μᾶς κεράσῃς.
Πολλὰ εἴπαμε τ' αὐθέντη μας, ἂς ποῦμ' καὶ τῆς κυρᾶς μας.
Κυρὰ σεμνὴ, κυρὰ τρανὴ, κυρὰ καμαρωμένη!
Κυρὰ ν' ὄντας ἐβούλιοσουν γιὰ νὰ 'νδυθῇς ν' ἀλλάξῃς,
Ἡ φάσσα φέρνει τὸ νερὸ, κ' ἡ κίσσα τὸ σαποῦνι,
Κ' ἡ πέρδικα ἡ ὡριόπλουμη φέρνει τὰ τρία ροῦχα·
Τὸ κόκκινο, τὸ πράσινο, τ' ἄσπρο καὶ τὸ χιονάτο.

V.

CHANT DU JOUR DE SAINT-BASILE.

Là où nous avons chanté, que jamais pierre ne se crevasse, et que le maître de la maison vive pendant mille ans! O mon noble seigneur, qui avez tant de complaisance; vous qui êtes pour notre endroit comme un beau clair de lune, ouvrez votre petite bourse ornée de pierres précieuses; si vous y avez des piastres, donnez-nous-les, même si vous n'aviez que des paras; si vous avez du vin doux, tirez-le pour nous le verser.

Nous avons dit beaucoup pour notre seigneur; disons aussi pour notre dame. — Dame vénérable, dame haute, dame puissante! — Madame, quand vous voulez faire votre toilette, le ramier porte l'eau, et la pie le savon. Puis la perdrix au beau plumage vous apporte vos trois vêtements, — le rouge, le vert, et le blanc comme neige.

Κυρὰ, ν' ὄντας ἐκίνησες, νὰ πᾶς 'ς τὴν ἐκκλησία,
Βάνεις τὸν ἥλιο πρόσωπο, καὶ τὸ φεγγάρι στήθη,
Καὶ τοῦ κοράκου τὸ φτερὸ βάνεις καμαροφρύδι.
Ἡ στράτα ῥόδα γέμισε, κ' ἡ ἐκκλησιὰ τὸ μόσχο.
Κυρὰ, ν' ὁπ' ὤχεις τοὺς υἱοὺς, ὁ θεὸς νὰ σ' τοὺς χαρίνῃ,
Κι' ὁ μέγας ἅγιβασίλης, νὰ σ' τοὺς πολυχρονήσῃ.

Madame, quand vous vous mettez en mouvement pour aller à l'église, votre visage est le soleil, votre sein la lune; l'arc de votre sourcil est une aile de corbeau. La rue se remplit de roses, et l'église de parfums.

Madame, vous qui avez des fils, que Dieu leur donne sa grâce, et que le grand Saint-Basile les fasse vivre mille ans!

ς'.

ΤΡΑΓΟΥΔΙ ΤΩΝ ΝΑΥΤΩΝ.

Ἐσένα πρέπ' ἀφέντη μου, φρεγάδα ν' ἁρματώσῃς,
Νἄχῃ τὴμ πρύμνη του ψηλὴν, τὴμ πλώρη σὰν λεοντάρι,
Νἄχῃ κατάρτια προύζινα, καὶ ξάρτια συρματένια,
Καὶ τὰ πανιὰ μεταξωτὰ, κι' ἀντένναις ἀτζαλένιαις·
Στὴμ πλώρη κάθετ' ὁ Χριστὸς, στὴν μέσ' ἡ Παναγία
Καὶ 'πίσω στὸ τεμόνι του κάθητ' ἅγιος Νικόλας.
Στὴν Ἐγγλεντέρα νὰ διαβῇς, φλουρὶ νὰ τὴν φαρτώσῃς
Χρόνους πολλοὺς νὰ χαίρεσαι πάντα εὐτυχισμένος,
Σωματικὰ καὶ ψυχικὰ νὰ ἦσαι πλουτισμένος.
Ἐδῶ πουῦ τραγουδήσαμε, καρφὶ νὰ μὴν ῥαγίσῃ,
Κι' ὁ καπετάνος καραβιοῦ πολλοὺς χρόνους νὰ ζήσῃ!

VI.

CHANT DES MATELOTS.

Oh! puissiez-vous, monseigneur, armer une frégate qui ait la poupe mince, et la proue comme un lion! qui ait des mâts de bronze, des haubans en fil de fer, des voiles de soie, et des antennes d'acier. Que le Christ soit à l'avant, la Panagia au milieu, et Saint-Nicolas près du timon à l'arrière!

Puissiez-vous ainsi naviguer vers l'Angleterre, et remplir votre frégate de ducats! pour vivre ensuite de longues années, content et heureux, enrichi de tous les dons de l'esprit et du corps!

Du vaisseau où nous chantons, que jamais clou ne tombe; et que le capitaine vive de longs jours!

CHANTS DE SAINT-BASILE ET DES MATELOTS.

COMMENTAIRE.

Le jour de Saint-Basile, ou du premier de l'an, est en Grèce, comme en France, une des plus joyeuses solennités. Deux heures avant l'aurore, les cloches sonnent, ou les crécelles bruissent. Chacun revêt en chantant ses plus beaux habits. Les jeunes filles, que les coutumes orientales retiennent, pendant toute l'année, derrière leurs jalousies, émancipées par l'influence de Saint-Basile, s'échappent de leurs prisons, et paraissent librement dans la rue ou dans le village; puis le soir, quand l'église se ferme après des cérémonies et des chants prolongés, les garçons vont, par bandes toujours en chantant, frapper aux maisons voisines, et quêter aux portes en l'honneur de Saint-Basile.

Après avoir remarqué dans le Chant des Matelots :

1° Que le vin doux réclamé par les chanteurs est à Noël un vin âgé de peu de semaines, et qu'alors il se présente sous la forme d'un liquide boueux, et dans quelques provinces sous le nom de Mousto, mot latin grécisé, *mustum*, en français, le moût ;

2° Que l'image de la dame qui se met en mouvement pour se rendre à l'église représente à merveille la démarche grave et pompeuse des matrones grecques, d'autant plus respectées qu'elles s'acheminent plus lentement, et traînent avec plus de bruit leurs doubles pantoufles brodées;

Je passe à des considérations générales. — De l'île de Rhodes où le Chélidonisme (1) avait pris naissance, et d'où venait primitivement aussi une autre chanson quêteuse nommée Coronisme, l'usage s'en étendit bientôt à la Grèce entière. La même tradition s'y retrace de nos jours dans sa pureté originelle; et tout m'autorise ici à suivre mon incorrigible penchant, et à la faire remonter jusqu'à Homère.

En effet, le Chélidonisme d'Athénée est-il autre chose que la mendiante d'Homère, Irésione, qu'il composa dans l'île de Samos, et qu'il chantait aux portes des riches maisons, accompagné des enfants

(1) D'où le verbe χελιδόνιζειν, *chanter l'hirondelle.*

des plus illustres insulaires? Car le divin aveugle chantait aussi, comme il le dit lui-même, pour un salaire (1). Voici les derniers vers de l'Irésione, tels que le biographe anonyme d'Homère les rapporte à la suite des récits d'Hérodote :

— « Je reviendrai, je reviendrai vers vous chaque « année, comme l'hirondelle. Je suis arrêté sur le « seuil de votre palais, pour que vous me donniez. « Sinon, nous n'y resterons pas; car nous n'y som- « mes pas venus pour y demeurer. » —

Est-ce en traversant l'antique Phocée, et par l'intermédiaire des colonies grecques, que la tradition quêteuse a pénétré, sous le cortége de tant de mots helléniques, dans nos contrées gasconnes, où se chante, de porte en porte vers Noël, une requête à peu près pareille? Je ne saurais l'affirmer; et pourtant sur les rives de la Garonne, comme sur les bords de la mer Égée, le chant traditionnel demande chaque année des litres de vin, des corbeilles de pain, et même des gâteaux de figues.

La coutume grecque se rapproche plus encore de la chanson moderne du premier janvier, dont je cite immédiatement quelques exemples, renonçant à la reproduire dans ses innombrables variantes. En effet, immuable dans ses souhaits et dans ses louanges envers le riche propriétaire, le chant du

(1) Εἰ μὲν δώσετε μισθὸν, ἀείσω.

premier de l'an varie néanmoins dans ses expressions, suivant la patrie ou la profession du chanteur; mais il est presque constamment précédé d'une invocation à Saint-Basile, patron du premier jour de l'année grecque. Même coutume en Russie.

« Les temps de Noël aux Rois arrivèrent, » dit le poëte Pouchkine, « voilà de la joie!... Et cet antique « chant : Là demeurent des paysans riches qui ra- « massent l'argent avec la pelle. Que celui que nous « chantons soit content et glorieux! etc., etc. » (Pouchk., *Oniéguine*, § V.)

L'usage gascon ou grec veut encore que ceux qui sont au dedans de la maison verrouillée fassent attendre leur réponse à ceux qui frappent en chantant du dehors; et aussitôt surviennent les menaces, rimées aussi, d'enfoncer les portes, et de ravir ce qu'on dénierait, comme dans le Chélidonisme et l'Irésione. Oublierai-je ces rameaux de laurier ou d'olivier, ornés de fil de laine, et chargés de fruit, que les jeunes Athéniens portaient à certains jours, dans leurs fêtes religieuses, et qu'on nommait les rameaux suppliants? Ne se sont-ils pas perpétués, au sein de nos contrées méridionales, dans ces branches d'olivier et de laurier aussi, productions communes aux deux pays, qui percent des pommes et des gâteaux recouverts de feuilles et ornés de rubans? Pieux jouets que les enfants agitent à la procession du dimanche des Palmes, pour les rapporter

bénits, et appeler l'abondance sur leurs champs comme le bonheur sous leur toit ; empruntant ainsi, pour accroître les pompes du Christianisme, la mémoire même des temps païens!...

Je sens mon cœur battre encore au souvenir de mes émotions enfantines quand j'entendais approcher la bande joyeuse, et le bout du bâton de quêteur résonner contre la grande porte du château, dans les nuits les plus longues et les plus froides de l'hiver. Les jeunes fils de nos villages arrivaient bruyamment, quelques-uns déguisés sous des figures d'animaux, soit en prélude du carnaval, soit en mémoire des mascarades antiques des calendes de janvier, ou des fêtes bouffonnes du Christianisme au douzième siècle.

A ce tumulte succédait le premier refrain de la *guillonné* (au-gui-l'an-neuf), qui nous vient du Nord sous quelques paroles françaises.

« Donnez-nous la guillonné,
« Monseigneur, je vous prie.

Tradition druidique si bizarrement mêlée aux coutumes méridionales empruntées à la Grèce, et que notre vieux patois nous transmettait de son côté. Car, gênés de prononcer un français peu fait pour leur bouche, nos Orphées de village revenaient bientôt à l'idiome vulgaire, et faisaient retentir gaie-

ment la chanson du Gui de l'Agenois, inaltérée depuis le quinzième siècle (1).

Je ne puis me priver du plaisir de faire figurer ici cet autre chant de la Guillonné dont je viens de citer le refrain français : il est précédé d'un distique gascon, que je traduis plus loin, pour ceux que l'envie de lire les beaux vers de Jasmin n'aura pas encore séduits au point de s'initier aux mystères de son harmonieux langage.

Chanson de la Guillonné.

Donnez-moi la Guillonné,
Monseigneur, je vous prie.

— Lou Hill d'aou Rey sen bay cassa
Din la forêt d'Houngrie. —

Donnez-moi la guillonné,
Monseigneur, je vous prie.

— Ha cassat très jouns, très neits,
Chen hèze nade prise. —

Donnez-moi la guillonné,
Monseigneur, je vous prie.

(1) Cette chanson du 1er de l'an a été donnée en gascon, et traduite par M. Mary-Lafon dans son ouvrage sur la langue romano-provençale, si justement couronné en 1841 par l'Institut.

— Ha troubat un nid d'aouzet
Que s'apere la tride. —

Donnez-moi la guillonné,
Monseigneur, je vous prie.

— Ha triat lou pu gaillart,
L'ha pourtat à sa mie. —

Donnez-moi la guillonné,
Monseigneur, je vous prie.

— L'ha nourrit, penden set ans,
De pan et de cerises. —

Donnez-moi la guillonné,
Monseigneur, je vous prie.

— Mes aou bout d'aquet set ans,
L'aouzet a pris folie. —

Donnez-moi la guillonné,
Monseigneur, je vous prie.

— Aouz-aouzet, s'abey sabut,
T'aoury habut la bie. —

Donnez-moi la guillonné,
Monseigneur, je vous prie.

—

Traduction.

Le fils du roi s'en va chasser dans la forêt de Hongrie. — Il a chassé trois jours, trois nuits, sans faire aucune prise. — Il a trouvé le nid d'un oiseau qu'on appelle la Draine. — Il a choisi le plus robuste, et l'a porté à sa mie. — Il l'a nourri, pendant sept ans, de pain et de cerises. — Mais au bout de ces sept ans, l'oiseau a pris folie. — Ah! oiseau, si j'avais su, je t'aurais ôté la vie. —

Donnez-moi la guillonné,
Monseigneur, je vous prie.

Je termine par une dernière guillonné que, malgré toute son imperfection rustique, on pourrait prendre pour une véritable imitation du Chélidonisme grec et de la Quêteuse d'Homère.

Arriver, vient d'arriver,
Devant la porte un officier;
La guillonné nous faut donner.

Si vous avez la fille grande,
La guillonné je vous demande,
Qui soit bonne à marier;
La guillonné nous faut donner.

Nous sommes de vingt à trente,
La guillonné je vous demande;
Vingt ou trente à marier;
La guillonné nous faut donner.

Si celui-là ne veut la prendre,
La guillonné je vous demande;
Ce sera moi qui la prendrai :
La guillonné nous faut donner.

Ouvrez-nous la porte grande,
La guillonné je vous demande;
La porte grande pour entrer :
La guillonné nous faut donner.

Mettez-nous la nappe blanche,
La guillonné je vous demande;
Pain et vin si vous en avez :
La guillonné nous faut donner.

On comprend que j'ai dû laisser à ces chants campagnards toutes leurs fautes de langue, de césure et de rime, pour témoigner de leur origine gasconne. Lucullus se vantait de jeter çà et là des locutions barbares et des solécismes dans ses écrits grecs, pour mieux prouver qu'il était Romain. (Cic. *ad Att.*, liv. 1, ep. 18.)

CHANTS DU PEUPLE

EN GRÈCE.

SECTION HUITIÈME.

CHANTS DIVERS.

Α'.

Ο ΝΑΥΤΗΣ ΤΟΥ ΒΟΣΠΟΡΟΥ.

Ἦλθ' ὁ Μάρτης μὲ τὸν Μαΐ
Γύρισαν τὰ χηλιδόνια,
Κι' εἰς ταῖς βρύσαις καταβαίνουν,
Τέρι τέρι τὰ τριγώνια.
Κι' ἐγὼ πάντα χωρὶς τέρι,
Ἄνοιξι καὶ καλοκαίρι,
Κλαίω καὶ μὲ ξέναις πέτραις
Κτυπῶ μόνη τὸ κεφάλι,
Σὰν τὴν θάλασσαν π' ἀνοίγει
Καὶ κτυπᾷ τὸ περιγιάλι.
Τέρι μου 'πίσω δὲν βλέπω,
Τῆς καρδιᾶς μου διὰ τὸν πόνον.
Παρὰ σύννεφα τὰ μαῦρα,
'ς τοὺς ἀνέμους βλέπω μόνον.
Σύννεφα εὐτυχισμένα,
'ς τὴν πατρίδαν μου 'σὰν πᾶτε,
Ἀπὸ μέρος μου τοὺς κήπους
Τοῦ Βοσπόρου χαιρετᾶτε.

I.

LE MATELOT DU BOSPHORE.

Mars et mai sont arrivés. Les hirondelles sont revenues. Et les tourterelles s'abattent aux fontaines, paire par paire.

Pour moi, toujours sans amie, le printemps ainsi que l'été, je pleure et ne fais que me frapper la tête contre ces roches étrangères, comme la mer frappe le rivage quand le temps s'éclaircit.

Je ne trouve de compagne nulle part autour de moi, pour le malheur de mon âme. J'ai beau regarder dans les vents, je ne vois que des nuages noirs.

Heureux nuages! si vous allez dans ma patrie, saluez en mon nom les jardins du Bosphore.

LE MATELOT DU BOSPHORE.

COMMENTAIRE.

Avant de prendre un congé définitif des hirondelles et du mois de mars que le matelot sans amour rappelle encore, j'ai besoin de dire que si j'ai joint le commentaire si prolixe qu'on vient de lire à un texte si court, la faute en est à M. Fauriel. Je ne suis pas, bien que je m'en sois vanté plus haut, exempt de toute rancune envers lui pour son beau travail, qui abrége mes propres essais, et leur fait subir de si nombreuses coupures. — On va le voir.

Afin de me dédommager de tous les sacrifices que M. Fauriel m'a imposés, je mets une maligne joie à le quereller sur certains traits de ses traductions qui

ne me semblent pas à l'abri de tout reproche. Ainsi, dans sa chanson du *Premier Mars* qui sert de premier prétexte à ma vengeance, et qu'il m'a fallu retrancher ici après l'avoir interprétée et commentée à ma façon, parce que je l'ai tardivement découverte dans un recoin sans titre de son second volume, il traduit le mot *kombi* par bouton, ce qui ne présente aucun sens; *kombi* est ici la même chose que *kombologi*, chapelet ou couronne, ornement de toilette, ou instrument de prière que les Turcs opulents, et les Grecs parfois imitateurs de leurs maîtres, portent presque constamment à la main, soit dans leurs promenades à pied et à cheval, soit dans les loisirs intérieurs de leur vie nonchalante.

Je saisis encore aux cheveux l'occasion de cette critique grammaticale, pour faire observer que, dans la grande pièce amoureuse réunie par M. Fauriel à ses traductions primitives sous le titre de *la Réconciliation*, c'est sans doute par méprise qu'il a rendu (νὰ κάμωμεν ἀγάπη) par « faisons l'amour, » quand cela veut dire simplement : « faisons la paix; réconcilions-nous. »

Enfin (et de trois), dans le *Matelot* de M. Fauriel, qui s'intitule, à Milo, *Le Chant du Pilote*, j'aurais à relever plusieurs négligences qui m'ont frappé quand je voyageais, témoin de leurs manœuvres, à côté de ces guides de la navigation dans les îles de la Grèce comme aux rives du Bosphore.

Et c'est encore vers le Bosphore que s'envolent les soupirs du matelot sans amour, cause originelle de ma sortie contre M. Fauriel. « Or, si l'on m'ac- « cuse d'être ici un commentateur qui s'écarte à « droite et à gauche, pour allonger les écritures, on « aura tort ; car je ne fais qu'aller à la suite des er- « reurs qui se présentent d'elles-mêmes. » (Bayle, art. *Cathérine Sforza.*)

Au reste, mon *lieu commun de morale nautique*, réchauffé d'une chanson vénitienne, porte, avec plusieurs autres compositions, l'empreinte d'une inspiration étrangère.

A ce propos, il me faut dire que je n'ai pas noté tous les rapprochements faciles à établir entre les chants du peuple en Grèce et les poésies servienne ou valaque, même quand ces rapports ne se bornent pas à une ressemblance d'image ou d'expression, et qu'ils se manifestent dans le ton, le début ou la forme. Certes, je ne me laisserai pas emporter et séduire, comme le téméraire Fallmereyer, par ces similitudes, quelquefois forcées, au point d'assigner à la nation hellénique une origine slave, et d'appuyer cet étrange paradoxe sur des preuves mal déduites de l'improvisation populaire. Je trouverais, sans chercher longtemps, dans les chants de la Sicile, de la Corse et du Languedoc, provinces spécialement *chansonnières*, d'aussi nombreux témoignages, et dans les coutumes ou superstitions de ces

pays, tout autant de traces d'hellénisme; mais j'en tire, je l'avoue, une conclusion tout opposée au système du novateur allemand, qui a soulevé à Athènes et ailleurs tant de réfutations et de colères : bien loin de voir, comme lui, dans certaines rencontres fortuites des textes, une communauté de traditions et de races, je crois devoir faire honneur au peuple grec de tout ce que ses voisins du Nord ont de semblable à lui, et de tout ce que nos contrées méridionales en ont reçu.

Β'.

ΑΣΜΑΤΑ ΠΡΟΣ ΤΗΝ ΒΡΟΧΗΝ.

Α'.

Περπεροῦνα.

Περπεροῦνα περπατεῖ,
Γιὰ βροχὴ παρακαλεῖ·
Κύριε, βρέξε μιὰ βροχὴ,
Μιὰ βροχὴ καμματερή.
Μπάραις, μπάραις τὰ νερά,
Λίμναις, λίμναις τὰ κρασιά·
Κάθε κούτσουρο καλάθι,
Κάθε στάχυ καὶ ταγάρι,
Γιὰ νὰ σκάζ' ὁ ἀλεβρᾶς,
Γιὰ τὶ δὲν πωλεῖ 'κριβὰ,
Καὶ νὰ χαίρητ' ὁ πτωχὸς,
Μ' ὅλη του τὴ φαμιλιά.

II.

CHANTS POUR LA PLUIE.

1.

PERPÉROUNA.

La Fée pluvieuse se promène, et invoque la pluie.

« O mon Dieu, faites pleuvoir une pluie, et une « pluie pénétrante! Donnez-nous de l'eau, de l'eau « par torrents, et du vin, du vin à flots. — Que « chaque cep de vigne remplisse une corbeille, et « chaque épi un sac! — Que le meunier crève du « chagrin de vendre à bas prix sa farine! Et que « le pauvre, avec toute sa famille, se réjouisse! »

Β′.

Πυρπεροῦνα.

Πυρπεροῦνα περπατεῖ,
Τὸν θεὸν παρακαλεῖ.
Θεέ μου, βρέξε μιὰν βροχὴν,
Μιὰν βροχὴν, μιὰ σιγανὴν,
Νὰ φυτρώσουν, καὶ ν' ἀνθίσουν
Καὶ τὸν κόσμον νὰ πλουτίσουν
Τὰ σιτάρια, τὰ βαμβάκια,
Τὰ δροσηρὰ χορταράκια.
Μπάραις, μπάραις τὸ νερὸν,
Καὶ σωρὸς τὸ γέννημα,
Κάθε στάχυ καὶ κοιλὸν,
Κάθε κοῦρβλον καὶ φορτιόν.

Γ′.

Περπεριά.

Περπεριὰ, δροσόλογια
Δρόσισε τὴν γειτονιά!
Κ' εἰς τοὺς δρόμους περπατεῖ·

2.

Pyrpérouna.

La Fée pluvieuse se promène, et prie Dieu.

« Mon Dieu, faites pleuvoir une pluie, une « pluie douce!

« Pour que le blé, le coton, et toutes ces plantes « qui ont besoin de rosée, poussent, fleurissent, « et enrichissent le monde.

« Donnez-nous l'eau par torrents, et le blé par « monceaux.

« Que chaque épi fasse une mesure, et chaque « cep un tonneau! »

3.

Perpérie.

Perpérie, source de rosée,
Arrosez tout le voisinage,
Et promenez-vous dans nos chemins.

Θεέ μου, βρέξε μιὰν βροχὴν,
Μιὰν βροχίτσαν σιγανὴν,
Νὰ καρπίσουν τὰ χωράφια,
Καὶ ν' ἀνθίσουν τ' ἀμπελάκια,
Τὰ σπαρτά μας νὰ ψωμίζουν.
Καὶ τὸν κόσμον νὰ πλουτίσουν
Τὰ σιτάρια, τὰ κριθάρια,
Καλαμπόκια καὶ βαμβάκια,
Βρίζαις, ῥίζια, σταφυλάκια,
Εἰς τοὺς κήπους μας χαραῖς,
Κ' ἀβραγιαῖς μας δροσεραῖς.
Μπάραις, μπάραις τὸ νερὸν,
Καὶ τὸ γέννημα σωρὸν,
Κάθε στάχυ καὶ κοιλὸν,
Κάθε κούρβουλον φορτιόν!
Ἔξω ξέρα καὶ πτωχεία!
Μέσα δρόσος κ' εὐλογία!

« Mon Dieu, faites pleuvoir une pluie, une petite « pluie bien douce !

« Pour que nos campagnes produisent leurs « fruits, nos vignes leurs fleurs, et que nos mois- « sons nous donnent du pain.

« Que le froment, l'orge, le maïs, le coton, le « raisin, l'avoine et le riz enrichissent le monde !

« Que nos jardins desséchés n'aient plus que « rosée et joie !

« Versez les eaux par torrents, le blé par tas ! Que « chaque épi fasse une mesure, et chaque cep un « tonneau !

« Loin d'ici, sécheresse et misère ! A nous la « pluie, et la bénédiction du ciel ! »

CHANTS POUR LA PLUIE.

COMMENTAIRE.

Les chansons pour la pluie portent un caractère de haute antiquité. Ce n'est pas dans les cantons de la Grèce, exposés par la nature du sol et leur chaude température aux plus longues sécheresses, que se chantent ces prières : c'est dans la Macédoine et la Thessalie, contrées fertiles, qui ont plus à perdre en l'absence des rosées. Là, la fée pluvieuse se nomme *Pyrpérouna ;* en Servie, elle reçoit le nom de *Dodola*, et en Valachie de *Papaluga*. Ce dernier mot était le nom de famille d'un jardinier de l'Isola-Bella sur le lac Majeur, en 1823. Lui-même me racontait que ce nom était venu à son père, originaire de Valachie, pour avoir fréquemment, dans son enfance, rempli les fonctions

de fée pluvieuse. « Mon nom, » ajoutait le jardinier, chargé de veiller sur ces magnifiques terrasses, trône de la plus riche végétation, « mon nom ne convient-« il pas bien à mon métier? La pluie! la pluie! J'ai « beau mettre au service de mes plantes toute l'eau « du Lac-Majeur, Dieu est plus habile que moi; et « une bonne pluie vaut mieux que tous mes arro-« sages. »

Voici la coutume grecque qui se rattache à ces chansons. Dans les temps de sécheresse, et surtout en avril, les enfants des villages se rassemblent; ils placent à leur tête l'un d'eux, presque toujours un orphelin, parce que Dieu, disent-ils, est plus sensible à ses prières; ils ont soin de le couronner de fleurs et de feuilles. Ainsi paré, cet enfant prend le nom de Perpéria, fille ou fée pluvieuse, ou Pyrpérouna (peut-être du verbe grec ancien περιφέρομαι : je me promène). On le conduit, en chantant ces chansons pour la pluie, de porte en porte; et là, on verse sur Pyrpérouna quelques gouttes d'eau d'une petite cruche portée à cet effet, afin d'attirer sur chaque maison et sur ses champs les bénédictions du ciel.

Γ'.

ΠΑΤΗΝΑΔΑ.

Α'.

Μόνος μου με κιθάραν
Βγῆκα νὰ σεργιανίσω,
Τοὺς πόνους μου ν' ἀρχήσω, (ν' ἀρχήσω,)
Ποῦ ἔχω στὴν καρδιάν.

Μὰ σὺ γλυκᾶ κοιμᾶσαι, (κοιμᾶσαι)
Τίποτες δὲν σὲ μέλει,
Μὲ πλήγωνες τὰ μέλη,
Μέσφαξες τὴν καρδιάν.

Ξύπνα καὶ μὴν κοιμᾶσαι, (κοιμᾶσαι)
Ἀσήκ' ἀπὸ τὴν κλίνη,
Χρυσό μου καναρίνι,
Ν' ἀκούσ' πῶς τραγουδῶ.

Πρόβαλλε, νὰ γροικήσης (νὰ γροικήσης.)
Τοὺς πόνους τῆς καρδιᾶς μου,
Τὰ πικροβασανά μου,
Ποῦ γιάτ' ἐσὲ περνῶ.

III.

SÉRÉNADE.

PREMIÈRE SÉRÉNADE.

Un soir, seul avec ma guitare, je sortis pour me promener, et pour essayer de chanter; de chanter les peines que j'ai dans le cœur.

Mais toi, tu ne t'en soucies, et tu dors; tu dors doucement; tandis que tu me tourmentes, et que tu immoles mon âme.

Réveille-toi, et ne dors plus; ne dors plus, mon petit serin doré. Lève-toi de ton lit pour entendre comme je chante.

Avance à ta fenêtre pour écouter; pour écouter les plaintes de mon cœur, et les douleurs amères que tu me fais souffrir.

Β΄.

Σ' αὐτὰ τὰ σπήτια τὰ μαρμαρένια καὶ τὰ ψηλὰ
Κάθονται μέσα μάννα καὶ κόρη, ποῦ ἀγαπῶ.
Τὴν μάννα τρέμω, τὴν κόρ' φοβοῦμαι νὰ τῆς τὸ 'πῶ·
« Κοκόνα 'λέγκω, κοκόνα 'λέγκω, σὲ ἀγαπῶ. —

Γ΄.

Κάτω στὸν κάμπον τὸν 'ρημονῆσι
'πῆγ' ὁ Σουλτάνος νὰ κυνηγήσῃ·
Δὲν κυνηγοῦσε λάγους κι' ἀλάφια,
Μόν' κυνηγοῦσε μαῦρα τὰ μάτια.
Μαῦρά μου μάτια, κόκκινα χείλη,
Πρόβαλε, φῶς μου, στὸ παραθῦρι.

DEUXIÈME SÉRÉNADE.

Dans ce palais si élevé, et tout en marbre, habitent une mère, et sa fille que j'idolâtre. J'ai peur de la mère, et je crains de parler à la fille : — Cokona Hélène, Cokona Hélène, je vous adore!

TROISIÈME SÉRÉNADE.

Là-bas, dans les champs de l'île solitaire, le Sultan est allé chasser. Il n'a chassé ni les cerfs ni les lièvres. Il a chassé seulement les yeux noirs.

O mes beaux yeux noirs, ô mes lèvres de corail! montrez-vous, ô ma lumière, à votre fenêtre!

SÉRÉNADES.

COMMENTAIRE.

Ces chansons, que les Grecs nomment *Patinadès*, et qui doivent attirer à sa fenêtre la fiancée ou l'amante, ont une certaine affinité avec les distiques amoureux plus particulièrement réservés aux concerts nocturnes. Dans les Iles et le Bosphore, presque toutes les sérénades se donnent sur l'eau ; la jalousie orientale ne permettrait rien de plus mystérieux ou de plus direct. Or, pendant que la chanson glisse sur la mer comme la nacelle, l'hommage public ou l'intention cachée paraissent s'adresser à tous, et vont seulement chercher le cœur qui sait les comprendre. C'est bien assez alors d'un distique pour lequel les rames s'élèvent et font silence...

Combien de fois, sur les flots qui s'aplanissent

entre les antiques platanes de la prairie, première limite de la Vallée-Profonde (Buyuk-Déré) et le village de Sariéri qui la termine et la protége contre les courants ; combien de fois n'ai-je pas promené ma barque paresseuse, aux molles clartés de la lune réfléchie par ces ondes paisibles, mêlant aux chansonnettes de l'Italie et aux romances françaises les chants populaires des Grecs, et initiant ainsi ma voix barbare à leurs paroles sonores!... Souvenirs doux et mélancoliques de mes jeunes plaisirs!

La première de ces sérénades vient des îles de l'Archipel, la seconde et la troisième sont d'origine Constantinopolitaine. Bien qu'au lieu du palais de marbre qui cache madame Hélène, il n'y ait à Constantinople que des palais de bois, il faut remarquer le mot Cokona, qui signifie Colombe; c'est le titre des femmes qui ne sont pas filles de princes, mais qui, dans la hiérarchie grecque, viennent tout de suite après : et je répète encore une fois cette observation pour tous ceux qui feuilleteraient mon second volume des *Chants du Peuple* sans avoir ouvert mon premier tome des *Épisodes,* où elle se trouve déjà ; ce que, dans notre époque si peu préoccupée de littérature, je comprends et pardonne d'avance.

Δ'.

ΤΟ ΒΡΑΔΥ.

Γιὰ ἰδὲς τὶ ὡραῖον φεγγάρι, τὶ ἥσυχη βραδιὰ,
Τὶ σιγανὴ ἑσπέρα, τὶ ἄστρη λαμπερά.
Μὲ ἕνα βλέμα σου γλυκὺ, παύουν τὰ δάκρυά μου,
Παύουν αἱ λύπαι τῆς καρδιᾶς καὶ τὰ παράπονά μου.
Ἐλθὲ λοιπὸν, ὦ φίλη μου, μαζύ μου νὰ συζήσῃς,
Κι' εἰς τὸ ἑξῆς μὴν προσπαθεῖς τὰ πάθη μου ν' αὐξήσῃς.

IV.

LE SOIR.

Voyez quelle belle lune, quelle tranquille soirée! Quel calme, et quelles brillantes étoiles!

Avec un de vos doux regards, mes larmes s'arrêtent; mes soupirs et les chagrins de mon cœur cessent aussi.

Venez donc, ô mon amie, vous réunir à moi! et dorénavant n'essayez plus d'accroître mes maux.

Ε'.

ΚΑΚΑΙ ΣΥΝΝΥΜΦΑΔΕΣ.

Αἱ κακαὶ μοῦ συννυμφάδες ἀκαμάτραν μὲ φωνάζουν.
Κ' ἐγὼ γνέθω, τηλυγ' διάζω πέντε μῆνας, πέντ' ἀδράχτια,
Πέντε μῆνας, πέντ' ἀδράχτια! πότε τά 'γνεσ' ἡ καϊμένη.

ΤΟ ΧΕΛΙΔΟΝΙ ΚΑΙ ΤΟ ΠΕΡΙΣΤΕΡΙ.

Χελιδονάκι θὰ γενῶ νὰ κάτσω 'ς τὸν λαιμόν σου,
Ἢ περιστέρι τρυφερὸ νὰ πετῶ 'ς τὸν ὦμόν σου,
Γιὰ νὰ φιλήσω τὴν ἐλιὰν π' ἔχεις 'ς τὸ προσωπόν σου.

V.

LES MAUVAISES SOEURS.

Mes méchantes belles-sœurs m'appellent fainéante; tandis que je file, dévide et pelotonne tous les cinq mois cinq quenouilles toutes pleines. Cinq mois, cinq quenouilles! Puis-je donc mieux filer que cela, pauvre fille?

L'HIRONDELLE ET LA COLOMBE.

Je deviendrai une petite hirondelle pour me poser sur ton cou, ou bien une colombe délicate pour voler sur ton épaule, et pour becqueter le signe que tu as sur le visage.

ς'.

ΤΡΑΓΟΥΔΙ ΠΡΟΣ ΤΟΥΣ ΞΕΝΙΤΕΥΜΕΝΟΥΣ.

Ξένε μου, τὸ μαντίλι σου γιὰ τί 'ναι λερώμένο; —
Ἡ ξενιτειὰ τὸ λέρωσε, καὶ εἶναι λερωμένο. —
Δός μοι το, ξένε, δός μοι το, δός μοι το, νὰ τὸ πλύνω. —
Ἐδῶ νερὸ δὲν βρίσκεται, σαπούνι δὲν πωλεῖται,
Ἄφες το, κόρη μ', ἄφες το, νὰ εἶναι λερωμένο. —
Δός μοι το, ξένε, δός μοι το, νὰ τὸ μαρμαροπλύνω.
Τὸ δάκρυ μου βάνω νερὸ, τὸ σάλι μου σαπούνι,
Τὰ στήθη μ' πλάκαν μάρμαρο βάνω καὶ τ' ἀσπροπλύνω,
Νὰ μὴ τὸ ἰδῇ ἡ μάνα σου, τὸ ἰδοῦν ἡ ἀδερφῆς σου,
Καὶ κλαῦν, καὶ λέν· 'ς τὴν ξενιτειὰν ὅσοι κι' ἂν ξενιτεύουν,
Κακοπαθοῦν, σὰν ὀρφανὰ παιδιὰ κακοπορεύουν!

VI.

CHANT POUR CEUX QUI VONT A L'ÉTRANGER.

Mon pauvre étranger, dis-moi pourquoi ton mouchoir est sale. — « Les pays étrangers l'ont sali, et il l'est encore. » — Donne-le-moi, étranger, donne-le-moi; donne, que je le lave. — « Il n'y a pas d'eau ici; on n'y vend pas de savon; laisse-le, ma fille, laisse-le comme il est. » — Donne toujours, étranger, donne toujours; je veux le rendre blanc comme du marbre. Mes larmes seront l'eau; ma salive, le savon; et mon sein, la table de marbre où il blanchira. Je ne veux pas que ta mère le voie ainsi, ni tes sœurs. Elles pleureraient, et diraient : « Voilà comme ils « souffrent loin du pays, tous ceux qui vont chez « l'étranger! Ils y passent la vie aussi mal que des « enfants orphelins. »

LE SOIR. — LES MAUVAISES SOEURS. L'HIRONDELLE ET LA COLOMBE. CHANTS POUR CEUX QUI VONT A L'ÉTRANGER.

COMMENTAIRE.

La chanson du *Soir* est d'un style plus relevé que les sérénades ordinaires; et elle m'est arrivée de l'Attique avec les deux tiercets plus communs qui la suivent.

Les *Méchantes sœurs* de la fileuse font souvenir de Psyché et de Cendrillon. J'ai emprunté ce fragment à l'*Hermès*, revue littéraire qui se publiait à Vienne en 1820, et que la révolution grecque a fait cesser.

Mes *Hirondelles* favorites ne m'entraînent-elles pas à une sorte de profanation lorsque, après le

couplet trop tendre peut-être où elles figurent, elles me font traduire le vœu de véritable misanthrope qu'elles ont inspiré à saint Grégoire de Nazianze?

Ἤθελον ἠὲ πέλεια ταναύπτερος, ἠὲ χελιδὼν
Ἔμμεναι, κ. τ. λ.

« Je voudrais être, dit-il, une colombe rapide, ou « une hirondelle, pour fuir dans un désert l'approche « des humains, et pour y vivre au jour le jour sans « chagrin, sans travail, sans soucis, en commun « avec les hôtes des bois, compagnie plus sûre que « celle des hommes. »

Je suis assez porté à croire que des Pappas et des Caloyers, auteurs ou inspirateurs anonymes de plusieurs des chansons et des distiques populaires, en ont puisé parfois la pensée ou l'image dominante dans les productions du saint poëte. Souvent, en lisant ses méditations mélancoliques et ses pieuses élégies, il me semble entendre, en style rehaussé, les accents de la muse moderne; et ce rapprochement de deux idiomes si semblables me fait partager l'illusion que donnent à Vénus, dans la Lusiade, les langues latine et portugaise.

E na lingua, na qual quando imagina,
Com pouca corrupçâo crê que he latina.
Camões, *Lus.*, ch. 1, st. 33.

La scène vulgaire du *Voyageur*, qui revient de la terre lointaine, retrace dans sa vivacité la haine des pays étrangers, sentiment profond et inné chez les Grecs..... La compatissante blanchisseuse était-elle parmi ces jeunes filles de Naxos que je vis à mon retour de la montagne de Jupiter et de la fontaine d'Ariane?...

Je passais lentement près de leur lavoir quand une d'elles interrompit son labeur, et dit, croyant n'être comprise que de ses compagnes : « Cet étranger « est pâle et a l'air fatigué; il descend peut-être de « Dia la montagne. — Oui, jeunes filles, je viens de bien loin, et je suis un peu las. » Après un moment de surprise, « Tiens, me dirent-elles, voilà des « oranges, et un bloc de marbre pour t'asseoir à « l'ombre de ce platane. » J'acceptai cette hospitalité improvisée, et la conversation s'engagea. — C'est bien ennuyeux de laver ainsi tout le jour, n'est-ce pas? — « Mais non, c'est moins ennuyeux « que tes courses au grand soleil dans nos monta- « gnes, pour n'en rapporter que des pierres de la « grotte. En été, c'est presque un bain; on s'ar- « rête pour causer, et c'est là qu'on apprend toutes « les nouvelles du village. Puis on chante. » — Êtes-vous donc toujours seules? et vos frères ne viennent-ils jamais avec vous? — « Que viendraient-ils faire « ici? » — Se reposer, et vous regarder comme moi, — ici, un sourire parcourut tout le rang; et la

plus hardie répondit : « Ils ont bien assez de toute « la soirée pour nous voir. » — J'insistai. — Mais les frères des unes peuvent rencontrer ici les sœurs des autres. — Le rire redoubla, et la même laveuse me dit : « On voit bien que tu es étranger ; tu prononces, « comme tous les Francs, des paroles qui amusent « et qui trompent. »

Je me levai. — Adieu, *koritzia-mou* (mes chères jeunes filles)! puissiez-vous, en retournant à la maison, trouver sur votre chemin quelqu'un de vos frères pour vous aider à rapporter votre fardeau! — Et, comme on riait encore, on me cria : « Et toi, « *Xéné-mou* (mon cher étranger), puisses-tu trouver en « ton chemin une trompeuse qui te punisse de rire « aux dépens des pauvres filles de Naxie! » — Je retrouve ce dialogue sur le carnet qui ne me quitta jamais pendant ce voyage oriental, dont les moindres particularités plaisent tant à ma mémoire.

Ζ΄.

ΤΡΑΓΟΥΔΙ ΤΩΝ ΝΑΥΤΩΝ.

Μαῦρα μου μάτια καὶ γλυκὰ,
Διατί μοῦ πιάσετε κακία;

Πουλάκι μου, ὅταν ἔρχεσαι
Σὰν ἄγγελος μὲ φαίνεσαι.

(Καράβιμου, καράβιμου,
'ς ἐσὲν ἔχω τὰ θάρρημου.)

Ἀλησμονῶ καὶ πολλὴ ἀλλὴ,
Ξενιτευμένο μου πουλί.

Ἔλα, πουλί μου, μὴν ἀργῇς,
Τὸν δρόμο ν' ἄρθῃς νὰ μὲ δῇς.

Ἔλα, πουλίμου, θαρρετὰ,
Καὶ ὁ νοῦς μου σὲ χαιρετᾷ.

VII.

CHANSON DES MARINIERS.

O mes yeux noirs et doux, pourquoi vous fâchez-vous contre moi?

Quand vous êtes arrivée, mon petit oiseau, vous m'êtes apparue telle qu'un ange.

(O mon vaisseau, mon vaisseau, je n'ai plus d'espoir qu'en toi.)

J'oublie beaucoup d'autres amours pour vous, mon amour absent.

O venez, mon oiseau, ne tardez pas! Mettez-vous en route pour me voir.

Allons, courage, mon oiseau, venez! et tout mon cœur vous salue de loin.

(Καράβιμου τῶν καραβιῶν,
Στολίδι τῶν παλληκαριῶν.)

Ἂν δὲν τὰ λέγω ἀληθινὰ,
Βάλε, νὰ μ' ἔλθ' εἰς τὴν καρδιά.

Σερδίκιοϊ, ὄμορφο χοριὸ,
Τὸν ἔρημόν σου δὲν φοβῶ.

(Καράβιμου βενέτικο,
Μὴν εἶσαι χιανέτικο.)

Νὰ διές την νὰ τὴν ἄχαρη,
Εἶναι γλυκειὰ σὰν ζάχαρη.

(Καράβι καραβίσεται,
Καὶ 'π' ἀγάπα γνωρίσεται.)

Προβάλετε, προβάλετε,
μάτια ποῦ μὲ λολάνετε.

Ὅλος καϊμός μου εἶναι αὐτός.
Τς' ἀγάπης ἀναστεναγμός.

(O vaisseau des vaisseaux, tu es l'honneur de tes Palicares.)

Si je ne dis pas la vérité, frappez-moi d'un coup qui m'arrive au cœur.

Serdi-Keui, tu es un beau village, et je ne crains pas ta solitude.

(O mon vaisseau de Venise, ne va pas te faire renégat!)

Vois cette ingrate, elle est douce comme du sucre.

(Le navire est fait pour naviguer, et l'amour pour se montrer.)

Avancez-vous à la fenêtre, avancez-vous, beaux yeux qui me rendez fou!

Tout mon chagrin n'est que cela : un profond soupir d'amour!

CHANSON DES MARINIERS.

COMMENTAIRE.

Au printemps de 1818, un navire grec, se hissant sur ses câbles, remontait lentement les courants du Bosphore devant Thérapia, pour atteindre le golfe profond, *Buyuk-déré*, et de là passer dans la mer Noire, quand une forte brise du nord vint arrêter sa manœuvre. Il jeta l'ancre sous mes fenêtres; et bientôt j'entendis les matelots, réunis sur le pont pour le repas, chanter l'un après l'autre, et parfois tous ensemble, cette composition nautique, tout entrecoupée de soupirs amoureux et d'invocations au vaisseau, seconde passion du marin. Ces vers informes, dont j'eus quelque peine à régulariser la mesure parfois un peu forcée, ont toute l'apparence d'un impromptu. C'est sans doute l'inspiration de

l'équipage d'un vaisseau à l'ancre, ou emporté par une brise favorable; alors, chacun à son tour chante sur le même air, et pour le même refrain. Quand le vent est de travers et la mer houleuse, le matelot chante encore, mais pour lui seul et isolément.

Serdi-keui est un hameau du Bosphore qui borde la rade effilée de Sténia, asile imperturbable des navires grecs. C'est là qu'ils se reposent de l'orage, et qu'ils attendent le vent le plus favorable pour affronter l'Euxin. La fontaine de Serdi-kéui, où j'ai si souvent puisé sans songer à ses magiques effets, est célèbre dans les traditions populaires, parce que ses eaux éteignent l'amour. (*Voir plus bas* le distique n° 6 de la 4^{e} section.)

Η'.

ΝΑΝΝΑΡΙΣΜΑ.

Ἔλα, ὕπνε, κ' ἔπαρέ το,
Ἔλα κι' ἀποκοίμισέ το,
Νὰ τὸ πᾶς στ' Ἀγᾶ ἀμπόλια,
Καὶ στ' Ἀγᾶ τὰ περιβόλια,
Νὰ τὸ δῶσ' Ἀγᾶς σταφύλι,
Κ' ἡ Ἀγάδηνα τὸ ῥόδι,
Καὶ ἡ σκλάβα τὸ μυκῆκι.
Νάνι, τὸ πουλί μου, νάνι. —

VIII.

CHANT DES NOURRICES.

Viens, sommeil, viens le prendre;
Viens, sommeil, viens l'endormir.
Emporte-le dans les vignes de l'Aga,
Emporte-le dans les jardins de l'Aga.
L'Aga lui donnera du raisin;
La femme de l'Aga, des roses,
Et sa servante, des crêpes.
Fais dodo, mon fils, fais dodo.

CHANT DES NOURRICES.

COMMENTAIRE.

J'ai déjà, dans l'introduction, traité du *Nannarisme* à propos d'un passage de Théocrite où les savants ont voulu, peut-être malgré l'auteur, reconnaître le type de la chanson des nourrices antiques et modernes. J'ai quelque raison de penser que les nourrices en Orient chantent beaucoup plus qu'ailleurs, puisqu'il m'eût été facile de joindre à ce fragment de nombreux échantillons de leur savoir-faire. Faut-il en conclure que les poupons grecs sont plus difficiles à endormir? J'ai craint, en tout cas, qu'il n'en fût pas de même de mes lecteurs; et, sans plus approfondir le sujet, je me borne à citer une *Anannarédra*, chanson de berceuse, que j'ai recueillie dans l'île de Corse, et qui, dans son patois italien ou sicilien à demi, ressemble au chant grec par le titre comme par l'expression :

« Nininnà la mia diletta,
« Nininnà la mia speranza :
« Siete voi la mia barchetta,
« Che cammina con baldanza,
« Chiglia che non teme venti,
« Ni tempeste di lu mari...
« Addormentati per poco,
« Fate voi la ninnanì.

« Quando saréti majori,
« Passereti per li piani,
« L'erbi turneranni fiori,
« D'olio saran li funtani.
« Turnera balsami fini
« Tutta l'aqua di lu mari...
« Addormentati per poco,
« Fate voi la ninnanì.

« Faites nono, ma chérie; faites nono, mon espé-
« rance : vous êtes ma petite nacelle qui navigue avec
« audace ; poupe qui ne craint ni les vents, ni les
« orages de la mer. — Endors-toi un moment, faites
« donc nono, faites nono.

« Quand vous serez plus grande, et que vous
« passerez au milieu des plaines, les herbes devien-
« dront des fleurs, les fontaines de l'huile, et toute
« l'eau de la mer sera changée en baume précieux.
« — Endors-toi un moment. Faites donc nono, faites
« nono. »

Θ'.

Ο ΛΗΣΤΗΣ.

Τὰ ζῶά μου ἀργὰ
Μ' ἐμὲ περνοῦσαν τὰ βουνὰ,
Ταῖς λιάκουραις καὶ τοὺς δρυμοὺς
Καὶ τοὺς στεναγμούς.
Κι' ἐξαίφνης παρευθὺς
Βλέπω λῃστὴν μὲ τὸ σπαθὶ,
Στεκόμενον εἰς τὰ νερὰ
Ἐκεῖ 'ς τὰ δρυσερά.
Οἴμοι! τί ἔχω νὰ γενῶ,
Φοβοῦμαι μήπως καὶ χαθῶ
Ἐδὼ εἰς τὸ βουνό.

Ἀλλὰ τὸ σοβαρὸν
Ἀγέροχον καὶ τρομερὸν,
Ἦφος τ' ἀνδρὸς καὶ τὸ κορμὶ,
Μ' ἔσφαξε 'ς τὴν ψυχήν.

IX.

LE BRIGAND.

Mes bêtes montaient lentement avec moi la montagne au milieu des défilés, des forêts et des ravins : et voilà que tout à coup j'aperçois un voleur, le sabre à la main, posté près du ruisseau, là, dans ces fourrés humides.

Hélas ! que vais-je devenir? J'ai bien peur d'être perdu pour jamais dans cette montagne.

La mine sévère, sauvage et effrayante de cet homme, comme sa haute taille, m'ont fait frissonner jusqu'au fond de l'âme; et tout aussitôt six

Κι' ἐκεῖ ἀπ' τὰ κλαδιὰ,
Εὐγῆκαν ἓξ ἑπτὰ παιδιὰ,
Μ' ἐνδύματα πολλὰ λερὰ,
Καὶ μὲ σπαθιὰ γυμνά.
Φρίκη 'ς ἐμὲ τὸν δυστυχῆ,
Ὅστις εὑρέθηκα ἐκεῖ
Εἰς τὴν αὐτὴν στιγμή.

Κι' εὐθὺς μὲ τὸν λῃστὴν,
Ὁρμοῦν 'ς ἐμὲ ὡς ἀετοὶ,
Τὰ χεριά μου εἰς τὰ κλαδιὰ,
Ἔδεσαν ταπεινά.
Πλὴν σὰν παρακαλῇς,
Ποσῶς δὲν πείθετ' ὁ λῃστὴς,
Ὡς τύραννος προστάζ' εὐθὺς
Διὰ νὰ ἐκδυθῇς.
Οἴμοι! κ. τ. λ.

Σοῦ βάζει καὶ φρουρὰν,
Ἕναν ἀχρεῖον μαχαιρᾶν·
Καὶ σοῦ ζητεῖ δι' ἐξαγορὰ,
Πέντε πουγκιὰ φλωριά.
Φρίκη σ' ἐμὲ, κ. τ. λ.

ou sept grands garçons sont sortis du bois, vêtus très-salement, et le sabre nu.

Ah ! malheureux ! malheureux ! Quel effroi de me trouver là en un tel moment !

Ils se précipitent sur moi comme des aigles, avec le voleur, et ils attachent fortement mes mains avec des branches d'arbres. Puis, si vous vous adressez à lui pour essayer de l'attendrir, il ordonne, en vrai tyran, que l'on vous dépouille.

Hélas ! que vais-je devenir ? J'ai bien peur d'être là pour jamais perdu dans cette montagne.

Il vous donne en garde à quelque horrible épée, et vous demande pour rançon cinq bourses d'or.

Ah ! malheureux ! malheureux ! Quel effroi de me trouver là en un tel moment !

LE BRIGAND.

COMMENTAIRE.

La cupidité du marchand et sa frayeur sont peintes au naturel dans cette chanson, dont le refrain, γύρισμα, est si lamentable. Il est à remarquer qu'il ne s'agit pas ici de Klephtes, mais de véritables détrousseurs de passants, de voleurs de grand chemin, comme on pourrait dire s'il y avait des grandes routes dans les montagnes de la Turquie; et pourtant l'intérêt s'attache bien plus au chef des brigands, qu'au négociant dévalisé.

« Ce négociant, » me disait le Grec qui m'a donné cette chanson, « manquait de prudence. Quand on « veut traverser les montagnes de l'Albanie, ou les « déserts des sables arabes, il faut faire d'avance la

« part du voleur, et ne pas oublier le vieux pro-
« verbe : »

« Au voleur comme au puissant, il faut tribut. »

Τοῦ κλέφτου καὶ τοῦ δυναστοῦ καθένας τοὺς χρωστάει.

C'est donc par exception que dans ce proverbe le mot *klephte* signifie *voleur* : en général, se faire klephte, gagner les montagnes, c'est se déclarer indépendant. Ces montagnes, ce sont le Pinde, les chaînes de l'Épire, surtout l'Olympe.

« Je suis le vieil Olympe, si renommé dans le
« monde; j'ai quarante-deux cîmes et soixante-deux
« sources; chaque source est un étendard, chaque
« rameau est un klephte. »

Ἐγ' εἶμ' ὁ γέρος Ὄλυμπος, στὸν κόσμον 'ξακουσμένος,
Ἔχω σαράντα δυὸ κορφαῖς, ἑξῆντα δυὸ βρυσούλαις·
Πᾶσα βρυσὴ καὶ φλάμπουρον, κάθε κλαδὶ καὶ κλέφτης.

Ι'.

Ο ΙΠΠΕΥΣ.

Α'.

Σ' τὴν μέσην τὸ σπαθί μου;
Τὸ ἄλογο μάζη μου,
Καὶ σὰν πουλὶ πετῶ·
Σὰν ρίψω τὸ τουφέκι,
Ἡ τύχη τί μὲ πλέκει
Ποτὲ μου δὲν ρωτῶ.

Β'.

Ἂν τώρα θέλ' ἡ τύχη
Τὸ βόλι νὰ μὲ τύχῃ,
Καλὰ τὸ καρτερῶ.
Ἂν αὔρι' ὅμως θέλῃ
Καὶ τότε δέν με μέλλει,
Κἀν τώρα θὰ χαρῶ.

X.

LE CAVALIER.

1.

Un sabre à la ceinture, mon cheval avec moi, je vole comme un oiseau; et, pourvu que je décharge mon fusil, je ne demande pas à la fortune ce qu'elle me garde.

2.

Si la destinée veut que je rencontre une balle maintenant, je l'attends de pied ferme. Si elle me la réserve pour demain, jusqu'alors je ne m'en soucie; et je ne me réjouis pas moins aujourd'hui.

Γ'.

Αὐτὸς ἂν κολακεύῃ,
Κι' ὁ ἄλλος ἂν δουλεύῃ
Κι' ὁ τρίτος τυραννεῖ.
Δὲν εἶν' ὁ στρατιώτης
Ἢ δοῦλος ἢ δεσπότης,
Κ' ἐλεύθερα φρονεῖ.

Δ'.

Ὅταν μὲ γνέφουν κόποι,
Ὅταν βροντᾷ τὸ τόπι,
Γελῶ καὶ τραγουδῶ.
Κι' ἀπάνω ς' τ' ἄλογό μου
Τοῦ σκοτεινοῦ μας δρόμου,
Τὰ βάραθρα πηδῶ.

Ε'.

Ὁ κόσμος ἐδικός μου,
Κ' ἐγὼ εἶμαι τοῦ κόσμου,
Καὶ ὡς περνᾷ περνῶ.
Καὶ 'ς ὅλα τὰ συμβάντα
Ἐμπρός μου βλέπω πάντα,
Κι' ὀπίσω δὲν γυρνῶ.

3.

Si celui-ci est un flatteur, si cet autre est un esclave, et le troisième un tyran; le guerrier n'est ni serviteur, ni maître : il est indépendant; il est libre.

4.

Quand les coups de sabre m'appellent, quand le canon gronde, je chante et je ris : sur mon cheval je brave et je franchis les précipices de nos routes les plus ténébreuses.

5.

Le monde m'appartient, et j'appartiens au monde; je vais comme il va. En toute rencontre, je regarde toujours en avant et ne retourne jamais en arrière.

ς'.

Μὴν κλαῖς, ὡραία κόρη,
Ὀπίσ' ἀπὸ τὰ ὄρη
Ὁ δρόμος μ' ὁδηγεῖ.
Παντοῦ ὡραῖες βρίσκω,
Καὶ πούποτε δὲν μνίσκω,
Πατρίς μου εἶν' ἡ γῆ.

Ζ'.

Μιὰ τουφεκιὰ σφυρίζει,
Ὁ Χάρος δρεπανίζει,
Βουκέφαλ' ἐμπροστά.
Μολύβια ὅταν βρέχῃ,
Τὸ αἷμα ὅταν τρέχῃ,
Ἐμπρός! ποιὸς μὲ βαστᾷ;

Η'.

Κι' ἂν ἔρθας' ἡ ἡμέρα
Ποῦ θὰ σφυρίζ' ἡ σφαῖρα
Σ' τῆς μάχης τὴν βοήν.
Γελῶντας ὡς γελοῦσα,
Πεθαίνωντας ὡς ζοῦσα
Ἀφήνω τὴν ζοήν.

6.

Ne pleure pas, ma belle enfant, parce que ma route me conduit loin de nos montagnes; je trouve des belles partout, et ne m'arrête nulle part. Ma patrie, c'est la terre entière.

7.

La fusillade siffle; Charon promène sa faux. Bucéphale, en avant! Quand il pleut des balles, quand le sang coule, en avant! Qui donc pourrait m'arrêter?

8.

Et si le jour arrive où le monde doit finir au bruit de la bataille; riant comme j'ai toujours ri, mourant comme j'ai toujours vécu, je dirai adieu à la vie.

ΙΑ'.

Η ΑΝΟΙΞΙΣ.

Τὴν γλυκυτάτην ἄνοιξιν πάντοτε τὴν στολίζουν
Καὶ τόσαι ἄλλαι ἐν ταὐτῷ χάριτες καλλωπίζουν.
Βλέπεις εἰς κάμπους καὶ βουνὰ, ὡραίας πρασινάδας
Κ' εἰς κάθε μέρος ἐξοχῆς φύσεως νοστιμάδας.
Φυτῶν καὶ δένδρων στολισμοὺς καὶ ἄνθη μυρισμένα,
Κι' ἄπειρες λουλουδιῶν θοργιαῖς ὡσὰν ζωγραφισμένα.
Στὰ δάση λιγυρώτατα ἀηδόνια κελαϊδοῦνε,
Ζέφυροι δροσεραῖς πνοαῖς, ὁποῦ ζωογονοῦνε.
Ἀφοῦ λοιπὸν ἡ ἄνοιξις, εὐθὺς ὁποῦ ἐμβαίνει,
Μὲ μύρια χαροποιὰ ὅλο τὸ πᾶν εὐφραίνει.
Πρέπει καὶ κάθε μιὰ καρδιὰ ν' ἀνοίξῃ σφαλισμένη,
Κι' ἄλλον ἁρμοδιώτερον καιρὸν ἂς μὴ προσμένῃ.

XI.

LE PRINTEMPS.

Voici le plus doux printemps, celui que toutes les grâces réunies ornent et embellissent! Voyez dans les plaines et sur les collines la verdure éclater, et partout les faveurs de la plus riche nature; partout, les parures embaumées des plantes et des arbres; partout, les couleurs si variées qui peignent les fleurs. Les rossignols enchantent les forêts de leurs voix harmonieuses, et les zéphyrs fécondent nos campagnes de leurs souffles humides.

Puisque, dès qu'il paraît, le printemps réjouit l'univers de ses mille présents, ouvrons-lui donc aussi nos cœurs fermés jusqu'ici, et n'attendons pas de saison plus favorable.

Τ' ἄψυχα καὶ τ' ἀναίσθητα φαίνονται πῶς γελοῦναι.
Καὶ πιὰ νὰ μὴν αἰσθάνωνται τὰ ζωντανὰ 'μποροῦναι.
Ἂς παύσῃ κἂν εἰς τὸ ἑξῆς μελαγχολίας πλάνη,
Κ' ἴσως κ' ἡ τύχη ἐντραπῇ, καὶ 'πῇ μονάχη, φθάνει.
Ἂν ἔχ' αὐτὴ στὸ χέρι τῆς ταῖς λύπαις μόν' νὰ φέρῃ,
Καὶ τὸ νὰ μὴ λυπούμεθα ἦν στὸ δικόν μας χέρι.
Κι' ὅτι λογῆς τ' ἀνθρώπινα ὅλα αὐτὴ τὰ παίζει,
Κι' αὐτὴν καθ' ἕνας ἂς γελᾷ, καὶ ἂς τὴν περιπαίζῃ.

Quand les objets inanimés et insensibles semblent sourire, comment les êtres animés ne seraient-ils pas sensibles aussi?

Cessons désormais de nous livrer à la mélancolie; peut-être la fortune rougira de nous poursuivre, et dira d'elle-même : « C'est assez. »

S'il dépend d'elle de ne nous apporter que des chagrins, il dépend aussi de nous de ne pas les accueillir : et quand elle se rit de l'humanité, pourquoi donc à notre tour ne pas rire d'elle?

LE CAVALIER.

COMMENTAIRE.

L'auteur très-civilisé de ce chant devenu populaire avait certainement lu nos célèbres chansons guerrières des armées de Fontenoy et d'Austerlitz. Celle-ci ne cède à aucune autre en verve ou en gaieté insouciante et philosophique. La poésie en est vive et pressée; on pourrait dire d'elle qu'elle a des moustaches, si la moustache n'était pas en Grèce un attribut bien moins militaire que civil.

LE PRINTEMPS.

COMMENTAIRE.

Encore une inspiration philosophique! Mais celle-ci n'a rien de guerrier. Elle s'empare des beautés de la nature, qu'elle retrace avec complaisance. C'est une production de l'Athènes moderne, où l'on reconnaît le tour, et même de temps en temps les expressions de quelques poëtes de l'Anthologie, ennemis jurés de la *fortune* par état, et ligués par dépit contre la *destinée;* c'est le même mot (Τύχη).

ΙΒ'.

Η ΩΡΑΙΑ ΤΟΥ ΧΙΟΥ.

Εἰς τοῦ βουνοῦ τοὺς πρόποδας, στὴν λάμψιν τῆς σελήνης,
'ς τὴν σιωπὴν τῆς μοναξιᾶς καὶ τῆς τερπνῆς γαλήνης,
Μία ὡραία 'κάθητο εἰς ἕνα πεζουλάκι,
Στὰ γόνατά της ἔχουσα ἕνα μικρὸν σκυλάκι.
Καὶ τὴν κιθάραν παίζουσα μὲ μέλος συμφονοῦσε,
Φωνήν της τὴν ἀγγελικὴν, γλυκὰ ἐτραγῳδοῦσε.
Ἂς ἤμουνε κιθάρα σου, ἂς ἤμουνε σκυλίσου,
Ἂς ἤμουνε, ἂς ἤμουνε φίλος καὶ ἐραστής σου.

XII.

LA BELLE DE SCIO.

Au pied de la colline, à la lueur de la lune, dans le silence de la solitude et le calme de la mer, une belle est assise sur un petit banc de pierre, et tient sur ses genoux un petit chien.

Elle accompagne son chant de sa guitare, et fait entendre une voix angélique. Oh! que ne suis-je ta guitare! Que ne suis-je ton petit chien! Que ne suis-je, oh! que ne suis-je surtout ton amant aimé!

LA BELLE DE SCIO.

COMMENTAIRE.

Je vois encore dans le miroir de ma mémoire, si fidèle pour les images helléniques, ce petit tableau tel qu'il m'est apparu à Scio. Aux rayons de la lune, qui répand une si douce lueur dans ces régions asiatiques, aux derniers bruits que la mer apaisée jette sur la plage, les filles de Scio venaient, sur le banc de pierre dressé à la porte de leur maison, écouter les plaintes et les déclarations d'amour des jeunes hommes, quelquefois mêler leurs voix aux chants

passionnés, au son du téorbe ou de la mandoline : or cette chanson n'est qu'un des soupirs recueillis au milieu de ces coutumes, qui proclamaient au loin l'antique réputation d'innocence attribuée, dans toutes les époques, aux belles habitantes de l'île devenue si misérable.

ΙΓ'.

ΤΟ ΑΗΔΟΝΙ ΚΑΙ ΤΟ ΡΟΔΟΝ.

Τὸ ἐρωτικὸν ἀηδόνι, τὸ πουλάκι τῆς αὐγῆς,
Μῆνας δέκα σιωπαίνει, τῆς μελόδους του φωνῆς·
Εὐθὺς ὅμως ὁποῦ νιόσει, τῆς ἀνοίξεως καιρὸν,
Πρασινάδας εἰς τὰ δένδρα καὶ μουρμουριτὸν νερῶν,
Τὴν ὑπομονήν του χάνει, στὴν φωλεάν του δὲν χωρεῖ,
Καὶ τὸν ἔρωτα νὰ κρύψῃ πάσχει πλὴν δὲν ἠμπορεῖ.
Καὶ χαρίεν ἄνθος κράζει, τῶν ἐρώτων ἡ φωλιὰ,
Καὶ τοῦ πάθους του αἰτία, μὲ τρεμουλιασθὴν λαλιά·
Καὶ ἐκεῖ ὁποῦ στενάζει, τελευταῖον θεωρεῖ,
Ῥόδον ὁποῦ τὸ προσμένει, κι' ὅλον ἕνα καρτερεῖ.
Στιγμὴν πλιὰ δὲν ὑπομένει παντελῶς δὲν σταματᾶ,
Ὅλον ἐνθουσιασμένον εἰς τὸ ῥόδον τοῦ πετᾶ.
Τί καρδιὰν ὅμως νὰ κάμῃ τὰς ἀκάνθας σὰν ἰδῇ,
Ὡς σπαθιὰ ξεγυμνωμένα εἰς τοῦ ῥόδου τὸ κλαδί.

XIII.

LE ROSSIGNOL ET LA ROSE.

L'amoureux rossignol, l'oiseau de l'aurore, fait taire pendant dix mois sa voix harmonieuse.

Mais dès qu'il sent arriver le printemps, dès que la verdure revient aux arbres, et aux eaux le murmure, il perd patience, quitte son abri, et ne peut plus dissimuler sa passion.

D'une voix tremblante, il appelle la fleur gracieuse, nid des amours et cause de sa souffrance : et là où il gémit, il aperçoit enfin la rose qui l'attend, et n'attend que lui.

Il n'hésite plus, il ne perd pas une minute, et, dans son enthousiasme, il vole vers elle. Mais que devient-il, quand il voit les épines entourer la tige comme des glaives hors du fourreau?

Μὲ τὸ κεντρωμένον στῆθος, μὲ πληγὴν εἰς τὴν καρδιὰν,
Μακρυὰ ἀπὸ τὸ ῥόδον, νὰ τοῦ λέγουν μακρυά.
Στάσου ἀηδονάκι μ' στάσου, ποῦ θαῤῥεῖς πῶς καταντᾷς,
Τὰς ἀκάνθας καὶ τὰ βέλη, τὸν ἐχθρὸν νὰ ἀπαντᾷς.
Διατί λόγον δὲν ἀκούεις, 'ς τοὺς κινδύνους μόν' τολμᾷς,
Ἀπ' τὸ πάθος τυφλωμένον, εἰς τὸ ῥόδον σου ὁρμᾷς.
Τὰ ἐμπόδια δὲν βλέπεις, μόν' μ' ἁπλότητα θαῤῥεῖς,
Τὸ ποθούμενον πῶς μέλλεις ἀκολύτως νὰ χαρῇς.
Τότε πιὰ τὴν μουσικήν του, εἰς τὸ πένθος τὴν γυρνᾷ,
Καὶ μακρόθεν τὸ καυμένον, στέκει μόνον καὶ θρηνᾷ.
Ἡ καρδιά του αἷμα στάζει, ἔνδοθεν αὐτὸ λαλεῖ,
Μὲ τὸ πένθιμόν του σχῆμα, σιωποῦν παρακαλεῖ.
Καὶ τὸ βλέμμα του τὸ τρέπει, εἰς τῆς τύχης τὸν τροχὸν
Δὲν 'μπορεῖ νὰ ὑποφέρῃ τὸ νὰ ἦναι μοναχόν.

L'âme désolée, le cœur blessé, il les entend lui dire : « Loin de la rose, loin d'ici! »

— Arrête, cher petit rossignol, arrête! Que vas-tu faire? Ces épines et ces dards que tu braves, c'est l'ennemi. Pourquoi ne pas écouter la raison? Pourquoi braver les périls? Aveuglé par l'amour, tu te précipites vers ta rose. Tu ne vois pas les obstacles; et tu crois, dans ta simplicité, que tu vas atteindre sans empêchement le but de tes désirs. —

Alors sa voix n'a plus d'harmonie que pour la douleur. L'infortuné se tient éloigné, seul, et se lamente. Son sang se refroidit; son cœur chante encore en lui-même; il demande à ses maux de cesser; et, tournant son regard vers la roue de la destinée, il succombe à son isolement.

LE ROSSIGNOL ET LA ROSE.

COMMENTAIRE.

Autre imitation de la poésie asiatique. C'est une de ces mille aventures des amours de la rose, « sultane du rossignol, » comme l'appelle lord Byron, aussi répandues en Arabie, s'il faut en croire lady Montague, que les vers d'Ovide le sont parmi nous. Ici l'auteur semble s'être caché lui-même sous l'allégorique rossignol, pour se lamenter des obstacles qui le séparent de sa bien-aimée, et pour mieux ex-

primer toute l'ardeur de sa passion. Ainsi le poëte Hafiz a dit du Bulbul :

« Gémis, ô rossignol, si, comme moi, tu es « éloigné de ton amie; — car nous sommes deux « amants infortunés, et notre sort commun est de « nous plaindre. »

Je possède encore, tracées par la main de la Cokonitsa Phroso, ces infortunes classiques du Rossignol. A la fin de ma tâche littéraire, puis-je espérer que mon lecteur n'en aura pas oublié le début, et qu'il comprendra tout le prix qu'a pour moi cet autographe?

ΙΔ΄.

Η ΠΕΡΙΣΤΕΡΑ.

Ὦ κόρη γλυκυτάτη,
Ὡραία περιστερὰ,
Πῶς εἶσε 'σφαλισμένη
Τόσον λυπητερά;
—Βέβαια σφαλισμένη
Μέσα εἰς τὸ κλουβὶ,
Μὲ σίδηρα τριγύρω
Σὰν νἄσουνε πουλί. —
Ποθῶ κι' ἐπιθυμοῦσα
Ὡραία περιστερὰ,
Τὰ σίδηρα νὰ σποῦσα,
Νὰ 'βγῇς ἀπ' τὴν σκλαβιά.

XIV.

LA COLOMBE.

O ma douce jeune fille,
Charmante colombe,
Comment es-tu renfermée
Si tristement?
— Oh vraiment renfermée
Dans ma cage!
Je me remue sous mes barreaux,
Comme si j'étais un oiseau. —
Je veux et j'ai souhaité
Belle colombe,
Briser tes fers
Et te rendre la liberté.

Ποθῶ κι' ἐπιθυμοῦσα
Πουλί μου τρυφερὸν,
Μὰ τί 'μπορῶ νὰ κάμω
Παρὰ μὲ τὸν καιρόν;
Λοιπὸν παρακαλῶ σε,
Λάβε ὑπομονὴν,
Ὥστε νὰ ἔλθ' ἡ ὥρα
Κι' ἐκείνη ἡ στιγμή.
Θάνατον μὴ φοβῆσαι,
Γονεῖς μὴ λυπηθῇς,
Χαρούμενη νὰ ἦσαι
Κ' ἐμένα νὰ ποθῇς.

Je l'ai voulu et souhaité,
O mon tendre oiseau!
Mais que puis-je faire
Par le temps qui court?
Ainsi donc, je t'en prie,
Prends patience,
Jusqu'à ce que l'heure arrive
Et le moment favorable.
Ne redoute pas la mort;
Ne regrette pas tes parents :
Avec moi, tu seras
Contente et heureuse.

LA COLOMBE.

COMMENTAIRE.

La colombe, emblème de tendresse et de douceur, est ici l'oiseau familier des villes, et non le ramier sauvage des montagnes; et c'est, en effet, sous le titre de chanson de la plaine, que ces vers me furent communiqués par un de mes jeunes amis du Phanar. « Rien de plus facile, me disait-il, que de « retracer le pays originel de nos chants populaires, « et de distinguer, dans leurs expressions ou leur « allure, les produits des monts ou des campagnes, « des îles ou du continent. Ici, il s'agit d'un enlève- « ment. Or, les coutumes des Klephtes et des habi-

« tants des hauts lieux n'admettent pas ces procédés « d'un siècle corrupteur. »

Presque partout les montagnes sont l'asile de la pudeur et de la vertu. J'appelle en témoignage nos Béarnais, colons des Pyrénées, célèbres entre toutes les peuplades françaises par la pureté de leurs mœurs et leur longévité.

Dans une des soirées passées au pied du mont Olympe, où j'apprenais si doucement le grec, je soumis ces vers à Zoïtsa, qui voulut aussitôt les écrire en traits fins, rapides et presque illisibles, en même temps qu'elle riait de l'écriture lente, grosse et moulée dont je me servais pour imiter les caractères imprimés.

ΙΕ'.

ΤΡΑΓΟΥΔΙ ΕΙΣ ΕΑΡ.

Ὢ ζωογόνε ἄνοιξις, χαριεστάτη ὥρα,
Νεότης τοῦ ἐνιαυτοῦ, τῆς φύσεως ὀπώρα!
Οἱ εὐκραεῖς σου ζέφυροι, ὡς ἐκλεκτοὶ ζωγράφοι,
Πολυειδῶς ἐποίκιλαν τὸ δροσερὸν χωράφι.
Μοσχοβολεῖ ἡ δύοσμος, βασιλικὸς μυρίζει,
Εἰς τὸν ἀέρα φέρεται καὶ τὸν ἀρωματίζει.
Ὁ οὐρανὸς ἐγέλασεν, ἡ θάλασσα ἐχάρη,
Θεία φαιδρότης πρόδηλος εἰς ὅλα ἐνεσπάρη.
Οἱ ναῦται εἰς τὰ πλοῖά των τὴν ἄγκυραν ἐπῆραν.
Κ' εὐτυχῶς ἁρμενίζοντες ἀσμένως παίζουν λύραν.

XV.

CHANT AU PRINTEMPS.

O printemps qui donnes la vie, saison favorite de la nature, charmante jeunesse de l'année! tes zéphyrs féconds, comme des peintres habiles, émaillent de mille couleurs les champs humides de rosée. La marjolaine parfume l'air, le basilic l'embaume : le ciel rit, la mer étincelle. Une divine sérénité s'étend et se manifeste au loin. Les matelots ont retiré leurs ancres à bord; et, déployant leurs voiles heureuses, ils font résonner leurs lyres inspirées.

CHANT AU PRINTEMPS.

COMMENTAIRE.

Voici une véritable ode au printemps, presque digne d'Anacréon. Le Grec de Kourou-Tschesmé à qui on l'attribuait n'a pu être un homme illettré, ni un marin d'un rang vulgaire : je le soupçonne d'avoir eu sous la main la description assez peu connue d'une peinture du printemps qui, sous Manuel Paléologue, faisait à Constantinople l'ornement du palais impérial. Ce prince lui-même, émule de Philostrate, le Winckelmann de l'antiquité, en est l'auteur. On y remarque en prose les mêmes images et, pour ainsi dire, les mêmes mots que le poëte du Bosphore reproduit en vers rimés. C'est toujours la saison reine de l'année.

« Voilà le printemps, ses fleurs, cet air doux et se-
« rein qui se répand insensiblement autour d'elles,
« et augmente leur éclat. Par lui, les feuilles s'agi-

« tent mollement et murmurent, tandis que l'herbe « ondoie sous des haleines amies. »

Rien n'égale, en effet, la splendeur d'une journée du mois de mai au sein de Constantinople.

Le soleil se levant derrière l'Olympe pour illuminer les sept collines européennes; la montagne asiatique de Boulgourlou s'éclairant des premiers rayons; mille caïques légers sillonnant une mer unie; les grosses barques du canal de Thrace livrées à la rapidité des courants pour approcher des quais et des Bézestins; les voix de Muezzins appelant à la prière; le chant sonore et cadencé des matelots qui lèvent l'ancre; les cris des goëlands qui voltigent sur les eaux poissonneuses; tous les bruits de la ville et du port qui s'éveillent; les parfums de la végétation naissante des cyprès et des peupliers embaumant la mer, si voisine des jardins de la rive; enfin, les voiles nombreuses qui s'ouvrent aux souffles printaniers pour sortir de la rade étroite, et pour gagner les vastes parages de la Propontide : — Tout ce magique tableau se présente encore à mes yeux, tel que j'en ai si souvent joui. Et je dis, avec l'empereur Michel Paléologue : « Rien de plus gracieux à voir; « c'est bien là le printemps vainqueur de la tristesse, « ou, si vous l'aimez mieux, père de tous les plai- « sirs. (1) »

(1) Manuel Palæol., *Op.*, p. 447.

ΙΓ'.

Η ΠΑΤΡΙΣ.

Τῆς πατρίδος μου τὸ ἄσμα
Ἔχω πρῶτον εἰς τὰ χείλη,
Ἐρωμένη μου καὶ φίλη
Καὶ τροφός μου εἶν' αὐτή.

Κι' ἂν, πατρὶς, σ' ἀλησμονήσω,
Φλὸξ ῥαδία νὰ μὲ καύσῃ,
Καὶ τὸν πόδα μου νὰ θραύσῃ
Σμερδαλέος κεραυνός.

Εἰς τὸν ὕπνον μου τὴν βλέπω,
Ἐξυπνῶ, μακράν μου φεύγει·
Φεῦ τελείως δὲν μὲ θέλγει
Πόλις βάρβαρος αὐτή.

XVI.

LA PATRIE.

Oui, le chant de mon pays revient le premier sur mes lèvres. Ma patrie est mon amie, mon amante, ma nourrice aussi.

O ma patrie, si je t'oublie jamais, que la flamme aussitôt me consume! qu'un terrible coup de foudre mette mes pieds en cendres!

Je la vois dans mes songes, et quand je me réveille, son image s'enfuit. Hélas! cette ville barbare où je suis n'a pour moi nul attrait.

LA PATRIE.

COMMENTAIRE.

Le Grec qui, de l'île de Prinkipo, au sein de la Propontide, me conduisait dans l'île de Calki quand j'allais y visiter les vieux cyprès et les terrasses pittoresques du monastère de la Triade, chantait ces vers dans le port pour prendre patience et se désennuyer en attendant mon retour : je les écrivis sur mes genoux dans sa barque; et comme je n'étais pas suffisamment rassuré sur le purisme de mon matelot, je les soumis à la correction d'un littérateur grec à Constantinople, qui n'eut presque rien à y retoucher.

Un jour, comme je les lisais à un jeune Portugais envoyé de Lisbonne sur le Bosphore pour y apprendre les langues orientales; l'un et l'autre, le cœur plein du pays absent, nous observions dans ces

couplets modernes je ne sais quelle ressemblance avec le psaume qui fait tant rêver : *Super flumina Babylonis.* Et, après m'avoir récité le sonnet de Camoëns, « Brandas aguas do Tejo, » le plus mélancolique soupir qu'ait jamais inspiré l'amour de la patrie, mon ami y ajouta ces vers du même poëte dans sa sublime invocation du chant biblique :

« J'ai vu succéder au bien le mal, au mal le pire. « J'ai vu acheter à grands frais le repentir. Je n'ai vu « le bonheur nulle part, et maintenant je me vois « moi-même jetant au vent de tristes paroles : »

Vi o bem succeder mal,
E o mal muito peor.
E vi com muito trabalho
Comprar arrependimento.
Vi nenhum contentamento,
E vejo-me à mi, que espalho
Tristes palavras ao vento.

ΙΖ'.

ΠΑΡΕΛΘΟΝΤΑ ΚΑΙ ΠΑΡΟΝΤΑ.

Α. Ποιὸς εἶδε πράσινο δενδρί;

Β. Μαυρομματοῦσα καὶ ξανθή!

Α. Νὰ ἔχ' ἀσημένια φύλλα,

Β. Μαῦρα μάτια, μαῦρα φρύδια!

Α. Καὶ στὴν κόρφην μαλάγματα,

Β. Κοράσια μὲ τὰ κλαύματα!

Α. Καὶ στὴν ῥίζαν κρύαν βρύση.
Ποιὸς νὰ πιῇ, νὰ λησμονήσῃ;
Καὶ ἔσκυψα, νὰ πιῶ νερό.

Β. Μὰ τῆς ἀγάπης τὸν καϋμό!

XVII.

PRÉSENCE ET SOUVENIR.

LE PREMIER MATELOT : Avez-vous vu l'arbre vert?

LE SECOND : O belle blonde aux yeux noirs!

LE PREMIER : Qui a des feuilles d'argent,

LE SECOND : Aux yeux noirs et aux noirs sourcils!

LE PREMIER : De l'or à son sommet,

LE SECOND : Jeunes filles en larmes!

LE PREMIER : Et, à ses pieds, une fontaine où celui qui boit perd la mémoire. Je me suis baissé pour y boire,

LE SECOND : Ah! par l'amour qui me consume!

Α. Νὰ πιῶ καὶ νὰ γεμίσω,

Β. Μαῦρα μάτια νὰ φιλήσω.

Α. Μ' ἔπεσε τὸ μαντιλί μου,

Β. Πῶς καίει τὸ ἀχεῖλί μου;

Α. Τὸ βαρυξομπλιασμένο,
Μιὰ χαρὰ ἦτον τῷ καϋμένῳ!
Ἐκεῖ, ποῦ τὸ ἐκέντουσαν
Κοράσια ἐτραγῴδουσαν,
Τρία πάρθενα κοράσια,
Σὰν τοῦ Μάϊου τὰ κεράσια.

LE PREMIER : Pour y boire et pour y puiser.

LE SECOND : Laissez-moi baiser vos yeux noirs...

LE PREMIER : Mon mouchoir est tombé,

LE SECOND : Ah ! comme mes lèvres brûlent !

LE PREMIER : Mon mouchoir brodé de soie, mon mouchoir qui était ma joie à moi, pauvre malheureux! car, là où on l'avait brodé, chantaient de jeunes filles; trois jeunes filles vierges, pareilles aux cerises du mois de mai.

PRÉSENCE ET SOUVENIR.

COMMENTAIRE.

Pour bien comprendre la double chanson, il faut se rendre un compte exact de la scène telle que me l'a expliquée la Cokonitza de qui je tiens ce bizarre essai, unique peut-être dans son genre. Deux matelots la chantent, pendant qu'une jeune fille se rend à la fontaine. Le premier se plaint, en souvenir de son bonheur évanoui, d'avoir perdu le mouchoir que trois belles lui avaient brodé. Il représente le passé, et semble parler aux nuages. L'autre, qui figure le présent, cherche à lier de tendres relations avec la jeune fille marchant devant lui. Voilà le double drame.

L'heure du soir, le vaisseau à l'ancre; les deux matelots sur la rive, l'un regardant tristement les flots, comme s'ils emportaient ses plaisirs envolés, et leur jetant ses soupirs; le second, suivant des yeux la jeune fille : celle-ci, portant vide sur la hanche sa grande cruche de cuivre, et allant nonchalamment vers la fontaine où elle s'est arrêtée pour écouter; puis, l'épaule chargée de sa cruche remplie, droite et raide sous son fardeau, fuyant à pas précipités, tout en tournant la tête aux vives déclarations du chanteur : c'est un véritable tableau.

Il faut noter que ces vers, écrits comme un duo, ne se chantent pas ensemble, mais alternativement. Le premier chanteur jette son premier vers comme un défi; et, dans le second vers, le second chanteur doit improviser la rime. C'est sur deux airs dans le même ton, assez insignifiants l'un et l'autre, comme presque toutes les prétendues mélodies qui accompagnent en Grèce les textes les plus gracieux.

ΙΗ'.

Η ΣΥΜΒΟΥΛΗ.

Α'.

Νέα μου τί περιμένεις;
Τί τὰ κάλλη σου μαραίνεις;
Πότε πλέον θὰ χαρῇς;
Τὸν καιρὸν μὴ παρατρέχεις,
Θαῤῥεῖς τάχα πῶς τὸν ἔχεις
Ὡς τὸ τέλος, μὴ θαῤῥεῖς.....

Β'.

Ἡ νεότης ὡς τὰ ἄνθη
Μετ' ὀλίγον ἐμαράνθη,
Καὶ παρέρχεται, κυρά.
Ὡς τὰ ῥόδα τὰ ὡραῖα
Ὅπου σήμερον ἀκμαῖα,
Κι' αὔριον εἶναι ξηρά.

XVIII.

LE CONSEIL.

1.

Qu'attendez-vous, ma jeune amie? Pourquoi laisser se flétrir vos charmes? Pourquoi fuir le plaisir? Méfiez-vous du temps. Quand on croit le tenir pour longtemps, il échappe...

2.

La jeunesse ainsi que la fleur se flétrit et passe bien vite, madame; comme les plus belles roses qui brillent aujourd'hui et se dessèchent demain.

Γ'.

Ἀνθισμένα ἂν τ' ἀφήσῃς
Καὶ παρέλθῃς καὶ γυρίσῃς
Ἀμφιβάλλεις τ' εἶν' αὐτά·
Ῥόδα ἆρα γε εὐώδη
Ἦσαν ταῦτα τ' ἀκανθώδη;
Πῶς ὁ κόσμος καταντᾷ!

Δ'.

Ὅθεν φρόνιμος ἂν ἦσαι
Ἐλευθέρα πλέον ζῆσε
Χαῖρ', εὐφραίνου τὸ παρόν.
Γιὰ νὰ μὴ μετανοήσῃς,
Κ' ἀνωφέλευτα, ζητήσῃς
Τὸν χρονόν σου τὸν καιρόν.

3.

Les voilà fleuries ; passez et revenez, vous ne les reconnaîtrez plus. C'étaient des roses parfumées ; ce ne sont plus que des buissons épineux. Ainsi va le monde !

4.

Si donc vous êtes sage, vivez libre et contente. Jouissez du présent, de peur que le repentir ne vienne, et que vous ne regrettiez en vain votre beau temps doré.

LE CONSEIL.

COMMENTAIRE.

Imitation du style de Christopulos, l'Anacréon moderne. J'ai retranché les nombreuses stances qui se récitent, pour ne conserver que les quatre couplets les plus ordinairement chantés dans les cercles grecs de Bukarest ou du Phanar. Ces conseils intéressés sont les mêmes dans toutes les langues; Ronsard les prodiguait à sa *mignonne* dans sa délicieuse amplification du célèbre distique attribué à Ausone. *Collige, Virgo, Rosas,* etc., etc. Et l'Hellène, si bon conseiller, n'a-t-il pas détourné lui-même pour un

tout autre usage ces paroles mélodieuses qui ont retenti dans la chaire antique de son église patriarcale de Constantinople?

« La fleur du visage d'une femme est bien douce « à la vue, dites-vous : mais y a-t-il rien de plus « doux à voir sur la terre que les fleurs elles-mêmes? « et pourtant, elles se fanent et se dessèchent! »

Ἀλλὰ φαιδρὸν τὸ ἄνθος τῆς ὄψεως φησίν· ἀλλ' οὐδὲν τῶν ἀνθέων τῶν ἐπὶ γῆς φαιδρότερον· ἀλλὰ καὶ ταῦτα σήπεται καὶ μαραίνεται.

S. Jean Chrysostome, *Hom.* xiv.

ΙΘ'.

ΕΡΩΤΟΛΗΠΤΟΣ.

Ἐσηκώθην ὁ καύμενος
Μιὰν αὐγὴ μὲ τὸ δροσιό·
Καὶ σὲ περιβόλι μβαίνω
Γιὰ νὰ 'δῶ καὶ νὰ χαρῶ.
Βλέπω μιὰ μικρὴ πορτοῦλα
Ποῦ ἦτον μεσοανοικτὴ,
Κι' ἀπὸ μέσα μία κόρη
Εὔμορφη ζωγραφιστή.
Τὸ καπέλο μου τῆς 'βγάζω,
Καὶ τὴν διπλοχαιρετῶ,
Καὶ τῆς λέγω ἂν ὁρίζῃ
Δυὸ λογάκια νὰ τῆς 'πῶ.

XIX.

L'AMOUREUX MALTRAITÉ.

Malheureux que je suis! je me suis levé un beau matin avec la rosée; j'entre dans un jardin pour regarder et m'amuser.

J'y vois une toute petite porte qui demeurait ouverte à demi; et en dedans une jeune fille, belle à peindre.

Je lui ôte mon chapeau, la salue deux fois, et lui dis qu'avec sa permission j'aurais deux petits mots à lui dire.

Καὶ ἐκείνη μὲ προσβάλλει
Τὴν δὲ τζελετζοῦλα κλεῖ,
Καὶ ἡ δούλη της μὲ λέγει,
Δὲν εἶσ' ἄξιος γι' αὐτή.
Πίπτω κάτω λυγωμένος
Κ' οἱ γειτόνοι μὲ κρατοῦν·
Δὲν ἐβάσταξ' ἡ καρδιά της
Νὰ μηνύσ' ἑνὸς γιατροῦ.

Elle me repousse, ferme la porte au verrou ; et sa servante me dit : « Tu n'es pas fait pour elle ! »

Je tombe; je m'évanouis; les voisins s'emparent de moi. — Elle ne songea pas même à faire avertir le médecin.

L'AMOUREUX MALTRAITÉ.

COMMENTAIRE.

Le soir de notre entrée à Nicée, le pappas Stilianos, auquel l'archevêque de Nicomédie nous avait recommandés, après avoir trouvé, pour nous, quatre murs habitables à demi dans l'enceinte abandonnée de la ville, voulut bien prendre sa part du repas modeste qui terminait une fatigante journée. Ce repas, arrosé de quelques bouteilles de vin français introduites dans nos bagages par des mains prévoyantes et amies, fut long et joyeux. Vers sa fin, le chant se mêla au bruit du verre. Mon camarade, le secrétaire de la légation d'Espagne, en donna le si-

gnal par quelques couplets du Cid, et un boléro andalous d'une gracieuse mélodie commençant ainsi :

Una mañana
De primavera,
Muy placentera,
Fabio saliò.

Je payai ensuite mon tribut au concert avec *le jeune Troubadour* de D'Alvimare et *la Sentinelle*, chanson favorite de la grande armée, qui mérita vingt ans plus tard d'être traduite en grec moderne pour charmer les bataillons des Hellènes. Et c'est alors que le pappas Stilianos, encouragé par notre exemple, n'ayant encore (en 1819) aucun cri guerrier à nous faire entendre dans sa langue, chanta ces vers légers auxquels j'ai appliqué un titre, et qui étaient pour lui un souvenir de sa jeunesse.

Κ'.

ΤΡΑΓΟΥΔΙΑ ΤΩΝ ΡΟΔΩΝ.

Α'.

Τώρα 'ς τὸ γλυκοχάραγμα,
'ς τὸν ὕπνον μου λιγάκι,
Μοῦ 'φάνηκε πῶς ἤμουνε
'ς ὡραῖον λιβαδάκι.
Ἐκεῖ ἤτονε ἡ ἀγάπη μου
Μ' ἄλλαις κορασιδούλαις,
Ποῦ ἔκοβαν τριαντάφυλλα
Καὶ δροσεραῖς μυρτούλαις.

Τότε ἐκάθησα κι' ἐγὼ
Ν' ἀναπαυθῶ λιγάκι,
'ς τοῦ πόθου τὴν ξεφάντωσιν
Νὰ πιῶ κρύω νεράκι.
Ἐκάθησ' ἡ ἀγάπη μου,
'ς τὰς ἀγκάλας της μὲ πέρνει,
Τὸ στόμα της 'ς τὸ στόμα μου
Σιμὰ σιμὰ τὸ φέρνει.

XX.

CHANSONS DES ROSES.

1.

Voilà qu'à la petite pointe du jour, comme je dormais légèrement, il me sembla que j'étais dans une belle petite prairie. Mon amie se trouvait là avec d'autres jeunes filles, ses compagnes; elles cueillaient des roses, et des myrtes chargés de rosée.

Je m'assis alors pour me reposer un moment avant de me livrer à ma joie, et pour boire de l'eau fraîche. Mon amie s'assit aussi, me prit dans ses bras, et approcha ses lèvres des miennes.

Ὅτ' ἤρχισε γλυκύτατον
Φιλὶ νὰ μὲ χαρίσῃ ;
Ὁ ἔρωτας ὁ δίβουλος
Ἦλθε νὰ μ' ἐξυπνήσῃ.
Ἔρωτα τὶ σοῦ ἔφταιξα
Κι' ἦλθες νὰ μ' ἐξυπνήσῃς,
Ὁποῦ εἶχεν ἡ ἀγάπη μου
Φιλὶ νὰ μὲ χαρίσῃ.

Β'.

Ῥόδον εὔοσμον
Καὶ ἄνθος εὔμορφον
Τίς ἐπλησίανε
Καὶ σὲ ἐπιάσε
Κ' ἐμαράνθηκες,
Καὶ ἐξηράνθακες;
Γέρων μύρισε,
Γραῖα μ' ἐτήρησε,
Κ' ἐβασκάνθηκα,
Κ' ἐμαράνθηκα.

Et comme elle commençait à m'accorder le baiser le plus doux, un fripon d'Amour m'éveilla.

Amour, que t'ai-je fait pour me réveiller ainsi, quand mon amie avait un baiser à me donner?

2.

Rose odorante,
Fleur délicieuse,
Qui donc s'est approché,
Et t'a touchée?
Car tu es flétrie
Et desséchée maintenant. —
« Un vieillard m'a sentie,
« Une vieille femme m'a regardée.
« Ils m'ont jeté un sort :
« Et me voilà flétrie pour toujours. »

CHANSONS DES ROSES.

COMMENTAIRE.

Les chansons des roses m'amènent naturellement à donner le nom de Rosières aux femmes qui les chantent : or, je ne comprends pas sous le titre de Rosières les émules grecques de ces jeunes filles dont les roses voisines de Paris couronnent la vertu ; sans doute les habitantes de la Thrace, dans leur innocence ou leur isolement, auraient *toutes ou du moins presque toutes* des droits à la même récompense. Je désigne par ce nom de Rosières, dans l'acception hellénique que je veux leur donner, les femmes des plaines de la Romélie qui se chargent de cultiver et de cueillir les roses destinées à embaumer les sérails asiatiques, et à perpétuer l'huile

de rose depuis l'Iliade (1) où elle figure jusqu'à nos boudoirs européens.

Quoi qu'il en soit, ces vers, plus significatifs peut-être dans leur intitulé que dans leur texte, sont quelques-uns des chants populaires qui président à ce genre de moisson. Ils me furent donnés à Andrinople, à la limite des campagnes chargées de fournir aux confitures, aux pastilles, aux sorbets, enfin à ces mille métamorphoses que les Arméniens ou les Juifs de Keusanluk, beaucoup plus ingénieux que nous à perpétuer le mérite des roses, multiplient pour les plaisirs des sultanes. Dans les plaines qui s'étendent des penchants de l'Hémus jusqu'aux remparts de la ville d'Adrien, sur les rives de l'Hèbre, vastes campagnes exposées, sous le climat tempéré de la Thrace, au soleil fécondant du Midi, et garanties par les hautes montagnes des souffles du Nord, la rose acquiert un parfum et des vertus que les autres contrées orientales lui dénient. Ce ne sont pas les roses bifères qu'on y cultive, comme semble le présumer M. de Choiseul; mais bien la rose des quatre saisons, la plus parfumée des roses, et la rose large, simple, d'un rouge foncé, négligée en France, qu'on y nomme communément rose d'Andrinople.

Je n'ai pas bonne grâce peut-être à parler des

(1) Homère, *Iliade*, ch. XXIII, v. 186.

champs couverts de ces belles fleurs, moi qui, les traversant au cœur de novembre, n'ai vu que leurs épines; mais, pour dédommager mes lecteurs de tout ce qui manque à mon commentaire sur la chanson des rosiers, je leur soumets en entier le charmant passage du *Voyage pittoresque*, auquel je viens de faire allusion.

— « Dans les environs d'Adrianople, après avoir « admiré cette fertilité qui lutte contre tous les « abus du gouvernement, le voyageur surpris dé- « couvre tout à coup des champs d'une espèce « nouvelle : ses regards enchantés s'étendent à « perte de vue sur des moissons de roses. — Déjà « les beaux jours du printemps ont mûri ces ré- « coltes embaumées; il est temps d'enlever les fleurs « épanouies, et de faire place aux nouvelles géné- « rations de roses qui se succéderont tout l'été. De « jeunes filles, se tenant par la main, arrivent en « dansant; elles répètent des chants dont quelques- « uns ont été conservés à travers les siècles, dont les « autres célèbrent des amours plus récents, mais qui « nous rappellent, par des accents harmonieux, la « langue d'Homère et d'Anacréon. Les grâces dé- « centes de ces moissonneuses, leurs vêtements, les « longues tresses de leur chevelure, et ces voiles « qu'elles se plaisent à livrer au vent qui les sou- « tient en voûte sur leur tête, tout retrace les scènes « décrites par Théocrite et Virgile. Il n'est pas une

« de ces beautés dont vous ne croyiez déjà avoir vu « l'image sur quelque bas-relief, ou sur une pierre « antique. Un vieux berger semblable à Silène prend « sa musette; il s'anime lui-même des sons sortis de « l'outre qu'il enfle et presse tour à tour : il croit « aussi danser, et ses pieds appesantis par l'âge ré- « pètent sur une même place tous les mouvements « de la jeunesse folâtre qui bondit sur la prairie : « le vieillard sourit à leurs sauts légers. Ces belles « filles applaudissent à ses efforts, à sa gaieté, et ne « rient qu'en cachette de sa barbe touffue, de ses « joues enluminées. Mais le moment du travail est « arrivé, le signal se donne; elles entrent dans ces « vastes champs de fleurs; leurs corbeilles sont bien- « tôt remplies; des chariots reçoivent ces récoltes « odorantes; et de lourds buffles, au pas lent, à l'é- « paisse encolure, traînent avec gravité des gerbes « de roses. Elles allaient périr sans rien laisser d'elles : « l'art inventé dans l'Inde saisit et fixe leur parfum « fugitif; il les fait ainsi survivre à elles-mêmes (1).»

Cette Idylle antique, rêvée par l'académicien plutôt qu'observée par le voyageur, est le plus gracieux épisode issu de la plume de M. de Choiseul-Gouffier, dans sa vigueur comme dans sa décadence. Ce tableau si poétique est loué à bon droit par ses col-

(1) *Voyage pittoresque en Orient*, tom. II, p. 174.

lègues, ses biographes, et par tous ses illustres panégyristes.

Serais-je taxé d'irrévérence envers le noble ambassadeur qui m'a précédé et éclairé de son expérience dans l'Archipel comme dans les campagnes de Thrace, si j'ajoutais que j'ai eu quelque peine à reconnaître dans ces grâces décentes, empruntées à Horace d'ailleurs, dans ses longues tresses, et dans cette coquetterie du voile arrondi par les haleines printanières, les femmes de Schipka et de Koyanlou? Pauvres Bulgares, ramenant sur leur figure amaigrie leur lourd vêtement de laine rouge, trop court alors pour cacher à la fois leurs jambes et leurs cheveux hérissés sur leur tête! Enfin, les mouvements pesants et monotones de leur danse nationale me semblent retracer les sauts légers des Grecques de M. de Choiseul, tout aussi faiblement que mes chansons modernes rappellent les vers d'Homère ou d'Anacréon. Et pourtant, au lieu de cette folâtre jeunesse qui bondit, en style de Dorat, sur une prairie imaginaire, je retrouve fidèlement dans mes souvenirs la cornemuse bulgare que les bergers montagnards promènent dans les rues de Constantinople, et les buffles qu'on y voit attelés à de grossiers arabas. — « Mais voilà ce qui « nous arrive à nous autres petits auteurs, » disait Jean-Jacques; « en voulant censurer les écrits de « nos maîtres, notre étourderie nous y fait relever

« mille fautes qui sont des beautés pour des hommes « de jugement (1). »

Au reste, quand, à travers les plantations de roses de Zahara, je me dirigeais vers le Balkan, ma pensée, détachée des chansons des rosières, se repliait vers de plus antiques mémoires. Je me représentais l'avant-dernier roi de Macédoine, Philippe, gravissant, deux mille ans avant moi, les cimes de l'Hémus, pour y chercher quelque inspiration stratégique dans sa malheureuse guerre contre les Romains, et pour y contempler la mer du Pont, l'Adriatique, le Danube et les Alpes, qu'une tradition répandue disait visibles en même temps.

« Les hommes qui connaissaient la montagne « avaient certifié qu'elle était inaccessible à une ar- « mée. » — Combien de fois les Russes n'ont-ils pas démenti l'assertion? — « Le roi, continue Tite-Live, « trouva d'abord peu de peine à franchir le bas des « collines : à mesure qu'il montait, le pays devenait « de plus en plus sauvage et dépourvu de sentiers. « On parvint ensuite à une région tellement encom- « brée de tiges d'arbres et de leurs rameaux mê- « lés, qu'on voyait à peine le ciel. En approchant du « sommet, des nuées épaisses créèrent une sorte « d'obscurité nocturne. Enfin, le troisième jour, le « point culminant fut atteint : et, au retour, les voya-

(1) Notes de la Lettre à d'Alembert.

« geurs ne contredirent en rien la tradition. Or « c'était, à mon avis « (c'est toujours Tite-Live qui « parle), bien plutôt pour ne pas laisser tourner en « ridicule le peu de succès de l'entreprise, que parce « qu'en effet des mers, des montagnes et des fleuves « si éloignés les uns des autres auraient pu s'aper- « cevoir ensemble d'un même endroit (1). »

Cette véridique histoire de l'ascension de Philippe de Macédoine ne rappelle-t-elle pas tant d'autres investigateurs de montagnes célèbres, partis, arrivés, et revenus aussi peu sincères que le roi?

Quant à moi, je pensais à tout ceci en grimpant, « à mon tour, au haut de l'Hémus de Thrace, où se « forment les tempêtes de Borée qui vont porter un « froid incommode aux hommes sans habit (2), » (expressions poétiques de Callimaque); et, respirant au milieu des neiges l'odeur d'un bouton tardif que j'avais cueilli à ma dernière halte, je suivais, en grelotant, mes bagages que je venais de surcharger à Keusanluk de roses déguisées de toutes les façons.

(1) Tite-Live, *Hist.*, liv. 40.

(2) Αἵμῳ ἔπι Θρήϊκι, τόθεν Βορέαο κατάϊξ
Ἔρχεται ἀχλαίνοισι δυσαέα κρυμὸν ἄγουσα.
CALLIM., *Hymne à Diane*, v. 115.

CHANTS DU PEUPLE

EN GRÈCE.

SECTION NEUVIÈME.

CHANTS BADINS.

Α'.

ΔΥΣΚΟΛΟΣ ΕΚΛΟΓΗ.

« Κάλη μάννα, πάνδρευσέ με
Σπητονοικοκυρευσέ με! » —

« Νὰ σὲ δώσω μπασκαλάκι,
Ὄμμορφο παλληκαράκι. » —

« Κάλη μάννα, δὲν τὸν θέλω,
Γιατὶ πέφτω καὶ παιθαίνω.
Δὲν τὸμ πέρνω τὸν μπασκάλη,
Ποῦ βρωμάει ἐλεαῖς καὶ λάδι. » —

« Νὰ σὲ δώσω μπερμπεράκι,
Ὄμμορφο παλληκαράκι. » —

I.

LE CHOIX DIFFICILE.

— Bonne mère, mariez-moi;
Donnez-moi un maître au logis. —

— « Je vais te donner le petit épicier;
« C'est un joli garçon. » —

— Bonne mère, je n'en veux pas.
J'en serais malade, et j'en mourrais.
Je n'épouse pas l'épicier,
Qui sent les olives et l'huile. —

— « Je te donnerai le petit barbier;
« C'est un joli garçon. » —

« Κάλη μάννα, δὲν τὸν θέλω,
Γιατὶ πέφτω καὶ παιθαίνω.
Ὅλη ἡμέρα μπερμπερίζει
Καὶ τὸ βράδυ μουρμουρίζει. »—

« Νὰ σὲ δώσω ἕνα ῥαφτάκι,
Ὅμμορφο παλληκαράκι. » —

« Κάλη μάννα, δὲν τὸν θέλω,
Γιατὶ πέφτω καὶ παιθαίνω.
Ὅλη ἡμέρα ῥάφτει, ῥάφτει,
Καὶ τὸ βράδυ μυίαις χάφτει. »

— Bonne mère, je n'en veux pas.
J'en serais malade, et j'en mourrais.
Tout le matin il fait la barbe;
Et tout le soir il fait la moue. —

— « Je te donnerai le petit tailleur;
« C'est un joli garçon. » —

— Bonne mère, je n'en veux pas.
J'en serais malade, et j'en mourrais.
Tout le matin il coud, il coud;
Et le soir il prend des mouches.

Β'.

ΔΕΝ ΑΠΟΡΕΙ.

Ἀπάνω στὄρεο τὸ βουνὸ,
Μάννα καὶ θυγατέρα δυὸ,

Μάζωναν τὸν ἀμάραντον
Καὶ τὸ μελισσοχόρταρον.

Μάκεῖ ποῦ τὸ μαζώνανε
Καὶ τὸ χεριοδιαλέγανε

Βρίσκουνε κἔνα νεόγαμβρο
Χώρι ἀπὸ τὴν νυφοῦλά του.—

« Μαννοῦλα μ', ἂς τὸμ πάρωμεν
Τὸν ξένο εἰς τὸ σπῆτί μας. » —

II.

ELLE A RÉPONSE A TOUT.

Là-haut, sur cette montagne,
Une mère et sa fille

Ramassaient ensemble
L'amarante et la mélisse.

Et comme elles les cueillent
Et les trient avec leurs doigts,

Elles trouvent aussi un jeune fiancé,
Sans sa fiancée.

— « Ma petite mère, si nous prenions
« Cet étranger dans notre maison? » —

Μώρ', 'μεῖς ψωμὶ δὲν ἔχομεν·
Τὸν ξένον τί τὸν θέλομεν; » —

« Μάννα, μ' τὸ μερδικοῦλί μου
Μὲ σών' ἐμέν' καὶ κείνονε. » —

« Μῶρ', 'μεῖς στρῶμα δὲν ἔχομεν·
Τὸν ξένον τί τὸν θέλομεν; » —

« Μάννα, μ' τὸ στρωματάκι μου
Μὲ σών' ἐμέν' καὶ κείνονε. »

— Folle! nous n'avons pas de pain.
Que veux-tu faire de cet étranger? —

— « Mère, ma petite portion
« Suffira pour moi et pour lui. » —

— Folle! nous n'avons pas de lit.
Que veux-tu faire de cet étranger ? —

— « Mère, mon petit lit
« Suffira bien pour lui et moi. »

LE CHOIX DIFFICILE.

COMMENTAIRE.

J'aurais retranché de ce recueil cette boutade, dont je me dispense d'expliquer les obscurités, si je n'avais voulu donner une idée exacte et complète des mœurs des Grecs de toutes les classes. Ici figure la race industrielle et bourgeoise; c'est l'épicier, le tailleur, le barbier, habitant des villes. Aussi l'on peut y remarquer un style tout autre que celui de l'aristocratie, et même bien différent de l'idiome campagnard, dont le contact avec les grandes cités n'a pas encore altéré la simplicité et la pudeur.

Les deux chansons qui suivent sont, comme celle-ci, des échantillons de la plaisanterie érotique chez le peuple.

« La poésie érotique, » me disait, en 1824, M. de Bonald, « s'en va mourir. Les *Méditations* de notre « ami commun Lamartine lui ont porté le der- « nier coup. Le vers licencieux, composition si fa- « cile et si aimée du dix-huitième siècle, n'est pas « même, comme on l'a prétendu, l'enfance de l'art : « il en est tout au plus l'enfantillage. »

ELLE A RÉPONSE A TOUT.

COMMENTAIRE.

Mon hôte d'Éleusis, joyeux compagnon, tout fier d'avoir trouvé pour mon dîner, à force de recherches, deux œufs et la vieille poule qui venait de les pondre, vint s'accroupir en face de mon divan, à côté du tabouret, en guise de table, où elle figurait *avec sa mine étique*. Enhardi par quelques lampées du vinaigre athénien qu'il avait placé auprès de moi en qualité de vin, et dont je lui laissais le monopole, il se livra d'abord, avec de malins sourires, à de méchants propos sur les femmes d'Éleusis et de l'antique Mégare, qui depuis Aristophane n'ont pas cessé d'être en butte aux réflexions satiriques de leurs concitoyens, comme si Aspasie choisissait encore parmi elles ses confidentes. Ensuite, de plus en plus échauffé par le produit fermenté et résineux des vignes et des pommes de pin de ses coteaux, il fredonna quelques chansons légères. Je remarquai celle-ci, que je transcrivis aussitôt à la marge du journal portatif de mon voyage, et je négligeai le reste.

Γ΄.

Ο ΔΟΥΛΟΣ ΖΗΛΗΜΩΝ.

Ἐγῶμαι ὀρφανὸ παιδὶ, — ὀρφανὸ παιδὶ,
Ἔχω καὶ χήρα μάννα, — τῆς Δομνίτσας παραμάννα.
Μὲ πῆγε καὶ μὲ σύμβασε — καὶ μὲ ῥόγιασε
Σὲ μιὰ κυρὰ κοπέλι . . . .
Ἐπῆγα καὶ ῥογιάσθηκα — καππαριάσθηκα
Σὲ μιὰ κυρὰ κοκόνα· . . . .
Δώδεκα χρόνους δούλευσα — μάννα μ᾽ δούλευσα.
Στοὺς δεκατρεῖς τῆς λέγω, — τὴ ῥογίτσα μου γυρεύω.
Δός με κυρά μ᾽ τὴ ῥόγα μου — τὴ ῥογίτσα μου
Δός με τὴν δούλευσί μου, — σὲ βαρέθηκε ψυχή μου.
Νὰ κουβανῶ κρυὸ νερὸ — στὸν κακὸ καιρό.
Ἀπ᾽ τὸμ Πασιᾶ τὴν βρύσι· — ποιὸς τὴν κάμ᾽ αὐτὴν τὴν βρύσι;
Νὰ πλένω τὰ ποδάρια της — τὰ ξηράδια της
Σὲ μιὰ χρυσὴ λεκάνι· — μαύρη γῆ νὰ τὰ ξηράνῃ!
Νὰ στρώνω δύο στρώματα — δυὸ ᾽παπλώματα
Καὶ ἄσπρα σινδονάκια, — νὰ κοιμοῦνται δυὸ κορμάκια.

III.

LE SERVITEUR MÉCONTENT.

Je suis un enfant orphelin, un enfant orphelin ; j'avais pour mère une veuve, nourrice d'une Domnitza.....

Elle me mit d'abord dans la maison et aux gages d'une demoiselle ; je passai ensuite au service d'une dame avec laquelle je tombai d'accord de mes gages. Je la servis douze ans, oui, douze ans, ma mère ; et la treizième année, je lui demandai mon compte.

— « Donnez-moi mon compte, madame, et le « prix de mon service ; car je n'y puis plus tenir. » —

Il faut lui porter pendant tout l'hiver de l'eau froide de la fontaine du Pacha. (Qui donc s'est avisé de construire cette fontaine ?)

Il me faut lui laver les pieds, ses pieds décharnés, dans un bassin d'or. (Que la terre noire les dessèche !)

Il me faut étendre deux lits, deux matelas et deux draps blancs, pour y coucher deux cadavres.

LE SERVITEUR MÉCONTENT.

COMMENTAIRE.

On pourrait dire aussi bien serviteur jaloux ou envieux. C'est le type du domestique grec de Constantinople, élevé dans la maison des princes du Phanar et du Bosphore, qui, pour être plus qu'un esclave ordinaire, se croit quelque chose; et, fils de la nourrice d'une princesse, s'étonne de servir chez une Cokona d'un rang inférieur.

La *fontaine du Pacha* est un titre commun à mille sources en Orient, et n'en désigne ainsi aucune en particulier. Il est peu de pachas qui n'aient voulu, selon le style *préfectoral* de France, signaler leur passage dans l'administration des provinces par un bienfait éclatant, destiné maintes fois à couvrir bien des concussions et des injustices. Alors, ce pa-

cha procède ainsi : il se met en cherche de la fontaine la plus froide, et de la meilleure eau du pachalik : une fois trouvée, il y dresse une plaque de marbre qu'il surcharge de versets du Coran; il y scelle avec une chaîne de fer une écuelle d'airain qui sert aux passants, et fait partie inhérente du mobilier de la source. Puis elle se nomme Fontaine du Pacha, et continue à couler, sous ce titre, d'un peu plus haut et avec un peu plus de bruit qu'au temps de son obscurité.

Ainsi, j'ai vu la source du Pacha, à Rhodes, emplir de ses eaux salutaires de grands bassins, sous l'ombre des plus beaux platanes. Ainsi, j'ai bu dans l'île de Scio, près de l'école d'Homère, à la fontaine du Pacha, rendez-vous des jeunes filles et de leurs larges cruches. Peut-être est-il question ici de l'une des fontaines les plus remarquables de Constantinople, construite par le pacha Occhiali, le célèbre amiral, au bas du faubourg de Péra. Ses eaux sont recherchées pour leur pureté et leur fraîcheur dans ce quartier, creusé de nombreuses et d'insuffisantes citernes : et au-dessus s'élève, sur la rive intérieure du port, en face du Sérail, le dôme élégant de la mosquée de Topanhé.

Δ.

ΠΑΠΠΑΝΤΩΝΗΣ.

Μέστ' Ἀγᾶ τὸ περιβόλι
Κάθεται πουλὶ κι' ἀηδόνι
Καὶ γλεντᾷ τὸμ Παππαντώνη·
« Σουπα, μάννα, πανδρεψέ με
Σπητονοικοκυρεψέ με.
Γέρον ἄνδρα μή μου δώσῃς,
'τ' ὕστερα θὰ μετανοιώσῃς,
Γιάτ' ὁ γέρος τὰ ξετάξει·
Ποῦν τ' ἀλεῦρι; ποῦν τ' ἀλάτι;
Ποῦν ταὐγὰ τῆς ἑβδομάδας;
Τἀποτσήρουλα τῆς τάβλας;
'τι τοῦ γέρου τὰ παιγνίδια
Σὰ νερόβραστα κρεμμύδια.
'τι τοῦ γέρου τὰ κανάκια
Σὰ νερόβραστα σπανάκια.
'τι τοῦ νεοῦ τὰ παιχνιδάκια
Εἶναι μοσχοκαρυδάκια. »

IV.

PAPPANTONIS.

Dans le jardin de l'Aga, il y a un rossignol qui chante ainsi pour Pappantonis :

« Je vous l'ai dit, mère, mariez-moi; donnez-« moi un maître au logis. Ne me donnez pas un « vieillard, vous vous en repentiriez; car un vieil-« lard regarde à tout. — Où est la farine? où est le « sel? où sont les œufs de la semaine et ce qui « reste du souper?—Que sont les amusements d'un « vieillard? comme des oignons cuits à l'eau. Et « leurs mignardises? comme des épinards bouillis. « Que sont les cajoleries d'un jeune homme? Ce « sont de vraies noix muscades. »

E'.

ΚΥΡΑ ΜΑΡΙΟΡΑ.

« Ἂ κυρὰ Μαριόρα,
Ἄνδρας σ' πείνασε. » —
« Ἀμ' σὰμ πείνασε, καὶ τί;
Κι' ὁ χορὸς καλὰ κρατεῖ.
Τὰ παπούτσιά μου ξεσχῶ,
Τὸν χορό μ' δὲμ παρατῶ.
Τὸ ψωμὶ 'ναι στὸ ἀμπάρι
Καὶ ἂς πάγῃ νὰ τὸ πάρῃ. »

« Ἂ κυρὰ Μαριόρα,
Ἄνδρας σ' δίψασε. » —
« Ἂμ' σὰν δίψανε, καὶ τί;
Κι' ὁ χορὸς καλὰ κρατεῖ.
Τὰ παπούτσιά μου ξεσχῶ,
Τὸν χορό μ' δὲμ παρατῶ.
Τὸ νερὸ 'ναι στὸ καυκὶ,
Καὶ ἂς πάγῃ νὰ τὸ πιῇ. »

V.

MADAME MARIORA.

— Ah! madame Mariora, votre mari a faim. — « Eh! s'il a faim, que m'importe? La danse me « plaît par-dessus tout. Quand je déchirerais mes « souliers, je ne quitterais pas la danse. — Le pain « est sur la planche du grenier; qu'il aille en « prendre, s'il lui plaît. »

— Ah! madame Mariora, votre mari a soif. — « Eh! s'il a soif, que m'importe? La danse me plaît « par-dessus tout. Quand je déchirerais mes sou- « liers, je ne quitterais pas la danse. — L'eau est « dans la cruche; qu'il en aille prendre, s'il en veut.»

« Ἂ κυρὰ Μαριόρα,
Ἄνδρας σ' ψυχ' μαχεῖ. »
« Ἀμ' σὰμ ψυχ' μαχεῖ, καὶ τί;
Κι' ὁ χορὸς καλὰ κρατεῖ.
Τ'ὰ παπούτσιά μου ξεσχῶ,
Τὸν χορό μ' δὲμ παρατῶ.
Ἡ θυμιάμα στὸ χαρτὶ,
Καὶ λαμπάδα στὸ καρφί. »

« Ἂ κυρὰ Μαριόρα,
Ἄνδρας σ' 'πέθανε. » —
« Ἀμ' σὰμ πέθανε, καὶ τί;
Κι' ὁ χορὸς καλὰ κρατεῖ.
Τὰ παπούτσιά μου ξεσχῶ,
Τὸν χορό μ' δὲμ παρατῶ.
Αἱ γυναῖκες ἂς τὸν κλάψουν,
Κ' οἱ παππάδες ἂς τὸν θάψουν. »

— Ah ! madame Mariora, votre mari expire. —
« Eh ! s'il expire, que m'importe ? La danse me plaît par-dessus tout. Quand je déchirerais « mes souliers, je ne quitterais pas la danse. — « L'encens est dans le cornet de papier ; et la lampe « pend au clou. »

— Ah ! madame Mariora, votre mari est mort. —
« Eh ! s'il est mort, que m'importe ? La danse « me plaît par-dessus tout. Quand je déchirerais « mes souliers, je ne quitterais pas la danse. Que « les pleureuses le pleurent ! — et que les prêtres « l'enterrent ! »

PAPPANTONIS.

COMMENTAIRE.

Pappantonis est, chez le peuple grec, une sorte de personnage ridicule dans le genre de *Pulcinella* à Naples ou de *Karagueus* en Turquie. Ici, c'est un mari trompé à qui sa jeune femme, sous l'allégorie d'un rossignol familier, se plaint des misères de l'amour des vieillards. C'est un troisième échantillon badin de la même étoffe que les deux premiers, et j'ai entendu assigner pour patrie à ces sortes de chansons les îles Ioniennes, où l'on prétend que le voisinage et les relations habituelles avec l'Europe ont introduit une plus grande licence de mœurs, comme de langage.

« Mon amoureuse est petite comme une noix « muscade, » dit une chanson populaire de la Souabe. — Moscho est aussi un nom propre.

MADAME MARIORA.

COMMENTAIRE.

Après une longue chasse dans les grands bois environnant les aqueducs de Justinien et les *bendt*, (réservoirs) ménagés par les sultans pour abreuver la ville aux sept collines, je passai la nuit dans la moins petite maison du village de Beligradi, qui occupe le centre de l'impériale forêt. C'était cette même maison d'où Lady Montague voyait chaque soir, comme elle le raconte, se réunir à la fontaine, pour danser et chanter, ces femmes chrétiennes dont

l'habillement et la beauté retraçaient les nymphes antiques, comme ces majestueuses forêts de Beligradi lui rappelaient les champs Élyséens. Dans les loisirs de la soirée, en souvenir de la spirituelle Anglaise, on parla de danse et de chant. Des voisines averties par leurs voisins, des gardes fontainiers et les bûcherons réunirent leurs familles : la voix alternative des acteurs et des assistants tint lieu d'orchestre ; et quelques verres d'un punch dressé par nos mains européennes animèrent l'assemblée. — Alors, dans le milieu de la galerie, ou de la chambre principale de notre maison de bois, se formèrent les lentes ondulations de la Romaika, à l'aide du mouchoir blanc qui la dirige : je détachai bientôt un anneau de la chaîne qui continuait à serpenter, et je m'assis à côté du chanteur venant en aide aux danseurs essoufflés. Bientôt aussi l'orchestre s'arrêta, et le Grec m'adressa en souriant le dicton populaire :

« Celui qui est hors de la danse, sait bien des « chansons (1). »

C'est un proverbe qu'on applique aux drogmans et aux fonctionnaires émérites de Constantinople ; il signifie que les hommes sortis des affaires les connaissent mieux que ceux qui y entrent ou y restent.

(1) Ὅπ' εἶναι ἀπ' ἔξω τοῦ χοροῦ,
Πολλὰ τραγούδια ξεύρει.

Et aussitôt, pour confirmer le proverbe et me prouver sa science, le Grec se mit à entonner « madame Mariora, » accompagnée de gestes mimiques qui communiquèrent la gaieté dans tous les rangs. Or l'enthousiasme fut poussé si loin, que les premiers mots, sorte de refrain placé en tête de la chanson, contre l'usage qui les met en queue, furent répétés à pleins chœurs entrecoupés d'éclats de rire par toute l'assistance, tant madame Mariora était en faveur dans les villages grecs du Bosphore!

ϛ'.

ΠΑΙΔΙΚΟΝ ΤΡΑΓΟΥΔΙ.

Ἦταν ἕνας γέρος
Κ' εἶχ' ἕνα πετεῖνι,
Ποῦ λάλει καὶ ξύπνα
Τὸν ἔρμο τὸ γέρο.

Ἦρθε τὸ ἀλέπι,
Ἔφαγ' τὸ πετεῖνι,
Ποῦ λάλει καὶ ξύπνα
Τὸν ἔρμο τὸ γέρο.

Ἦρθε καὶ ὁ σκύλλος
Κἔφαγε τ' ἀλέπι,
Πῶφαγ' τὸ πετεῖνει,
Ποῦ λάλει, κ. τ. λ.

Ἔπεσε τὸ ξύλο,
Σκότωσε τὸν σκύλλο,
Πῶφαγε τ' αλέπι, κ. τ. λ.

VI.

CHANT DE L'ENFANCE.

Il était un vieillard, lequel avait un coq qui chantait, et réveillait le vieillard solitaire.

Survint le renard, lequel mangea le coq qui chantait, et réveillait le vieillard solitaire.

Survint le chien, lequel mangea le renard qui avait mangé le coq qui chantait, et réveillait le vieillard solitaire.

Le bâton tombe et tue le chien, lequel avait mangé le renard qui avait mangé le coq, etc., etc.

Ἦρθε καὶ ὁ φοῦρνος,
Κἔκαψε τὸ ξύλο, κ. τ. λ.

Ἦρθε τὸ ποτάμι
Κἔσβυσε τὸν φοῦρνο, κ. τ. λ.

Ηρθε καὶ τὸ βῶδι
Κ' ἔπιε τὸ ποτάμι, κ. τ. λ.

Ἦρθε καὶ ὁ λύκος
Κ' ἔφαγε τὸ βῶδι, κ. τ. λ.

Ἦρθε κι' ὁ τζοπάνης,
Σκότωσε τὸν λύκο, κ. τ. λ.

Ἦρθε κή πανοῦκλα,
Πῆρε τὸν τζοπάνη,
Ποῦ σκότωσ' τὸν λύκο,
Π' ἔφαγε τὸ βῶδι,
Π' ἔπιε τὸ ποτάμι,
Π' ἔσβυσε τὸν φοῦρνο,
Π' ἔκαφε το ξύλο,
Ποῦ σκότωσ' τὸν σκύλλο,
Π' ἔφαγε τ' αλέπι,
Π' ἔφαγ' τὸ πετεῖνι,
Ποῦ λάλει καὶ ξύπνα
Τὸν ἔρμο τὸ γέρο.

Survint un poêle, lequel brûla le bâton qui avait tué le chien qui, etc.

Survint le fleuve, lequel éteignit le poêle qui avait brûlé le bâton qui, etc.

Survint le bœuf, lequel but le fleuve qui avait éteint le poêle qui, etc.

Survint le loup, lequel égorgea le bœuf qui avait bu le fleuve qui, etc.

Survint le berger, lequel tua le loup qui avait égorgé le bœuf qui, etc.

Puis vint la peste, laquelle emporta le berger qui avait tué le loup,
Qui avait égorgé le bœuf,
Qui avait bu le fleuve,
Qui avait éteint le poêle,
Qui avait brûlé le bâton,
Qui avait tué le chien,
Qui avait mangé le renard,
Qui avait mangé le coq
Qui chantait, et réveillait le vieillard solitaire.

Ζ'.

ΤΟ ΔΙΑΒΟΛΑΚΙ

Ἐσεῖς ποῦ τῆς ἀγάπης βυζάξετε τὸ γάλα,
Ἀκόμη δὲν μὲ λέτε νὰ πάθω ἔχω κι' ἄλλα;
Μικρὴ μικρὴ στὰ χρόνια ἀγάπησα μία νέα,
Τρέλλη 'σὰν χελιδόνι, 'σὰν πέρδικα ὡραία.
Δύο χρόνιά με παιδεύει, τὸ αἷμα μου τὸ πίνει,
Κοντά της δὲν μὲ θέλει, νὰ φύγω δὲν μ' ἀφίνει.
Τὴν λέγω « Ἔλα, ἔλα, χρυσό μου Ἀγγελλάκι, »
Κ' ἐκείνη. « Σκάσε, σκάσε, μοὶ λέγει, Διαβολάκι. »
Τὴν ἀγαπῶ τὴν λέγω, τὸ στόμα μου στουπώνει,
Ἀγάπα με τὴν λέγω, κ' ἐκείνη μὲ κακιώνει.
Λαλῶ, τὴν πιάνει βοῦβα, σωπαίνω, μὲ κουφαίνει,
Γελῶ, τὰ κατεβάζει, θυμόνω, ξεθυμώνει.
Θεέ μου! πῶς λυσσιάζει, ἂν ὁμιλήσω ἄλλην!
Καὶ τί δὲν ὑποπτεύει, ἂν σιωπήσω πάλιν!
'στὸ πεῖσμά μου ἀκόμη 'στὸ πεῖσμα τὸ 'δικό της,
'στὸ στῆθος ἔχ' ἀγάπη, κι' ὀργὴ 'στὸ πρόσωπόν της.

VII.

LE PETIT LUTIN.

Vous que l'amour a nourris de son lait, me direz-vous si j'ai encore à souffrir d'autres tourments ? — J'ai aimé une petite fille, toute petite et tout enfant, étourdie comme une hirondelle, belle comme une perdrix. — Voilà deux ans qu'elle me tient et me tourmente; elle ne me veut pas près d'elle, et ne me permet pas de m'éloigner. — Je lui dis: « Viens, viens, mon petit ange. » Elle me répond: « Crève, crève, mon petit démon. » — Je lui dis que je l'aime, elle me ferme la bouche; je la prie de m'aimer, elle se fâche. — Je parle, elle reste muette; je me tais, elle m'assourdit. Je ris, elle s'emporte; je m'emporte, elle s'apaise. — Grands dieux! quelle rage quand je parle à quelque autre! et quels soupçons si je me tais alors! — En dépit de moi, et même en dépit d'elle, elle a l'amour au cœur et la colère au visage.

Ἀγάπη, ναὶ, ἀγάπη τὸ διαβολάκι ἔχει,
Ἀλλέως, ὅταν φεύγω, κατόπι μου πῶς τρέχει;
Πῶς κάμνει, πῶς κοιμᾶται διὰ νὰ τὴν κυττάξω;
Πῶς κάμνει, πῶς θὰ πέσῃ διὰ νὰ τὴν ἁρπάξω;
Τὴν λέγ', ὁρίστε τοῦτο! τὰ φρύδια κάτω σέρνει.
Νὰ τὸ κρατήσω κάμνω, τ' ἁρπάζει καὶ τὸ πέρνει.
Τὴν κυνηγῶ, μὲ φεύγει· μὲ κυνηγᾷ ἂν φεύγω,
Ἐμβαίνει πρὶν νὰ ἔμβω, κ' ἐβγαίνει πρὶν νὰ ἔβγω.
Καμώνεται πῶς φεύγει, καὶ πάντα εἶν' ἐμπρός μου,
Ἂν ἔλθω, λέγει· « Φύγε! » Ἂν φύγω· « Ποῦ πᾶς, φῶς μου!
Κοιμοῦμαι, μὲ φυλάγει μονάχη ἀπ' ἐπάνω,
Ἐξύπνησ' ἂν τὴν πιάσω, 'σὰν ἀστραπὴ τὴν χάνω.
Ἀλλοῦ ἐνόσῳ βλέπω, 'στὰ μάτια μὲ κυττάζει,
Ἐγύρισα τὴν εἶδα, τὸ βλέμμα της τ' ἀλλάζει,
Μὲ τέτοια μὲ παιδεύει παράξενα παιγνίδια,
Καὶ μ' ἔχει καθ' ἡμέρα 'στὰ βάσανα τὰ ἴδια.
« Δὲν πταῖς ἐσὺ, μικρό μου· Ἐγὼ ποῦ νὰ μὴ σώσω,
'ποῦ πῆγα τόσον νέα, εἰς πίκραις νὰ σὲ χώσω. »
'στὸ στόμα σου ἀκόμη ἐμύριζε τὸ γάλα,
Δὲν ἤῦρα ν' ἀγαπήσω, κορίτσια πιὸ μεγάλα.

Sans doute, sans doute, elle m'aime, cette petite furie! Pourquoi, quand je m'en vais, court-elle après moi? — Pourquoi fait-elle semblant de dormir, afin que je la regarde? Comment essaye-t-elle de tomber, pour que je la relève? — Quand je lui dis : « Prenez ceci ; » elle me refuse et fronce les sourcils; si j'essaye de le garder, alors elle le saisit et le prend. — Je la poursuis, elle fuit; si je fuis, elle me poursuit; elle entre avant que j'entre; elle sort avant que je sorte. — Elle fait mine de s'en aller, et elle est toujours devant moi; si je viens, elle dit : « Va-t'en; » si je m'en vais, « Où vas-tu, mon amour? » — Si je dors, elle me veille de près toute seule; je me réveille et veux la retenir, elle s'échappe comme un éclair. — Si je regarde ailleurs, elle me fixe dans les yeux; si je me retourne pour la regarder, elle retire son regard. — Elle m'exerce ainsi par les plus étranges caprices, et me cause chaque jour les mêmes chagrins. — « Ce n'est pas ta faute, « mon petit! c'est moi, sur mon âme, c'est moi qui « suis venue si jeune t'abreuver d'amertumes. » — Il est vrai que ta bouche sentait encore le lait... Que voulez-vous? je n'ai pas trouvé à aimer de plus grandes filles.

CHANT DE L'ENFANCE.

COMMENTAIRE.

Cette sorte d'échelle puérile est un des chants réservés à l'enfant par les nourrices, non pour l'endormir « quand, soutenant sa tête de leur coude, elles « lui font de leurs genoux un berceau, » comme dit si bien Nonnus (*Dionys*, ch. III, v. 395), mais pour le tenir éveillé, au contraire. Ce fredon progressif, dont l'air uniforme s'allonge à chaque couplet en même temps que les paroles, est de tous les pays; je l'avais connu en France sous le refrain de « Ah! « Robin-Robette, tu mangeras mes choux, » avant de le rencontrer en Grèce. Il se reproduit en Allemagne; et, bien qu'on lui donne une origine hébraïque, chaldaïque même, il n'en est pas plus sérieux, et n'est bon qu'à distraire et amuser les *enfantelets* de Clotilde de Surville.

LE PETIT LUTIN.

COMMENTAIRE.

Dans ces jolis vers, on voit figurer la coquetterie de toutes les nations et de tous les temps ; ou plutôt, c'est le caprice représenté dans toute son extension et ses diversités. Le rhythme particulier de cette chanson lui donne une vivacité singulière. Elle porte d'ailleurs un caractère semi-européen : peu d'images et beaucoup d'antithèses. On y rencontre encore, il est vrai, l'hirondelle et la perdrix : la première, comme l'emblème de l'étourderie ; la seconde, comme le type de la beauté : mais ce n'est plus ici un tableau champêtre ; c'est bien plutôt le miroir des ruses féminines, de l'enfantillage amoureux, et toutes les fantasques évolutions d'un vrai lutin.

Η'.

ΤΟ ΓΑΤΑΚΙ.

Εἶδες, φῶς μου, τὸ γατάκι
Ὅταν ἕνα κουρελάκι,
Ἀπὸ κάτ' ἀπ' τὸ τραπέζι
Εἰς τὰ νύχιά του τὸ παίζει;
Εἶδες πῶς τρυφῶς τ'ἁρπάζει,
Τὸ βαστᾶ καὶ τὸ τεινάζει,
Τὸ σικόνει τὸ δαγκάνει,
Μιὰ τ' ἀφίνει, μιὰ τὸ πιάνει;
Εἶδες πῶς τὸ σκοπετεύει,
Κ' ἔξαφνα πετᾶ, τὸ πέρνει,
Πῶς ξαπλόνεται; κυλιέται,
Πῶς διὰ μιᾶς πετιέται.
Καὶ ἀθῶα μὲν τ' ἁρπάζει
Ἀλλὰ πῶς τὸ κομματιάζει;

VIII.

LE PETIT CHAT.

Voyez-vous, mon amour, le petit chat jouer sous la table avec un petit chiffon entre ses griffes?

Voyez-vous comme il le caresse tendrement, le tient, le secoue, le mord, le quitte et le reprend?

Voyez-vous comme il le lance au loin, et court aussitôt le rattraper? comme il se couche et se roule avec lui? Puis, enfin, comme il saisit l'innocent chiffon, et le met en pièces?

Ἐσὺ εἶσαι τὸ γατάκι,
Καὶ ἐγὼ τὸ κουρελάκι,
Πῶς μὲ παίζεις πολυτρόπως
Εἰς τὰ χέριά σ' ἀδιακόπως.
Ὕβρεις, ὕβρεις μὲ ἀνοίγεις,
Ὕβρεις πιάνεις καὶ μὲ πνίγεις,
Μιὰ μὲ κάμεις, καὶ κακιόνω,
Πάλιν μιὰ, τὸ μετανοιόνω.
Τόρα μὲ τὰ κα εβάζεις,
Ὅμως πάλιν ἡσυχάζεις·
Τόρα ὅλ' εἶσαι κακία,
Μετ' ὀλίγον κολακεία.
Μὲ τὰ χάδια μὲ φονεύεις,
Ναὶ μὲ λέγεις, καὶ δὲν νεύεις,
Μὲ ἀνάπτεις, καὶ μὲ σβύνεις,
Φύγε λὲς, καὶ δὲν μ' ἀφίνεις.
Παιχνιδιάρικη θεά μου,
Παῖζε... παῖζε τὴν καρδιά μου,
Ἑωσοῦ μ' αὐτὰς τὰς πράξεις
Βαθμηδὸν νὰ τὴν σπαράξῃς.

1° Vous êtes le petit chat; et je suis le petit chiffon que vous ballottez incessamment dans vos mains. Je n'ai de vous que les affronts et les malices; les vraies malices dont vous m'accablez. Vous m'en faites une, je me fâche; une autre, et je me repens.

2° Tantôt vous m'excitez, et me calmez : tantôt vous êtes toute méchante; et, bientôt après, toute doucereuse.

Avec ces cajoleries, vous me tuez. Vous me dites, *oui;* et vous n'accordez pas. Vous m'enflammez, et m'éteignez. Vous me dites : *Va-t'en,* et vous me retenez près de vous.

O mon enjôleuse déesse, jouez donc, jouez avec mon cœur, jusqu'à ce que par ces façons vous l'ayez tout à fait brisé!

Θ'.

ΤΑ ΔΙΚΤΥΑ ΤΑ ΜΕΤΑΞΩΤΑ.

Μιὰ περδικοῦλα ν ἔβγαινεν
Ἀπ' τὸ λουτρὸ λουσμένη,
Κ' ἐκεῖ τὴν ἐχαιρέτησα,
Κ' ἐκείνη δὲν μοῦ κρένει.
Νὰ στήσω βρόχια 'ς τὰ βουνὰ,
Καὶ ξόβεργα 'ς τοὺς κάμπους,
Τὰ δίκτυα τὰ μεταξωτὰ
'ς τῆς μαρμαρένιαις βρύσαις.
Νὰ 'πάγ' ἡ πέρδικα γιὰ νερὸ,
Νὰ 'μπερδεισθῇ 'ς τὰ δίκτυα.
Καλῶς τῆνε τὴν πέρδικα,
Κι' ἂν ἔκαμε καὶ κόπον,
Ὁποῦ 'ρθε κ' ἐνοστίμησε
Τὸν ἔρημο τὸν τόπον.

IX.

LES FILETS DE SOIE.

Une petite perdrix venait se baigner ; je la salue comme elle sort du bain, et elle ne prend pas garde à moi.

Je vais tendre des baguettes dans les collines, des lacets dans les plaines, et les filets de soie aux fontaines de marbre.

La perdrix voudra y boire, et s'embarrassera dans les filets.

Bien venue soit la perdrix ! elle m'a donné de la peine. Mais enfin elle est arrivée ; et elle a embelli ce désert.

LE PETIT CHAT.

COMMENTAIRE.

Encore une inspiration tout européenne. Le type en est commun dans l'ancien chansonnier français.

L'un des drogmans de l'ambassade, qui connaissait mon goût pour les poésies romaïques, me rapporta un jour, du siége des hautes transactions politiques, la Sublime-Porte, cette chanson qui contrastait étrangement avec la gravité du lieu. Dans un de ses entretiens chez le Grand-Interprète, entre une affaire et l'autre, un Kiatib grec avait glissé quelques mots de littérature; et, la conversation se détournant peu à peu des intérêts diplomatiques, l'interlocuteur remit à notre drogman une copie de cette production toute nouvelle qui courait les divans, (j'ai failli dire, en style de Dorat, les boudoirs du Phanar et de Kalender.) — J'admirais comment, du sombre et redoutable laboratoire d'arrêts sévères et d'ordres sanglants, s'était échappé une fois, en ma faveur, l'écrit le plus léger et le plus frivole.

LES FILETS DE SOIE.

COMMENTAIRE.

Je n'ai jamais senti mieux qu'en traduisant cette petite idylle, combien la transformation des vers grecs en prose française leur ôte de charme et d'élégance, bien qu'elle rende l'interprétation plus fidèle et plus claire. Les traductions en vers des chants étrangers ne sont jamais que des paraphrases ou des imitations plus ou moins heureuses. Je n'ai pas tenté, même en idée, de versifier ceux-ci : persuadé d'abord qu'en l'absence de l'inspiration, à peu près superflue quand on ne fait que copier, le talent poétique m'eût certainement fait défaut; convaincu, d'autre part, que notre versification, dont la rime obligée fait presque toujours un travail pénible, aurait nui, dans son vocabulaire restreint, à la naïveté vagabonde et à la simplicité gracieuse de ce langage populaire, que la prose elle-même ne saurait reproduire toujours.

Γ'.

ΤΟ ΜΕΛΑΧΡΙΝΟΥΤΣΙΚΟ.

Α'.

Μὰ ὅλα τὰ μελαχρινὰ
Φιλὶ μοῦ 'δῶσαν.
Κι' ἕνα τὸ μελαχρινὸ
Μοῦ 'δῶσε φιλὶ γλυκό.
Τὸ μελαχρινούτσικο !

Β'.

Μὰ σὲ βουνὸ θὰ ἀνεβῶ
Νὰ στήσω κῆπο,
Κῆπο Καὶ παράκηπο
Καὶ ὡραῖον ἀμπελό.
Τὸ μελαχρινούτσικο !

X.

LA PETITE BRUNETTE.

1.

Ah! toutes les brunes m'ont donné un baiser. Et je n'ai trouvé doux que le baiser d'une seule brune. Oh! la petite brunette!

2.

Ah! je monterai dans la montagne pour y faire un jardin ; un jardin et un verger, pour y planter une belle vigne. Oh! la petite brunette!

Γ'.

Γιὰ ν' ἄρχωνται ἡ μελαχρινᾶς
Νὰ τρῶν' σταφίλι,
Σταφίλι, μόσχο στάφιλο,
Ῥόδο καὶ τριαντάφυλλο.
Τὸ μελαχρινούτσικο.

Δ'.

Μὰ νὰ ταις 'ποῦ 'προβαλανὲ
Στ' ἄσπρ' ἐνδυμέναις,
Στ' ἄσπρ' καὶ 'ς τὰ κόκκινα,
Μὲ φίλημα στὸ χειλί.
Τὸ μελαχρινούτσικο!

Ε'.

Ἐκεῖ καυγὰ ἐστήσανε
Μελαχρινᾶις μὲ ταῖς εὔμορφαις,
Κ' ἐκέρδισ' ἡ μελαχρινὴ
'ποῦ ἦτον ἡ τύχη της καλή.
Τὸ μελαχρινούτσικο!

3.

Les brunes y viendront manger du raisin, et du raisin Muscat; cueillir des fleurs et des roses. Oh! la petite brunette!

4.

Ah! voilà qu'elles se montrent à la fenêtre, parbleu! vêtues de blanc; de blanc et de rouge; le baiser sur les lèvres. Oh! la petite brunette!

5.

Et la dispute s'échauffe entre les plus belles des brunes. C'est la brunette qui l'a emporté; c'était bien sa destinée. Oh! la petite brunette!

LA PETITE BRUNETTE.

COMMENTAIRE.

Je passais sur le canal d'Alexandrie pour atteindre le Nil dans ma Kandge arabe, en 1820. Mon équipage s'arrêta pour prendre quelque repos, et pour attendre la brise de la nuit à l'un des points les plus rapprochés des deux lacs Mahdié et Maréotis, que le nouveau canal honoré du nom du sultan Mahmoud côtoie et sépare.

C'était par une de ces belles soirées qui succèdent en Égypte, avec leur fraîcheur humide, aux plus accablantes chaleurs. Le soleil venait de se coucher derrière la ligne des sables libyques. On entendait le cri chevrotant des bécassines, que le crépuscule chassait des marais; et quelques flamants roses, s'é-

chappant des joncs flottants et des roseaux, cherchaient dans le milieu des lacs leurs asiles accoutumés. Des fellahs travaillaient encore à consolider les berges inachevées, tandis que d'autres réunis autour des tentes se délassaient des fatigues de la longue journée, et se préparaient au labeur du lendemain.

Je m'approchai d'une cabane, improvisée comme les tentes, où j'entendais le son d'un téorbe : c'était un Crétois, chef d'une brigade de fellahs, qui cherchait à distraire son auditoire, au grand ébahissement des figures cuivrées. On voyait luire des yeux ardents, et briller des dents blanches à chaque rire provoqué par les grimaces et les contorsions du chanteur, qui ne craignait pas de compromettre ainsi la dignité du commandement; sûr qu'il était de la reprendre quand il quitterait la guitare pour le fouet en peau d'hippopotame, faisant l'office du nerf de bœuf des Antilles.

J'allai m'asseoir à côté du Grec sur son banc; et, après quelques mots échangés entre nous, il continua ses fredons sauvages. Puis, encouragé par ma présence, il entonna un chant de son pays natal, qu'il accompagnait d'une pantomime plus caractérisée, et de gestes qu'il croyait de nature à attirer mon attention et mériter mes suffrages. C'était cette chanson crétoise de la Petite Brunette. Il voulut bien la répéter, et assez lentement pour qu'il me fût pos-

sible d'en crayonner à la hâte les paroles. Chaque fois que ce refrain burlesque, MÉLACRINOUTZIKO, qui donne une grace intraduisible à ce petit caprice poétique, revenait à la fin de l'air, il était prononcé avec tant de gaieté, de finesse et d'accent, qu'il faisait rire aux éclats et se trémousser de joie les fellahs accroupis.....

Je ne puis nommer le canal Mahmoudié, sans reporter ma pensée vers les gigantesques travaux qui ont signalé la renaissance de l'Égypte. Voici ce que m'en écrivait alors mon ami, le célèbre architecte Huyot :

« On peut considérer le canal Mahmoudié comme le travail le plus extraordinaire du siècle; et on doit le comparer aux plus grandes entreprises des anciens rois d'Égypte en ce genre. Même autorité, mêmes obstacles du sol, mêmes moyens d'exécution.

« A un ordre donné, les Kachefs se transportent au même moment, avec la population de leur district, sur les chantiers qui leur sont assignés. Ainsi, en dix mois, trois cent mille hommes désencombrent ou creusent un canal navigable de quinze lieues de long et de quatre-vingt-dix pieds de large: on fabrique des Couffes (panniers) avec les feuilles du dattier ou avec la paille du riz; on forge des pioches; et avec ces instruments seuls, on fouille, on terrasse, on fait les épuisements. Des soldats

étaient inutiles pour maintenir l'ordre. Le kaïmakan de chaque village suffisait (1).

« On ne peut se figurer l'activité et l'ardeur de ces travailleurs de corvée, stimulés par le désir de revoir plus tôt leurs familles. Quand je faisais prendre les nivellements pour constater la fin de la tâche, on les voyait attendre ma décision avec la plus vive anxiété; et quand je disais, *C'est assez*, le village chargé de la section terminée partait en poussant des hurlements de joie.

« Il faut l'avoir vu pour se représenter cette immense multitude en mouvement, travaillant toute nue; les cris et les chants qui dirigent ou excitent l'ouvrage; la musique discordante de chaque hameau, accompagnant et encourageant ses manœuvres; les commandements des chefs de brigade, et quelquefois leur fouet accélérant la mesure.

« Ce spectacle rappelait à ma mémoire les anciens Égyptiens, et leurs gigantesques monuments. Ces milliers de couffes remplies, portées au pas de course, et vidées en un instant; là, les hommes soulevant avec leurs mains les terres fangeuses qui échappaient à leurs pioches; plus loin, d'innombrables fellahs disposés par étages sur les berges, comme des maçons qui se passent le mortier, ou des couvreurs la tuile, rejetant les eaux infiltrées à

(1) Le *Kaïmakan*, sous-chef civil; en France, l'adjoint du maire.

l'aide de ces mêmes paniers suspendus à des cordes de dattier. Il n'y a point de mécanique qui puisse égaler la promptitude de cette dernière opération, si longue et si dispendieuse chez nous. Elle est dessinée fort exactement dans le grand ouvrage de la commission d'Égypte.

« Plus haut, on a établi sur le bord du canal douze ou quinze roues, comme celles qui servent à l'irrigation sur les rives du Nil. Des attelages les mettent en mouvement, et se succèdent. Les eaux réunies de ces machines forment un fleuve qui s'écoule dans le lac Maréotis. Près de là, sont les auges où ruminent trois cents bœufs, attendant l'heure du travail; et ces bœufs, à la fin de l'œuvre, doivent être immolés suivant l'usage turc, et distribués aux populations.

« Je regrette que vous n'ayez pas été témoin de ces travaux démesurés. Ils auraient frappé votre imagination, et vous auriez été tenté, j'en suis sûr, d'en conserver le souvenir à la postérité.

« HUYOT.

« *Smyrne*, 10 *décembre* 1819. »

Tel était le spectacle dont je ne vis que les dernières scènes. Tels sont les souvenirs que rappelle et la digression un peu sérieuse qu'autorise, même sous son titre badin, la chanson de la Petite Brunette. Le Crétois de qui je la tiens, après en avoir égayé les oreilles des Fellahs, crut devoir à ma civilisation

l'hommage d'un chant plus perfectionné : et, en me reconduisant vers ma kandge, il commença pour moi seul la chanson *du Miroir*, devenue si populaire.

Ἂς γένουμουν καθρεύτης,
Νὰ βλέπεσαι 'ς ἐμένα,
Νὰ μὲ συχνοματιάζῃς,
Νὰ βλέπῃς μὲ κ' ἐσένα.

« Que ne suis-je un miroir pour te réfléchir! Tu « me regarderais souvent, et tu nous verrais ainsi « tous les deux ensemble. »

Ce souhait emprunté d'abord à l'ode célèbre d'Anacréon; puis à une stance de la romance française « Que ne suis-je la fougère! » si vieille et pourtant si répandue; enfin à une imitation récente de Christopulos, dont il n'est qu'une parodie; ce couplet, dis-je, me paraît renchérir sur tous les vers modernes par un certain raffinement de coquetterie et de malice..... Or, ces ressemblances et dissemblances subtiles, ces citations en langues diverses, enfin ces bagatelles philologiques qui feraient dire encore à Martial, *Stultus labor est ineptiarum*, constituent en grande partie l'art du commentateur, si tant est qu'il y ait aussi un art pour les commentaires.

ΙΑ΄.

ΤΟΥ ΜΑΗ ΤΟ ΤΡΑΓΟΥΔΙ.

Ἐμβῆκ' ὁ Μάης, ἐμβῆκ' ὁ Μάης, ἐμβῆκ' ὁ Μάης κι' ὁ μῆνας,
Ὁ Μάης μὲ τὰ τριαντάφυλλα, κι' Ἀπρίλλης μὲ τὰ ῥόδα.
Ἀπρίλλ', Ἀπρίλλ' ἀφόρετε, Μάη μου κανάκαρη,
Ὅλο τὸν κόσμο γέμισες 'ς τ' ἄνθη καὶ 'ς τὸ λουλοῦδι,
Κ' ἐμένα περικύκλωσες 'ς τῆς κόρης ταῖς ἀγκάλαις·
Γιὰ μήνυσέ μου, λίγερη, γιὰ μήνυσέ μου, κόρη,
Νὰ δώσω τὸν χαιρετισμὸν, ὅσῳ 'π' ἀνθοῦν οἱ κάμποι,
Στεφάνια νὰ μᾶς πλέξουνε μὲ τ' ἀνθισμένο κλῆμα,
Νὰ στρώσουνε τὴν κλίνη μας μὲ τῆς μυρτιᾶς τὰ ἄνθη.

XI.

LA CHANSON DE MAI.

Mai commence, mai commence, le mois de mai commence; avril a les fleurs, et mai toutes les roses.

Avril, avril, va-t'en, maudit! Viens, mon gentil mois de mai; c'est toi qui remplis le monde entier de fleurs brillantes. C'est toi qui me livres celle que j'aime. Allons! avertis-moi, ma belle, avertis-moi donc, jeune fille; ne faut-il pas que j'aille saluer toutes ces fleurs de nos champs, pour qu'on nous tresse des couronnes avec leurs rameaux fleuris, et que notre lit soit jonché de bouquets de myrte?

LA CHANSON DE MAI.

COMMENTAIRE.

Ce mois de Mai, « joli mois des beaux jours, » que nos vieux poëtes ont célébré à l'envi, n'a pas inspiré à Ronsard des stances plus gracieuses que cette courte production de la muse hellénique. Elle me rappelle toujours la fête où je l'entendis chanter pour la première fois.

C'était dans la maison occupée pendant six mois de l'année, à Arnaout-Keui, au plus fort courant du Bosphore, par le Drogman de la marine, le Bey-Zadé Nikolaki Morusi, qu'attendait une fin si

prompte et si cruelle. Il avait voulu célébrer le jour de sa naissance, et à la fois le jour de son saint patron. L'avis en fut donné au Phanar; en ma qualité d'étranger qu'on croyait sensible aux belles manières d'Europe, je fus seul invité par un billet; et ce billet grec, gracieux et parfumé, que je conserve encore, était tracé par la main de la Domnitza Ralou Mavrocordato, belle-sœur du prince.

J'arrive à midi : quatre appartements sont déjà remplis de visiteurs et de jeux animés. Je suis reçu avec toutes les pompes de l'accueil officiel dans le salon principal. Là, se succèdent les boyards, les Tchélébis, la Noblesse, et le Commerce non moins empressé autour du protecteur de la mer.

Toutes les belles Grecques, richement vêtues à la mode orientale, et étincelantes de diamants, viennent exprimer, l'une après l'autre, leurs félicitations, et montent ensuite sur les divans circulaires pour s'y étendre ou s'y accouder. On ne voit ni filles, ni veuves; pas même les trois cousines du prince, si renommées par leur beauté. Ainsi le veut la coutume.

La conversation de ce salon est froide et languissante jusqu'au dîner. Le trajet difficile des caïques arrivant de tous les points du canal de Thrace et du Phanar, les flots soulevés par le vent du nord (nous sommes au 18 décembre), le temps neigeux, en font les frais; c'est comme en Europe.

Je jette un regard sur ce Bosphore qui se montre

sous toutes nos fenêtres comme un lac profond, resserré entre les collines de Kandili, de Bébek, et les deux châteaux des janissaires, si pittoresques avec leurs roches tapissées de lierre, leurs cyprès, leurs tombes musulmanes, et leurs vieilles tours : puis, je passe dans une salle voisine, où quelques dissertations politiques et littéraires s'engagent sans doute en ma faveur.

Bientôt le Grand-Interprète de la Sublime-Porte, le prince Yanko Callimaki, s'avance avec sa femme, tante de l'amphitryon : on leur rend les honneurs extraordinaires ; et, pendant la cérémonie des confitures et des parfums, de petits tabliers en cachemire sont jetés sur les genoux de leurs Excellences accroupies.

A l'entrée de la nuit, des pages en robes de soie turques, et en vestes brodées grecques, promènent à la ronde l'extrait du lentisque, le mastic de Scio : c'est le coup de cloche du dîner.

Sur une longue et large table, au milieu de girandoles ornées de mille colifichets en papier peint, et de petits oiseaux tournant et s'agitant suspendus à des fils, s'entasse sans ordre ni symétrie, en deux services, une multitude innombrable de mets divers : tout le gibier des plaines et des montagnes de la Thrace et de la Bithynie ; tout le poisson de toutes les eaux, accouru comme pour rendre hommage à son seigneur suzerain. Point de place d'honneur ; chacun

se met où il peut. Cependant, les matrones des familles princières se sont assises à côté les unes des autres : leurs frères, parents ou amis, se rapprochent d'elles. Les Cokonas du commerce se tiennent aussi ensemble et vis-à-vis, très-distinctement séparées. Le maître de la maison veut que je sois auprès de lui, et me prodigue ses soins : façons hospitalières que je dois à mon titre de *Xénos* (étranger).

Le vin, qui n'est autre que le plus vieux nectar de Chypre ou le muscat de Samos, coule à flots, et fait reconnaître le surintendant des îles de l'Archipel : le bruit redouble comme la gaieté ; les oiseaux s'envolent, porteurs de distiques grecs, et se laissent saisir par les joyeux assistants. Alors, au milieu de cris retentissants et confus, on porte la santé de notre hôte, de son beau-père futur, l'Hospodar de Valachie, et enfin la mienne sous le nom du Philhellène français.

Le repas est très-court ; les dames s'en échappent les premières et seules, comme elles sont venues seules aussi et les premières s'attabler. Les convives répandus dans les appartements sont poursuivis par des pages chargés de cuvettes d'argent ou d'étain, et de savon parfumé. Les Postelnicks, les Hatmans, les Protospathars (dignitaires des Cours grecques), trempent à loisir leur barbe dans l'écume savonneuse, et lavent leurs mains et leurs bras jusqu'au coude à côté des princesses, qui prennent part à ces ablutions sans les pousser si loin.

Puis, les pipes foisonnent; et l'air est tellement condensé par les vapeurs et la fumée du tabac de Lattaquie, qu'on respire à peine, et qu'une toux fréquente gagne le cercle entier.

On sert du café bourbeux, et sans sucre, dans de petites tasses turques, supportées par des soucoupes d'argent (zarft) en filigrane. La liqueur, ayant figuré déjà, ne reparaît plus après dîner.

Les maisons de bois grecques ou turques, percées de tant de fenêtres, n'ont ni cheminées ni poêles; le tendour solitaire eût été insuffisant pour réchauffer soixante frileux; quelques grands bassins d'airain seuls font reluire de petits charbons recouverts à demi de cendre; parfois les pelisses traînantes et les fourrures des promeneurs viennent s'y brûler en petillant.

Un bal avait dû terminer la soirée; on avait garni de fleurs et d'arbres verts les portiques et les angles des salons; mais la mort de Schah-Zadé Suléiman a contremandé la danse. Ce second fils du Sultan vient de périr en bas âge, victime d'une maladie inflammatoire; d'autres disent, et je ne le puis croire, d'une combinaison politique née du mécontentement des janissaires. On assure que ceux-ci, par des raisons d'État, et par des considérations tirées de l'histoire ancienne et moderne de la maison ottomane, ne veulent pas voir à leur maître plus d'un héritier. Bref, le Sérail est en deuil, et on ne dansera pas chez

le Turdgiman de la flotte... Les jeux de cartes et de dés recommencent, pour durer toute la nuit.

Quelques Cokonas se retirent dans un salon, où se trouvent une guitare et un téorbe. Je les suis, et c'est là que la jeune épouse d'un boyard, récemment débarquée de Moldavie, me fait entendre, en face des collines chargées de neige, cette aspiration vers les fleurs et la verdure de la belle saison. Peu de jours après, j'en obtins une copie.

ΙΒ΄.

ΔΕΝΔΡΟ ΜΕ ΧΡΥΣΑ ΦΥΛΛΑ.

Δένδρον εἶ — μορὴ Διαμάντω,
Δένδρον εἶχα 'ς τὴν αὐλή μου.
Δένδρον εἶχα 'ς τὴν αὐλή μου,
Γιὰ παρηγοριὰ δική μου.
Καὶ δὲν ξέ — μορὴ Διαμάντω,
Καὶ δὲν ξέρω τὶ δένδρο 'ναι.
Καὶ δὲν ξέρω τὶ δένδρο 'ναι,
'π' ὤχει ὁλόχρυσα τὰ φύλλα,
'π' ὤχει ὁλόχρυσα τὰ φύλλα,
Κι' ἀσημένια τὰ κλωνάρια.
Καὶ 'ς τὴν ῥί — μορὴ Διαμάντω,
Καὶ 'ς τὴν ῥίζα κρυὰ βρύση.
Καὶ 'ς τὴν ῥίζα κρυὰ βρύση.
Ποιὸς τὴν κάνει τέτοια κρίσι!
Κ' ἐκ' ἔσκυψα νὰ πιῶ νερὸ,
Φιλῶ τὰ μάτια της τὰ δύο.
Νὰ πιῶ καὶ νὰ γεμίσω,
Καὶ τὴν κόρη νὰ φιλήσω.

XII.

L'ARBRE AUX FEUILLES D'OR.

Un arbre j'a — folle Diamanto.
Un arbre j'avais dans ma cour.
J'avais un arbre dans ma cour,
Qui était toute ma consolation.
Et je ne sa — folle Diamanto,
Et je ne savais quel arbre.
Et je ne sais quel arbre il est.
Car il a des feuilles d'or,
Car il a des feuilles d'or
Et des rameaux d'argent.
Et à sa ra — folle Diamanto,
A sa racine une fraîche fontaine;
Une fraîche fontaine à sa racine.
Qui donc me dira cē que c'est?
Je me suis penché pour y boire,
(J'aime ses yeux, ses deux beaux yeux,)
Pour y boire, y remplir mon tonneau,
Et donner un baiser à la jeune fille.

ΙΓ'.

Η ΚΡΥΦΗ ΣΥΝΟΜΙΛΙΑ.

Ο ΝΕΟΣ. Σὲ, μάτιαμου, ἐμπροβάλα·
Σὰν εἶσαι μαθημένη,
Τὸ μῆνα 'βγαίνεις μιὰ φορὰ,
Πέρδικα πλουμισμένη.

Η ΚΟΠΕΛΑ. Καὶ 'μβὰ πέρα! καὶ πέρδικα 'μαὶ 'γώ;

Ο ΝΕΟΣ. Δὲν 'σαὶ, μάτια μου, πέρδικα.
Μὰ ν' τὰ κάμωματά σου,
Καὶ καῦσαν, καὶ φλογίσανε
Αὐτὰ τὰ ψεύματά σου.

Η ΚΟΠΕΛΑ Μπὰχ! καὶ ψεύτισσα 'μαὶ 'γώ;

Ο ΝΕΟΣ. Δὲν 'σαὶ, μάτια μου, ψεύτισσα,
Καὶ 'γὼ ψεύματα λέγω.
Μὰ 'γὼ διὰ τὸ κορμάκι σου
Νύκτα καὶ 'μέρα κλαίγω.

Η ΚΟΠΕΛΑ. Ἂχ μπὰχ! καὶ διὰ τὶ κλαῖς;

XII.

LA CONVERSATION MYSTÉRIEUSE.

Le jeune homme. — Je vous rencontre enfin, ma belle; car vous sortez une fois en un mois comme on vous l'a enseigné, ma perdrix au beau plumage.

La jeune fille. — Passe ton chemin! Est-ce que je suis une perdrix?

Le jeune homme. — Non, ma belle, vous n'êtes pas une perdrix : mais vous en avez les tromperies; et vous m'avez enflammé et brûlé avec tous vos mensonges.

La jeune fille. — Bah! est-ce que je suis une menteuse?

Le jeune homme. — Non, ma belle, vous n'êtes pas une menteuse; c'est moi bien plutôt qui mens : mais il est bien vrai que pour votre personne je pleure nuit et jour.

La jeune fille. — Bah! et pourquoi pleures-tu?

Ο ΝΕΟΣ. Κλαίγω διὰ τὸ κορμάκι σου
Ποῦ εἶναι σὰν τὸ σύρμα.
'στὴν πόρτα σου θὰ κρεμασθῶ
Κ' ἔχεις ἐσὺ τὸ κρίμα.

Η ΚΟΠΕΛΑ. Μπὰχ! καὶ ποῖος εἶσ' ἐσύ;

Ο ΝΕΟΣ. Ἐγὼ 'μαὶ ὁ γνωρισμένος
Νέος ψηλὸς καὶ λιγνὸς,
Περιφήμος μέσ' τὴν γειτόνια
Καὶ παντοῦ χαδεύμενος.

Η ΚΟΠΕΛΑ. Μπὰχ! καὶ ποῖος σ' ἐχαδεύσεν;

Ο ΝΕΟΣ. Μ' ἐχαδεύσεν ἡ μαννά μου
Κ' ὅλη ἡ γεννεά μου,
Μὰ 'χω τὰ θάρρη μου 'στὸν θεὸν
Νὰ 'ρθῇς 'στὴν ἀγκαλιά μου.

Η ΚΟΠΕΛΑ. Ψεύμα λὲς, δὲν μὲ περώνῃς
'στὸ γῦρο τοῦ καπέλλου σου.
Ἐμένα λὲς πῶς μ' ἀγάπας,
Μὰ ἔχεις ἄλλην 'στὸ νοῦν σου.

Ο ΝΕΟΣ. Ὅσ' ἄστρα 'ναι 'ς τὸν οὐρανὸν,
Τόσα σπαθιὰ, κυρά μου,
Ἀνίσως καὶ δὲν σ' ἀγαπῶ,
Ν' ἐμβοῦν μέσ' στὴν καρδιά μου!

LE JEUNE HOMME. — Je pleure en raison de votre beauté, qui est comme une flèche. Je me pendrai à votre porte, et ce sera votre faute.

LA JEUNE FILLE. — Bah! et qui donc es-tu?

LE JEUNE HOMME. — Je suis un jeune homme fort connu, élégant et mince, célèbre dans le voisinage, et fort bien traité partout.

LA JEUNE FILLE. — Bah! et qui donc t'as bien traité?

LE JEUNE HOMME. — Ma mère d'abord, et toute ma famille ensuite. Mais j'ai mis ma confiance en Dieu, et je finirai par vous avoir.

LA JEUNE FILLE. — Tu mens, et tu ne me porteras pas comme une boucle à ton chapeau. Tu dis que tu m'aimes, et tu en as une autre dans ta pensée.

LE JEUNE HOMME. — Oh! madame, qu'autant d'épées qu'il y a d'étoiles dans le ciel me percent le cœur, si je ne vous aime!

L'ARBRE AUX FEUILLES D'OR.

LA CONVERSATION MYSTÉRIEUSE.

COMMENTAIRE.

Cette interruption bizarre et le refrain capricieux s'arrêtant au milieu du chant, désignent sans doute, sous le joli nom de Diamanto, la jeune fille du dernier vers : et l'arbre aux feuilles d'or et aux rameaux d'argent pourrait être une de ces fiancées qui portent autour du cou, en monnaie d'argent ou d'or, un collier qui est leur dot, bien souvent la seule.

En Grèce, la beauté des femmes prend les termes de comparaison dans les objets qui frappent le mieux les sens sous un brillant climat. C'est, comme ici, la fontaine aux eaux limpides; le soleil aux rayons resplendissants; la lune, et sa lueur semblable aux visages pâlis, loin du grand air, sous les grilles du

Gynécée. Il en est de même chez nous, hommes du Nord ou de l'Ouest. Sous notre température glacée, c'est la blancheur du lait que prodiguent nos froides montagnes, ou plutôt « c'est un lis dans une prison de neige, » comme dit Shakspeare, en parlant du teint de Vénus.

En Orient, pour deviner l'énigme ou l'allégorie de l'arbre aux feuilles d'or, et pour dénouer le roman, on a recours aux Bohémiennes (Tziganes), habiles en tout pays à prophétiser la *bonne aventure;* celles-ci jouent aussi parfois le rôle d'entremetteuses, et prennent alors un nom assez peu honnête de la langue antique; bien que cette profession réhabilitée, et ces médiations, aussi nécessaires aux unions légitimes des Musulmans qu'aux mariages des Grecs et des Arméniens, soient la plupart du temps exercées par la nation juive.

Je ne dis rien de la *Conversation mystérieuse*, si ce n'est qu'elle est originaire de Smyrne, et que je ne pouvais clore ma série de chansons grecques par un plus gracieux dialogue.

A propos de tous ces vers grecs, qui, dans leurs mesures, leurs hémistiches et leurs désinences, se montrent sous des formes bien plus variées que les nôtres, et ne sauraient, dans leur diversité, se comparer qu'aux rhythmes allemands, j'aurais pu intro-

duire dans la préface de ces chants du peuple, ou plus loin dans le cours de mes commentaires, un abrégé de la prosodie hellénique; et j'étais d'autant mieux préparé à ce labeur, que j'en avais à Constantinople médité longtemps l'aride matière, avec le secours de quelques versificateurs habiles : j'en avais même étudié les secrets dans l'écrit, intitulé *Calliope*, d'un Hellène renommé pour les avoir le plus complétement dévoilés.

Qu'il me soit permis de le dire ici en terminant, et une fois pour toutes, je me suis refusé à moi-même la facile satisfaction de surcharger ce livre de tant de techniques détails, bagage obligé des grammaires et des lexiques. Je ne cherche pas, on le voit de reste, à donner des leçons de grec moderne; et je n'ai pas pris pour but d'enseigner à mes lecteurs les éléments de la langue hellénique : mais je me suis créé le devoir de faire briller à leurs yeux ses richesses populaires, de les intéresser de mon mieux à ce qui m'a tant intéressé moi-même, et surtout de leur épargner, s'il m'est possible, tout l'ennui que j'ai dû souvent braver pour eux.

CHANTS DU PEUPLE

EN GRÈCE.

DISTIQUES

DIVISÉS EN QUATRE CLASSES.

AVERTISSEMENT.

Les chansons grecques, comprises sous le nom générique et européen de distiques, abondent dans l'Archipel et sur ses bords; elles portent les désignations de *Tsakismata,* fragments, *Kotzakia*, *Romaïka*, chansons de danse (ballades, autrefois hyporchèmes), maintenant appelées *Madhinadhès*, *Gyrismata*, chœurs ou refrains, etc., etc., suivant

leurs rhythmes, leurs consonnances plus ou moins rapprochées, leur origine et leur destination. On les confond sous le titre commun de *Tragoudiés*, où il est aisé de reconnaître la source étymologique de la *Chanson du bouc* (tragédie). Cette sorte de poésie, qui consiste en une pensée resserrée en deux vers, est particulière à la Grèce moderne, où elle est fort répandue ; et il me paraît que M. Fauriel ne lui a pas donné dans son recueil l'importance qu'elle mérite, en sa qualité de chant essentiellement populaire.

Les distiques s'improvisent la nuit et le jour avec accompagnement du téorbe et de la guitare, le plus souvent sans accompagnement, tantôt au bruit des rondes, et au mouvement des danses lentes et cadencées, tantôt sur la mer pour aider à l'effort mesuré de la rame; et là, chaque rameur doit faire entendre son distique à son tour : parfois, dans les jours de fête (*Panégyris*, Πανήγυρις, fête, foire, ou marché public; c'est le même mot et la même chose que du temps d'Hérodote), sous l'ombre, et dans les prairies où se rassemblent les habitants des campagnes et des hameaux : quelquefois aussi, près du vase mys-

térieux des *Clidona*. Ce jeu du Clidona (je me hâte de le dire pour expliquer l'énigme), qui paraît avoir emprunté en partie à l'antique cottabe ses règles, et surtout son but traditionnel, ressemble au gage-touché de nos Jeux-Innocents. Chaque joueur doit, pour délivrer son gage, réciter ou chanter un distique qui est soumis aux commentaires malins des assistants. Le distique se trouve encore mêlé aux friandises du dessert, comme les devises de nos *Bons-bons;* et je me souviens d'en avoir vu et lu à la cour de l'hospodar de Valachie, suspendus au cou ou à la patte des chardonnerets et des serins qui, à un signal donné, s'échappaient des forteresses en sucre dont la table était chargée.

La plupart de ces distiques meurent avec les joies éphémères du festin, et s'envolent, au gré du vent qui les vit naître, dans les bois ou sur les flots. De temps en temps néanmoins, on les écrit, et on les communique d'une île à l'autre. C'est ainsi qu'ils se sont prodigieusement multipliés, soit qu'on les chante sur des airs sans rhythme fixe improvisés aussi, soit qu'on les applique aux mélodies de quelques chansonnettes plus ré-

gulières de Raguse et de Venise : ils varient à chaque îlot, à chaque village maritime : rustiques et naïfs dans les champs ou dans les ports; civilisés et à sentiment dans les villes et dans la capitale.

J'en avais réuni un grand nombre, les uns, dressés en deux vers égaux et rimés au bout; les autres, posés sur quatre lignes, dont la seconde et la quatrième riment seules entre elles. Il m'avait fallu d'abord déchiffrer les différentes écritures négligées pour la plupart, rétablir l'ortographe, retrouver le sens et parfois la mesure des distiques qui m'avaient été dictés; enfin, ce n'est pas sans peine que je suis parvenu à élaguer de ces informes manuscrits des répétitions ou des niaiseries, à les classer par rang de matière, et à en former ce choix. Dieu veuille qu'il ne paraisse pas à des yeux plus sévères insuffisamment élagué, classé imparfaitement, et médiocrement choisi!

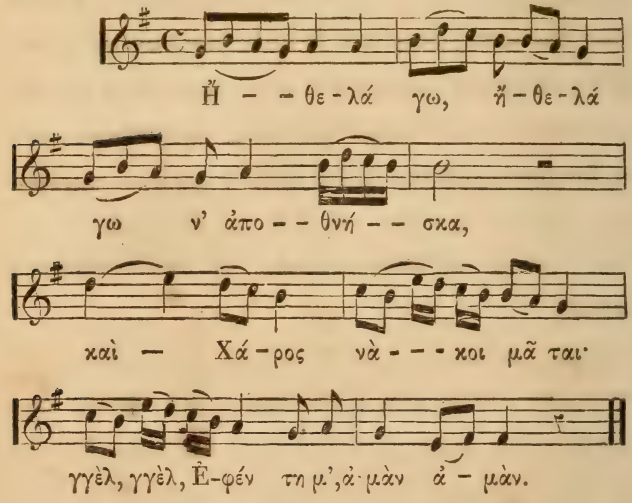
Pour présenter à mon lecteur une idée, plus juste que toutes mes définitions, des chants monotones qui accompagnent ou soutiennent le débit des distiques, je prends, au hasard, le n° 9 de la première partie (ἤθελα 'γὼ). Je l'ai entendu psal-

modier, pour ainsi dire, dans les rues grecques de Constantinople. On faisait suivre chaque vers d'un refrain turc fort à la mode, qui s'appliquait à beaucoup d'autres distiques également.

Ghèl, Ghèl! Effendim, aman, aman!

« Allons, allons! Monseigneur, grâce, grâce! »

J'ai noté l'air dans les lignes qui suivent; mais je crains, en lui faisant subir nos tons, demi-tons et notre mesure artistiques malgré lui, de lui avoir ôté quelque chose, si ce n'est de son mérite, au moins de son caractère *natif*.



On remarquera sans doute, au milieu de bien

d'autres imperfections, que cet air, pour nos oreilles civilisées, a le tort de ne pas finir. Quelques Européens, revenus de l'Orient encore plus enthousiastes que je ne suis, et c'est difficile, ont beau prétendre que cette suspension de la mélodie est un effet de l'art, calculé pour faire attendre et désirer la répétition : ils signalent vainement, dans les sons affranchis de nos formes consacrées, dans les tiers et quarts de tons ignorés de notre gamme conventionnelle, des vestiges de l'harmonie antique, et les éclats plus libres et plus vifs de la passion; je m'obstine à n'y voir qu'une réunion de notes discordante et peu agréable à notre goût discipliné. En un mot, ce sont des cris plus ou moins sauvages; mais ce n'est pas du chant.

ΔΙΣΤΙΧΑ.

ΠΡΩΤΟΝ ΜΕΡΟΣ.

ΔΙΣΤΙΧΑ ΗΘΙΚΑ.

Α'.

Νὰ κάμω θέλω μιὰν καρδιὰν πίκραις νὰ μὴν λογιάσῃ,
Καὶ ὅπως τὸν νρίσκει τὸν καιρὸν ἔτζι νὰ τὸν περάσῃ.

Β'.

Τί νὰ τῆς πῶ τῆς Μοίρας μου; ποῦ μ' ἔφταιγε κ' ἐκείνη,
Κι' ἂν μ' ἔφταιξε ἄλλος κανεῖς ὁ θεὸς νὰ τοῦ τὸ κρίνῃ.

Γ'.

Τοῦτον τὸν χρόνον χαίρομαι τὸν ἄλλ' ὁ θεὸς τὸ ξεύρει,
Γιὰ θὰ πεθάνω γιὰ θὰ ζιῶ γιὰ θὰ πάω 'ς ἄλλα μέρη.

DISTIQUES.

PREMIÈRE PARTIE.

MAXIMES ET PENSÉES.

1.

Je vais tenter de me créer un cœur qui ne s'abandonne pas à des pensers amers, mais qui sache prendre le temps comme il vient.

2.

Que puis-je dire de ma destinée? Elle seule est coupable envers moi; si je souffre par la faute de tout autre, que Dieu lui en tienne compte!

3.

Je suis en joie, cette année; quant à la prochaine, Dieu seul le sait : dois-je mourir? dois-je vivre? dois-je quitter mon pays?

Δ'.

Δὲν εἶναι πρᾶγμα, ἀδελφοὶ, τερπνὸν 'ς αὐτὸν τὸν βίον
Ὁποῦ νὰ μὴν ἀπέρασεν, ὡσὰν πουλὶ, ἢ πλοῖον.

E'.

Ὅποιος θέλει νὰ ζήσῃ τὸν κόσμον νὰ χαρῇ
Ἀγάπην νὰ μὴν κάμῃ ὅλην του τὴν ζωή.

Ϛ'.

Ὅποιος θέλει νὰ ἀγαπήσῃ πρέπει νὰ 'ναι γνωστικὸς,
Νὰ ἔχη ἀπομονὴ ὀλίγη, κ' ὄχι τόσον βιαστικός.

Z'.

Ὅποιος δὲν βαστᾶ τοὺς ὅρους τῆς φίλιας σταθερὰ,
Νὰ μὴν ἔχῃ σ' τὴν ζωήν σου οὔτε μίαν στιγμὴν χαρά.

H'.

Χαίρετ' ἀπελπισία! δὲν ἀπελπίζομαι,
Ὁ κόσμος εἶναι σφαῖρα, ὅλοι γυρίζουνε.

Θ'.

Ἤθελα 'γὼ ν' ἀπόθνησκα κι' ὁ Χάρος νὰ κοιμᾶται,
Καὶ πάλιν ν' ἀναστήνομαν, ναϊδῶ ποιὸς μὲ λυπᾶται.

4.

Frères, il n'y a pas de jouissance en cette vie qui ne passe rapide comme l'oiseau ou la nacelle.

5.

Celui qui veut vivre agréablement et jouir du monde, doit, pendant toute son existence, fuir l'amour.

6.

Pour aimer avec succès, il faut de l'esprit, un peu de patience, et ne pas se presser.

7.

Celui qui ne sait pas être ferme et fidèle en amitié, ne mérite pas en sa vie une seule minute de bonheur.

8.

Arrière le désespoir! Pourquoi donc désespérer? Le monde est rond; tout change et tourne.

9.

Je voudrais mourir, puis profiter du sommeil de Charon pour m'échapper de l'autre monde, et voir qui me regrette dans celui-ci.

Ι'.

Ποῦ πάρει χίλια πήρπυρα καὶ κακουδιὰ γυναῖκα,
Τὰ χίλια πᾶν στ' ἀνάθεμα, κ' ἡ κακουδιὰ 'πομένει.

ΙΑ'.

Καλλίτερον ὁ ἄνθρωπος νὰ ἦτον κρύα πέτρα,
Παρὰ ὅπ' ἔχει αἴσθησιν καὶ φρόνησιν καὶ μέτρα.

ΙΒ'.

Ἀπάνδρευτος σὰν πανδρευθῇ, δὲν πρέπει νὰ χορεύῃ,
Μόνον σακὶ στὸν ὠμόν του κριθάρι νὰ γυρεύῃ.

ΙΓ'.

Πόσον γλυκὺς ὁ θάνατος ὁποιὸν γεννᾷ τὸ βόλι,
Τὸν θάνατον στὸν πόλεμον, θρίαμβον λέγουν ὅλοι.

ΙΔ'.

Ἡ κάθε λύπη δέχεται κάποιαν παρηγορίαν,
Ἢ καὶ ξεχνᾶται παντελῶς μὲ τὴν πολυκαιρίαν.

ΙΕ'.

Τῶν γυναικῶν ἡ συμβουλὴ καὶ ἡ δροσιὰ τοῦ Μάϊ
Εὐθὺς ὁ ἥλιος ποῦ ἰδῇ τὴν χάνεται καὶ πάει.

10.

Si vous prenez des milliers d'écus et une femme méchante, les écus s'en vont au diable; et la méchante vous reste.

11.

Ne vaudrait-il pas mieux que l'homme fût né semblable à une roche insensible? A quoi lui servent la raison, le jugement et l'intelligence?

12.

Quand un vieux célibataire se marie, il n'a pas raison de danser; mieux vaudrait, pour lui, mettre sur son dos sa besace, et aller chercher son pain.

13.

Combien est douce la mort que donne une balle! La mort dans les combats, c'est un triomphe.

14.

Chaque chagrin reçoit du temps une certaine consolation, si même le temps ne l'efface tout à fait.

15.

La pensée d'une femme est comme la rosée de mai : dès que le soleil la regarde, il la fond et s'en va.

ΙϚ'.

Καὶ τὰ τραγούδια λόγια 'ναι· τοὺς νεοὺς παρηγοροῦνε,
Σὰν ταῖς ψυχαῖς ποῦ καρτεροῦν παράδεισον ναϊδοῦνε.

ΙΖ'.

Καθόλου μὴ καυχᾶσαι πῶς εἶσαι εὐειδὴς,
Ἡ ὡραιότης μόνη συχνὰ εἶν' ἀηδής·
Ἂν θέλῃς εἰς τὸν κόσμον νὰ εἶσαι ζηλωτὴ,
Τὴν συναναστροφήν σου καθένας νὰ ζητῇ,
Τὸ ἄγριόν σου ἦθος, ψυχρὸν καὶ σοβαρὸν
Νὰ ἀποβάλῃς πρέπει γιατ' εἶναι ὀχληρόν.
Ἡ ὡραιότης εἶναι τῷ ὄντι ἐφετὴ,
Πλὴν νὰ φρονῇς δὲν πρέπει ὅτ' εἶναι ἀρετή·
Γιατ' ὅποιος ἔχει γνῶσιν καὶ κόσμου δοκιμὴ,
Μίαν ἄσχημην μὲ πνεῦμα πάντοτε προτιμεῖ·
Καὶ ποῖος δὲν προκρίνει πνεύματος τὴν στολὴν,
'ποῦ διὰ πάντα μένει χωρὶς μεταβολήν;
Ὠφέλιμον τὸ κάλλος μὴ τὸ θαῤῥῇς λοιπὸν,
Χωρὶς καλλιεργείας δὲν δίδ' αὐτὸ καρπόν.

16.

Les chansons ne sont que des mots; et pourtant elles font prendre patience aux jeunes hommes, qui sont comme des âmes attendant le paradis.

17.

Ne vous enorgueillissez pas d'être si belle à voir; la beauté toute seule est souvent sans agrément.

Si vous voulez que dans le monde on vous souhaite, et que chacun désire votre présence, changez ces manières brusques, froides et dédaigneuses qui déplaisent.

La beauté est, en effet, fort recherchée; mais n'allez pas vous imaginer que c'est une vertu.

Un homme de sens et d'expérience lui préférera toujours une spirituelle laideur.

Qui donc ne mettrait au-dessus d'elle les ornements de l'esprit, qui restent et que rien n'altère?

Ne croyez donc pas la beauté toute seule un avantage; c'est un arbre qui, sans culture, ne saurait donner aucun fruit.

REMARQUES.

PREMIÈRE PARTIE. MAXIMES ET PENSÉES.

1.

Sorte de répétition rimée et chantée d'un proverbe grec, rimé aussi, que je rapportai de Naxos.

« Riez de moi, comme je ris de vous; ainsi se passe « le temps. »

Γέλα μὲ νὰ σὲ γελῶ,
Νὰ περνῶμεν τὸν καιρό.

2.

Ce distique semble inspiré par le fatalisme turc; et le mot qui le termine est sans cesse dans la bouche des Ottomans.

3.

Paraphrase de la célèbre sentence de Lucien, empruntée à je ne sais quel poëte dramatique : « Hors « de Dieu, il n'y a point de bonheur pour l'homme. »

Θεοῦ μὲν ἐκτὸς οὐδεὶς εὐτυχεῖ βροτός.

6.

« De nuyct et jour fault estre adventureux,
« Qui d'amour veult avoir biens plantureux. »
Marot, *Rondeau* 41.

8.

Voici le plus répandu de tous les distiques. Je l'ai rencontré, soumis dans son premier vers à mille variantes, à Scio, en Chypre, à Athènes, à Constantinople : mais dans le second, bien qu'il rime assez mal avec l'autre, c'est toujours le monde qui tourne, et emporte avec lui les chansons, les chanteurs, Galilée, et ses juges.

9.

C'est un résumé moral de la chanson des *Braves en Enfer*, que j'ai rapportée parmi les légendes. Je donnai ce distique à Londres à M. de Chateaubriand, qui en voulait faire l'épigraphe d'un chapitre sur la misanthropie. L'ambassadeur était également frappé d'un adage grec moderne qu'il me faisait répéter parfois :

« Vîtes-vous jamais des noces où on ne pleure pas,
« et un enterrement où on ne rie? »

Εἶδες γάμον ἄκλαυστον, καὶ νεκρὸν ἀγέλαστον ;

10.

A côté des épigrammes tragiques d'Euripide et

des diatribes de Simonide contre les femmes, on trouve aussi dans les conseils de Phocylide ce vers inspirateur du distique moderne :

« Ne soyez pas l'esclave de votre épouse en con-
« sidération du poids de sa dot. »

Λατρεύης δ' ἀλοχῷ λυγρῆς χάριν εἵνεκα φερνῆς.

11.

« Ne penser à rien, c'est la plus douce existence, » disait Ajax à son fils.

Ἐν τῷ φρονεῖν γὰρ μηδὲν, ἥδιστος βίος.

13.

C'est le début de la traduction d'un chant martial de Tyrtée : (Τεθνάμεναι γὰρ καλὸν, κ. τ. λ.). Elle est, je crois, de l'Hellène Tricoupi, d'écrivain devenu diplomate. Ces deux métiers de notre siècle s'enchaîneraient-ils donc l'un à l'autre? Répondez, Chateaubriand, Canning, Martinez de la Rosa, et vous Lamartine, qui avez aussi imitée Tyrtée!....
« Oui, le Dieu des mortels est le Dieu des combats;
« Le carnage est divin, la mort a des appas. »

Dern. chant de Ch.-Harold.

14.

« Avec tout cela, Sancho, répondit don Qui-
« chotte, si n'y a-t-il point de ressentiment que le

« temps n'efface, ni de douleur dont la mort ne « guérisse. » Cervantes, *Don Quichotte*.

17.

Une nuit, par un de ces beaux clairs de lune qui, sur les rives du Bosphore, prolongent les promenades et les rendent si douces, j'entendis ces distiques, récités plutôt que chantés par la voix d'une jeune femme qui frappait en même temps les cordes d'une guitare en arpéges, et à intervalles seulement, pour soutenir l'intonation. Je m'approchai de la fenêtre entr'ouverte d'où s'échappait la voix, et j'écoutai attentivement. C'était une maison obscure, plus rapprochée de la rue silencieuse du village de Sarieri que des quais tumultueux de Buyuk-Déré. « Cette maison, » me dit un boyard grec qui m'accompagnait, « est habitée par la veuve du célèbre « Dimitraki Morusi ; et c'est une de ses filles qui vient « de nous faire entendre ces vers composés par le « malheureux père. Ils sont, ainsi que d'autres écrits « plus sérieux de cet illustre prince, fort répan- « dus et fort appréciés parmi nous. »

Je vis plus tard l'aimable princesse, dont je n'avais jusqu'alors connu que la voix : jamais femme ne fut moins intéressée à chercher des compensations pour la laideur.

ΔΙΣΤΙΧΑ.

ΔΕΥΤΕΡΟΝ ΜΕΡΟΣ.

ΔΙΣΤΙΧΑ ΕΡΩΤΙΚΑ.

Α΄.

Ὡς περπατοῦν τὰ σύννεφα καὶ τὸν καιρὸν κλωθοῦνε,
Ὡς τρέχουνε τὰ μάτιαμου ὅταν σὲ θυμηθοῦνε.

Β΄.

Μοίρα, δὲν τὰ βαρέθηκες τά μ' ἔχεις καμωμένα;
Ὅλον θέλεις νὰ τὰ σφαλῇς, τὰ μάτια μου κλαμμένα.

Γ΄.

Ποτὲ νὰ μὴν εἰπῇ ἄνθρωπος, ἡ ἀγάπη πῶς παλαιόνει,
Ὅταν νὰ μίξουνε τὰ δυὸ, σὰν τὴ φώτια φουντόνει.

DISTIQUES.

DEUXIÈME PARTIE.

DISTIQUES AMOUREUX.

1.

Comme les nuages volent par les airs, et suivent le temps; ainsi mes yeux courent vers toi, et mes souvenirs te cherchent.

2.

O Destin, ne te lasses-tu pas des maux que tu m'as faits? Tu ne veux donc qu'une chose? fermer à jamais mes yeux épuisés de larmes!

3.

Que personne ne dise : L'amour vieillit. Quand on en mêle deux ensemble, il s'étend comme le feu.

Δ'.

Πουλάκι μου ἀθάνατο, παντοτεινὴ μ' ἐλπίδα,
Ἀφ' οὗ καὶ ἐχωρήσαμεν χαρὰ πλέον δὲν εἶδα.

Ε'.

Ἐπλήθυνε ἡ ἀγάπη μας, πουλίμου ἀναχάμμενο,
Καὶ σὰν φάντασμα φρικῶδες ὁ θάνατος ὀμπρός μας.

Ϛ'.

Καρδιά μ' ἀπαρηγόρητη παρηγορήσ' ἀτή σου,
Κ' ἄλλαις πολλαῖς τὸ πάθανε, δὲν εἶσαι μοναχή σου.

Ζ'.

Ἔρωτα, πονηρὸ πουλὶ διατὶ νὰ μὲ γελάσῃς;
Νὰ πάρῃς τὴν καρδίτζαν μου, νὰ μὴν τὴν ἡσυχάσῃς;

Η'.

Σὰν ἀπεθάνω, βάλτεμε σ' τὸ μνῆμα μου ἕνα ἄνθη
Κοντὰ μου ἕνα ἰασεμὶ, σ' τὸ χείλι μου πικροδάφνη.

Θ'.

Ὁ χωρισμὸς ἀγάπης εἶναι σὰν τὰ βουνὰ
Ποῦ πᾶνε τὰ πουλάκια καὶ κλαῖνε θλιβερά.

4.

O mon immortel amour, ô mon éternelle espérance, depuis notre séparation je n'ai pas eu un seul instant de joie.

5.

Notre amour, ô mon oiseau perdu, a accompli sa destinée : et voilà que la mort, comme un fantôme effrayant, est devant nous.

6.

O mon cœur désolé, console-toi de tes peines! Tu n'es pas seul dans la misère; bien d'autres ont souffert comme toi.

7.

Amour, enfant malin, pourquoi me tromper? Pourquoi t'emparer de mon cœur, puisque c'est pour y porter le trouble?

8.

Quand je mourrai, mettez dans ma tombe quelques souvenirs; du jasmin près de moi, des lauriers amers sur mes lèvres.

9.

L'absence en amour est comme ces montagnes où se rassemblent les petits oiseaux pour y gémir tristement.

Γ'.

Δὲν θυμῆσαι ἀπὸ πότε ἄρχησα νὰ σ' ἀγαπῶ,
Καὶ τὸ ξέκασες δι' ὅλον, καὶ προσμένης νὰ τὸ πῶ.

Φεγγαράκι ἤτον τότε, καλοκαιρινὴ βραδιὰ,
Ποῦ ἐτόξευσεν ὁ Ἔρως τὴν ἄθλια μου καρδιά.

Τὰ ἀηδονάκια κελαΐδουσαν τότες μ' ἄκραν ἡδονὴν,
Ταῖς φωναῖς κ' ἐπεριπλάκαν 'ς τὴν ἐδικήνσου καλλόνην.

ΙΑ'.

Τὴν ὥρ' ὁποῦ ἀξιοθῶ νὰ σὲ ἰδῶ, ψυχή μου,
Τότε μόνον με φαίνεται πῶς ἔχω τὴν ζωήν μου.

Καὶ τὸν ἐπίλοιπον καιρόν, ὁποῦ σὲ ὑστεροῦμαι
Σῶμα νεκρὸν χωρὶς ψυχὴν, κ' ἀναίσθητος μετροῦμαι.

ΙΒ'.

Στὰ στήθη μου ἔχω φωτιὰ κι' ἀνάπτει στὴ καρδιά μου.
Ὁ ἔρως μοῦ τὴν ἄναψε, χωρὶς τὴν ἄδειά μου.

ΙΓ'.

Ἂν ἤθελες νὰ μ' ἀρνηθῇς, γιατὶ νὰ μ' ἀγαπήσῃς;
Πρῶτα ν' ἀνάψῃς τὰ φωτιὰ κ' ὕστερα νὰ τὰ σβύσῃς;

10.

Tu ne te souviens plus du temps où j'ai commencé à t'aimer; tu as tout oublié, et tu attends que je te l'apprenne.

C'était un soir d'été, par un beau clair de lune, que l'amour a percé de ses flèches mon cœur infortuné.

Les rossignols chantaient délicieusement, et entremêlaient leur voix pour mieux célébrer ta beauté.

11.

O mon amour, l'heure où j'ai mérité de te voir est la seule où je crois vivre. Le reste du temps quand je suis privé de ta vue, je le mesure sans le sentir; et je suis comme un corps sans âme.

12.

Je porte en mon sein un feu qui consume mon cœur. L'amour l'y alluma, sans m'en demander congé.

13.

Si vous vouliez me repousser, pourquoi m'avez-vous aimé d'abord? Pourquoi donc allumer le feu que vous deviez éteindre?

ΙΔ'.

Φεγγάρι μου λαμπρότατον κ' ἅγιο Κωνσταντινάτο,
Τὰ κάλλη σου δὲν εἶδ' ἐγὼ στὸν οὐρανὸ ἀποκάτω.

ΙΕ'.

Ἀπόψε στὰ μεσάνυκτα σηκώθηκα νὰ γράψω,
Καὶ κονδυλιὰ δὲν ἔσυρα χωρὶς ν' ἀναστενάξω.

ΙϚ'.

Ὅταν σὲ πρωτοΐδανε τὰ μάτια τὰ 'δικά μου.
Ἦτον τὸ στῆθος μου ἀνοικτὸ κ' ἐμβῆκες στὴν καρδιά μου.

ΙΖ'.

Ἀγάπα με σὰν σ' ἀγαπῶ, θέλε μὲ σὰν σὲ θέλω.
Ταχυὰ θὰ 'ρθῇ ἕνας καιρὸς, νὰ θὲς καὶ νὰ μὴ θέλω.

ΙΗ'.

Εἶσαι ὡς μία βασίλισσα κι' ὅλον τὸν κόσμ' ὁρίζεις,
Κἂν θέλεις, πέρνεις ταῖς ψυχαῖς, κἂν θέλεις ταῖς χαρίζεις.

ΙΘ'.

Μία φορὰ ἤμουν ἄγγελος, τῶρ' ἀγγελίζουν ἄλλοι.
Στὴν βρύσιν ποῦ 'πινα νερὸ, τῶρα τὸ πίνουν ἄλλοι.

14.

O mon éclatante Lune, ô mon riche Bijou! je n'ai rien vu sous le soleil de plus brillant que toi.

15.

Hier au soir, vers minuit, je me suis levé pour écrire; et je n'ai pas tracé une ligne sans y joindre un soupir.

16.

Quand vos yeux me regardèrent pour la première fois, ma poitrine se trouvait ouverte, et vous êtes entrée dans mon cœur.

17.

Aimez-moi comme je vous aime, et veuillez-moi comme je vous veux. Un temps viendra bientôt où vous voudrez, et je ne voudrai plus.

18.

Tu es vraiment comme une reine à qui le monde appartient. Quand tu le veux, tu t'empares des âmes, et leur fais grâce quand tu le veux.

19.

Je fus ange un jour, d'autres le furent après moi. A la fontaine où je buvais, d'autres se désaltèrent.

Κ′.

Φύγετε, γλυκεῖς ζέφυροι, λαβέτ' ἐπὶ πτερύγων
Τοὺς στεναγμοὺς τοῦ στήθος μου σκορπίσατε ὀλίγον.

ΚΑ′.

Εἰς τὸ τραπέζι τῆς ζωῆς τὸ πεῦκι μου πρὶν στρώσω,
Σ' ἕνα ποτῆρι' 'θέλησα τὸ χέρι μου ν' ἁπλώσω·

Ἡ Μοῖρα μοῦ τὸ 'πρόσφερε κ' αὐτὸ φαρμακομένο.
Στὰ χείλη μου τὸ ἤγγιζα, κ' ἀπὸ σπασμοὺς 'παιθαίνω.

ΚΒ′.

Κόρη στρογγυλοπρόσωπη, παιχνίδι τῶν ἀγγέλων,
Ἐσὺ ἦσ' ἡ κορώνα τους τῶν ἀλλονῶν κοπέλων.

ΚΓ′.

Τὰ μάτια μου τῆς ὄρφανης νὰ εἶχε μου τὰ γυρέψῃς,
Ἔβγαλα καί σου τἄδιδα, γιὰ νὰ μὴν ταξιδεύψῃς.

ΚΔ′.

Τὸ κυπαρίσσι 'ρέγομαι τὸ μυρισμένο ξύρο,
Ὅπου σου 'μοιάζει, μάτια μου, στὸ μάκρος καὶ τὸ ψῆφο...

Τὸ κυπαρίσσι τὸ λιανὸ ὁ ἀέρας τὸ ζευλώνει,
Τὴν κοπελιὰν τὴν ἀγριὰν ὁ νεὸς τὴν ἡμερώνει.

20.

Partez, ô doux zéphyrs, prenez sous vos ailes les soupirs de mon cœur, et dissipez-les un moment.

21.

Avant d'étendre mon tapis au banquet de la vie, j'ai voulu approcher ma main d'une coupe. La destinée me la présenta. C'était aussi du poison; à peine je l'ai portée à mes lèvres, et voilà que je meurs.

22.

Jeune fille au visage arrondi, instrument des anges, vous êtes une couronne au milieu des autres vierges.

23.

Ah! si vous me demandiez mes yeux à moi, pauvre fille, pour vous empêcher de partir! je les arracherais pour vous les donner.

24.

J'aime le cyprès et son bois parfumé; il vous ressemble, ô mes amours, en beauté et en élégance.

Ce cyprès mince, le vent le courbe; cette beauté farouche, un jeune homme peut l'adoucir.

ΚΕ′.

Ἔρωτας καὶ Ἀφροδίτη ἐσυμφώνησαν τὰ δυό·
Καὶ σ' ἔκαμαν τόσ' ὡραῖα καὶ μαραίνεις κάθε νιό.

ΚϚ′.

Καλημερίζω μία νεὰ καὶ τὄνομα δὲν λέγω,
Κι' ἀνίσως κι' εἴπω τὄνομα, ἂχ κάθομαι νὰ κλαίγω.

ΚΖ′.

Ἀπὸ τὴν πόρτα σου περνῶ τ' ἀχνάρι σου γνωρίζω
Σκύφτω καὶ τὸ γλυκοφιλῶ, δάκρυα τὸ γεμίζω.

ΚΗ′.

Δὲν εἶναι κρῦμα κι' ἄδικο ἡ βρύση νᾶν' ἐμπρός μου,
Νερὸ νὰ μὴν 'μπορῶ νὰ πιῶ νὰ ἦν ὁ θάνατός μου;

ΚΘ′.

Τὸ θάρρος τῆς ζωῆς μου στέκει σε μιὰ κλωστὴ,
Τύχη νὰ τὸ βοηθήσῃ νὰ μὴν ἀπελπίσθῃ.

Λ′.

Ὁ ἥλιος βασιλεύει στὰ παραθύρια σου,
Κ' ἡ πούλια ἀνατέλλει μέσα στὰ φρύδια σου.

25.

L'Amour et Vénus se sont mis d'accord; et tous les deux ne vous ont faite si belle, que pour désespérer les amants.

26.

Je salue de loin une jeune fille dont je ne dis pas le nom. Si je le disais, hélas! il faudrait m'arrêter et pleurer.

27.

Je passe à votre porte, j'y reconnais vos traces, je m'incline, les baise tendrement, et les mouille de mes larmes.

28.

N'est-ce pas grand dommage d'avoir une source devant moi, et de n'oser y boire, de peur de mourir?

29.

Le bonheur de ma vie ne tient qu'à un fil. Fortune, viens à mon aide, et empêche-moi de perdre tout espoir.

30.

Le soleil se couche derrière les fenêtres de votre maison; et les Pléiades se lèvent au-dessous de vos sourcils.

ΛΑ′.

Ζῆσαι, κι 'γω ἂς πεθάνω, τὶ τὴν θέλω τὴ ζωή;
'στὸν κόσμον ἕνα μνῆμα, κ' ἄλλη νὰ σὲ χαρή.

ΛΒ′.

Ἔχετε 'γειὰ ψηλὰ βουνὰ καὶ κάμποι μὲ τὰ ρόδα,
Βρυσούλες μὲ τὰ κρύα νερὰ, κι' ἐγὼ μισεύω τώρα.

ΛΓ′.

Σ' ἀγαπάω, σ' ἀγαπάω, δὲν τὸ 'ξευρ' ἄλλος κανεὶς,
Παρ' ἐγὼ καὶ σὺ, θεά μου, καὶ τὸ ἄστρον τῆς αὐγῆς.

ΛΔ′.

Ὦ οὐρανὲ, ποῦσαι ψηλὰ, κατέβα κάμε κρίσι!
Ἀγάπη δώδεκα χρονῶν γυρεύει νὰ μ' ἀφίση.

ΛΕ′.

Σήμερα τὰ ματάκια μου, ἔκλαψαν τὰ καϋμένα
Διατὶ ἐθυμηθήκανε πράγματα περασμένα.

ΛϚ′.

Καρσὶ στὸ παραθῦρισου θὰ κτίσω 'να σχολεῖο,
Γιὰ νὰ πηγαίν' ὁ Ἔρωτας μὲ τὸ χρυσὸ βιβλιό.

31.

Vis, et moi je mourrai! Que puis-je demander à la vie? une tombe pour moi, et pour ton cœur une autre amante.

32.

Adieu, montagnes élevées, champs couverts de roses, et vous, petites fontaines aux eaux fraîches, je vais vous quitter.

33.

Oh! je t'aime, je t'aime, et personne autre que toi ne le sait, ô ma déesse, si ce n'est l'étoile du matin.

34.

Dieu du ciel, descends d'en haut, et sois notre juge. Un amour de douze ans cherche à m'abandonner.

35.

Aujourd'hui, mes pauvres yeux ont bien pleuré en songeant à tant de choses passées.

36.

En face de ta fenêtre je compte bâtir une école, afin que l'amour y vienne avec son livre d'or.

ΛΖ′.

Ἡ ἄνοιξις μ' ἐφάνη ἐφέτος σὰν χειμῶνας,
Ἡμέρα χρόνος ἔγινεν, καὶ χρόνος σὰν αἰῶνας.

ΛΗ′.

Ἡ Νιόβη τὰ ὀεινά μου ἂν ἐζοῦσε νὰ ἰδῇ,
Ἤθελε πλέον νὰ παύσῃ ἀπ' τὸ νὰ μελαγχολῇ.

ΛΘ′.

Θέλω, διστάζω, σκέπτομαι, τολμῶ, πάλιν φοβοῦμαι,
Μετανοῶ, θαῤῥεύομαι, ἐλπίζω, παραιτοῦμαι.

Μ′.

Φωτιὰ τὸν ἔρωτα τὸν λὲν, γιατὶ καθὼς ἐκείνη,
Καὶ τοῦτος δὲν εἶν' δυνατὸν κρυμμένος ν' ἀπομείνῃ.

ΜΑ′.

Ἐγ' ἀγαπῶ σε μὰ τὸ ναὶς! ὁ κύριος τὸ κατέχει,
Ἐκεῖνος ἀποῦ συνεφιᾶ κ' ἀποβροντᾷ καὶ βρέχει.

ΜΒ′.

'ς τὸ ἄνθος τῆς νεότητος ἐκόμπαζες μεγάλως,
Πλὴν τώρα σὲ παρακαλῶ, ἐσὺ εἶσαι ἢ ἄλλος;

37.

Pendant cette année d'absence, le printemps m'a paru l'hiver, le jour un an, et l'an un siècle.

38.

Si Niobé avait assez vécu pour voir mes malheurs, elle eût cessé de s'affliger des siens.

39.

Je veux, je balance, je réfléchis; j'ose, puis je redoute; je me ravise, je prends courage, j'espère, et je finis par désespérer.

40.

On appelle l'amour une flamme, parce que, comme elle, il brille et ne peut rester caché.

41.

Je t'aime, je le jure. Le Seigneur le sait : ce Seigneur qui fait les nuages, le tonnerre et la pluie.

42.

Tu t'enorgueillissais de la fleur de la jeunesse; et maintenant, je te prie, es-tu toi-même ou une autre?

Ἰδοὺ λοιπὸν τὰ πράγματα, ποτὲ δὲν ἔχουν στάσιν,
Καὶ εἰς κανένα παντελῶς ποτὲ μὴ βάζεις βάσιν.
Ἔρχονται, καὶ παρέρχονται, ὡσὰν τροχὸς γυρίζουν,
Μᾶς ὠφελοῦν, μᾶς βλάπτουσι, τὶ τάχα μᾶς χαρίζουν;
Πάρεξ τὸ ὅτ' ἀφίνουσι μίαν μνήμην αἰωνίαν,
Διὰ νὰ βασανήζουσι τὴν μαύρην μας καρδίαν.

— Voilà donc comme tout change, et comme on ne doit se fier jamais à rien !

Les choses viennent, s'en vont, et tournent comme une roue : elles nous servent, nous nuisent, ou nous plaisent bien peu de temps; et ne nous laissent d'elles un souvenir immortel, que pour mieux tourmenter notre âme infortunée.

REMARQUES.

DEUXIÈME PARTIE. DISTIQUES AMOUREUX.

4.

C'est l'imitation de ce distique d'une chanson arabe :

« Dieu m'est témoin que je vous désire sans cesse, « et que, depuis votre éloignement, je n'ai pas donné « d'assoupissement à mes paupières. » Expression biblique : *si dedero somnum oculis meis, et palpebris meis dormitationem.* (Psalm. CXXXI, vers. 4.)

6.

Ici vient encore l'imitation d'une pensée qui a si bien l'air d'un vers de Virgile :

Et solamen miseris socios habuisse malorum.

8.

Je ne sais pourquoi je m'imagine que le jasmin dont le distique grec fait ici un emblème d'inno-

cence est le jasmin blanc, symbole européen de la candeur. Et, loin de le confondre avec ses frères, le jasmin jaune qui signifie, en langage oriental, première langueur d'amour, ou le jasmin familier qui grimpe autour de nos berceaux pour en doubler la verdure, je veux y voir le jasmin si odorant, cultivé en petits taillis, dont les campagnes de Cannes et de Fréjus s'embellissent, pour accroître les trésors de la ville de Grasse de leurs tributs embaumés.

9.

Sens indécis, ou plutôt pensée inachevée. Le chantre de l'absence a pris une douloureuse inspiration de son cœur pour l'ajuster aux cordes de son téorbe, sans se donner la peine d'expliquer suffisamment la similitude.

10.

Ici, le distique prend des ailes, et s'élève à la hauteur d'une chanson d'amour à couplets. L'amant-poëte ne s'est pas contenté d'un seul soupir; il en a lié plusieurs en un bouquet qu'il dépose aux pieds de sa Psyché (son âme.)

Pendant une nuit obscure, une nacelle qui passait lentement sous les fenêtres des palais grecs de Thérapia me fit entendre ces distiques, dont je profitai, bien qu'ils fussent destinés à d'autres oreilles. J'en connus l'objet dès le lendemain; et j'assistai plus

tard, avec le patriarche Grégoire, à la fin nuptiale du roman.

11.

C'est la romance de Jean-Jacques Rousseau :

« Que le jour me dure
« Passé loin de toi ! »
Etc., etc.

15.

Ce *Saint-Constantin* du texte grec, qui se trouve encadré dans une déclaration amoureuse, est de nature à embarrasser le traducteur. On pourrait croire d'abord qu'il est question des images de Saint-Constantin représenté dans toute sa gloire, et la tête couronnée de cercles d'or : mais j'aime mieux penser qu'il s'agit seulement ici des monnaies anciennes et des précieuses médailles qui portent l'effigie de Constantin le Grand, et dont les jeunes filles parent leurs cheveux et leurs fronts en les entrelaçant aux Mahmoudiés.

16.

Ce distique sonore faisait retentir dans les gorges des monts Géraniens les échos de leurs solitudes, lorsque pendant une halte de mon voyage à Corinthe, auprès d'une source de leurs forêts, quelques bergers le dictèrent à mon crayon de voyageur.

17.

Celui-ci, qui porte, bien au contraire, le cachet d'une coquetterie toute spirituelle, était chanté dans les réunions grecques de la capitale pendant les ondulations de la Romaika. Il répétait un adage fort à la mode : « Prends-moi quand tu me trouves, pour m'a-« voir quand tu me veux! »

Πᾶραιμέ ὅταν μ' εὑρῇς,
Δία νὰ μ' ἔχῃς ὅταν θέλεις.

19.

« Elle m'aima : ce fut sa fantaisie;
« Mais celle-là ne lui dura qu'un jour. »

C'est la pensée toute française du chef-d'œuvre de Moncrif, revêtue de couleurs orientales.

« Qui plaît est roi; qui ne plaît plus n'est rien. »

21.

Étendre son tapis au banquet de la vie, c'est la touchante image du poëte Gilbert, l'infortuné convive. Le style figuré et l'allégorie s'entremêlent ici au souvenir biblique de la plainte de Jonathas, *gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior!*

24.

La bien-aimée, en raison de sa belle taille, est assimilée au cyprès : comparaison Turque et Grecque à la

fois. Ὡς ἀναδενδρὰς, ὡς κυπάριττος νεὰ (Th. Prodrome, *Rhod. et Dos.*, liv. II). « Jeune fille semblable au « cyprès, et à la vigne qui s'enlace aux arbres. »

J'ai entendu épuiser la nomenclature des arbres, des arbustes et des fleurs du plus riche jardin, dans ces invocations aux *inhumaines :* et, sans parler de la rose chère à tous les chansonniers depuis Anacréon, de la tulipe de Saadi, et du palmier homérique, j'ai noté dans les chants populaires, comme dans les innombrables distiques, ces appellations horticoles inventées par les plus tendres amants.

« Mon œillet, — mon basilic, — mon rameau, — « ma pomme, — mon lis, — ma violette, — mon « orange, — mon petit citron. »

Parmi les oiseaux :

« Mon aigle, — ma perdrix, — mon serin doré, « — mon rossignol, — mon épervier, — ma tour- « terelle et surtout ma colombe; » — voire même, « mon oie, » dont nous avons fait un trait satirique contre la démarche des modernes Athéniennes, — et « mon petit canard, » tendres et triviales désignations renouvelées d'Aristophane.

Enfin, dans le genre minéral,

« Mon diamant, — ma perle, — mon roseau d'ar- « gent, — ma prunelle d'or, — et mon émeraude, » Smaragdi, qui est aussi un nom propre, et s'associe dans mes plus doux souvenirs aux trophées de Marathon. (Voir *Souvenirs de l'Orient*, t. II.)

25.

Style de Dorat, qui aura passé la mer Icarienne dans le bagage de quelque commis voyageur des pays helléniques.

26. 27. 28.

Ces trois distiques, spécialement destinés aux sérénades, me furent donnés avec quelques autres dans l'île de Milo. L'un des plus jeunes primats, qui venait de me céder la statue de Vénus, et qui savait écrire, les copia, pour m'être agréable, sur le cahier en lambeaux et à peine lisible des chansons qu'emportaient les insulaires des deux sexes, quand ils allaient danser sous les arbres du monastère de Saint-Élie; recueil formant à lui seul la bibliothèque publique de la ville escarpée de Six-Fours.

30.

Les Pléiades, ce sont ici deux yeux bleus de la couleur du ciel. Le peuple grec, qui ne sait pas leurs titres astronomiques, et qui pourtant observe et aime les étoiles, si belles pendant les nuits de l'Orient, nomme communément les Pléiades, *les Oiseaux* (τὰ πούλια), ou, comme ici, l'*Oiseau* (ἡ πούλια) : et c'est aussi sous la dénomination de *la Clouque,* mot (grec lui-même, κλωσή, signifiant *la glousseuse*), que nos laboureurs gascons signalaient le groupe des Pléiades à ma mémoire enfantine, et me le

montraient dans l'ombre de la nuit, bien avant qu'Ovide m'eût appris les noms des six filles d'Atlas. La septième, dit-il, est à peine visible, soit que ce fût Mérope épousant Sisyphe, vil mortel, tandis que ses sœurs s'unissaient à des dieux, et consentant ainsi à sa propre obscurité; soit que ce fût Électre plaçant devant ses yeux, pour ne pas voir les malheurs de Troie, la main qui l'empêche elle-même d'être vue. (Ovide, *Fastes*, liv. IV, v. 175.)

32.

Ainsi disait Philoctète aux fontaines de Lemnos, dans ses touchants adieux :

Νῦν δ', ὦ κρῆναι, γλύκιόν τε ποτὸν,
Λείπομεν ὑμᾶς, λείπομεν ἤδη.

33.

Ces deux vers sont une espèce de contrefaçon raccourcie du fragment d'une chanson déjà connue :

« L'étoile s'est abaissée, l'a dit à la mer; la mer « l'a dit à la rame, la rame au matelot; et le matelot « l'a chanté à la porte de sa belle. »

Καὶ τ' ἄστρον ἐχαμήλωσε, τῆς θάλασσας τὸ εἶπε,
Θάλασσα τὸ εἶπε τοῦ κουπιοῦ, καὶ τὸ κουπὶ τοῦ ναύτη,
Κ' ὁ ναύτης τὸ τραγούδησε σ' τῆς λυγηρῆς τὴν πόρτα.

38.

L'idée-mère de ce distique est dans le dernier

chant de l'Iliade. Achille cherche à consoler Priam par l'exemple de Niobé plus malheureuse que lui; et le poëte moderne, exagérant ses propres maux, veut à son tour consoler Niobé.

42.

Ces couplets philosophiques, originaires de Bukarest, et empreints d'une mélancolie plus européenne qu'hellénique ou populaire, me furent donnés sur les rives de la Dumbovitza, pendant les jours rapides que j'y passai auprès du Prince Aleko Soutzo, hospodar de Valachie, au milieu des fêtes qui précédèrent de si peu de temps sa mort.

ΔΙΣΤΙΧΑ.

ΤΡΙΤΟΝ ΜΕΡΟΣ.

ΔΙΣΤΙΧΑ ΚΟΙΝΑ.

Α'.

Ἄφσε τὸν μῦλον ἂς βροντᾷ καὶ τὸ νερὸ νὰ τρέχῃ.
Ἄφσε τὸν νέον νὰ σ' ἀγαπᾷ ποῦ διαφορὰν δὲν ἔχει.

Β'.

Τὸ κυπαρίσι 'κάηκε, ἡ ῥίζατου μυρίζει.
Ποιὸς ἔχει ἀγάπη σ' τὴν καρδιὰ ὁ κόσμος τὸ γνωρίζει.

Γ'.

Ὁ ἥλιος ἐβασίλεψε, κι' ἡ γῆ ἀκόμα βράζει.
Ποιὸς ἔχει ἀγάπη σ' τὴν καρδιὰ καὶ δὲν ἀναστενάζει.

DISTIQUES.

TROISIÈME PARTIE.

DISTIQUES VULGAIRES.

1.

Laissez le moulin bruire comme un tonnerre; laissez l'eau couler; laissez le jeune homme aimer. Il n'y a là nulle différence.

2.

Quand le cyprès a brûlé, sa racine embaume. Dès qu'un cœur est amoureux, tout le monde s'en aperçoit.

3.

Le soleil est couché, et la terre brûle encore. Quand l'amour est au cœur, le cœur ne cesse pas de soupirer.

Δ΄.

Ἡ ἀγάπη σου εἶναι ψεύτικη σὰν τὸ Χαόνη χιόνι,
Ὁποῦ τὸ ῥίχνει ἀπ' τὸ βραδὺ καὶ τὸ ταχὺ ποῦ λυόνει.

Ε΄.

Καρδιὰ, πῶς ἀποφάσιζες καὶ ἄφσες νὰ ῥιζώσῃ
Τέτοιο δένδρο 'ς τὴν μέσην σου, ποῦ θὰ σὲ θανατώσῃ.
Αὐτὸ 'χει φύλλα βλαβερὰ, καρπὸν φαρμακευμένον,
Καὶ ἀπὸ τὴν ῥίζαν ὡς τὴν κορφὴ μὲ φίδια φορτωμένον.

Ϛ΄.

Τῆς Χίου περιστέρια, τῆς Σμύρνης τὰ πουλιὰ
Ἤλθανε καὶ μὲ εἶπαν τὴν νέαν σου φιλιά.

Ζ΄.

Συμπούλι μου ὡραῖον, κρινάκιμ' ἀνοιχτὸ,
Ξεύρεις χωρὶς ἐσένα σ' τὸν κόσμον τὶ φιλῶ;

Η΄.

Νέαν ἔκαμα ἀγάπην, δὲν πρέπει νὰ τὸ 'πῶ.
Μόνον τῆς ῥοδοδάφνης τὰ φύλλα νὰ μασσῶ.

Θ΄.

ΑΠΟΚΡΙΣΙΣ.

Ἐσὺ μ' αὐτὴν τὴν γνώμην χαΐρι δὲν θὰ διῆς,
Μόνον τῆς ῥοδοδάφνης τὰ φύλλα νὰ μασσῆς.

4.

Ton amour est trompeur comme la neige du Chaon qui tombe le soir, et qui est toute fondue le matin.

5.

O mon cœur, quelle résolution! Comment as-tu laissé s'enraciner chez toi un tel arbre qui te donnera la mort? Arbre qui ne porte que des feuilles nuisibles, des fruits empoisonnés, et qui, de sa racine à son sommet, se couvre de serpents!

6.

Les colombes de Scio, les oiseaux de Smyrne sont arrivés; et ils m'ont raconté ton nouvel amour.

7.

O ma belle jacinthe, ô mon petit lis ouvert, sais-tu, sans toi, ce qui me resterait à aimer au monde?

8.

Je me suis fait une amie. Mais cela ne vaut pas la peine de le dire; c'est comme si j'avais cueilli les feuilles amères du laurier-rose.

9.

RÉPONSE.

Avec une telle pensée, tu n'obtiendras pas merci; et tu resteras avec ton laurier-rose et ses feuilles amères.

Ι'.

Τὸ φεγγάρι μὲ τὸν ἥλιον μαλώσανε τὰ δυὸ.
Δὲν ἀλλάζω τὸ πουλίμου μὲ τοῦ βασιλεῖ τὸν υἱό.

ΙΑ'.

Δὲν μὲ λέτε τὶ νὰ κάμω μὲ τὸ τωρινὸ σεβδᾶ,
Ὁποῦ ὁ λογισμὸς μὲ φέρνει, διὰ νὰ πάρω τὰ βουνά.

ΙΒ'.

Εἰς τὸν ἅδην θὰ κατέβω καὶ τὸν Χάρον θὲ νὰ εὑρῶ,
Π' ὄχω 'να ῥιτζὰ νὰ κάμω, δυὸ λογάκια νὰ τον 'πῶ.
Χάρεμου, περικαλῶσε, ἄχ! τὸν νέον π' ἀγαπῶ
Εἰς τὸν ἅδην νὰ τὸν φέρῃς, ἴσως τὸν στεφανωθῶ.

ΙΓ'.

Ὡς κ' ἐκείνη πικροδάφνη ὁποῦ φαίνεται ῥοδιὰ,
Ὡς κ' ἐκείνη κοκκινίζει, μά 'ν' τὰ φύλλα της πικρά.

ΙΔ'.

Μαῦρα θέλω νὰ φορέσω, καὶ δερβίσης νὰ γενῶ,
Καὶ 'ς τὴν ἔρημιὰ νὰ πάγω γιὰ τς' ἀγάπης τὸν καϋμό.

ΙΕ'.

Νὰ 'χω τὰ βουνὰ γειτώνια καὶ τὰ ὄρη συντροφιὰ,
Τὰ μικρὰ χελιδονάκια θάρρος καὶ παρηγοριά!

10.

Le soleil et la lune se sont brouillés ensemble. Je ne donnerais pas ma bien-aimée pour être fils de roi.

11.

Ne me demandez pas ce que je deviens dans un tel esclavage. Si j'étais raisonnable, je m'enfuirais aux montagnes.

12.

Je veux descendre aux enfers pour y trouver Charon, lui adresser une prière, et lui dire deux petits mots : « Ah! mon cher Charon, je t'en sup- « plie, emporte aux enfers ce jeune homme que « j'aime! peut-être qu'alors il m'épousera. »

13.

Elle est comme ce laurier sauvage qui ressemble au grenadier. Elle est rouge comme sa fleur, amère comme ses feuilles.

14.

Je vais me vêtir de deuil, et me faire derviche. Je veux me rendre au désert; car ton amour me dévore.

15.

Que ne suis-je près des collines! que n'ai-je pour compagnie les montagnes, et les petites hirondelles pour me donner courage et consolation!

ΙϚ′.

Ὡσὰν τὰ δενδρουλάκια ποῦ κάμνουν ταῖς ἐλαιαῖς,
Ἔτζι εἶναι τὰ ματάκια γεμάτα μαριολιαῖς.

ΙΖ′.

Ἐσὺ στὸ παραθῦρι, κ' ἐγὼ στὸ λιακωτό.
Τὰ χέρια σταυρωμένα καὶ σὲ περικαλῶ.

ΙΗ′.

Ἀφίνω σου, καλὴ νυκτιὰ, στρῶσε πλατειὰ, κοιμήσου,
Καὶ στ' ὄνειρο σου νὰ μ' ἰδῇς σκλάβον καὶ δουλευτήσου.

ΙΘ′.

Ἐγέρασαν τὰ πάθη μου σὰν τοῦ Χιαλμοῦ τὸ χιόνι,
Π' ὁσου νὰ λυώσῃ τὸ παλαιὸ, καινοῦργιο τὸ πλακόνει.

Κ′.

Ὁπ' ὥχει δυὸ 'γαπητικαῖς ἔχει χαρὰ μεγάλη,
Ἂν τὰ χαλάσῃ μὲ τὴ μιὰ, φεύγει καὶ πᾶ στὴν ἄλλη.

ΚΑ′.

Χίλια μαχαίρια καὶ σπαθιὰ χαμαὶ στὴν γῆν στρωμένα
Γλακοπατῶ τὰ καὶ περῶ, κ' ἔρχομαι μετ' ἐσένα.

ΚΒ′.

Αὐτοῦ ποῦ πᾶς, πουλάκιμου, τὸ φίδι ν' ἀπαντήσῃς,
Στὴ στράτα 'νὰ μὲ θυμηθῇς, καὶ πίσω νὰ γυρίσῃς.

16.

Comme les petits arbustes qui font les olives, ainsi sont tes petits yeux tout pleins de tromperies.

17.

Tu es à ta fenêtre; je suis sur la terrasse de ma maison : je tiens les bras en croix, et je t'implore.

18.

Je te quitte, bonne nuit : fais ton lit large, et dors-y bien. Puisses-tu me voir, dans tes songes, ton serviteur et ton esclave!

19.

Mes chagrins ont fait comme la neige du Chialmos; à peine l'ancienne se fond, qu'il en tombe une nouvelle.

20.

Celui qui a deux amoureuses a bien du plaisir; s'il se brouille avec l'une, il sort, et va trouver l'autre.

21.

Pour venir à toi, je passerais et marcherais au travers de mille poignards, et d'autant d'épées dressées à terre.

22.

Puisque vous partez, ô mon petit oiseau, puissiez-vous rencontrer sur votre chemin un serpent, penser à moi, et revenir!

ΚΓ'.

Καρσὶ στὰ παραθύρια σου θὰ κτίσω τὸν ὀντά μου,
Κἂν σὲ μάλωσ' ἡ μάννα σου, κίνα κ' ἔλα κοντά μου.

ΚΔ'.

Στὸ παραθῦρι κάθεσαι καὶ μῆλο καθαιρίζεις,
Καὶ κόβεις τὸ χεράκι σου, κ' ἐμένα φοβερίζεις.

ΚΕ'.

Ἐσ' ἀπ' αὐτοῦ κ' ἐγ' ἀπ' ἐκεῖ, κι' ὁ τοῖχος μέσ' τὴ μέση,
Τάξε κηρὶ στὴν Παναγιὰ νὰ κρεμνισθῇ νὰ πέσῃ.

ΚϚ'.

Τάσσω σου, Παναγία μου, ὀκάδες τὸ λιβάνι,
Νὰ μᾶς ἐβάλῃς τῶν οἴ δυὼ, στὴν κεφαλὴν στεφάνι.

ΚΖ'.

Τὸν τοῖχον θὲνα ναλεκτῶ, νὰ πάω, νὰ βρῶ τὸν γέρο.
Καὶ μὲ καλὸ καὶ μὲ κακὸ τὴν κοπελία του θέλω.

ΚΗ'.

Τὰ μάτια σου τὰ μαῦρα δὲν τἄχει ἄλλη μιὰ,
Οὐδὲ στὴν Πόλιν μέσα οὐδὲ στὸ Γαλατά.

ΚΘ'.

Τὸ κάστανο θέλει κρασὶ καὶ τὸ καρῦδι μέλι,
Καὶ τὸ κορίτσι φίλημα πουρνὸ καὶ μεσημέρι.

23.

Je vais bâtir une chambre pour moi en face de ta fenêtre; si ta mère te gronde, fuis, et viens me trouver.

24.

Te voilà à ta fenêtre : en voulant peler ta pomme, tu as fait saigner ta petite main; et tu m'as fait grand'peur.

25.

Vous êtes d'un côté, moi de l'autre; le mur est entre nous deux. Vouez un cierge à la Panagia, si elle jette ce mur à terre.

26.

Je vous consacre, ô ma chère Panagia, des livres entières d'encens, si vous faites placer sur nos deux têtes la couronne nuptiale.

27.

Je sauterai par-dessus le mur : j'irai trouver le vieillard; et, bon gré mal gré, j'aurai la fille.

28.

Des yeux noirs comme les tiens, on ne les trouve ni à Constantinople ni à Galata.

29.

La châtaigne appelle le vin : la noix veut le miel, et la jeune fille le baiser matin et soir.

Λ'.

Στὴν Ἀραπιὰν θέλω νὰ πάω νὰ πάρω ἕναν' ἀράπη,
Νὰ κάθωμαι νὰ τὸν 'ρωτῶ, πῶς πιάνετ' ἡ ἀγάπη.

ΛΑ'.

ΑΠΟΚΡΙΣΙΣ.

Ἀπὸ τὰ μάτια πιάνεται, στὰ χείλη καταβαίνει,
Κ' ἀπὸ τὰ χείλη στὴν καρδιὰ, καὶ στὴν καρδιὰ' πομένει.

ΛΒ'.

Τὶ νὰ τῆς κάμω τῆς μικρῆς, ποῦναι μικρὴ καὶ κλαίγει,
Κι' ἂν τῆς εἰπῶ ἕνα κρυφὸ, τῆς μάννας της τὸ λέγει.

ΛΓ'.

Ἂν μ' ἀγαπᾷς μέσ' στὴν καρδιὰν, δεῖξέ μου σημαδάκι,
Ὅταν κρατοῦμεν στὸν χορὸν, σφίγξε μου τὸ χεράκι.

ΛΔ'.

Τὸ Μ, καὶ τοῦ Α καὶ τοῦ Ρ, καὶ δυὸ ψηφιὰ ἀκόμα
Μ' ἐκάμανε τὸν ὀρφανὸ νὰ κοίτωμαι στὸ στρῶμα.

ΛΕ'.

Ὦ πολ' ἀγαπημένη μου, τὸ μποῦσοῦ 'ναι σελβίνι,
Καὶ τὸ ῥοζαναμέντοσου μέλι μὲ ζάκκαρ' εἶναι.

ΛϚ'.

Ἀπόψ' εἶδα στὸν ὕπνον μου πῶς μὤκλεψαν μιὰν κοῦπα
Γεμάτη τὸ βασιλικὸ, καὶ τὴν ἀγάπη ποῦχα.

30.

Je compte aller en Arabie, pour y consulter un sorcier, et pour lui demander comment l'amour se gagne.

31.

RÉPONSE.

Il se prend par les yeux, il descend aux lèvres, et des lèvres au cœur, où il reste.

32.

Que puis-je faire de cette petite, qui est si petite, et qui pleure? Si je lui dis un secret, elle court le raconter à sa mère.

33.

Si tu m'aimes du fond du cœur, fais-le-moi connaître en me serrant la main quand nous nous rencontrons à la danse.

34.

C'est un *M*, un *A* et un *R*, accompagnés de deux autres petites lettres, qui m'ont fait, moi, pauvre orphelin, rester au lit malade.

35.

O mon adorée, ta taille est un cyprès; et ta parole est du miel combiné avec du sucre.

36.

J'ai rêvé ce soir qu'on m'avait volé un vase plein de basilic, et en même temps la fille que j'aime.

ΛΖ′.

Αὐτὰ τὰ μαῦρα ποῦ φορεῖς, δὲν τὰ φορεῖς γιὰ λύπη,
Μόν' τὰ φορεῖς γιὰ ἐμμορφιὰ, καὶ γιὰ τὸ ζαριφλίκι.
Πάλι τὰ μαῦρα φόρεσες, πάλ' ἐμμορφιαῖς γυρεύεις,
Πάλι τὸν Τοῦρκον ἀγαπᾷς, καὶ τὸν Ῥομαιὸν δὲν θέλεις.

ΛΗ′.

Τοῦ πανδρευμένου δὸς φιλὶ τ' ἀπάνδρευτου μιὰ πέτρα,
Νὰ πάρῃ καὶ τὴν ἐντροπὴ, νὰ πᾷ νὰ 'νρῇ γυναῖκα.

ΛΘ′.

Λιγνὸ κυπαρισσάκι μου μὲ κόκκινο κορφάτο,
Ποιὸς θέλει νὰ μὴ κοιμηθῇ στὸν ἴσχιον σ' ἀποκάτω;

Μ′.

Βασιλικὸς πλατύφυλλος μὲ τὰ σαράντα φύλλα,
Σαράντα σ' ἀγαπήσανε καὶ πάλι' γὼ σὲ πῆρα.

ΜΑ′.

Τὶ σοῦ εἶπα καὶ μὲ χόλιασες, λαμπάδα μου γραμμένη;
Γιᾶ 'να φιλὶ ποῦ μοὔδωσες, καὶ στέκεις πικραμμένη.

ΜΒ′.

Τὶ σᾶς ἔκαμ' ὁ καϋμένος, καὶ μὲ λέγετε φονέα;
Μὴν ἐσκότωσα κανένα; μὴν ἐφίλησα καμμία;

37.

Vous ne portez point vos habits noirs pour cause de deuil; mais seulement pour paraître plus belle, et par coquetterie.

Vous voilà encore en noir, et toujours coquette. Décidément c'est au Turc que vous en voulez, et vous ne vous souciez pas du Grec.

38.

Donnez un baiser au marié : jetez une pierre au garçon; il aura honte, et il ira chercher femme.

39.

O mon jeune cyprès élancé, à la tête rouge, qui ne voudrait sommeiller à votre ombre?

40.

Basilic aux larges feuilles, avec tes quarante feuilles tu as eu quarante amours; et pourtant je t'ai choisi après tant d'autres.

41.

Que vous ai-je donc dit pour me gronder, ô ma lampe brillante? Faut-il tant de colère parce que vous m'avez donné un baiser?

42.

Que vous ai-je fait, malheureux que je suis, pour que vous m'appeliez assassin? Ai-je tué quelqu'un? Ai-je donné un baiser à quelqu'une?

ΜΓ΄.

Ὁπ' ἀγαπᾷ στὴν γειτονιὰ, ἔχει χαρὰ μεγάρη,
Ἔχει τὸν ὕπνον διάφορο καὶ τὰ πάπούτσια χάρι.

ΜΔ΄.

Πῶς νά 'ηταν νὰ σ' ἀντάμωνα νὰ σοὔλεγα δυὸ λόγια,
Κι' ἂν δὲν σοῦ γύριζα τὸν νοῦν, ἂς μου 'κοβαν τὴ γλώσσα.

ΜΕ΄.

Τὸ λεϊμονάκι τἄγουρο τρίβε τὸ κι' ἂς μυρίζῃ,
Καὶ τὴν γειτονοπούλα σου φίλει τὴν κι' ἂς σὲ βρίζῃ.

ΜϚ΄.

Τὸν φράγκον δὲν τὸν θέλω, γιατὶ φόρει καπέλλο,
Μόν' θέλω τὸν Γεωργάκι, ὁποῦ φόρει καλπάκι.

ΜΖ΄.

Κύρ' Γεώργη μ' ποιάναν ἀγαπᾷς; κ' ἐμένα δὲν τὸ μαρτυρᾷς;
« Τὴν Πανλαποῦλα τὴν Δουδού, αὐτὴ μὲ τρέλλανε τὸν νοῦ. »

ΜΗ΄.

Χελιδονάκι θὰ γενῶ νὰ κάτζω 'ς τὸν λαιμόν σου,
Γιὰ νὰ φιλήσω τὴν ἐλιὰν π' ἔχεις 'ς τὸ πρόσωπόν σου.

43.

Celui qui aime près de son logis est doublement heureux ; il y gagne de dormir davantage, et d'user moins ses souliers.

44.

Si je vous rencontrais, je ne voudrais que vous dire deux mots ; et qu'on me coupe la langue, si je ne gagne pas votre cœur.

45.

Frottez le petit citron qui n'est pas mûr, jusqu'à ce qu'il embaume ; et caressez votre jeune voisine jusqu'à ce qu'elle se fâche.

46.

Je ne veux pas du Franc, parce qu'il porte un chapeau : je ne veux que Georgeaki, parce qu'il porte un kalpak.

47.

Monsieur Georges, quelle est celle que vous aimez? Pourquoi ne pas me le dire?

— C'est la fille de Pavlaki, la jolie Doudou, qui me fait perdre l'esprit.

48.

Je deviendrai une petite hirondelle pour me poser sur votre cou, et pour baiser le signe que vous avez sur le visage.

ΜΘ'.

Βασιλικὸν ἐφύτευσα 'ςτὸ στρώμα ποῦ κοιμᾶσαι,
Νὰ κόπτης νὰ μυρίζεται, κι' ἐμένα νὰ ἐνθυμᾶσαι.

Ν'.

Μηγάρις ἐγεννήθηκα στὰ φίδια, καὶ φοβᾶσαι;
Κ' ἐμμενα μάννα μ' ἔκαμε· σκύλλα, δὲν μὲ λυπᾶσαι.

ΝΑ'.

Ὁπ' ἀγαπᾷ 'ναι γνωριστὸς ἀπ' τὴν περπατηξιὰν του,
Ἐμπρὸς κι' ὀπίσω του τηρᾶ νὰ ἰδῇ τὴν 'πιθυμιάν του.

ΝΒ'.

Μαυριδερή μου σ' εἶπανε, νὰ μὴ σοῦ κακοφάνῃ,
Μαῦρο εἶν' καὶ τὸ γαρύφαλο, πουλιέται μὲ τὸ δράμι.

ΝΓ'.

Ἔλα ποῦ νὰ μὴν ἔρθῃς! τρεῖς ὥραις καρτερῶ,
Τὸ ἔρμο παραπόρτι ἀφίνω ἀνοικτό.

ΝΔ'.

Μῖλά μου, μερντανόχειλη, καὶ μὴ μοῦ κάμῃς νάζι,
Γιατ' ὁ Θεὸς τὴν ἐμφορφιὰ σὰν ἄνθη τὴν τεινάζει.

49.

J'ai planté du basilic sur le lit où tu reposes; tu le cueilleras pour le sentir, et tu penseras à moi.

50.

Suis-je donc né parmi les serpents, pour me redouter? Une femme m'a donné aussi le jour. Chienne, vous n'avez de moi aucune pitié.

51.

On reconnaît un amoureux rien qu'à sa démarche. Il regarde toujours devant et derrière, pour essayer de voir ce qu'il désire.

52.

On m'a dit que tu étais un peu brune; ne va pas t'en fâcher : le girofle est noir aussi, et il se vend bien cher.

53.

Viens donc! comment n'arrives-tu pas? J'attends depuis trois heures, je laisse ouverte la petite porte dérobée.

54.

Parle-moi, jeune fille aux lèvres de corail; et ne fais pas la mijaurée. Dieu fait tomber la beauté comme les fleurs.

ΝΕ′.

Ἄχ, οὐρανὲ, μὴ βρέξῃς πλέα, κάμε μ' αὐτὴν τὴν χάρι,
Κάθε πρωῒ στὴν πόρταν της φυτρώνω σὰν χορτάρι.

ΝϚ′.

Ἤθελα νὰ σ' ἐρωτήσω Τοῦρκα εἶσαι γιὰ Ῥωμιὰ
Γιὰ Ἠγγλέζα γιὰ Φραντσέζα, πῶχεις τόση ἐμμορφία.

ΝΖ′.

Οὒλα τὰ μικρὰ κορίτσια τῶρα βασιλεύουνε,
Πιὸ καλὰ 'πὸ ταῖς μεγάλαις ξέρουν καὶ χορεύουνε.

ΝΗ′.

Μαῦρα εἶν' τὰ ματάκια σου, μαῦρα καὶ μαλλιά σου,
Μαῦρο εἶν' καὶ τὸ γιασεμὶ, ἐμπρὸς εἰς τὴν θωριά σου.

ΝΘ′.

Ἀγάπα τὴν ἀγάπην σου, καὶ μὴν τὴν κάμεις νάζι,
Γιατ' ὁ Θεὸς τὴν εὐμορφία 'σὰν τ' ἄνθη τὴν τινάζει.

Ξ′.

Στὸ παραθύρ' ὁποῦ 'σαι σὺ, εἶναι κ' ἄλλαις κοντά σου,
Ἐσὺ 'σαι ἡ γαρουφαλία, κ' αἱ ἄλλαι τὰ κλονιά σου.

55.

O ciel, retiens ta pluie, fais-moi cette grâce ! Sinon, un beau matin, je pousserai à sa porte comme de l'herbe.

56.

J'avais envie de te demander si tu es Turque ou Grecque, Anglaise ou Française, pour être si belle ?

57.

C'est maintenant le règne des petites filles; elles savent tout, et dansent mieux que les grandes.

58.

Tes yeux sont noirs, tes cheveux sont noirs aussi; comparé à ton teint, le jasmin lui-même est noir.

59.

Aime qui t'aime, et ne fais pas la petite bouche; Dieu abat et flétrit la beauté comme les fleurs.

60.

A la fenêtre où tu parais, d'autres sont auprès de toi. Tu es la giroflée, et les autres ne sont que tes rameaux.

ΞΑ′.

Θαῤῥεῖς πῶς ἀπεθαίνω, θαῤῥεῖς πῶς σὲ γελῶ,
Μέρα μὲ τὴν ἡμέρα, σὰν τὸ κερὶ ἀνελῶ.

ΞΒ′.

Ο ΝΕΟΣ.

Ἀνάθεμα τὴν μάνα σου, τὴν σκύλα τὴν ἑβραία,
ποῦ δὲν σ' ἀφίνει νὰ σε ἰδῶ, μόνον σὲ κρύπτει μέσα.

ΞΓ′.

Η ΚΟΠΕΛΑ.

Ἀνάθεμα τοὺς μαραγγοὺς, ποῦ κάμουν τὰ καράβια,
Καὶ χάνονται τὰ νοστιμὴ, κ' εὔμορφα παλικάρια.

ΞΔ′.

Δὲν εἶδαν τὰ ματάκια μου τέτοιαν μαυροματοῦσαν,
Τέτοιαν ξαχαρόμηλην, καμαροπερπατοῦσαν.

ΞΕ′.

Ξεφτιλίσατε τὰ φῶτα καὶ ἀνάφτε τὰ λαμπρά,
Θα χορεύσῃ μία νέα ποῦ πρέπει νᾶν' θεά.

ΞϚ′.

Συλλογισμένος περπατῶ, κι' ἀτὸς μου τὸ θαυμάζω,
Πῶς δὲν ῥαγίζουν τὰ βουνὰ ὅταν ἀναστενάζω.

61.

Vous croyez tantôt que je meurs pour vous, tantôt que je vous trompe : la vérité, c'est que je fonds comme la cire.

62.

LE JEUNE HOMME.

Maudite soit ta gardienne, cette chienne de Juive qui ne permet pas que je te voie, et te cache toujours!

63.

LA JEUNE FILLE.

Maudits soient les charpentiers qui construisent les vaisseaux, et nous font perdre les beaux et aimables palicares!

64.

Je ne vis jamais de femme aux yeux plus noirs, plus pomme-sucrée, et plus minaudière en sa démarche.

65.

Doublez les mèches des lampes, et allumez les lustres! — Une jeune fille va danser, qui égale une déesse.

66.

Je me promène en y réfléchissant, et je m'étonne en moi-même que les montagnes ne se fendent pas quand je soupire.

ΞΖ'.

Σύντας βάνης τ' ἄσπρο φέσι, καὶ τὴ φούντα τὴ χρυσὴ,
Τρέμ' ὁ οὐρανὸς νὰ πέσῃ, μὲ τὰ ἄστρα του μαζῆ.

ΞΗ'.

Τί σοῦ εἶπα καὶ μοῦ τὸ 'ραψες τὸ στόμα σου μὲ σύρμα,
Θέλω νὰ πᾶω νὰ κρεμισθω, κ' ἔχε τὸ, σὺ, τὸ κρίμα.

ΞΘ'.

Μωρὴ Μαριόλ' ἀμυγδάλια, π' ἀνθίζεις τὸ χειμῶνα,
Καὶ δὲν προσμένεις τὴ ἄνοιξι, ν' ἀνθίσωμ' ὅλ' ἐντάμα.

Ο'.

Βασιλικὸς στὴν γειτονιὰ καὶ 'μεῖς τὴν 'πιθυμοῦνε,
Κ' ἔρχοντ' ἀπ' ἄλλη γειτονιὰ καὶ τὸν κορφολογοῦνε.

ΟΑ'.

Κατσίβελος ψυχομαχάει, καὶ κατσιβέλα κλαίει.
Ἐσὺ παιθαίνεις, ἄνδρα μου· τὸ παιδὶ ποῦ θὰ ζήσει;

ΟΒ'.

Καλησπέριζ' ἂν κάθησαι, καλὴ νυκτι' ἂν κοιμᾶσαι,
Καλά σου ξυμερώματα, 'στὴν κλίνην ποῦ κοιμᾶσαι.

67.

Quand tu mets ta calotte blanche et ta houpe d'or, le ciel tremble, et va tomber avec toutes ses étoiles.

68.

Que t'ai-je donc dit, pour que tu couses ainsi ta bouche avec du fil? — J'irai me pendre, et tu en auras la faute.

69.

Trompeur amandier, que tu es insensé de fleurir en hiver! Que n'attends-tu le printemps, où nous fleuririons tous ensemble?

70.

Nous avions dans notre voisinage un basilic qui faisait notre envie : d'autres voisins sont venus, et ont coupé sa tige.

71.

Le Bohémien est à l'agonie : la Bohémienne pleure, et dit : « Tu meurs, mon mari. Et notre « enfant, où vivra-t-il? »

72.

Bonsoir, si vous êtes encore debout : bonne nuit, si vous êtes couchée. Puissiez-vous vous réveiller heureuse dans le lit où vous dormez!

REMARQUES.

TROISIÈME PARTIE. DISTIQUES VULGAIRES.

4.

Est-ce le Chaon du Péloponnèse, frère du mont Lycone, et père du fleuve Erasinus, surnommé, on ne sait trop pourquoi, *Ingens* par Ovide (*Metam.*, liv. 15, v. 276)? Ou bien le Chaon de l'Épire? Tous les deux n'offrent à mon distique qu'une neige de très-courte durée. C'est cet adage ironique que la rieuse Sébastitza opposait à mes galanteries européennes sur le rivage de son île, aux grands applaudissements de ses compagnes (*Souvenirs de l'Orient*, t. I, p. 206); et quand elle parlait de la neige qui dure si peu à Samos, c'est qu'à Scio, si l'on en croit l'antique tradition comme la moderne, la neige ne tombe jamais.

7.

La Jacinthe est le symbole de la passion la plus

profonde et la plus triste : elle signifie, dans la langue orientale des fleurs : « vous m'aimez, et votre « amour me tue. »

8. 9.

Le laurier-rose est l'emblème de l'amour malheureux, soit en raison des infortunes de Daphné qui lui donna la moitié de son nom grec (Rhodo-Daphné), soit parce que ses feuilles sont un poison pour les animaux : Lucien le témoigne, et Pline l'avait dit avant lui, en certifiant par deux fois qu'elles sont pour les hommes un antidote aux morsures des serpents. Il a été avéré, depuis, que le laurier-rose est mortel pour tout le monde; et l'on m'a montré en Corse la vallée où, vers la fin du dernier siècle, un bataillon bivouaquant fut décimé pour avoir fait rôtir ses vivres, en les embrochant avec des tiges de laurier-rose. J'ai vu les vigoureux rejets de ces arbustes homicides dans les montagnes qui séparent le golfe de Saint-Florent de la ville de Bastia.

10.

La morale du texte est celle-ci : Les amours des grands ne durent pas.

« J'aime mieux ma mie, ô gué!
« J'aime mieux ma mie. »

11.

S'enfuir vers les montagnes, ou prendre la mon-

tagne, comme un Grec qui se fait klephte et indépendant; c'est, en style figuré, se révolter contre la tyrannie.

12.

Xaïri signifie bonheur, *Sebda* penchant, *Ritza* prière. Ces mots, qu'on lit dans les quatre derniers Distiques, sont autant d'emprunts faits à Constantinople par les hommes du peuple à la langue turque, et que les efforts journaliers des Grecs d'Athènes tendent à lui restituer.

14.

« Puisque de vous je n'ay aultre visage,
« Je m'en vais rendre hermite en un desert. »

L'ermite de Marot est devenu le derviche du palicare.

16.

Allusion à la récolte des olives, qui trompe si souvent l'espoir de l'agriculteur.

18.

Dans cette même chambre où l'amoureux palicare est venu courtiser sa belle, celle-ci étend des matelas à terre pour dormir : coutume depuis longtemps orientale, que signale Nonnus.

Λαοὶ δ' ἔνθα καὶ ἔνθα χαμαίστρωτων ἐπὶ λέκτρων.
Dionys., ch. XXV.

19.

Pour rencontrer le Chialmos, j'ai fait toutes les perquisitions géographiques imaginables; et je jette ma langue aux chiens, puisque ainsi le veut madame de Sévigné. Il me reste pourtant une lueur d'espérance et une ombre de consolation. Le Chialmos ne serait-il pas la montagne nommée *Kamila* dans le canton de Zagori, l'ancienne Perrhébie? M. Pouqueville m'en a parlé comme du sommet le plus élevé du Pinde, et, à ce titre, presque toujours couvert de neige.

Ces neiges qui succèdent aux neiges, comme les chagrins aux chagrins, ressemblent aux Amours d'Anacréon, l'un touchant l'autre, toujours prêts à éclore, sortis du nid, ou s'envolant; c'est aussi, sur un ton plus tragique, la plainte de Clytemnestre.

« Avant qu'une plaie se ferme, une autre s'ouvre. »

Πρὶν καταλῆξαι
Τὸ παλαιὸν ἄχος, νέος ἰχώρ.
Eschyle, *Agamemnon*, v. 1480.

22.

C'est une superstition populaire commune à bien des pays. Un serpent qui rampe sur la route est un présage de bonne fortune; un lièvre qui traverse est un signe de malheur.

24.

La pomme dans ce distique est, comme dans la troisième églogue de Virgile, une sorte de déclaration, ou tout au moins une agacerie badine. Les Galatées modernes, du haut de leurs fenêtres grillées, jettent une pomme ou une fleur sous les pieds d'un passant qu'elles veulent arrêter, surprendre ou séduire; et c'est le manége de la coquetterie vulgaire.

25.

Ce Distique est tout un tableau. Il me représente Thisbé et Pyrame, avant leur catastrophe.

« Un vieux mur entr'ouvert séparait leurs maisons :
« Le temps avait miné ses antiques cloisons;
« Là, souvent, de leurs maux ils déploraient la cause.
« Les paroles passaient; mais c'était peu de chose. »
La Fontaine, *Filles de Minée.*

28.

Galata, faubourg de Constantinople, ou plutôt petite ville à côté de la grande, située sur la rive gauche du golfe Chrysocéras, en face du Sérail, et entourée de hautes murailles comme le Sérail lui-même. Elle fut fondée par les Génois, qui y régnèrent jusqu'à la conquête des Turcs, et qui, maîtres de la navigation de l'Euxin, faisaient trembler la capitale, comme le remarque Gibbon. Aujourd'hui

c'est le quartier des magasins et des comptoirs commerçants de l'Europe entière.

29.

On compose dans la Thrace, avec des noix et du miel, une sorte de friandise qui a de l'analogie avec la pâte renommée que les Osmanlis intitulent *rahat-loukoum*, délices du palais. Le vin et la châtaigne attirés l'un par l'autre sont en France, comme en Grèce, le régal du peuple, ou, pour mieux dire, de toutes les classes.

30.

Les sorciers arabes rivalisent de réputation avec les *Tziganes* bohémiens, que les Hellènes nomment Γύφτης, Égyptiens, comme les Anglais et les Espagnols, *Gipsy*, *Gitano*.

34.

Marie.

35. 39.

Ces deux Distiques portent plus particulièrement le cachet oriental. C'est presque de la poésie turque. Constantinople, où je les ai recueillis, est la véritable patrie des cyprès : ces beaux arbres y forment exclusivement les noirs et profonds ombrages du grand champ des morts de Scutari; et nulle part Cyparisse, le favori d'Apollon, du sommet de sa tige élégante ne considère de si près les astres et le ciel. J'em-

prunte cette expression à Ovide, sans me mettre en peine du calembour. (Ovide, *Métam.*, liv. X, v. 140.)

37.

Ce premier Distique grec se termine par le mot turc *tzarifliki*, qui signifie coquetterie. Si une Française le lit jamais, elle demandera en elle-même au traducteur comment il se fait que la langue grecque, habituellement si riche, ait dû recourir à une voisine pour un terme assez usuel, et se soit adressée de préférence à l'idiome du pays où la chose doit être peu connue.

Je préviens l'objection, et j'essaye d'y répondre. Je dis donc que la vertu féminine dont il s'agit trouve à s'exercer chez les Osmanlis comme ailleurs; et que si, en France, la coutume honore de ce joli nom de coquetterie les tentatives d'une seule femme pour plaire à vingt ou trente hommes successivement ou à la fois, ce n'est pas le profaner, sans doute, que de l'appliquer, en Orient, aux efforts de vingt ou trente femmes pour séduire un homme seul, surtout quand cet homme est leur mari.

40, 41, 42, 43, 44, 45, 46.

Ces distiques, où la passion se mêle trivialement à la plaisanterie, étaient chantés en 1818, par un vieillard aveugle, à la fête de l'île de Prinkipo. J'y assistais. Le chanteur s'était placé avec son téorbe dans la petite prairie qui précède l'avenue ombra-

gée et montueuse du monastère de Christos. On forma bientôt un cercle autour de lui : peu à peu on en vint à répéter en chœur ses paroles; puis les jeunes gens commencèrent, en chantant eux-mêmes avec le vieillard, la danse du *Syrtos*, espèce de branle que mène le plus habile. Insensiblement l'auditoire les suivit. Moi-même, après avoir pris ma part de l'entraînement universel, je m'arrêtai, tout essoufflé, pour penser à Démodocus, à l'hospitalité des Phéaciens, et à Homère. Or voilà que maintenant, comme si la nature variée du Distique autorisait toute sorte de digression, j'emprunte pour citer les vers de l'Odyssée, que le Syrtos me rappelle, une vieille traduction française du temps de Henri IV, qui repose toute poudreuse dans ma bibliothèque héréditaire.

Luy se place en avant; et toute la *Noblesse*
Qui, jeune, a de dancer et l'usage et l'adresse,
Se met autour de lui, et à ses divins sons
Accorde sa cadance et ses belles chansons.
D'un art émerveillable et divine science,
Balans dedans la sale ils font valoir la dance;
Et Ulysse estonné admire grandement
Leur disposition, leur art, leur mouvement,
Leurs sauts entre-coupés, leurs passepieds volages,
Et la diversité de leurs gentils passages.

48.

C'est l'antique chanson qui fait encore retentir

les échos de la Garonne : je l'ai apprise traditionnellement dans mon enfance, des marins qui m'enseignaient à manier la rame. Ceux-ci l'avaient apportée des côtes de Bretagne, et la reproduisaient torturée sous leur patois et leur prononciation.

« Si j'étais l'hirondelle ;
« Que je pusse voler ;
« Sur votre sein, ma belle,
« J'irais me reposer. »

Et c'est aussi le vœu renouvelé des chœurs tragiques : « Que ne suis-je un oiseau, pour passer les « montagnes et la mer ! » Vœu si naturel, qu'il a traversé, sans effort, les siècles pour se reproduire, dans toute sa naïveté, chez les fils de Sophocle et d'Euripide.

50.

Pour ennoblir ce mot de *chienne*, je n'aurai point recours à Racine, et à la Jézabel d'Athalie ; je vais droit à Homère, père de tous les dialectes grecs : et j'y vois d'abord (*Iliade*, liv. VI, v. 344) qu'Hélène s'applique modestement à elle-même cette épithète ; un peu après (*Iliade*, liv. VIII, v. 433), qu'Iris, la messagère des dieux, en apostrophe avec d'autres injures accessoires la sage Minerve ; enfin (*Iliade*, liv. XXI, v. 481), que Junon, toujours en style de bonne compagnie, la jette à la face de la chaste Diane ; et cela me suffit.

50.

Ainsi disait Anacréon :

« Les amoureux, je les reconnais à la première « vue. »

Ἐγὼ δὲ τοὺς ἐρῶντας
Ἰδὼν ἐπίσταμ' εὐθύς. Od. 55.

52.

Voilà un jeune Palicare plagiaire, sans s'en douter, de l'antique Théocrite :

« On prétend que tu es brûlée du soleil. Moi seul « je soutiens que tu es blonde comme du miel doré. « La violette est brune, la hyacinthe aussi, avec la « lettre qu'elle porte dans sa fleur : et pourtant elles « tiennent le premier rang dans les bouquets. »

Théocr., Id. 10, v. 28.

53.

Pour chanter ce distique, le matelot de qui je le tiens prenait une voix de femme, et s'interrompait par des éclats de rire, comme l'un des héros d'Ovide :

..... *Fœmineâ modulatur carmina voce.*

Ovide, *Métam.*, liv. XIV, v. 341.

55.

J'ai sauvé ce distique dans la mêlée de bien des imitations ou paraphrases de ce fragment d'une chanson turque.

— Dun guidjé ïar kapou-sounda
Iasdidjighun tach idi.
Altum toprak, ustum tchamour,
Gueunlum khoch idi.

« La nuit dernière, à la porte de mon amie, une « pierre fut mon humble chevet. J'avais sous moi « la terre, sur moi la boue; et pourtant mon cœur « était heureux! »

56.

C'est le dicton français : *Il n'y a plus d'enfants*, plaisamment paraphrasé.

59.

Le Palicare philosophe qui, dans le début de ce distique, parle terre à terre, pour ainsi dire, et emprunte un mot turc aux coquetteries du sérail, se relève dans le second vers, répété du 54e distique, et semble imiter la pensée ainsi que l'harmonieux langage de Saint-Clément d'Alexandrie :

Ὥσπερ οὖν τὸ κάλλος, οὕτω καὶ τὸ ἄνθος τέρπει βλεπόμενον. Αὐτίκα δὴ μάλα διελέγχεται τὸ ἐφήμερον αὐτῶν. Ἀμφῶ γὰρ μαραίνετον, καὶ τὸ ἄνθος, καὶ τὸ κάλλος. Ἀλλὰ καὶ τοὺς θιγγανόντας αὐτὸν, τὸ μὲν ἐνέψυχεν, τὸ δὲ ἐξέκαυσεν. St-Clém. d'Alex., *Pæd.*, liv. II, ch. 8.

« Comme la beauté, la fleur enchante le regard; « tout aussitôt leur courte durée se manifeste : « toutes les deux se fanent; mais de ceux qui les

« ont touchées, la fleur a rafraîchi les uns, et la « beauté a brûlé les autres. »

60.

Parmi les fleurs emblématiques, la giroflée représente la beauté durable.

61.

« Ma peau est sèche sur mes os;
« Je suis fondu comme du plomb,
« Par amour pour toi, bel œil de paon. »
Chanson arabe.

64.

« La langue grecque moderne a hérité de l'an- « cienne la faculté de réunir plusieurs adjectifs en « un, et même de les créer pour son besoin. C'est un « privilége dont, chez nous, tout le monde use à sa « fantaisie, les écrivains et les gens des hautes clas- « ses, comme les improvisateurs vulgaires et le peu- « ple surtout. »

— Ainsi me disait, dans un des palais de bois de Thérapia, un Hellène que les lettres consolaient de quelques disgrâces politiques; et il cita ce distique à l'appui de son observation :

« Voilà, ajouta-t-il, trois longues épithètes que « nous comprenons tous à la première vue, et que « nos hôteliers ne chantent pas sans sourire. Vaine- « ment les chercheriez-vous dans nos Dictionnaires les

« plus complets; et vous-même, à qui je les explique, « vous aurez peine à les traduire. Tel s'est perpétué, « à travers les siècles, le génie de notre bel idiome! »

66 et 67.

Ces hyperboles amoureuses sont encore tout à fait dans le goût oriental; elles ont passé des poésies turques, persanes et arabes, dans les inspirations helléniques; elles imitent aussi, à trois siècles de distance, les boursouflures qui ont signalé notre école littéraire du moyen âge.

69.

Le mot *Moré*, qui précède immédiatement l'adjectif italien *mariola*, si répandu en Grèce, appartient à la langue antique : c'est ce mot que, sous les peines les plus rigoureuses, l'Évangile défend d'adresser à son frère. L'idiome moderne le prend dans une acception moins offensante; il est devenu un terme fort usuel, qui implique un blâme ou un reproche en même temps qu'une certaine familiarité. Il est aussi employé en Servie comme une interjection de mépris. Pour moi, il me rappelle la sublime exclamation d'Archiloque : « O insensé (*moré*)! Que sert la co- « lère contre l'infortune? »

Ὦ μωρὲ, θυμὸς ἐν κακοῖς οὐ σύμφορος·

Archil. apud Stob., *De Irâ*, serm. 20.

et des vers peu connus, dont il est comme le résumé

et l'épilogue. C'est tout ce qui nous a été conservé d'une comédie d'Aristophane, intitulée *Les Iles :* on en devinerait le titre et le sujet aux aliments favoris et presque exclusifs de ces insulaires Ichthyophages, dont le poëte nous peint le bonheur.

« Vivre à la campagne, sur son coin de terre, éloi-
« gné des affaires publiques, possesseur d'un couple
« de bœufs bien acquis; entendre le bêlement des
« agneaux, et la voix de la chèvre qui apporte d'elle-
« même son lait; se nourrir de ses coquillages et
« de ses propres poissons, sans attendre du marché
« le fretin vieux de trois jours qu'on y vend si cher.
« ..... O insensé, insensé (*moré*, *moré*)! voilà les
« biens que tu méconnais! »

71.

Encore un fragment de myriologue transplanté chez les Tziganes, comme si ces tribus nomades avaient, en les traversant, pris quelque chose des coutumes grecques. Ce distique, qui a des variantes d'un sens bien différent, fait souvenir d'un vers touchant que Nonnus met aussi dans la bouche d'une veuve :

Υἱεϊ παππάζοντι ποθὲν δείξαιμι τοκῆα;

Nonnus, *Dionys.*, ch. XXIV, v. 213.

« A notre fils qui crie papa, où montrerai-je son père?

ΔΙΣΤΙΧΑ.

ΤΕΤΑΡΤΟΝ ΜΕΡΟΣ.

ΔΙΣΤΙΧΑ ΝΑΥΤΙΚΑ.

Α΄.

Ὅποιος τοὺς ὅρκους σου, Χρυσῆ, τὰ λόγια σου πιστεύει,
'στὴν θαλάσσα πιάνει λαγοὺς κ' εἰς τὰ βουνὰ ψαρεύει.

Β΄.

Μαύρησαν τὰ ματάκια μου τὴν θάλασσαν νὰ βλέπω,
Τοὺς καραβιότας νὰ ἐρωτῶ, κ' ἐσσένα ν' ἀπαντέχω.

Γ΄.

Ὁ ἥλιος ἐβασίλεψε, καὶ τὸ φεγγάρ' εὐγῆκε·
Ἀγάπησου δὲν ἔλπιζα 'ς τὸ στῆθος μου νὰ 'μβῆκε.

DISTIQUES.

QUATRIÈME PARTIE.

DISTIQUES MARINS.

1.

Chrysé, celui qui se fie à vos serments et qui croit à vos paroles cherche à prendre des lièvres dans la mer, et des poissons sur les montagnes.

2.

Mes yeux sont devenus noirs à force de regarder la mer; pour interroger les matelots qui arrivent, et courir ensuite au-devant de toi.

3.

Le soleil s'est couché, la lune s'est levée; je n'aurais jamais cru qu'en si peu de temps ton amour se fût emparé de mon cœur.

Δ'.

Ὅταν στερέψη ἡ θάλασσα κ' εὔγουν τὰ ψάρια ἔξω,
Τότε κ' ἐγὼ ἀπὸ λόγου σου τὰ θάρρημου θὰ κόψω.

Ε'.

Ἡ θάλασσα μαυρίζει, τὸ κῦμα εἰς τὸ γιαλὸ
Ἀγαπῶ σε, πουλί μου, τώρα τόσον καιρό.

Ϛ'.

'ς τοῦ Σερδικιοῦ τὴν βρύσιν θὲ νὰ πάω νὰ πιῶ νερὸ,
Διὰ νὰ σβύσῃ ὁ Ἔρωτάς μου π' ἄναψεν ἀπὸ καιρό.

Ζ'.

Στῆς Ἰγγιλτέρρας τὰ νερὰ ἔλαβα τὴν γραφή σου.
Στὸν κόρφον μου τὴν ἔβαλα, κ' εἶπα « Καρδιὰ, δροσί σου! »

Η'.

Ὅσαν σὲ καλοθυμηθῶ, ἂν ἦμ' ὀρθὸς, καθίζω,
Κι' ἂν ἦμ' εἰς τὸ προσκέφαλο σὰν ψάρι λακταρίζω.

Θ'.

Σήμερον κι' αὔριον ἦμ' ἐδῶ, ταχὺ καὶ τὸν σαββάτο,
Τὴν κυριακὴ σ' ἀφίνω, γειᾶ, μῆλο μου ζαχαράτο.

4.

Quand la mer tarira, quand les poissons sortiront de son sein, alors moi-même je détacherai mon amour de votre personne.

5.

La mer noircit; le flot revient au rivage. Ah! comme il y a longtemps que je t'aime!

6.

Je veux aller à la fontaine de Serdikeui pour y boire son eau, et éteindre cet amour qui me consume depuis longtemps.

7.

J'étais dans les eaux d'Angleterre quand j'ai reçu ta lettre. Je l'ai mise sur ma tête, et j'ai dit: « Mon cœur, c'est de la rosée pour toi. »

8.

Lorsque je pense à toi, si je suis debout, je m'assieds; et si je suis sur mon coussin, je saute comme le poisson sur la mer.

9.

Je suis encore ici aujourd'hui, demain et samedi matin; mais dimanche je te quitte: bon soir, ma pomme sucrée!

Ι′.

Μισεύω, φίλοι, κλάφτε με, καὶ σεῖς, ὀχθροὶ, χαρῆτε,
Καὶ σεῖς γειτονοπόλαις μου στὰ μαῦρα νὰ 'νδυθῆτε.

ΙΑ′.

Τὸν ὅρκον θὲ νὰ κάμ' ἐγὼ στὴν ἅγια Σωτῆρα,
Κι' ἂν δὲν σὲ πάρω λεύθερη, θὲ νὰ σὲ πάρω χῆρα.

ΙΒ′.

Ἄσπρα 'ναι τὸ προσωπόσου σὰν ἐγγλέζικο χαρτὶ,
Ποῦ τὸ γράφει ὁ Κοχράνης τοῦ Σουλτάνου μπουγιουρτί.

ΙΓ′.

Ὁ καπετὰν Ἀντώνης μας, τὸ νιό μας παλικάρι,
Στῆς Ἰκαριᾶς τὸν πόλεμο ἐφάνηκε λιοντάρι.

ΙΔ′.

Ἐσ' ἀπ' αὐτοῦ κεῖ' ἀπ' ἐκεῖ· νὰ δώσομε τὰ χέρια,
Νὰ μὴ μᾶς ξεχωρίσουνε ἐχθροὶ μὲ τὰ μαχαίρια.

ΙΕ′.

Ἐκλείδωσ' ἡ καρδοῦλα μου, σὰν τῶν Χανιῶν ἡ πόρτα,
Καὶ δὲν ἀνοίγει, δὲν γελᾷ, καθὼς ἐγέλα πρῶτα.

10.

Je pars; pleurez-moi, mes amis; réjouissez-vous, mes ennemis; et vous, mes voisines, prenez le deuil.

11.

J'en ai fait le serment devant la sainte mère du Sauveur : si je ne vous épouse pas vierge, je vous épouserai veuve.

12.

Votre visage est blanc et poli comme le papier anglais sur lequel Cochrane écrit les arrêts du sultan.

13.

Antoine, notre capitaine, notre jeune palicare, s'est montré lion dans la bataille d'Icarie.

14.

Tu es d'un côté, et moi de l'autre : donnons-nous les mains, afin que nos ennemis ne puissent nous séparer avec leurs poignards.

15.

Mon pauvre cœur est fermé comme la porte de Chania. Il ne s'ouvre pas, et ne rit plus comme il riait jadis.

ΙϚ'.

Γιὰ μαῦρα μάτια χάνομαι, γιὰ γελανὰ ἀποθαίνω,
Γιὰ μιὰ μικρὴ μελακρινὴ, σχίζω τὴν γῆν, καὶ μπένω.

ΙΖ'.

Μαῦρα μάτια ἔχεις, φῶς μου, μαῦρα 'ναι σὰν τὴ ἐλαιὰ,
Κ' ὅποιος τὰ γλυκοφιλήσῃ, Χάρο δὲν φοβᾶται πλιά.

ΙΗ'.

Μιὰ σ' εἶδα, μιὰ σ' ἀγάπησα, καὶ μιὰ τὸν νοῦν μου' 'πῆρες·
Στὰ δύκτιασου 'μπερδεύτηκα, καὶ σκλάβον σου μ' ἐπῆρες.

ΙΘ'.

Ἀπ' ὅλα τοῦ προσώπου σου τὰ μάτια σου μ' ἀρέσαν,
Ὁπ' ἔχουν τὸν αὐγερινὸν καὶ τὸ φεγγάρι μέσα.

Κ'.

Τὸ πέλαγος ἂς ἦταν ἀμπέλι μὲ τὰ κλήματα,
'ποῦ κάθε κληματάκι κρασὶ νὰ χύνῃ κύματα!

ΚΑ'.

Ἐγω 'μαι τ' ἀστραπῆς παιδὶ καὶ τζὴ βροντῆς ἀγόνι,
Καὶ θέλω, στράτω καὶ βροντῶ, καὶ θέλω, ρίπτω χιόνι.

16.

Les yeux noirs me tuent; les yeux bleus me font mourir: pour une petite brune je fends la terre, et je ressuscite.

17.

O ma lumière, vous avez des yeux noirs, noirs comme l'olive : celui qui peut les baiser tendrement ne craint plus la mort.

18.

Je n'ai vu que toi, je n'ai aimé que toi; seule tu t'es emparée de mon esprit; je me suis entortillé dans tes filets, et tu as fait de moi ton captif.

19.

Ce qui me plaît le plus de ton visage, ce sont tes yeux. Car ils sont à la fois l'étoile du matin et la lune.

20.

Que la mer n'est-elle une vigne avec tous ses pampres, où chaque petit pampre verserait des flots de vin!

21.

Je suis l'enfant de l'éclair, le fils du tonnerre; quand je veux, je fais les éclairs, je gronde; et je fais neiger quand je veux.

REMARQUES.

QUATRIÈME PARTIE. DISTIQUES MARINS.

4.

La mer tarie, les poissons mis à sec se lisent aussi dans Hérodote, que le poëte-matelot n'aura pas consulté avant de se livrer à l'inspiration; mais c'est en haute matière politique, et nullement amoureuse, que figurent ces *impossibilités* comparatives. « Cer- « tes, Lacédémoniens, » dit le Corinthien Sosiclès, « le ciel passera sous la terre, et la terre dominera le « ciel; les hommes vivront dans la mer, et les pois- « sons à la place des hommes, puisque vous cherchez « à détruire le gouvernement des égaux et à rétablir « la tyrannie dans Athènes. » (Hérod., liv. V, ch. 92.)

— Ainsi Sparte, soumise au pouvoir démocratique chez elle, voulait ramener le despotisme chez sa rivale..... N'y a-t-il pas quelque enseignement contemporain à tirer de ces deux Républiques, voisines et jalouses, succombant l'une après l'autre sous l'exagération de leurs principes constitutifs?

5.

Soupir brûlant et mélancolique, si naturel que, pour se graver dans la mémoire, il pourrait se passer de la rime! Faut-il ajouter qu'il est, en effet, assez mal rimé, en même temps qu'il semble se refuser à la mesure, et porter toutes les traces du désordre de la passion? C'est une image et une émotion subite, mises à côté l'une de l'autre sans raisonnement et sans connexité, comme ce quatrain répété en Suisse :

« Le soleil luit sur le glacier; les étoiles sont au « ciel. O toi, ma plus grande joie, combien je « t'aime! »

11.

« Je vous épouserai vierge ou veuve, » dit le Grec amoureux et patient. « Je t'aurai morte ou vive, » dit le Corse violent et jaloux.

E ti voglio, o Cara diva,
Morta, se non posso viva...

12.

Un chant populaire Servien dit aussi :

« As-tu vu une blanche feuille de papier?
« Vois, aussi blanc est mon visage. »

Ce couplet bizarre, plus satirique qu'amoureux, était chanté sous ma fenêtre à Naples, en 1840, par un marin grec qui le faisait répéter à son camarade. Dans mon ardeur pour les chants populaires, je des-

cendis aussitôt sur la *Chiaja;* et, m'annonçant moi-même par quelques salutations helléniques et fraternelles, je demandai à participer à l'enseignement. C'est ainsi que j'ai conquis ces deux vers : mais le chanteur comme le premier disciple n'en comprenaient pas bien le sens; et le second, sans rien affirmer, soupçonne que c'est un trait épigrammatique lancé contre le Grand Turc, montrant le cas que l'amiral Cochrane faisait des décrets impériaux. Le distique a oublié que les ordres du sultan se nomment *fermans*, et que les ordonnances du Capitan-pacha portent seules la désignation inférieure de *bouiourouldgis*.

13.

Ce distique se chantait dans les rues d'Hydra en l'honneur du brave Antoine Criésis, l'un des héros de la campagne navale de 1824, que les désastres d'Ipsara commencèrent, et que le combat livré à la hauteur de l'île d'Icarie termina.

15.

Ceci est un fruit de la Crète, très-fertile en distiques et en chants populaires; je n'ai pas jusqu'ici toujours signalé leur nationalité, pour éviter les répétitions.

Chania. La Canée, l'ancienne Cydonie : « C'est « là, dit Homère, qu'habitaient les Cydoniens, sur « les bords du fleuve Hiardanus. »

16.

Les yeux noirs sont communs en Grèce, autant que les yeux bleus sur les bords du Rhin. Chez les anciens, les femmes brunes étaient réputées plus vertueuses, et les blondes plus belles : aussi, quelques Romaines, affligées de cheveux un peu trop noirs, y mêlaient de la cendre, pour gagner en beauté ce qu'elles pouvaient perdre en vertu, et afin de parvenir au blond cendré, qui passait pour la perfection. On ne faisait aucun cas de la chevelure à demi rouge ou presque rousse des femmes du Nord, types de l'innocence primitive, si l'on en croit Tacite. Cicéron prétend que la couleur blonde et la blancheur réunies forment la plus exquise beauté. J'irais bien plus avant sur cet agréable sujet, si un écrivain du dix-huitième siècle ne résumait tout ce que j'allais dire en ces lignes insérées dans l'*Histoire de l'Académie*, (tom. III, p. 499); lignes empreintes d'une vérité qui, pour n'être pas très-neuve, n'en est pas moins incontestable.

« Les femmes font la plus belle moitié du genre « humain, et c'est d'elles *principalement* que dé« pend sa durée. »

17.

Pour comprendre comment de beaux yeux qui, en Orient surtout, ont souvent la forme de l'olive, en ont aussi la couleur, il faut peut-être avoir navi-

gué dans les barques de l'Archipel. Là, l'équipage, toujours sobre en pleine mer, se réunit, à la proue, autour d'une profonde écuelle de bois toute pleine de petites olives ridées, et noires comme du jais. C'est donc de son aliment habituel que l'amoureux matelot a tiré les termes de sa comparaison.

19.

Le poëte Musée a dit aussi :

« Semblable à la lune, aux joues blanches, qui se lève. »

Et tout de suite après, pour relever cette pâleur, il ajoute : « Que la rougeur entourait les joues de « Héro, blanches comme la neige, telle qu'une rose « porte deux couleurs sur son calice. » (V. 56.)

La rose *Unique-Panachée,* récente favorite des horticulteurs, était-elle donc connue de l'antiquité?

21.

Boutade d'un matelot aviné qui, pendant le calme, se rit de l'orage.

Je termine ces trop nombreuses remarques par une dernière réflexion.

La poésie populaire tire son principal attrait de sa grande simplicité, que l'art, le plus habilement mis en œuvre, ne saurait atteindre; elle s'attache au fait et à l'exactitude quand la haute poésie court

après l'idéal. L'une copie la nature tout près d'elle, l'autre crée un monde nouveau : l'une invoque l'imagination et la fantaisie, qui la mènent à l'illusion et au divin mensonge, l'autre, laissée toute seule, ne poursuit que le vrai. Quelquefois des génies vigoureux, nourris du lait de la poésie rustique, s'élançant hors de ses limites, ont brûlé leur encens sur les deux autels. C'est ainsi que l'Écossais Burns et le Gascon Jasmin ont transporté l'inspiration au sein des images et des sentiments vulgaires. Ce dernier surtout, aidé d'un dialecte énergique et sonore, est devenu l'idole du peuple méridional. Immortel Hiérophante de ce langage banni des salons, qui vit aux champs, sous les arbres, qui retentit le long des rivières, au fond des vallées ; de cet idiome pathétique, familier, gracieux, que les siècles n'ont pu altérer, que la grammaire ne dompte pas, dont les dictionnaires n'ont pas encore borné l'empire ! Patois traditionnel que nous savons sans l'avoir appris, passant de chaumière en chaumière, et dont les légendes chantées restent dans nos mémoires, par une raison qui me fut si naïvement répétée en Grèce à propos de ces chansons et de ces distiques : c'est que l'auteur, ne sachant pas écrire, les mit en vers pour s'en souvenir!!!

ÉPILOGUE.

Après tous ces rapprochements et ces relations naturelles que, dans mes commentaires et mes notes, j'ai essayé d'établir successivement entre les chants populaires de l'antique et de la nouvelle Grèce, j'avais tenté aussi (faut-il en convenir?) de combler la vaste lacune, de dissiper les ténèbres et d'interrompre le silence qu'a subis pendant deux mille ans la Muse hellénique. Que n'ai-je pas entrepris ou rêvé pour unir mon dernier scolie à mon premier chant historique, et pour renouer la chaîne des âges!

J'ai d'abord, dans ce but, scrupuleusement compulsé l'Anthologie, m'imaginant que, sous l'amas de tant d'épigrammes anonymes de tous les siècles, pouvait se cacher et languir un distique égaré, une ligne intercalée ou marginale, soumis au chant, que j'aurais alors exhumés au profit de la poésie vulgaire. Efforts inutiles!

Puis, renfermant dans mes perquisitions les hymnes sublimes de Synèse, les cantiques de Jean de Damas, et ces productions des premiers chrétiens, où l'élégance et l'harmonie du style déguisent mal

l'affectation et le *maniéré* d'une époque de décadence, j'ai demandé aux œuvres nombreuses de Saint-Grégoire de Nazianze, et surtout à sa vie (touchantes *Confessions* qui ne savaient pas encore en prendre le titre), de faire briller à mes yeux une étincelle du feu attisé dans l'esprit des peuples par une religion naissante. J'espérais y trouver un cri traditionnel contre la persécution, un témoignage du martyre, ou quelques accents noblement révoltés de la foi nouvelle, pareils à ces protestations chantées des Souliotes et des Klephtes, que les violences de leurs oppresseurs devaient plus tard multiplier. Autre espérance trompée!

Enfin, parcourant les âges intermédiaires, j'ai lu Tzetzès, Théodore Prodrome, les Commentaires et les Opuscules d'Eustathe : j'ai secoué la poussière des chroniques et interrogé les *vers politiques* de ces époques de corruption littéraire, vers si rapprochés des narrations récentes par la forme et le ton. J'ai même scruté les nombreuses questions de grammaire de Lascaris, de Gaza et de Chrysoloras, afin de m'assurer si quelque citation, quelque fragment inspiré de l'idiome commun, s'échappant avec eux de Constantinople vaincue, n'avait pas suivi ces illustres réfugiés sur la terre italienne, comme un souvenir de la patrie absente. Rien! toujours rien!

En définitive, et comme j'étais à bout de voie, il m'a fallu reconnaître, trop tardivement sans doute

pour mon temps perdu, que la nature même du chant populaire s'était opposée, jusqu'à nos jours, à sa reproduction et à sa perpétuité; et que, toujours négligée en Grèce, la Muse des champs a dû attendre, pour y revivre, cette passion du *primitif*, née d'hier en Europe; disons mieux, cet engouement subit et cette mode de tous les pays, qui posent maintenant en rivale de la poésie artistique, la poésie d'instinct dénuée de toute culture.

Or, cette réflexion, si elle a coupé court à mes fouilles philologiques, ne m'en a pas moins encouragé à poursuivre et à terminer mon travail. J'ai toujours eu dans l'esprit, en guise de stimulant ou de consolation, ce raisonnement fort simple : Si nous reportons vers Athénée une juste reconnaissance pour avoir enregistré et conservé quelques scolies ou même des fragments monosyllabiques, monuments des siècles qui l'ont précédé; si ces parcelles, tout informes qu'elles sont, jettent ou une lumière réelle, ou du moins une certaine lueur sur les mœurs antiques : pourquoi notre postérité, à son tour, ne saurait-elle pas gré aux collecteurs modernes d'avoir rassemblé des poésies de même sorte, présentant, dans leur intégrité, un miroir des traditions et des coutumes plus fidèle encore, et bien plus laborieusement acquis?

FIN DES CHANTS DU PEUPLE EN GRÈCE.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

SECTION CINQUIÈME. COMPLAINTES.

I. Irène. . . . . page 3
II. La Chanson de la veuve à son fils éloigné. 11
III. La jeune Folle. 17
IV. Les Adieux de la fiancée. 25
V. Euphrosine. 31
VI. La Peste de Rapsani. 37
VII. La Valaque mourante. 41
VIII. Le Berger malade. 45
IX. Les Larmes de la veuve. 55
X. Les Femmes des matelots. 59
XI. Les Voleurs. 63
XII. L'Amour au tombeau. 73

SECTION SIXIÈME. ROMANCES.

I. Le Chagrin de l'Hellène patriote. . . 79
II. L'Oiseau. 87
III. Le Baiser. 93
IV. L'Amante. 95
V. Le Soupir. 101

VI. Au Zéphyre. 105
VII. La Tourterelle et le Rossignol. 109
VIII. La jeune Blonde.. 117
IX. L'Infortuné. 123
X. L'Aurore amoureuse. 131
XI. La Plainte amoureuse. 135
XII. Le Départ. 139
XIII. Le Délire de l'Imagination. 145
XIV. L'Absence. 149
XV. L'Adieu au matelot. 153

SECTION SEPTIÈME. FÊTES DE L'ANNÉE.

I. Noël. 159
II. Le jour de Saint-Georges. 167
III. Chants des Noces. 171
IV. Chant de l'Hirondelle. 179
V. Chant du jour de Saint-Basile. 193
VI. Chant des matelots. 197

SECTION HUITIÈME. CHANTS DIVERS.

I. Le Matelot du Bosphore. 209
II. Chants pour la pluie.. 215
III. Sérénade.. 223
IV. Le Soir. 229
V. Les Mauvaises Sœurs. 231
VI. Chant pour ceux qui vont à l'étranger. 233
VII. Chanson des mariniers. 239
VIII. Chant des nourrices. 245

IX. Le Brigand. 249
X. Le Cavalier. 255
XI. Le Printemps. 261
XII. La Belle de Scio. 267
XIII. Le Rossignol et la Rose. 271
XIV. La Colombe. 277
XV. Chant au printemps. 283
XVI. La Patrie. 287
XVII. Présence et Souvenir. 291
XVIII. Le Conseil. 297
XIX. L'Amoureux maltraité. 303
XX. Chansons des Roses. 309

SECTION NEUVIÈME. CHANTS BADINS.

I. Le Choix difficile. 321
II. Elle a réponse à tout. 325
III. Le Serviteur mécontent. 331
IV. Pappantonis. 335
V. Madame Mariora. 337
VI. Chant de l'Enfance. 345
VII. Le petit Lutin. 349
VIII. Le petit Chat. 355
IX. Les Filets de soie. 359
X. La petite Brunette. 363
XI. La Chanson de Mai. 373
XII. L'Arbre aux feuilles d'or. 381
XIII. La Conversation mystérieuse. 383

DISTIQUES.

Avertissement. 390
Première partie. Maximes et pensées. 397
Remarques sur la première partie. 404
Seconde partie. Distiques amoureux. 409
Remarques sur la seconde partie. 426
Troisième partie. Distiques vulgaires. 435
Remarques sur la troisième partie. 460
Quatrième partie. Distiques marins. 472
Remarques sur la quatrième partie. 480
Épilogue. 486

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

ERRATA

DU SECOND VOLUME.

Page 11, Une larme — se réjouir, *lisez* mes larmes — le réjouir.
— 17, oisive par un beau jour de fête, *lisez* errante.
— 24, ΝΗΦΗΣ-Δεινὰ, *lisez* ΝΥΦΗΣ-Ντερτιὰ.
— 64, *Après* λαγίαρνι, *lisez* Ποῦ φέρνε τὸ κωδόνι.
— 227, de bois, il faut, *lisez* de bois. Il faut.
— 273, pourquoi braver, *lisez* pourquoi affronter.
— 356, κα εβάζεις, *lisez* κατεβάζεις.
— 357, *Retranchez* 1° et 2°.
— 385, qui donc t'as, *lisez* qui donc t'a.

UN DERNIER AVIS.

Il me reste à expliquer, trop tard sans doute, après ma tolérance pour certaines fautes grammaticales, que je ne me suis pas astreint à observer, d'un bout à l'autre de mon recueil, l'uniformité de l'écriture, ni même à ramener partout l'orthographe aux lois générales, quand elle semblait s'en écarter. La tâche en eût été cependant assez facile ; mais j'aurais ainsi risqué de porter atteinte au ton et à la nature des improvisations, de blesser le rhythme,

d'altérer la césure ou l'assonance, enfin d'effacer l'empreinte des patois, en les rapprochant, malgré eux, de la langue commune. J'ai pu, sans hésiter, soumettre quelquefois à une correction régulière des textes qui, dictés à moi ou à d'autres, s'en sont éloignés sans doute par l'incurie de la transcription. J'ai tenté aussi, bien rarement, de réparer dans nos manuscrits des erreurs dont l'oreille n'avertissait pas suffisamment d'abord, et que les yeux seuls ensuite pouvaient reconnaître : mais j'ai cru à propos de laisser subsister presque toujours, dans des chants si divers, les signes particuliers et même les stigmates qui indiquent leur origine, et attestent leur instinctive inspiration.

Toutefois, si je suis indulgent pour les idiotismes d'une orthographe diversifiée par tant de dialectes, je suis très-pointilleux sur la signification des mots, comme sur le sens des phrases; et je le prouve en demandant la permission de revenir sur plusieurs variantes qui se sont offertes à moi dans une révision dernière de mon texte grec déjà imprimé. Ainsi :

1° Les *Adieux de l'Hellène* (t. I, p. 208) exigent, pour la rime, que je change ici, puisque je n'ai pu le faire plus tôt, le mot turc, γελέκε, en γελέκι : et qu'un peu plus loin (p. 215) je substitue à ces mots, « des cartouches; je le remplirai encore. » (νὰ γεμίσω), qu'une ponctuation défectueuse m'avait fait

d'abord adopter, ceux-ci : « des cartouches pour la charge. »

2° Le *Méchant Kimourta* de Monembasie (t. I, p. 266) serait avantageusement remplacé par *Méchant Renégat*, parce que je me suis tardivement rappelé que ce premier titre pouvait être la reproduction en grec du *Mourdat* Turc (*impur*); terme de mépris appliqué spécialement aux Orientaux très-clair-semés qui, n'étant ni musulmans ni chrétiens, ne pratiquent ostensiblement aucun culte. C'est encore là que les mots φθιάςτε τὰ ταμπούρια (pour πιᾶστε τὰ ταμπόρα, du turc *tampur*), m'ont fait dire : « Battez le tambour, » au lieu de « Prenez vos abris. » Une variante de ce même chant veut aussi qu'au lieu de μπατάλια, *bataille*, terme italien ou français, le vers grec dise *balle*, μολύβι.

Πρώτο μολύβι πῦ 'πεσε τὸ ῥίχν' ὁ Κυριακούλης.

« La première balle qui tomba, Kyriacoulis l'avait lancée. »

3° Le *Brave Georges* (t. I, p. 273) m'a beaucoup préoccupé, tant pour un *derviche arabe* qu'il faut faire disparaître en entier derrière *Dervich-l'Arabe*, que pour le mot *kuberna*. Ce dernier terme, si j'en crois un Hellène aux cheveux blancs que j'ai rencontré depuis peu, pourrait signifier également *aumône, assistance*. Je regrette, en tout cas, de n'a-

voir pas adopté une autre leçon plus poétique qui a passé sous mes yeux récemment dans une seconde copie, car elle eût abrégé mon commentaire.

Δίχως ψωμὶ, Δίχος νέρὸν, Δίχως ὕπνον στὸ μάτι.

« Je suis sans pain, sans eau, et sans sommeil dans l'œil. »

Enfin, je mets en un monceau, dans le banquet des Klephtes (t. I, p. 284), la *source* du ravin κρήνη, dont le texte a fait un petit *lis* (κρίνη); un peu plus haut, les πλέοντες, *navigateurs*, que je présume avoir été originairement, je le dis sans malice, des *buveurs* (πίνοντες); le κολοχέρης (t. I, p. 354) à remplacer par κουτσοχέρης; ce qui donnerait pour la traduction, « qui n'a plus de bras, » au lieu de *manchot*.....

Puis, je conclus que si mes scrupules rétrospectifs ont soumis à de rudes épreuves mon complaisant imprimeur, je dois me trouver heureux de n'avoir pas, en bravant tant de fois son habileté, lassé tout à fait sa patience.

421

L 5 My 31

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: July 2006

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 003 054 843 7